

Guerre de Sang - Tome 1

Weinberg, Robert

VISIT...

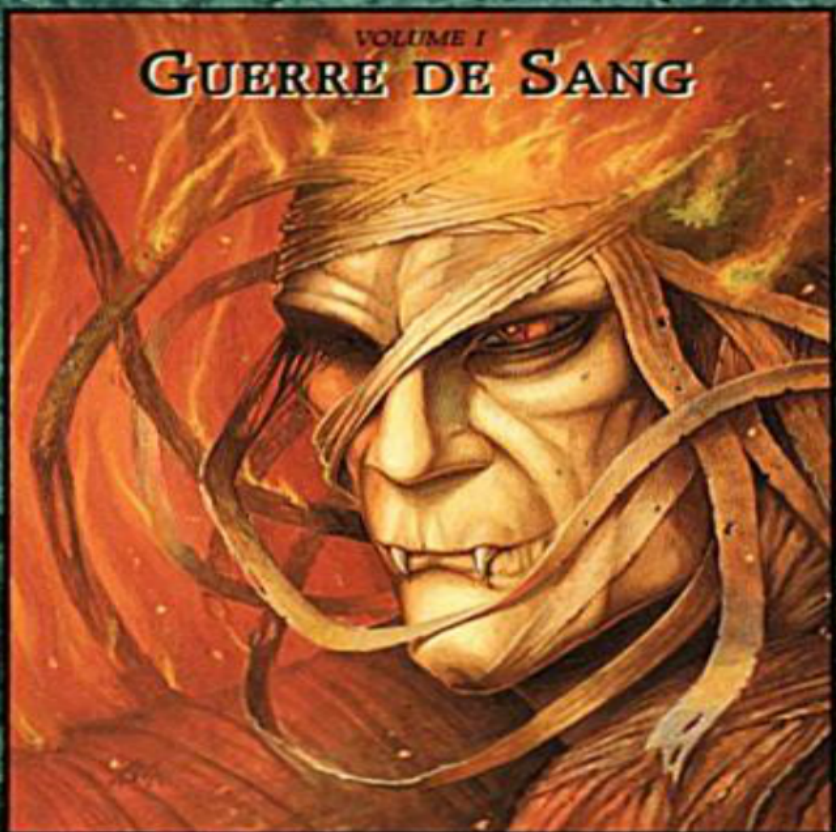
LANZAROTE
Caliente.COM

VAMPIRE

La Mascarade™

VOLUME I

GUERRE DE SANG



CYCLE DE LA MORT ROUGE
ROBERT WEINBERG

Robert Weinberg

VAMPIRE

*La Mascarade*TM

Cycle de la Mort Rouge

VOLUME I

GUERRE DE SANG

Traduction de Guillaume Fournier

Illustration d'Olivier Frot

Numérisation de Pat



Titre original :
Vampire : The Masquerade™
Masquerade of the Red Death Trilogy – Vol. 1
Blood War

Avertissement : Les personnages et événements présentés dans ce livre sont fictifs. Toute ressemblance entre un personnage et une personne existante ou ayant existé serait pure coïncidence.

Toute mention ou référence faite dans ce livre à une société ou un produit existant ne constitue nullement une violation des droits ou des marques concernés. En raison de la maturité des thèmes abordés, la lecture de cet ouvrage peut être déconseillée aux plus jeunes.



Copyright © 1995 by White Wolf Publishing
780, Park North Boulevard, Suite 100, Clarkston, Georgia 30021, U.S.A.
Vampire : The Masquerade est une marque déposée de White Wolf, Inc.

Pour la traduction française et la présente édition :
Copyright © 1997 Claude Lefrancq Éditeur
386, chaussée d'Alseberg – 1180 Bruxelles, Belgique

Tous droits de reproduction du texte
et des illustrations réservés pour tous pays.

Imprimé en C.E.

ISBN : 2-87153-418-7

Son avatar, c'était le sang, la rougeur et la hideur du sang.

« Le masque de la Mort Rouge »
Edgar Allan Poe

AVIS DE L'AUTEUR

Malgré la familiarité qui peut se dégager du cadre et de l'époque de cette trilogie, elle ne correspond aucunement à notre réalité. Le décor de *La Mascarade de la Mort Rouge* est une version plus âpre, plus cruelle de notre monde. C'est un décor sombre et mélancolique, aux apparences trompeuses. C'est véritablement un Monde de Ténèbres.

À Edgar Allan Poe, pour des raisons évidentes, et à Bram Stoker, qui est à l'origine de tout.

Rome – 15 juin 1992

Ils se rencontrèrent à midi pile, par un beau dimanche de juin, à la terrasse d'un petit restaurant à quelques pâtés de maisons du Colisée. Le coup de téléphone de la nuit précédente à un numéro sur liste rouge au cœur du Vatican avait été net et concis. L'interlocuteur inconnu avait stipulé le lieu et l'heure, le nom de la personne qu'il voulait voir, averti qu'il ne tolérerait pas de coups fourrés et mentionné une incroyable somme d'argent. Mais c'était la dernière phrase de la conversation qui avait emporté la décision d'honorer le rendez-vous. « Nous parlerons, » avait déclaré la voix mystérieuse d'un ton sinistre et froid, « de la *Famille*. »

Le père Naples arriva le premier. Il était toujours en avance à une entrevue. Surtout si elle s'annonçait d'importance. Homme de haute taille puissamment charpenté, approchant de la soixantaine, avec d'épaisses boucles grises, une barbe à l'avenant et des yeux noirs perçants, même en habits civils il avait l'air d'un prêtre. Il affichait l'autorité tranquille de celui qui est habitué à donner des ordres et à être obéi instantanément. Homme d'une foi et d'une détermination inébranlables, le père Naples s'appuyait sur la conviction absolue que procurent plusieurs siècles d'histoire ecclésiastique.

Comme indiqué dans le message de la nuit précédente, il vint sans arme. Non pas qu'il fût inquiet. Sa foi serait son bouclier. Ainsi que les cinq autres agents de la Société de Léopold présents dans le restaurant, y compris deux femmes déguisées en passantes. À eux tous, ils avaient une puissance de feu suffisante pour déclencher une petite guerre. Et, bien qu'il se soit retiré depuis des années du service actif sur le terrain, le père Naples continuait à pratiquer les arts martiaux. Expert à la fois en kendo et en karaté, il connaissait une douzaine de manières différentes de se débarrasser d'un agresseur.

Selon les instructions spécifiées, il réclama une table pour deux au fond du patio, à l'écart des allées et venues autour de la cuisine. À une centaine de mètres de là, dans une chambre d'hôtel, un microphone directionnel était braqué sur sa position exacte. Chaque parole de l'entretien serait captée et enregistrée pour être réécoutée et analysée plus tard. Le prêtre sourit faiblement en réclamant au garçon une bouteille de rouge de la maison. Le Seigneur veillait, mais les miracles de la science et de la technologie modernes avaient du bon aussi.

Il finissait tout juste son premier verre de vin quand l'autre

homme le rejoignit. L'étranger, âgé d'environ vingt-cinq ans, grand et mince, avec des cheveux blonds onduleux et des yeux bleus très clairs, portait un costume blanc avec une chemise blanche à col ouvert. Il se déplaçait tellement silencieusement que le père Naples ne prit conscience de son approche que lorsque son ombre tomba en travers de la table.

« Père Naples, je suppose ? » dit l'étranger. Sa voix, basse et vibrante, était totalement différente de celle qui avait résonné dans le téléphone la veille. Le prêtre hocha la tête, autant pour lui-même que pour l'autre. Ils étaient donc au moins deux impliqués dans ce mystère. Il se demanda combien il pouvait y en avoir d'autres ? Avec un peu de chance, il ne tarderait pas à le savoir.

« C'est bien moi, » répondit-il, en se levant. Il tendit la main et le jeune homme la prit. Sa poigne était étonnamment forte. Les yeux sombres et cruels croisèrent et accrochèrent les yeux bleu clair. Peu d'hommes étaient capables d'affronter le regard implacable du père Naples pendant plus d'un instant. L'étranger ne cilla même pas. Il soutint sans broncher le regard menaçant du prêtre, avec une sérénité intérieure apparemment imperturbable. Poussant un grognement de dépit et de surprise, le vieil homme finit par rompre le contact. Un bref élanement saisit le prêtre dans la poitrine mais il l'ignora. Un autre verre de vin l'aiderait à se détendre. Il eut brusquement la sensation qu'il lui faudrait pas mal de *vino* avant la fin de l'après-midi.

« Et vous êtes... ? » demanda-t-il en regagnant sa chaise. L'autre s'assit directement en face de lui. Soigneusement, le jeune homme appuya un attaché-case de cuir noir flambant neuf contre le bord de la table.

« Appelez-moi... Ruben, » dit l'étranger blond. Il sourit. « Comme le sandwich. »

« Il y avait un Ruben dans la Bible, » dit le père Naples. « C'est un nom honorable. »

« Le premier fils de Jacob, » répliqua le jeune homme avec aisance. « La force de son père. L'un des fondateurs des douze tribus d'Israël. »

« Vous connaissez l'Ancien Testament, » dit le père Naples. « C'est rare chez les jeunes gens d'aujourd'hui. »

« J'ai une mémoire exceptionnelle, » répondit Ruben, avec un sourire. « Et je ne suis pas aussi jeune que j'en ai l'air. »

« Un verre de vin ? » demanda le père Naples, en se resservant.

« Non merci, » dit Ruben. « Je ne bois pas de vin. »

Il se tut un moment, comme s'il attendait un commentaire du prêtre. Comme rien ne vint, il fit signe au serveur. « Un Coca-Cola, s'il vous plaît. Et un menu. »

« Nous ne sommes pas ici pour déjeuner, » protesta le père

Naples.

« Je vous l'accorde, » dit Ruben. « Mais la conversation s'effectue plus agréablement par-dessus un bon repas. Par ailleurs, je suis affamé. J'ai passé la plus grande partie de la nuit à voyager. Certains se satisfont peut-être de la nourriture des lignes aériennes, mais pas moi. J'ai besoin d'avaler quelque chose. » Il rit. « Après tout, c'est surtout vous qui parlerez. »

Le prêtre hocha la tête, son cerveau travaillant à toute vitesse. L'affaire se présentait bien. Les vampires ne mangeaient pas et ne buvaient rien. Pas plus qu'ils ne pouvaient supporter l'exposition à la lumière du soleil. L'étranger était humain, sans le moindre doute. Et pas très malin.

La remarque fortuite de Ruben au sujet de son trajet en avion faisait le jeu de l'Église. Le père Naples était certain que son équipe à l'autre bout du microphone était déjà en train d'appeler l'aéroport. Vérifier les arrivées de la veille au soir ne prendrait pas longtemps, en particulier avec tout le poids du Vatican pour appuyer la demande. Avant la fin de ce déjeuner, la Société de Léopold connaîtrait le véritable nom de Ruben et l'endroit d'où il venait. Tout devenait tellement simple quand vous disposiez des contacts adéquats. Et saviez quelles ficelles tirer.

« Vous avez l'argent ? »

« Juste ici, dans cet attaché-case, » répondit Ruben. Il se pencha pour ramasser la mallette de cuir noir et la posa sur la table. Insérant une clef étroite dans la serrure, il l'ouvrit avec un déclic. Prudemment, il souleva de quelques centimètres le couvercle de la mallette. Le père Naples ne put réprimer un hoquet de surprise. Elle était remplie de liasses bien ordonnées de billets de cent dollars.

« Vingt millions de dollars américains, » fit doucement Ruben. Il referma et verrouilla la mallette et la reposa sous la table. « Avec bien d'autres à venir si vous répondez à quelques questions à ma satisfaction. »

« Votre satisfaction, » dit le père Naples, dans l'espoir d'en apprendre davantage. « Ou celle de votre employeur ? »

Ruben se contenta de sourire et ne répondit rien. D'un geste de la main, le jeune homme fit signe au serveur d'approcher et lui commanda un plat de lasagnes avec sauce à la viande. Le père Naples s'excusa de ne pas l'accompagner. Il mangeait rarement à midi. Les déjeuners le rendaient somnolent. Le vin rouge lui suffisait amplement. Il apaisait la douleur sourde dans sa poitrine. Il s'en versa un autre verre.

« Quelles questions ? » demanda-t-il, une fois que le serveur eut quitté la table. « Demandez-moi ce que vous voulez. »

« La Famille, » dit Ruben, ses yeux bleu clair pétillant sous l'éclat

du soleil. « Les Enfants de Caïn. Votre Ordre les pourchasse depuis le Moyen Age. La Société de Léopold en connaît davantage à leur sujet que n'importe qui d'autre au monde. Racontez-moi l'histoire de la Famille. »

Le prêtre fronça les sourcils. Il ne s'attendait pas à moins. Mais cela ne voulait pas dire qu'il appréciait pour autant. « Il y a des secrets que je n'ai pas le droit de révéler. Pas sans la permission de Monseigneur Ameliano. »

« Entendu, » dit Ruben. Il hocha la tête en voyant le serveur déposer devant lui une salade et un Coca, avant de s'éloigner. « Dites toujours. Je déciderai ensuite si j'ai besoin d'en savoir plus. »

« Par où voulez-vous commencer exactement ? » demanda le père Naples. « Les vampires existent depuis la création de l'homme. Ils sont les rejetons de Satan en personne. Bien qu'ils affirment descendre d'Adam et Eve, nous autres à la Société pensons différemment. Ils sont les instruments du démon. Ils sont aussi anciens que l'humanité, et leur histoire est tout aussi complexe. »

Ruben lâcha un petit rire. « Commencez par le tout début. Par Caïn. Mais n'hésitez pas à résumer. »

« Résumer ? » répliqua le père Naples d'un ton sarcastique. Il se versa un autre verre de vin, terminant la bouteille. D'un signe de main, il fit signe au serveur d'en apporter une autre. « Comment résumer dix mille ans de mal absolu ? Une tâche impossible, mais je vais essayer. »

Le prêtre baissa la voix. Bien que toujours aussi belle et ensoleillée, la journée ne paraissait plus aussi chaude. Ni agréable.

« Treize clans de vampires dirigent le monde en secret, et ce depuis les premiers jours de l'histoire connue. Peu nombreux, immortels quoique pas indestructibles, ils constituent ce qu'ils appellent la Famille. Car tous font remonter leur origine à un unique ancêtre commun. Vous avez prononcé son nom. Il s'agit de Caïn, le Troisième Humain. Premier enfant d'Adam et Ève, il fut tenté par Lucifer, l'Ange Déchu. Dans sa faiblesse, il prêta l'oreille aux paroles de Satan et devint le premier meurtrier – et le premier vampire. »

Le père Naples prit une profonde inspiration. Ruben restait patiemment assis, ses yeux bleus limpides ne trahissant aucun trouble devant ces révélations. Comme si elles n'avaient rien de nouveau pour lui. Pour la millième fois depuis la veille au soir, le père Naples se demanda qui était Ruben. Ou, plus important, qui il représentait.

« Pour avoir tué son frère, Caïn fut frappé par Dieu de la marque de la bête. Ce n'était pas un signe physique mais mental. Caïn avait introduit le meurtre dans le monde, et par le meurtre il serait contraint de survivre. Aussi longtemps qu'il continuait à tuer et à boire le sang de ses victimes, il demeurerait vivant. Immortel, il devint le

symbole immortel du monstre qui sommeille en chacun de nous. Satan était très satisfait.

« Mieux encore, le sang donnait à Caïn des pouvoirs sans commune mesure avec ceux des simples mortels. Il avait besoin de ces facultés surnaturelles pour survivre à la haine et au dégoût qu'il rencontrait partout où il allait. Lucifer se moquait de lui, et il en vint à haïr Dieu. Le Troisième Mortel souffrait le martyr sous le poids de sa malédiction. Seul, hanté par ses démons, il aspirait à partager son chagrin avec d'autres. »

Le père Naples se ménagea une pause théâtrale et sirota une gorgée de vin. L'histoire, bien qu'il l'ait racontée une centaine de fois à des nouvelles de l'Ordre, le fascinait toujours autant. C'était la légende du mal personnifié. Et elle était terriblement véridique.

« C'est alors que, au plus profond de son désespoir, Caïn apprit de Satan un monstrueux secret. Non seulement il était damné, mais il avait le pouvoir de transmettre son fardeau par l'Étreinte, comme Lucifer appelait ce rituel impie, par dérision envers l'amour humain. Une goutte du sang du Troisième Humain, transmise à ses victimes au moment de leur mort, les transformerait en morts-vivants, en vampires immortels. Ces infants, comme ils furent dénommés par la suite, n'auraient pas la puissance de leur géniteur, ou sire, mais ils commanderaient néanmoins à des forces redoutables.

Encouragé par Satan, Caïn engendra trois de ces monstres. Ensemble, ce trio de morts-vivants vécut avec leur créateur dans la première cité, Enoch, où ils furent adorés par les habitants comme s'ils étaient des dieux. Tous vampires immortels, Caïn et sa progéniture. Et Satan rit de son triomphe. »

« La deuxième génération, » intervint Ruben. « Caïn représentait la première. Les trois qui suivirent étaient la deuxième. »

« Exactement, » dit le père Naples. « Et, à leur tour, poussés par Lucifer, ils octroyèrent eux aussi le don de la vie éternelle à un groupe de victimes choisies. Car la deuxième génération avait appris du Malin que n'importe quel vampire pouvait transmettre la malédiction à sa proie par la méthode même que Caïn avait employée. Une goutte de sang de vampire, donnée à une victime agonisante, entraînait la création d'un nouvel infant. Là encore, le nouveau vampire avait des pouvoirs inférieurs à ceux de son sire, car c'était une génération de plus qui découlait de la toute première. »

« En dix mille ans, combien de générations se sont ainsi succédé ? » demanda Ruben, en souriant au serveur qui lui apportait son assiette de pâtes.

Le père Naples attendit qu'ils soient seuls pour répondre. « Douze, peut-être treize. La malédiction de Caïn est devenue si faible que c'est à peine si les membres des dernières générations possèdent encore le

moindre pouvoir surnaturel. Ils ne représentent plus qu'un désagrément mineur. Abominations aux yeux du Seigneur, ils méritent d'être détruits. Mais il est rare que l'Ordre de Léopold perde son temps à les pourchasser. Nous nous préoccupons surtout des générations plus anciennes. Ce sont les anciens de la Famille, notre gibier. Ils sont les rejetons du Diable et, par là même, les véritables ennemis des fidèles. »

« Délicieux, » murmura Ruben en goûtant les lasagnes. Il paraissait tout aussi attentif à son plat qu'au récit du père Naples. « Poursuivez, je vous en prie. Vous me parliez de la troisième génération. »

« Ils étaient au nombre de treize, » dit le prêtre, grattant son épaisse chevelure d'un air confus. Il pria pour que ses compatriotes trouvent un sens à cette étrange conversation. Lui s'en sentait tout à fait incapable. « Enfants de ceux de la deuxième génération, ils furent les véritables fondateurs de la Famille. Car ces treize Antédiluviens étaient ambitieux. La faute de Caïn ne signifiait rien pour eux. Ils ne connaissaient pas le Seigneur, mais seulement Lucifer, l'ange déchu. Par conséquent, ils n'éprouvaient aucune honte, aucun remords pour les actions de Caïn. Et ainsi, sous l'impulsion de Satan, ils reproduisirent le crime du Troisième Humain. Ils se dressèrent contre leurs sires et les détruisirent. Au cours de cette grande bataille, Enoch fut détruite. Caïn disparut, et on n'entendit plus jamais parler de lui. Et les vampires de la troisième génération régnèrent en maîtres.

« Ils bâtirent une Deuxième Cité, peuplée d'esclaves humains, et la dirigèrent avec le concours de leur nouvelle progéniture, des vampires de la quatrième génération. Pendant deux mille ans, les Antédiluviens maintinrent l'humanité en esclavage. Jusqu'à ce que, un beau matin, l'homme finisse par se révolter contre ses maîtres. Car les vampires étaient immortels, mais pas invulnérables. La lumière du soleil ou le feu leur étaient fatals. » Le prêtre émit un ricanement sinistre. « *Ou la décapitation.* Comme Enoch avant elle, la Deuxième Cité fut détruite. Et ce qui restait de la Famille fut dispersé à travers le monde.

« La troisième génération, alors incroyablement ancienne, disparut. Bon nombre de vampires la crurent perdue. D'autres, plus sages, soupçonnèrent que les Antédiluviens étaient partis se cacher. Après plusieurs milliers d'années d'existence, ils avaient besoin de repos.

« Les légendes de la Famille racontent que les vampires de la troisième génération gisent dans un état de léthargie connu sous le nom de torpeur dans des tombeaux dissimulés partout à travers le monde. Un jour, prédisent ces légendes, ils se lèveront, et leur réveil ébranlera le monde des morts-vivants. » Le prêtre cracha par terre. « Le retour de ces rejetons du Diable est annoncé dans l'*Apocalypse* de

Jean. »

« Que sont devenus ceux de la quatrième génération ? » demanda Ruben. Il avait fini ses lasagnes et sirotait tranquillement son Coca. « Combien ont survécu à la chute de la Deuxième Cité ? »

« Un petit nombre, » répondit le père Naples. « Aucun document ne précise exactement combien. Ces Mathusalems, âgés de plusieurs milliers d'années, passèrent dans la clandestinité. Ils se rendirent compte que la poursuite de leur existence dépendait de leur faculté à faire croire aux hommes que la Famille était détruite. Ils instituèrent donc ce qu'on appela par la suite la Mascarade, qui exigeait de chaque vampire qu'il dissimule son existence aux yeux des humains. Toute violation de la Mascarade par un membre de la Famille était punie de mort. Des siècles passèrent et, avec le temps, l'humanité finit par oublier que les vampires avaient véritablement existé. Ils devinrent des créatures mythiques, une légende. Exactement comme les anciens de la Famille l'avaient prévu.

« C'est alors, et seulement alors, que la quatrième génération enfanta une nouvelle progéniture. Après la cinquième génération vint la sixième, puis une septième, et ainsi de suite au fil des siècles. Treize clans se constituèrent, chacun possédant certains traits et caractéristiques de l'Antédiluvien de la troisième génération qui l'avait fondé. Œuvrant dans l'ombre, guidés par Lucifer et ses agents, ces clans de vampires complotèrent, luttèrent, marchandèrent et conspirèrent pour la domination de la Terre. Usant de leurs pouvoirs surnaturels, ils devinrent les maîtres secrets de la planète. Ils étaient la Famille et l'humanité, sans le savoir, constituait son bétail. »

« Mais si chaque vampire a le pouvoir d'en engendrer autant qu'il veut, la Terre devrait être submergée par ces montres, » déclara Ruben, ses yeux pétillant d'amusement. « N'est-ce pas la preuve que toute cette histoire n'est qu'une légende ? »

Le père Naples secoua la tête. Il se sentait légèrement groggy. Trop de soleil et trop de vin trop tôt dans la journée. « Les vampires ne sont pas stupides. La Mascarade n'est qu'une de leurs lois. Ils ont six Traditions qui gouvernent les principaux aspects de leur vie. L'un de leurs édits les plus importants concerne la création de nouveaux vampires. Les anciens des treize clans ont soigneusement maintenu le nombre de vampires à un seuil raisonnable, de manière à ne pas épuiser les réserves de sang. N'oubliez pas, mon jeune ami, que *nous* sommes leur nourriture. Un mort-vivant pour dix mille humains, c'est la règle. Ce qui représente tout de même une bonne centaine de milliers de vampires éparpillés à la surface du globe. »

« Une minorité non négligeable et extrêmement influente, » fit Ruben avec un petit rire. « Cependant, malgré tous leurs pouvoirs, les vampires sont incapables d'agir pendant la journée. La lumière du

soleil les anéantit. J'ai du mal à comprendre comment ils maintiennent leur emprise sur l'humanité alors qu'ils sont si vulnérables. Comment expliquez-vous ce paradoxe ? »

« Des traîtres, » cracha le père Naples. « Des adorateurs du Diable. Des humains qui vendent leur propre race en échange de la vie éternelle. Maudits à l'instar de leurs maîtres démoniaques, ils sont connus sous le nom de goules. »

Le prêtre marqua une pause, tâchant de retrouver son calme. « Une goutte de sang de vampire donnée à une victime agonisante la transforme en membre de la Famille. Tueur et proie deviennent sire et infant. Ce même sang, donné à intervalles réguliers à un humain ordinaire, interrompt le processus de vieillissement. Il confère également à celui qui le boit une force surhumaine ainsi que d'autres pouvoirs surnaturels mineurs. Cependant, le prix réclamé par le vampire en échange de son sang est une servitude éternelle. Aptes à opérer en plein jour, ces goules effectuent les tâches qui seraient impossibles à leurs maîtres morts-vivants. C'est l'immortalité en échange de la liberté. »

« Un pacte avec le Diable est toujours difficile à refuser, » dit sombrement Ruben. Il fit signe au serveur de lui apporter un autre Coca. « Encore quelques questions, et je pense que ma curiosité sera satisfaite. Parlez-moi de la Camarilla. Et du Sabbat. »

Le prêtre poussa un reniflement de dérision. Il restait un fond de vin dans la deuxième bouteille et il le vida goulûment. Tout ce discours lui avait desséché le gosier.

« Ce sont les deux grandes sectes de vampires, » déclara-t-il. « Les membres de la Camarilla pensent que les Antédiluviens ont rencontré la Mort Ultime lors de la destruction de la Deuxième Cité. À leurs yeux, le risque le plus grave encouru par la Famille est que l'humanité apprenne, un jour ou l'autre, la réalité de son existence. Toutes leurs actions sont gouvernées par la Mascarade. Ce sont les plus traditionalistes des descendants de Caïn. »

« Sept clans principaux composent la majeure partie de la secte. Les Ventrues en sont les dirigeants, une sorte d'aristocratie inavouée. Les Toréadors s'intéressent plutôt à l'art. Les Tremères représentent une lignée de vampires magiciens apparue au Moyen Âge. Les Nosferatus sont d'une laideur monstrueuse car leur chef fut maudit par Caïn. Certains de la quatrième génération seraient des monstres grotesques appelés Nictuku. Les Malkavians sont des bouffons, apparemment fous mais probablement plus rusés que la plupart des vampires ne l'imaginent. Les Brujahs sont de nature rebelle, tandis que les Gangrels, maîtres métamorphes, entretiennent des relations étroites avec les Gitans et les loups-garous. »

Ruben sirotait son Coca en silence. Il était venu pour écouter, pas

pour faire des commentaires.

« Le Sabbat réunit les rebelles de la Famille. Mon Ordre le considère comme la plus dangereuse des deux sectes. Il est dirigé par deux grands clans, les Lasombras et les Tzimisce. La plupart des autres clans sont représentés par de petits groupes de rebelles connus sous le nom d'*Antitribu*.

« Les dirigeants du Sabbat soutiennent que la troisième génération vit toujours et qu'elle manipule sa descendance pour des raisons qui lui sont propres. » La voix du prêtre descendit dans les graves. « Ils redoutent un Armageddon imminent qu'ils appellent Géhenne. Une époque qui verrait les Antédiluviens se lever pour prendre le contrôle de la Famille. Le Sabbat soupçonne la troisième génération de vouloir se nourrir de ses descendants. »

« Plus longtemps vit un vampire, » dit Ruben, sans changer d'expression, « plus puissant est le sang dont il a besoin. *Le sang humain ne saurait satisfaire des vampires de la troisième ou de la quatrième génération. Il leur faut quelque chose de plus stimulant. Seul le sang de leurs descendants, d'autres vampires, peut étancher leur soif impie. Ils sont devenus cannibales.* »

« Correct, » dit le père Naples, sans se laisser perturber par cette révélation inattendue dans la bouche de son interlocuteur. « Personne ne sait avec certitude si les Antédiluviens existent toujours où s'ils sont tombés en poussière voilà plusieurs millénaires. Mais s'ils ne sont qu'endormis, lorsqu'ils se réveilleront après des siècles passés sans rien boire, ils seront pris d'une soif irrépressible. »

« Vous n'avez nommé que neuf cultes, » dit Ruben, changeant de sujet. « Quels sont les autres ? »

« Il y a les Ravnos, une société d'exclus et de marginaux, » entonna le père Naples en comptant sur ses doigts. « Puis les Assamites, un ordre d'assassins que même les autres vampires redoutent, et les adorateurs de Set, qui adorent une abomination égyptienne endormie, véritable incarnation du mal ancien de ce pays. Et enfin, n'oublions pas les Giovannis, un autre clan d'apparition récente avec deux sujets de préoccupation – la mort et l'argent. »

« Bien, » fit Ruben, reposant son verre vide. « Je connais désormais tous les clans. Mais leurs relations restent floues. »

Les yeux bleu ciel du jeune homme brûlèrent d'un ardent feu intérieur. « Qu'est-ce que le Jyhad ? » demanda-t-il.

Le père Naples se sentait tout drôle. Pourtant, il savait qu'il lui fallait répondre. Il était de la plus haute importance pour lui et pour la Société de Léopold qu'il réponde à la moindre question de Ruben. De la plus haute importance.

« Une légende chez les vampires, » dit le prêtre. « C'est le nom d'une guerre qui se livrerait depuis des millénaires. La plupart

prétendent qu'elle opposerait les quelques membres restants de la quatrième génération, les Mathusalems, par le truchement involontaire de leur progéniture. Ces créatures d'une puissance surnaturelle incommensurable chercheraient toutes à conquérir le contrôle absolu de la Terre pour des raisons qui leur sont propres. D'autres prétendent que le Jyhad serait en réalité un jeu que se livreraient les vampires de la troisième génération, manipulant adroitement les Mathusalems à leur insu. Le monde de la Famille est semé de trahisons et de tromperies. N'oubliez pas que Lucifer, leur patron, est le Père du Mensonge. Il y aurait ainsi des ruses dans les ruses dans les ruses. Nul hormis les Antédiluviens, s'ils ont vraiment survécu, ne sait ce qu'il en est réellement. »

« Sur ce point, » objecta Ruben, « j'ai peur que vous vous trompiez. »

Le jeune homme fit signe qu'on leur apporte l'addition. « Y a-t-il autre chose, un élément important au sujet de la Famille, que vous souhaitiez porter à ma connaissance ? Peut-être au sujet de l'Inconnu ? Ou des problèmes récents qui ont surgi en Russie et au Pérou ? »

Le père Naples secoua la tête. « L'Inconnu ? La Russie ? Le Pérou ? Non, je ne vois pas. Pourquoi ? »

« Simple confirmation de certains soupçons personnels, » dit Ruben. Il sortit un peu d'argent de son portefeuille et paya le serveur. « Il est temps que je m'en aille. Vous m'avez dit tout ce que je voulais savoir. »

Le jeune homme se leva. « Restez assis. Je trouverai la sortie. Merci de m'avoir consacré un peu de votre temps, père Naples. J'apprécie les informations dont vous m'avez fait part, même si je crains que votre position vis-à-vis du Diable n'ait quelque peu altéré votre compte-rendu. Ça toujours été le problème avec l'Inquisition. Vous vous souciez trop du Malin, et pas assez du mal. Je regrette, mais je ne peux pas vous laisser parler de notre conversation à qui que ce soit. En particulier à vos supérieurs de la Société de Léopold. Puisse Dieu vous accorder la paix. »

Aucun des cinq agents de la Société de Léopold en poste dans le restaurant ne vit sortir Ruben. Pas plus qu'ils ne purent se rappeler par la suite le moindre détail concernant son aspect. Quand elle fut repassée, la bande magnétique du microphone directionnel se révéla complètement vierge. Et aucun des opérateurs du magnétophone ne put se souvenir d'un seul des mots qu'ils avaient censément enregistrés.

Le père Naples resta immobile à sa table pendant un bon quart d'heure jusqu'à ce qu'un serveur curieux s'approche pour voir si tout allait bien. À sa stupéfaction horrifiée, il découvrit que le prêtre était mort.

Selon un rapport secret rédigé par une équipe d'enquêteurs, le père Naples avait succombé à une attaque cardiaque foudroyante. Qui l'avait frappé quelques minutes après midi, après qu'il se fut assis. Personne ne put dire, ni même essayer d'expliquer, comment un homme décédé avait réussi à vider deux bouteilles de vin. L'attaché-case noir retrouvé sous la table était vide.

PREMIÈRE PARTIE

Il y a des secrets qui ne veulent pas être dits. Des hommes meurent la nuit dans leur lit, tordant les mains des spectres qui les confessent et les regardant pitoyablement dans les yeux ; – des hommes meurent avec le désespoir dans le cœur et des convulsions dans le gosier à cause de l'horreur des mystères qui ne veulent pas être révélés.

« L'homme des foules »
Edgar Allan Poe

Saint-Louis – 10 mars 1994

Il était suivi. Un sixième sens, produit de nombreuses années d'exercice en tant que détective, avertit McCann que quelqu'un l'observait. Et le pistait.

Doucement, le détective jura. Il s'appuya contre un bâtiment proche et se gratta négligemment la cheville droite. En même temps, il balaya la rue alentour et derrière lui d'un regard nonchalant. Il était tard, presque minuit, mais dans le quartier des divertissements « adultes » de Saint-Louis, les choses commençaient à peine à bouger.

Des dizaines de personnes peuplaient le trottoir. Hommes et femmes, noirs et blancs, tous faisaient partie de la foule habituelle d'un soir de semaine. Putains à bon marché en combinaisons de cuir noir qui exhibaient la totalité de leurs charmes mêlées à des entraîneuses de haute volée en habits de soie. Adolescents et collégiens en mal de drogue, négociant avec les dealers pour le meilleur tarif. Ivrognes à la trogne rougeaude mendiant une ou deux pièces. Enfants en haillons, qui bravaient l'heure tardive et dansaient au coin des rues, cherchant à mûrir vite.

Jeunes et vieux, tous partageaient un point commun. Aucun d'eux n'exprimait le moindre intérêt pour la silhouette immobile de Dire McCann.

Avec un soupir d'ennui, le grand détective secoua la tête. Les amis ne vous prennent pas en filature. Seulement les ennemis. Mentalement, il passa en revue tous ceux qu'il avait pu insulter ou embêter dernièrement. La liste n'était pas bien longue. Voilà quelque temps qu'il ne s'était pas mêlé activement des affaires du milieu de Saint-Louis. Au lieu de ça, il avait voyagé à travers les USA pendant la plus grande partie des six derniers mois, réglant les questions en suspens de sa vie personnelle. Le peu qu'il avait accompli dans cette ville avait été quelques menus travaux pour le compte d'Alexander Vargoss, un riche et puissant industriel. Rien qui vienne contrarier les projets des chefs de gang ou dons de la mafia à la tête de la communauté criminelle florissante de Saint-Louis.

McCann ne parvenait pas à croire que ses missions pour Vargoss puissent avoir le moindre rapport avec sa filature de cette nuit. Aucune personne sensée, même un grand patron de la pègre, n'irait s'en prendre au très discret industriel ou interférer avec ses plans. Non content d'être incroyablement riche, avec des relations aussi bien dans

la police que dans le bureau du maire, Vargoss était le plus puissant vampire de Saint-Louis. Dans l'argot de la Famille, il était le Prince de la ville. Et, à l'instar des princes médiévaux de l'ancien temps, d'où le terme avait été tiré, Vargoss régnait d'une main de fer. Tout vampire ou homme assez stupide pour se mettre en travers de son chemin connaissait une fin brutale. La fin définitive de la Mort Ultime.

McCann n'aimait pas les mystères. En particulier lorsqu'il en était le centre. Bien qu'il fût doté d'une patience extraordinaire, le détective ne repoussait jamais l'inévitable. Comme il le répétait souvent, il aimait affronter le Diable en face. Fréquemment, cette politique débouchait sur un bain de sang. Mais McCann, s'il se considérait comme un calme, n'était pas étranger à la violence. Quand c'était nécessaire, il pouvait se montrer meurtrier.

Lissant son veston, McCann reprit sa marche. Il serrait étroitement dans sa main un petit paquet et une liasse de lettres qu'il venait de retirer du centre de tri ouvert toute la nuit où il se faisait envoyer son courrier. Avec ses horaires décalés et ses longues périodes d'absence hors de la ville, il préférait éviter d'utiliser une boîte postale ordinaire. Les employés y avaient une fâcheuse tendance à voler tout ce qui avait l'air d'avoir la moindre valeur. Le dépôt de marchandises facturait ses services plus cher, mais il garantissait l'intégrité de tout ce qu'on lui envoyait.

De retour en ville après des semaines de vadrouille, McCann avait commencé par se rendre à son bureau. Il n'y avait que quelques messages sur son répondeur, rien d'important. Avec la brise fraîche qui soufflait du fleuve et rendait cette soirée de juin supportable, sinon agréable, le détective avait décidé de couvrir à pied les cinq pâtés de maisons qui le séparait de sa boîte à lettres. Il avait besoin de dérouiller ses vieux muscles fatigués. La certitude d'être observé l'avait assailli après seulement qu'il ait récupéré son courrier. Cela ne laissait pas de l'intriguer. Une planque représentait un lourd investissement en termes de temps et de ressources. Il se demanda qui en avait après lui ? Et pourquoi ? Il avait bien l'intention de le découvrir.

La béance noire d'une ruelle s'ouvrait sur sa gauche. Dans le mouvement, sans ralentir, McCann se faufila dans l'étroite ouverture. Des murs de briques nus de sept mètres de haut bordaient les deux côtés du passage. Exactement comme dans ses souvenirs. C'était l'endroit idéal pour une embuscade.

Pour un homme de sa taille et de sa carrure, mesurant plus d'un mètre quatre-vingt-treize et pesant près de quatre-vingt-dix kilos, l'enquêteur se déplaçait avec une souplesse stupéfiante. McCann enfila la ruelle au pas de course, ses yeux s'ajustant rapidement à la pénombre. À une dizaine de mètres de la rue, la ruelle faisait un coude à droite dans une obscurité complète. Le seul éclairage provenait d'un

filet de lune filtrant par-dessus les toits. Des rats qui farfouillaient dans des piles d'ordures vieilles de plusieurs jours détalèrent hors du chemin du détective.

McCann poussa un reniflement de dégoût. Autant pour le nettoyage du quartier. Les rues principales avaient l'air propre, mais hors de vue, au premier tournant, la décadence urbaine reprenait ses droits. Plusieurs décennies de pots-de-vin et de corruption avaient prélevé leur tribut sur les services municipaux. Saint-Louis n'était pas différente de n'importe quelle autre grande ville. Les riches et célèbres recevaient tout le bénéfice de la vie moderne, tandis que les classes pauvres et intermédiaires devaient se contenter des miettes. Rien n'avait jamais vraiment changé, décida McCann, fouillant les murs du regard. Pas de son vivant, tout au moins.

Le détective finit par repérer le porche condamné derrière une pile d'ordures à hauteur de hanche. Il hocha la tête avec satisfaction et s'en approcha. Une dizaine de pas plus loin, la ruelle se terminait devant une grille d'acier de quatre mètres de haut. Sans un bruit, McCann se coula dans le renforcement. Il y était invisible pour quiconque le suivrait jusque-là. Puis, il attendit.

De sous son pardessus, le détective sortit son arme. Peu d'humains connaissaient l'existence de la Famille. Parmi ceux-là, une poignée, tels que McCann, traitait avec elle sur une base régulière. Le grand détective était tout à fait conscient de la force surnaturelle que possédaient ses clients morts-vivants. Les vampires étaient plus forts et plus rapides que les mortels. S'ils n'étaient pas invulnérables, les tuer était presque impossible. Cependant, bien qu'ils puissent récupérer de leurs blessures ou même d'une amputation, il leur fallait du temps pour guérir. Une puissance de feu suffisante pouvait les stopper pour un moment.

C'est pourquoi, au lieu d'un .45 automatique ou d'un .375 Magnum, McCann portait un pistolet-mitrailleur Ingram Mac-10. Mesurant seulement vingt-huit centimètres de long, il contenait trente balles de calibre 45 qui pouvaient être tirées en une seule rafale continue. L'impact de ces balles pouvait déchiqueter n'importe quel homme ordinaire et étendre un vampire pour le compte. Dans les limbes criminelles et impitoyables qui constituaient l'univers du détective, l'arme s'était révélée un outil extrêmement efficace.

Il s'écoula près d'une minute avant que le suiveur de McCann tourne le coin et s'avance dans son champ de vision. Surgissant de l'ombre, le nouveau venu était un homme trapu et de petite taille, la trentaine bien tassée, aux traits basanés empreints de cruauté. Vêtu d'un chandail sombre et de blue jeans délavés, il paraissait sans arme. Les apparences, comme le savait parfaitement McCann, qui resserra sa prise sur son pistolet-mitrailleur, étaient parfois trompeuses.

Découvrant la palissade d'acier à la lueur de la lune, l'étranger grommela un juron. Il s'avança d'un pas rageur en basculant la tête de gauche à droite, cherchant une ouverture dans le grillage. Concentré sur les ordures qui lui barraient le passage, l'homme dépassa McCann.

« Tu as perdu quelque chose, mon frère ? » demanda le détective, en sortant du porche. L'étranger s'immobilisa, puis se tourna lentement. Moins de deux mètres séparaient le chasseur de son gibier. Les yeux de l'homme s'élargirent avec un choc brutal quand il remarqua le pistolet-mitrailleur dans le poing gauche de l'enquêteur. Son canon, plus large que les portes de l'enfer, était directement braqué sur son estomac.

« McCann, c'est ça ? » demanda l'homme basané, d'une voix basse et gutturale. Lentement, très lentement, il écarta les mains, comme pour montrer qu'il n'était pas armé.

« Exact, » admit le détective. « Mais c'est sans importance. Ce qui compte, c'est qui... »

Le détective ne termina jamais sa phrase. La main droite de l'étranger se tordit de manière inattendue. Comme par magie, une mince cordelette sortit de sous son bras et s'enroula comme un fouet autour de l'Ingram. McCann fut prit totalement au dépourvu. Avant qu'il puisse appuyer sur la détente, l'arme lui fut arrachée des mains. Pistolet-mitrailleur et cordelette disparurent dans les ordures, laissant le détective désarmé. Et contraint de se battre pour sa vie.

Libéré de la menace du pistolet-mitrailleur, l'homme basané fondit sur McCann avec une férocité étourdissante. Une succession de violents coups de pied de karaté à la poitrine fit chanceler le détective en arrière. Les bottes à pointes ferrées lui faisaient l'impression de coups de marteau dans le corps. Poussant un rugissement venu du fond de la gorge, l'assassin bondit dans les airs, décochant un coup de pied latéral vers la tête du détective. Il avait mis suffisamment de force dans le geste pour broyer le crâne de McCann comme une coquille d'œuf. Mais il n'atteignit jamais sa cible.

Réagissant avec une rapidité éblouissante, le détective se laissa tomber sous le coup de pied, en lançant ses deux bras vers le haut. Saisissant la jambe tendue de l'assassin entre ses mains, McCann la tordit, fort. L'agresseur glapit en sentant exploser le cartilage et les muscles de son genou. Hurlant de douleur, il s'écroula sur le sol.

Attentif à ne pas se faire surprendre une nouvelle fois, McCann contourna le blessé pour venir se placer derrière lui. D'un coup de caisse en bois, sec et brutal, il assomma l'assassin. Frottant ses côtes douloureuses, le détective fouilla la ruelle à la recherche de son arme. Après quelques minutes, il l'avait retrouvée, ainsi que la cordelette de l'étranger. C'était une longue et mince lanière en fibre de verre noire, avec trois nœuds capables de broyer la trachée d'un homme d'un seul

coup. L'arme mêlait efficacement la technologie moderne et les anciennes traditions sacrificielles.

Elle offrit également un moyen efficace d'attacher les mains de l'assassin dans son dos. Le temps que le basané reprenne ses esprits, ramené à la réalité par une série de gifles sèches, il était troussé comme un lapin en position assise, adossé à l'un des murs de la ruelle. Il gémit de douleur quand McCann, accroupit à ses côtés, lui tapota la rotule endommagée du canon de son Ingram.

« Il est temps que nous ayons une petite discussion, » dit gaiement le détective. « Je n'apprécie pas beaucoup qu'on me suive. Par-dessus tout, ce que je déteste vraiment, c'est qu'on essaie de me tuer. Je veux savoir pourquoi, et je veux savoir qui... vite. »

« Je ne dirai rien », déclara le basané avec colère. « Livrez-moi à la police. Je veux un avocat. »

McCann sourit, « Ce qu'il y a d'amusant, avec ce quartier, c'est que les flics n'y viennent pas souvent. Ils considèrent que quiconque est assez cinglé pour se balader dans le coin n'a que ce qu'il mérite. » McCann frotta le canon de son arme contre le genou intact de son prisonnier. « C'est juste toi et moi, mon pote. Ici, nous sommes coupés du monde. Personne ne va rien voir ni rien entendre. Il n'y a pas de flics, pas d'avocats. Rien que nous deux. Et mon flingue, »

De petites gouttes de sueur roulèrent sur le visage de l'assassin tandis que son regard volait vers les yeux de McCann, puis vers le pistolet-mitrailleur, puis de nouveau vers les yeux de McCann. Mentalement, le détective haussa des épaules dégoûtées. Il perdait son temps en menaçant ce guignol. Il fallait bien davantage qu'une menace voilée pour impressionner un véritable professionnel. Le basané n'était qu'un tueur à la petite semaine, probablement embauché au titre de diversion.

Un piège ! Cette pensée traversa McCann tandis que la sensation d'être observé lui revenait brusquement. Instantanément, le grand détective s'aplatit de tout son long dans l'obscurité. À six ou sept mètres de distance, au coin de la ruelle, un automatique de gros calibre aboya. Une douzaine de balles explosèrent dans la poitrine du basané, secouant son corps de tressautements macabres. Ces balles auraient dû atteindre McCann, toute son attention captivée par l'assassin réduit à l'impuissance.

Pressant la détente de l'Ingram, McCann riposta par une rafale inutile. Il était certain que son adversaire invisible avait déjà quitté les lieux. Frapper très vite, puis disparaître. C'était la manière de procéder d'un vrai professionnel. Ne jamais perdre son temps en bavardages stériles ou en deuxièmes tentatives. Ce genre d'erreur était bon pour les amateurs comme le mort affalé contre le mur. Le véritable assassin était parti.

Un bref hoquet de surprise interrompu et un éclair de cuir blanc indiquèrent que McCann avait sauté à la mauvaise conclusion. Le détective secoua la tête avec incrédulité. Cette soirée lui réservait un peu trop de surprises à son goût.

Trois silhouettes s'avancèrent sous la lune. Leur chef était un homme de haute taille à l'aspect aristocratique dont le visage semblait taillé dans le marbre. Il portait un smoking noir avec une chemise blanche à jabot, un nœud papillon rouge et un large ceinturon assorti. Pour McCann, c'était un costume tout droit sorti d'un mariage. Ou d'un enterrement. Le détective, cependant, garda ses réflexions pour lui. Personne n'insultait impunément Alexander Vargoss, ancien du clan Ventrue. Et Prince vampire de Saint-Louis.

Un pas en arrière se tenaient deux blondes platinées presque identiques. Des combinaisons de cuir blanc collaient à leur voluptueuse silhouette comme une seconde peau. Des pommettes saillantes, des yeux de jais et de lourdes lèvres sensuelles leur donnaient un air de prédateurs. McCann les avait déjà rencontrées. Prénommées Fawn et Flavia, les jumelles étaient les gardes du corps de Vargoss. Silencieuses et fatales, elles ne parlaient jamais. Pas plus qu'elles n'agissaient sans ordre direct de leur employeur Ventrue. En tant qu'assassins Assamites, les jumelles appréciaient beaucoup leur célèbre surnom d'Ange de la Mort de la Famille.

Porté sans effort dans le creux d'un bras de Fawn gisait le corps sans vie d'un homme. La lueur blafarde de la lune se reflétait sur l'expression horrifiée de son visage. Une traînée de sang maculait la lèvre supérieure de la blonde. D'un geste de la langue, elle la fit disparaître. Puis, malicieusement, elle décocha un sourire enjôleur à McCann.

Le détective frissonna. Bien qu'elles parussent âgées de vingt ans à peine, McCann savait que la fille et sa jumelle avaient en réalité plusieurs centaines d'années. Souvent, les deux se moquaient de lui par des gestes suggestifs. Elles aimaient à faire croire que la passion brûlait encore dans leur corps parfait. Mais McCann n'était pas dupe.

Comme la nourriture et la boisson, le sexe était un appétit inconnu des vampires. À leurs yeux, le sang chaud représentait l'ultime frisson. Les plaisirs charnels ne signifiaient plus rien pour eux. Pourtant, McCann avait entendu parler de vampires qui auraient noué des relations avec des mortels dans l'espoir de regagner un peu de leur humanité perdue. Cette notion lui donnait la chair de poule.

« Nous étions en chemin vers votre bureau quand nous vous avons vu entrer dans la ruelle, » dit sèchement Vargoss. « Deux crapules minables vous ont suivi. Nous sommes restés dans l'ombre, pensant que vous préféreriez éviter d'être dérangé. Toutefois, quand votre adversaire a choisi de fuir au lieu de se battre, je lui ai ordonné de

s'arrêter. » Vargoss secoua la tête avec une commisération exagérée. « L'imbécile a préféré braquer son arme contre moi. Fawn, naturellement, a réagi. »

« Naturellement, » répéta McCann, se penchant pour inspecter les poches du premier assassin. Comme il s'y attendait, elles étaient vides.

Fawn laissa tomber le deuxième homme par terre, et McCann le fouilla à son tour. Il en tira un portefeuille renfermant cinq billets de cent dollars en tout et pour tout. McCann empocha l'argent et glissa le portefeuille dans sa poche arrière pour l'examiner plus tard.

« Vous auriez pu m'avertir avant qu'il ne commence à tirer, » dit le détective en ramassant son courrier dans le renforcement.

Il repoussa les corps côte à côte le long du mur. Tôt ou tard, la police découvrirait les deux cadavres. Elle les enregistrerait comme deux vagabonds assassinés sans raison dans le mauvais quartier de la ville. Avec au moins cinquante décès inexplicables par mois à Saint-Louis, la mort de deux clochards ne ferait pas une ligne dans les journaux.

« Ridicule, » dit le Prince en souriant. « J'avais toute confiance en votre capacité à faire face à la situation. Les circonstances ont prouvé que cette confiance était justifiée. »

« Et si vous vous étiez trompé ? »

« Il y a d'autres humains, McCann, » dit le Prince. « N'oubliez jamais cela. Je vous trouve extrêmement distrayant. Et très utile, malgré vos limitations mortelles. J'aurais déploré votre perte. Mais vous n'êtes nullement indispensable. Il y aura toujours quelqu'un d'autre pour vous remplacer. Dans cinq cents ans, Vous ne serez plus qu'un agréable souvenir. Je serai toujours là. »

« Une pensée très réconfortante, » dit le détective. Il avait choisi ses mots avec beaucoup de prudence. Vargoss appréciait sa franchise et ses sarcasmes – dans certaines limites. Aucun vampire de Saint-Louis ne se moquait du Prince de la ville. Encore moins un humain, aussi distrayant fut-il. McCann avançait sur une pente savonneuse, où même les morts-vivants craignaient d'évoluer.

« Je ne peux pas me permettre le luxe de faire du sentiment, » déclara Vargoss, presque à regret. « Ni d'avoir des amis. Nous autres vampires sommes une race ambitieuse. Cela fait partie de notre héritage. Plusieurs de mes fidèles se verraient bien à ma place à la tête de la ville. Trop de mes nuits sont consacrées à étouffer dans l'œuf leurs complots mal conçus. »

« La tête qui porte la couronne dort d'un sommeil agité, » cita McCann.

« Shakespeare comprenait les vicissitudes du pouvoir, » dit Vargoss, dans un sourire. « Il aurait mérité d'être des nôtres. »

Le vampire se détourna pour partir. « Assez bavardé. Venez au

club ce soir aux alentours de minuit, McCann. Je reçois un visiteur d'Outre-Atlantique. Je veux connaître votre opinion sur les informations qu'il me ramène. D'étranges événements sont en train de se dérouler dans l'ancienne Union Soviétique. Des événements *extrêmement troublants*. »

« J'y serai, » dit le détective. « À minuit. »

Là-dessus, Vargoss et ses Anges de la Mort disparurent. Laissant McCann tout seul dans la ruelle, en présence des cadavres. Tenant dans ses mains un petit paquet et une liasse de lettres, dont plusieurs portaient des timbres étrangers. Et affichant un large sourire énigmatique.

Saint-Louis – 10 mars 1994

Le bureau de McCann se trouvait au deuxième étage de l'immeuble Dempster au cœur du quartier chaud. Il se composait d'une minuscule réception ouvrant sur une pièce intérieure. D'épais caractères noirs sur la porte vitrée proclamaient *D. McCann, Enquêtes en tout genre. Sous son nom, une inscription beaucoup plus discrète précisait Consultations sur rendez-vous uniquement.*

Tournant sa clef dans la serrure, le détective ouvrit la porte du vestibule et alluma la lumière. Il fut accueilli par une table basse chargée d'anciens numéros de *Sports Illustrated* et trois fauteuils en cuir rouge fatigué. McCann haussa les épaules. Ce n'était pas grand-chose, mais cela lui suffisait. Dernièrement, ses seuls clients avaient été des vampires, et aucun d'eux ne se préoccupaient de son goût en matière de mobilier. Au moins, nota-t-il avec une pointe de satisfaction, la femme de ménage avait gardé les lieux en ordre pendant sa longue absence. Elle justifiait presque le loyer exorbitant qu'il payait.

Traversant la réception, McCann passa dans son petit sanctuaire. La pièce était dominée par un vaste bureau en chêne où trônait un téléphone avec répondeur perfectionné. Sur le côté se trouvait une table basse portant un fax, un ordinateur et une imprimante à jet d'encre. Plusieurs armoires métalliques se dressaient contre l'un des murs intérieurs, tandis que, derrière le fauteuil de McCann, une rangée de fenêtres ouvrait sur la rue. La lueur d'un lampadaire voisin baignait les lieux d'un éclairage sépulcral, fantomatique. Deux autres fauteuils en cuir rouge, similaires à ceux de la première pièce, complétaient le mobilier. Aucune photo au cadre miteux et à la dédicace affectueuse ou autre peinture de supermarché n'ornait les murs. McCann voulait un lieu de travail strictement fonctionnel. De plus, cela faisait meilleure impression sur les clients potentiels.

Jetant son manteau sur l'un des fauteuils rouges, il se laissa tomber dans le siège derrière son bureau. Retirant son pistolet-mitrailleur de son étui d'épaule, il le recharga à partir d'une boîte de munitions rangée dans son bureau. Considérant ce qui lui était déjà arrivé ce soir, il lui semblait judicieux de se préparer à toute éventualité.

Une fois cette tâche accomplie, McCann interrogea son répondeur. Il avait reçu trois messages depuis qu'il était sorti pour sa promenade. Il les repassa rapidement.

Deux émanaient de personnes désireuses d'engager un détective pour une affaire de divorce. Sortant un bloc-notes et un crayon, il nota leurs noms et numéros de téléphone. Ce genre de travail ne l'intéressait pas, mais un autre détective dans l'immeuble était spécialisé dans les problèmes conjugaux. En échange de ses tuyaux, l'homme lui rendait quelques menus services. C'était un arrangement profitable pour tous les deux.

Le dernier message émanait d'un agent d'assurance qui voulait lui vendre une police d'assurance santé. McCann fit un mince sourire. Considérant les circonstances présentes, il n'était pas certain d'être en mesure d'en payer les primes.

Une fois le répondeur remis à zéro, il ouvrit son courrier. Il jeta les publicités à la corbeille à papier et mit les factures de côté pour plus tard. Cela lui laissait cinq lettres et le paquet. Trois des lettres provenaient d'Italie, la quatrième d'Australie, et la cinquième du Pérou. Le paquet arrivait de Suisse.

McCann lut d'abord la correspondance émanant de Venise. Espacées les unes des autres d'environ une semaine, les lettres renfermaient le rapport détaillé de transactions financières effectuées dans les sept jours précédant leur envoi. Les faits et les chiffres couvraient des centaines d'opérations commerciales majeures à travers l'Europe et les États-Unis. Le détective parcourut attentivement les documents. Il ne vit aucune dépense inhabituelle ou inexpliquée. Non qu'il se fut attendu à en trouver. Les têtes pensantes du clan Giovanni étaient les plus grands génies de la finance du monde entier. Ils surveillaient leurs investissements de près. McCann désirait simplement s'assurer que personne d'autre que lui n'en détournait les bénéfices. Avec l'âge, il devenait de plus en plus prudent. Et, bien qu'il parût n'avoir que trente-cinq ans, Dire McCann vivait depuis très longtemps.

Il ouvrit ensuite l'enveloppe envoyée d'Australie. Tout ce qu'elle renfermait était un vieil article de presse daté du mois dernier provenant de Darwin, dans le Territoire du Nord. Le journaliste racontait comment un afflux récent d'aborigènes du désert de Tanami avait entraîné la création d'un bidonville aux abords de la ville. Les élus locaux tâchaient de convaincre les fauteurs de troubles de regagner leur réserve, mais sans succès.

Personne n'avait d'explication à proposer concernant cette brusque migration des aborigènes. Pas plus que ces derniers ne paraissaient vouloir discuter des raisons qui les avaient conduits à quitter leurs refuges primitifs et à entreprendre cette longue marche jusqu'à la côte. Leur seule réponse consistait à indiquer la direction générale des monts Macdonnell en répétant le mot « Nuckalavee, Nuckalavee, » inlassablement. Malheureusement, personne à part eux

ne comprenait ce que signifiait ce terme. L'article se terminait sur la promesse du maire à ses administrés que la question du bidonville serait prestement réglée.

McCann fit la grimace. Lui comprenait pourquoi les aborigènes avaient fui. Mais il doutait que les élus de Darwin eussent apporté le moindre crédit à son explication. Ou le moindre intérêt. Mentalement, il prit note de demander à son service de presse de guetter toute suite éventuelle à cette histoire. Ou toute mention de disparitions inhabituelles dans le Territoire du Nord.

Secouant la tête de frustration, le détective déchira l'enveloppe en provenance du Pérou. Une photographie en couleurs et une brève note manuscrite tombèrent sur son bureau. McCann déglutit avec difficulté en voyant la photo. Le courrier de ce soir était riche en mauvaises nouvelles. À hautes doses.

Griffonnée à l'encre noire dans la marge de la photo, une inscription indiquait : « Trouvée à l'entrée d'une immense grotte, dans les ruines de Gran Vilaya, au Pérou ». La photo montrait une massive statue de pierre représentant une créature démoniaque accroupie, avec un corps de femme, tordu et boursoufflé, et une tête de jaguar découvrant ses crocs. Douze crânes de pierre formaient un cercle à ses pieds. À en juger par leur taille, le démon devait mesurer au moins cinq mètres de haut.

La note accompagnatrice était brève et concise. Elle avait été rédigée par un membre de l'Explorer's Club. Elle décrivait la découverte de la statue à Gran Vilaya, dans cette région brumeuse du Pérou connue sous le nom de « sourcil de la jungle ». Derrière elle s'étendait un gigantesque réseau de cavernes jusqu'alors inconnues qui s'enfonçaient sous les Andes sur plusieurs kilomètres. Personne n'avait su établir avec certitude la fonction exacte de ces souterrains. Plusieurs membres de l'expédition étaient d'avis qu'ils avaient pu servir de lieu d'inhumation rituelle à la mystérieuse civilisation chachapoya, en raison des nombreux squelettes retrouvés un peu partout au hasard des tunnels. Ce qui permettrait d'identifier le personnage démoniaque comme le gardien des morts. L'auteur terminait son rapport en exprimant l'espoir que McCann serait satisfait de la manière dont son argent avait été dépensé.

Le détective avait contribué pour près de cinq cent mille dollars au financement de l'expédition de Gran Vilaya. L'argent provenait d'une caisse noire secrète Giovanni dont l'existence, s'ils venaient à l'apprendre, surprendrait bon nombre d'anciens du clan. Les résultats justifiaient largement la dépense. Même si McCann aurait préféré voir les archéologues rentrer bredouilles.

La statue n'était pas une représentation de l'esprit gardien des défunts Chachapoyas. Elle montrait leur meurtrier. Créature haïssant

toute vie, elle se nommait Gorgo, Celle Qui Hurlé dans les Ténébres. Et les grottes désertes de Gran Vilaya signifiaient qu'elle était de nouveau en liberté.

Poussant un soupir, McCann ouvrit le petit paquet en provenance de Suisse. Il reconnut l'écriture d'un vieil ami. À l'intérieur se trouvaient les photocopies de plus de trois cents pages de mémos manuscrits et de documents ultra secrets, émanant d'une demi-douzaine de services d'espionnage européens. Tous portaient la mention TOP SECRET. Grossièrement classés par ordre chronologique, ils remontaient environ à quatre ans pour le plus ancien, et à moins d'un mois pour le plus récent.

La première page de la pile comportait une courte note. *J'ai pensé que tu trouverais ces rapports intéressants.* Il n'y avait pas de signature. Elle aurait été inutile.

Jetant un coup d'œil à sa montre, McCann vit qu'il était onze heure et demie. Il était temps de se mettre en route s'il voulait être au Club Diabolique avant minuit. Alexander Vargoss n'aimait pas qu'on le fasse attendre.

Rassemblant toutes ses lettres et ses papiers, le détective jeta le tout dans le second tiroir de son bureau. Il ne fermait pas à clef, mais McCann n'aimait pas être inquiet. Personne à part lui ne comprendrait la signification de ces informations.

Il était en train d'endosser son pardessus quand le téléphone se mit à sonner. McCann se pencha sur l'identificateur d'appel de son téléphone. Il ne reconnut pas le numéro. Curieux de savoir qui pouvait l'appeler si tard, le détective décrocha le combiné. « Dire McCann, » annonça-t-il, alors que son magnétophone entamait l'enregistrement automatique de sa conversation.

Une voix masculine que McCann ne reconnut pas se fit entendre, sur un ton sec et tranchant : « Lameth, » dit l'inconnu, « prenez garde à la Mort Rouge. »

Sans ajouter un mot, l'homme raccrocha, laissant un McCann abasourdi à l'autre bout du fil. Lameth, avait dit l'inconnu. C'était un nom surgi de la nuit des temps, un nom que McCann croyait oublié depuis longtemps. Maître planificateur, le détective n'aimait pas beaucoup les surprises. Spécialement celles de cette taille.

Anxieusement, le détective rembobina la bande. Il voulait réentendre cette voix. Pressant la touche PLAY, il attendit que l'inconnu prenne la parole. Et attendit.

Après une minute et plusieurs essais supplémentaires, McCann dut se rendre à cette évidence que son magnétophone n'avait pas enregistré la conversation. Rageusement, il se reporta à l'identificateur d'appel. L'écran était noir. Les chiffres qui s'étaient affichés quelques secondes plus tôt avaient disparu. Le détective se frotta les yeux avec

incrédulité. Une puissance inconnue se donnait décidément beaucoup de mal pour s'assurer qu'il ne remonte pas jusqu'à la source de cet appel.

À la hâte, il griffonna le numéro qu'il retrouva de mémoire. On pouvait jouer avec une machine, mais pas avec son cerveau. Une simple pression sur un bouton le mit en contact avec le poste de police local.

« Harry ? Dire McCann. Ouais, je suis de retour. Tu as apprécié le whiskey que je t'ai envoyé pour ton anniversaire ? Bon. Tu veux me renvoyer l'ascenseur ? Peux-tu vérifier un numéro de téléphone dans ton annuaire inversé ? J'ai besoin de connaître l'adresse correspondante. Tout de suite. » McCann énonça le numéro. « Je reste en ligne. »

Il ne fallut pas très longtemps à Harry pour répondre. « La cabine publique du hall de mon immeuble, » répéta McCann avec lassitude. « J'aurais dû deviner. Merci, vieux. Je te dois une autre bouteille. »

Raccrochant, McCann ferma son pardessus et gagna la porte de son bureau. La cabine du rez-de-chaussée était hors-service depuis des mois. Fronçant les sourcils d'un air de profonde concentration, il éteignit la lumière, puis verrouilla la porte.

D'abord, il y avait eu la tentative de meurtre dans la ruelle. Puis les rapports inquiétants émanant de toute la planète. Des entités monstrueuses s'éveillaient. Enfin, un mystérieux interlocuteur avait employé un nom surgi d'un lointain passé. Un nom que McCann aurait préféré qu'on oublie. Ne croyant pas aux coïncidences, le détective savait que les trois événements devaient être liés. Mais comment ?

La voix au téléphone l'avait averti de prendre garde à la « Mort Rouge ». McCann n'avait pas la moindre idée de qui ou de ce que pouvait être cette Mort Rouge. Mais un terrible pressentiment lui disait qu'il ne tarderait pas à le découvrir.

Saint-Louis – 10 mars 1994

Le Club Diabolique était situé à quelques kilomètres du bureau de McCann, au milieu de l'un des vieux quartiers industriels de Saint-Louis. Au volant de sa Chrysler de modèle récent, le détective brûla trois feux rouges et commit une demi-douzaine d'infractions au code de la route. Cependant, il parvint à destination avec cinq minutes d'avance.

Laissant sa voiture garée dans une ruelle à plusieurs pâtés de maisons, McCann se rendit à pied jusqu'à la boîte. C'était, à l'origine, un entrepôt désaffecté, converti en discothèque dix ans plus tôt par quelques jeunes capitalistes ambitieux. Quand la folie s'était éteinte, le club avait périclité. Il était passé entre plusieurs mains et avait connu diverses incarnations avant d'être racheté par l'actuel propriétaire, un certain Oliver Pearson. Après plusieurs mois de refonte complète de l'intérieur, la boîte avait rouvert ses portes avec un nouveau nom, le Club Diabolique, et une nouvelle ambiance. Converti en havre gothique-punk, avec un orchestre, une gigantesque piste de danse, et un étage réservé à une clientèle exclusive, elle était rapidement devenue l'endroit le plus en vogue de la ville.

Virtuellement, aucun des clients mortels ne savait que la boîte faisait aussi office de lieu de rassemblement pour la petite communauté vampirique de Saint-Louis. Même les morts-vivants avaient besoin d'un endroit où se retrouver entre eux et se détendre. Ils le trouvaient au Club Diabolique. C'était là, également, derrière des portes closes, que le Prince de la ville, Alexander Vargoss, tenait sa cour, dispensait la justice lorsque c'était nécessaire, et accueillait les vampires nouveaux venus sur son territoire. Ce qui était le cas ce soir.

McCann parvint devant la porte principale au moment précis où les aiguilles de la grande horloge au-dessus de l'entrée pointaient sur douze. Comme d'habitude, une foule anxieuse et impatiente faisait le pied de grue sur le trottoir.

Il y avait là de riches hommes d'affaires entre deux âges portant des costumes de prix, accompagnés par des femmes beaucoup plus jeunes, habillées pour tuer, avec des robes moulantes de grands couturiers et des talons aiguilles de douze centimètres. Le Club Diabolique s'adressait aux maîtresses et aux belles de nuit de grande classe, pas aux épouses. On était prié de laisser sa morale et ses inhibitions au vestiaire.

Jouant des coudes au milieu de tout ce monde se pressaient les Goths. C'étaient des punks avec une attitude. Adolescents sans beaucoup d'argent et guère plus d'espoir, ils se sentaient trahis par un monde que leurs aînés avaient pourri. Leur quête d'identité les entraînait sur d'étranges voies. Avides de signification dans un monde privé de sens, ils cherchaient l'inspiration du côté de la tradition gothique du XIX^e siècle. Leur look était un mélange de cuir noir et de dentelles victoriennes. Nombre d'entre eux, ignorant l'amère réalité qui se cachait derrière la légende, nourrissaient le phantasme de devenir des vampires. Ce qui se produisait parfois, transformant leur rêve en cauchemar.

Les Goths assuraient le spectacle. Ils avaient les cheveux noirs – courts et hérissés, longs et flottants – ou blancs, décolorés et coupés courts. Ils se fardaient le visage d'un blanc crayeux et soulignaient leurs yeux à grands traits noirs, se donnant un aspect morbide, cadavéreux. Leurs vêtements étaient généralement amples et noirs, quoique la dentelle blanche fût également populaire. Jupes et robes étaient généralement en velours et s'arrêtaient à mi-cuisse, portées avec des bas résille. La dernière mode en vigueur était aux vestes à jabot à doublure pourpre. Les rares bijoux qu'ils portaient, ankhs et boucles d'oreilles, étaient invariablement en argent.

McCann éprouvait de la sympathie pour les Goths. La plupart d'entre eux étaient des jeunes gens intelligents et sensibles tâchant désespérément de s'accommoder d'un monde qui procurait de moins en moins de satisfactions. Solitaires et blasés, ils avaient créé toute une sous-culture fondée sur une vision romancée de la décadence et de la mort. Leur connaissance des morts-vivants leur venait de romans et de films érotiques, non de la Famille. En passant au milieu d'eux, il prononça une prière silencieuse afin qu'ils demeurent à jamais ignorants de la vérité.

Une espèce de géant, de plus de deux mètres dix de haut pour un poids de cent quatre-vingt kilos, gardait l'entrée du Club Diabolique. Vêtu d'un costume de croque-mort, il exsudait un sentiment de menace contenue. Il s'agissait de Brutus, surnommé l'Arbitre des Âmes. En termes moins fleuris, l'ancien lutteur remplissait les fonctions de portier.

Brutus contrôlait les admissions dans le club. Sa parole faisait loi. Les pots-de-vin ne signifiaient rien pour lui. Pas plus que le statut social, ou l'absence de statut social. Personne ne savait exactement comment il sélectionnait ceux qui entreraient et ceux qui resteraient dehors. Brutus ne justifiait jamais son choix, et personne n'aurait osé l'interroger à ce sujet.

McCann adressa un signe de tête au portier. Brutus hocha la tête en retour. « Il vous attend, » dit le géant, sa voix grondant comme le

tonnerre dans le lointain. Il était inutile de préciser à qui il faisait référence. En plus d'être le portier et de temps à autre le videur, Brutus était également l'une des goules de Vargoss.

McCann franchit la porte de la boîte, puis fit une pause, laissant ses yeux s'habituer à la pénombre. L'éclairage diffus et un épais nuage de fumée de cigarettes rendaient la vision difficile. Le battement omniprésent de la musique rock jouée à la limite de la souffrance interdisait toute conversation. Tout le monde s'en fichait. Les Goths, les clients normaux et ceux qui se trouvaient entre les deux venaient au Club Diabolique pour se montrer. Pour danser. Pour boire. Et pour oublier leur identité habituelle le temps d'une nuit de péché et de débauche.

L'immense promenoir était envahi par des centaines de clients bougeant frénétiquement en rythme avec le fracas assourdissant du groupe de ce soir. Avec un sourire forcé, McCann nota que les quatre musiciens se faisaient appeler les Enfants de l'Apocalypse. Après les nouvelles du Pérou et d'Australie, le nom semblait tout à fait approprié.

Accompagné en rythme par un fond sonore qui refusait de lâcher prise, McCann gravit l'escalier étroit menant au premier étage. Un autre personnage montait la garde devant la porte lambrissée portant l'inscription *Accès réservé aux membres* au sommet des marches. Grand et mince, avec des cheveux noirs gominés et une peau si pâle qu'elle en était presque translucide, il s'appelait « Eddie le Rapide » Sanchez. Bien qu'ayant l'air âgé de dix-huit ans à peine, Eddie était plus proche de la centaine. Eddie était un vampire, Étreint dans sa jeunesse, à la frontière, au début du siècle. Il était doué de réflexes extraordinaires, encore accrus par ses pouvoirs vampiriques. Sanchez était le plus rapide manieur de couteaux que McCann avait jamais vu – vivant ou mort.

« 'Soir, Eddie, » fit McCann. « Comment sont les nouvelles ? »

« Pas terribles, ce soir, McCann, » dit Eddie. « Le patron vous attend à l'intérieur. Il a un gros bonnet du clan Tremere avec lui. Nous allons vivre des temps difficiles, à ce qu'on raconte. »

« Une bonne raison pour garder vos lames sous le coude, » dit McCann, pendant qu'Eddie ouvrait la porte.

« *Mes couteaux sont toujours prêts, McCann,* » fit Eddie, gravement, tandis que le détective passait à l'intérieur.

Il y avait une douzaine de tables basses rondes disséminées dans la salle, avec peut-être une quinzaine de vampires et le double de goules présentes. Un petit bar servait du whiskey pour les goules et du sang, humain ou animal, pour les morts-vivants. Des nouveaux-nés, vampires récemment Étreints, faisaient offices de serveurs.

Au fond de la salle, sur une petite estrade, un trio de morts-

vivants, anciennes légendes du jazz, jouaient quelques-uns de leurs plus grands succès pour un public modeste mais appréciateur regroupé à proximité. Alexander Vargoss détestait le rock et refusait de le laisser empiéter sur son domaine. Murs et plancher de la salle étaient insonorisés. Ils filtraient les bruits du dehors et, de temps à autre, les hurlements du dedans. D'autres humains que McCann étaient déjà entrés dans le salon privé. Mais il était le seul qui en était jamais sorti vivant.

Une rousse incendiaire chantait ce soir avec le groupe. Portant une robe verte à sequins qui enserrait étroitement une silhouette quasi parfaite, elle possédait une voix profonde, sirupeuse, qui se fondait en totale harmonie avec les trois musiciens. Bien que le détective fût certain de ne l'avoir jamais vue auparavant, son visage lui parut vaguement familier. Arrêtant un serveur au passage, McCann demanda : « Qui est cette femme ? »

« Une des goules d'Iverson, » répondit le novice, reconnaissant McCann immédiatement. Tous les vampires du domaine de Vargoss connaissaient le renégat humain qui remplissait le rôle de conseiller du Prince. Le serveur désigna un vampire aux habits extravagants assis seul dans un coin, le regard intensément fixé sur la chanteuse. Iverson appartenait au clan Toréador, dont les membres étaient connus pour leur obsession artistique. Il se trouvait à Saint-Louis depuis un mois, pour affaires. « Il la surveille de très, très près. Et il n'apprécie pas qu'on s'intéresse à elle. Ce n'est pas moi qui l'en blâmerais. Elle est excellente. »

« Elle est plus que cela, » dit McCann. « Je suis surpris qu'il la conserve mortelle. L'avoir comme infante décuplerait son prestige au sein du clan. »

« Je crois qu'il a peur qu'elle ne perde de sa sensualité une fois Étreinte, » répondit le serveur. « Ça se défend. »

Le nouveau-né se dégagea de la poigne du détective. « Je ne traînerais pas trop, à votre place, McCann. Le Prince donne des signes d'impatience. En plus, ce sorcier Tremere qui est avec lui semble particulièrement puant. »

« Ouais, » fit McCann, accordant à la chanteuse un dernier long regard pour tâcher de resituer son visage. Avec un haussement d'épaules défaitiste, le détective s'approcha de la table habituelle de Vargoss contre le mur du fond.

« Désolé d'être en retard, » dit McCann, adressant un signe de tête au Prince. Comme d'habitude, Vargoss était assis le dos aux briques. À l'instar de Wild Bill Hicock, il avait une crainte obsessionnelle de se faire attaquer par derrière. Considérant les ambitions de ses sujets, McCann ne pouvait pas l'en blâmer. Flanquant le Prince de part et d'autre se trouvaient Fawn et Flavia, vêtues comme toujours de cuir

blanc. Le quatrième vampire de la table, habillé entièrement en noir, était un individu de petite taille au visage de rat avec une mince barbe grise et de petits yeux en vrille. Un magicien Tremere, d'après Eddie le Rapide. Il toisa McCann avec mépris.

« Vous avez retardé notre conversation jusqu'à l'arrivée de cette créature ? » aboya le sorcier à l'intention de Vargoss, manifestant clairement qu'il plaçait McCann un cran au dessous du singe. Les Tremeres n'étaient pas réputés pour l'élégance de leurs manières.

« Bonsoir, McCann. Avez-vous apprécié notre nouvelle chanteuse ? » demanda poliment le Prince au détective, d'une voix glaciale.

Comme la plupart des anciens du clan Ventrue, Vargoss tenait les mauvaises manières pour une insulte mortelle. Qu'un conseiller Tremere qui avait toute sa confiance eût cherché à le trahir quelques mois plus tôt dans une affaire dévoilée par McCann ne faisait qu'aggraver la situation. Brusquement conscient qu'il avait offensé son hôte, le magicien Tremere au visage de rat croisa nerveusement ses mains sur la table et n'ajouta plus rien.

« Elle a beaucoup de talent, » répondit McCann avec affabilité tandis que la femme terminait sa chanson. Il avait hâte d'apprendre ce qui avait pu amener le sorcier à Saint-Louis. Mais loin de lui l'idée de jouer les conciliateurs entre deux vampires de clans rivaux. « J'ai rarement entendu mieux. »

« Une interprète exceptionnelle, » dit le Prince. Il indiqua un vampire à une table voisine. « C'est une goule de Melville. Elle s'appelle Rachel Young. »

Comme en réponse à l'appel de son nom, la chanteuse rousse leva la tête et regarda à travers la salle. Pendant un instant, son regard croisa celui de McCann. Rachel avait les yeux les plus bleus que le détective avait jamais vus. L'amorce d'un sourire imperceptible joua sur ses lèvres. McCann sourit en retour.

Vargoss se tourna et braqua son regard sur le Tremere. Les yeux du Prince flamboyaient et sa voix avait le tranchant d'un rasoir. « *Je refuse de tolérer la grossièreté dans mon domaine, monsieur Benedict. En particulier à l'égard de mes invités, qu'ils appartiennent au bétail ou à la Famille. Vous êtes prévenu. Je ne crois pas aux secondes chances.* »

Vargoss fit signe au détective de s'asseoir. « Non pas que McCann ait besoin de moi pour défendre son honneur. Ce n'est pas un mortel ordinaire. »

Le Prince produisant son humain savant, songea McCann, sarcastique. Mais il n'était pas stupide au point de décevoir son mentor. Se penchant en avant, il traça une certaine phrase cabalistique interdite sur la table. Pendant un instant, les lettres brûlèrent d'une flamme rouge avant de disparaître. Les yeux de

Benedict s'élargirent de stupeur.

« Vous êtes un mage ? » chuchota-t-il. « De quelle tradition ? »

« Euthanatos, » répondit McCann, nommant l'abominable culte de la Mort. Plusieurs de ses adeptes coopéraient avec la Famille, ce qui rendait crédible le mensonge du détective.

« Toutes mes excuses, » dit le vampire au visage de rat. Comme la plupart des membres de la Famille, il était extrêmement prudent vis-à-vis des mages. Ceux qui avaient la bêtise de se mettre en travers de leur chemin trouvaient généralement la mort d'une manière singulière. Y compris les morts-vivants. « Je m'appelle Tyrus Benedict. Je ne voulais pas me montrer insultant. Ni envers vous, ni envers votre ordre. »

McCann acquiesça, luttant pour ne pas éclater de rire. Abuser Vargoss avec quelques tours de passe-passe avait été extraordinairement simple. Comme c'était le cas maintenant avec Benedict. Les vampires étaient des maîtres en matière de ruses et de tromperie. Et cependant, ils acceptaient beaucoup trop facilement l'incroyable lorsqu'ils étaient confrontés à l'évident. Ils voyaient des complications là où il n'en existait aucune. C'était un défaut de caractère que McCann comprenait et exploitait avec une grande efficacité. Et ce, sous des formes diverses, depuis des millénaires.

Vargoss leva la main et un serveur apparut immédiatement. « Un verre, ensuite nous parlerons, » déclara-t-il. « Le meilleur sang que nous ayons pour moi et pour mon invité. McCann, désirez-vous quelque chose ? »

« Je passe, » dit le détective. « Votre whiskey est trop doux pour moi, Prince. J'aime que mon tord-boyaux soit bon marché et qu'il réchauffe le ventre. »

« À votre aise. » Vargoss claquait des doigts. « Servez-nous. »

McCann regarda en silence les deux vampires vider leur coupe de sang. Comme d'habitude, Fawn et Flavia s'abstinrent. Elles préféraient boire leur vitæ à même la source.

Vargoss, les joues cramoisies, reposa son verre sur la table. « Très bien, Benedict. J'ai cru comprendre que les anciens de la Camarilla vous ont envoyé pour me mettre au courant des derniers événements de Russie. Allez-y, Je vous écoute. »

« Il y a un peu moins de trois ans, commença le sorcier vampire, au plus fort de l'accession inattendue de Boris Yeltsin aux commandes suprêmes de Moscou, toutes les communications avec la Famille à l'intérieur de l'ex-Union Soviétique se sont brusquement interrompues. En l'espace de quelques jours, un Rideau de Fer de silence s'est abattu sur la Russie. C'était comme si la terre elle-même avait englouti les nôtres. Personne ne savait ce qui se passait exactement, mais tous s'accordaient à dire que la situation réclamait des mesures énergiques. Plusieurs missions

d'enquête constituées de membres éminents des clans Ventrue et Toréador européens se rendirent sur place pour y trouver des réponses. On n'en vit revenir aucune. »

Vargoss haussa les épaules. « Il s'agissait à l'évidence d'un coup d'état du Sabbat. Les anciens du clan Brujah de Moscou avaient sous-estimé le mécontentement de leur bétail. Leurs hommes de paille dépensaient trop d'argent en armes et pas assez en nourriture. Faute d'un chef énergique comme Staline pour mettre le peuple au pas, le mécontentement et l'anarchie ont prospéré. La chute du gouvernement, et celle des Brujahs avec elle, était inévitable. Il n'y a rien de mystérieux là-dedans. Nous avons suivi cela à la télévision. »

Le Prince fit une pause. « Les membres du Sabbat sont des lunatiques adorateurs du démon. Mais ils sont également des experts en révolutions. Ils ont pris les Brujahs par surprise et les ont massacrés avant qu'une contre-attaque ne puisse être organisée. »

« C'est bien ce que nous pensions, » dit Benedict, son regard sautant du Prince à McCann, puis de nouveau au Prince. « Jusqu'à ce que nos espions dans les sphères supérieures du Sabbat ne découvrent qu'eux aussi n'étaient plus en mesure de contacter leurs agents à l'intérieur du pays. Une demi-douzaine de Paladins et d'Évêques avaient disparu dans la purge. »

« Une ruse, » dit Vargoss. « Le Sabbat se nourrit de mensonges. Même au sein de ses membres. »

« Pas cette fois, » dit Benedict. « Les anciens du clan Lasombra tenaient absolument à découvrir ce qui s'était passé. Ils ont sacrifié des douzaines de meutes dans des missions suicide pour tenter de briser la barrière du silence. »

« Y sont-ils parvenus ? » demanda McCann.

« Non, » dit Benedict. « Ils ont échoué. Une chose plus forte que la Camarilla et le Sabbat avait pris le contrôle de la Russie. Et elle ne désirait aucune interférence du monde extérieur. »

« Une chose plus forte ? » répéta Vargoss, transformant l'énoncé en question. « Qu'y a-t-il de plus puissant que la Camarilla ? »

« *L'Armée de la Nuit*, » dit Tyrus Benedict, sa voix augmentant en intensité. « *Une bande impie de vampires démoniaques n'appartenant à aucun clan, alliés aux forces de l'enfer. Ils font partie de la fratrie de la plus redoutable sorcière de tous les temps – la Baba Yaga. Elle est sortie de sa torpeur voilà plusieurs années et s'est emparée à nouveau de la Russie. L'Armageddon approche. Les Nictuku sont en train de s'éveiller !* »

« Sottise, » fit le Prince avec colère. « Les Nictuku n'existent pas. Ce ne sont que des mythes, imaginés par les anciens du clan Nosferatu pour terroriser leurs enfants rebelles. »

« La Baba Yaga n'est pas une fable, » dit Benedict. Il plongea la main dans la poche intérieure de sa veste et en sortit une poignée de

photographies. « Une douzaine de sorciers Tremeres ont trouvé la Mort Ultime pour obtenir ces photos. Examinez-les et dites-moi si je suis un menteur. »

Les yeux de Vargoss s'étrécirent quand il vit les photos. Élevant l'une d'entre elles, il la montra à Fawn et à Flavia. « Elle a des dents de fer et des griffes de six pouces, » énonça-t-il d'une voix étouffée. « Exactement comme le prétend la légende. »

McCann, avide d'étudier ces éléments mais sachant rester à sa place, attendit patiemment que Vargoss ait attentivement examiné chaque cliché. Dans l'intervalle, il coula un regard vers le sorcier Tremere. Benedict n'avait pas prononcé un mot depuis qu'il avait sorti les photos. Voilà qui semblait curieux.

Le vampire au visage de rat se tenait assis parfaitement droit, comme figé sur place. Il portait une expression bizarre sur le visage. Ses yeux étaient braqués sur le trio de jazz à l'autre bout de la salle. Les musiciens s'étaient brusquement tus. McCann se demanda pourquoi.

« Benedict ? » fit McCann, mystifié. « Qu'y a-t-il ? » Le détective ne reçut jamais de réponse. Au lieu de ça, un hurlement de terreur ultime, absolue le fit bondir sur ses pieds. Il pivota en se levant, de manière à faire face au fond de la salle, d'où avait jailli le cri. Dans la main, il serrait son pistolet-mitrailleur, prêt à l'action. À ses côtés se dressaient les Anges Noirs. Chacune d'elles brandissaient une paire de sabres courts qu'elles savaient manier avec une efficacité meurtrière. Juste derrière elles se tenait Alexander Vargoss. Le Prince de Saint-Louis n'était pas un lâche.

« *Par tous les démons de l'enfer, qu'est-ce que c'est que cette chose ?* » murmura McCann. Il comprenait maintenant le choc qui s'affichait sur le visage de Benedict. Les surprises se multipliaient ce soir. Il éprouvait la certitude que toutes étaient liées. L'astuce consistait à découvrir le fil conducteur. « *Mais qu'est-ce que c'est que cette chose ?* »

Haute et décharnée, une silhouette solitaire dominait le centre de la salle, à quelques pas en avant de la scène. Elle ne s'y trouvait pas la minute précédente. D'une manière ou d'une autre, elle s'était matérialisée dans le vide. Voilà ce que le sorcier Tremere avait vu. Un tel tour de force défiait la magie même du plus puissant des vampires.

Le nouveau venu portait pour tout vêtement un linceul en lambeaux, maintenu étroitement serré contre son corps par des bandelettes blanchâtres. Sa face crayeuse était celle d'un homme décédé depuis longtemps. Sa peau décomposée se tendait sur son crâne chauve. Des lèvres parcheminées, un nez crochu et des joues creuses et décharnées se combinaient pour lui donner une expression de malignité absolue. Ses grands yeux fixes, noirs comme les puits de l'enfer, embrassaient toutes les personnes présentes.

Créature de cauchemar, elle avait le visage, la poitrine et les bras maculés de traînées cramoisies. Ses mains et ses doigts brûlaient d'un rouge sépulcral. L'écarlate éclatant du sang frais. Il ne faisait aucun doute dans l'esprit de McCann qu'il s'agissait de la Mort Rouge.

Derrière le spectre, au fond de la scène, se blottissait Rachel Young. C'étaient ses hurlements qui avaient tout d'abord alerté le public. Maintenant, cependant, ses lèvres étaient étroitement serrées en une expression de désespoir impuissant. Elle était terrifiée par la Mort Rouge. Et pourtant, elle n'avait pas fait un geste pour s'enfuir. En baissant les yeux, McCann comprit pourquoi.

Le sol autour du cadavre ambulant grésillait. Le vinyle cloquait comme de la lave sous les pieds de la créature. Des ondes d'air surchauffé s'élevaient tout autour d'elle, troublant sa silhouette infernale. La Mort Rouge brûlait, mais sans se consumer.

« En trois cents ans je n'ai jamais rien vu de pareil, » marmonna Benedict, toujours assis. « Comment un tel monstre peut-il exister ? »

McCann se posait la même question. Et il basait ses observations sur une période de temps beaucoup plus longue.

« Qui êtes-vous ? » La voix du Prince tonna comme le glas dans la salle silencieuse. « Et comment osez-vous violer les traditions et pénétrer sans permission dans mon domaine ? »

La silhouette releva la tête jusqu'à ce que ses yeux plongent directement dans ceux de Vargoss. « Je suis la Mort Rouge, » déclara le monstre d'un ton lent, délibéré. « Je vais où il me plaît. Vos petites prétentions territoriales n'ont aucune signification pour moi. Ma volonté fait loi. »

« Je ne vois pas les choses de cette façon, » dit Eddie le Rapide Sanchez, émergeant de la masse des vampires les plus proches de la Mort Rouge. Grimaçant devant la chaleur, il fit un pas en direction du monstre. Puis un autre. Dans une main, il serrait un stylet fin comme une aiguille. « On n'entre ici que sur invitation. Et je n'ai pas l'impression que vous en ayez une. »

Eddie le Rapide n'était pas d'une intelligence exceptionnelle, mais il était d'une loyauté extrême envers son Prince. Avant que quiconque ne devine ce qu'il avait en tête, il se fendit en avant et plongea son couteau jusqu'à la garde dans la poitrine de la Mort Rouge. Ou, du moins, essaya-t-il de le faire.

La lame de métal devint incandescente. Elle disparut dans une gerbe de gouttelettes d'acier. Laissant Eddie sans arme et tout près de la Mort Rouge. Tendait ses doigts griffus, le spectre saisit le garde par la gorge. Et le souleva en l'air sans effort apparent. Eddie hurla, en proie à une brusque et irrépressible souffrance. Puis, bras et jambes tressautant dans tous les sens, il s'embrasa.

Des flammèches bleues jaillirent du nez, des yeux, des oreilles et

de la bouche d'Eddie. Des langues de flammes surgirent de sa poitrine. Ses doigts explosèrent comme des pétards. Ses bras et ses jambes éclatèrent comme du bois sec jeté dans une fournaise. Sa peau noircit et se recroquevilla comme du papier. Un déferlement de chaleur incroyable rugit à travers la salle. Et ce fut la fin d'Eddie le Rapide.

Éclatant d'un rire démentiel, la Mort Rouge ouvrit la main d'où s'écoula un filet de cendres. « C'était le premier. Mais pas le dernier. Une fin appropriée pour tous ceux qui défient le Sabbat. Ou qui prétendent s'opposer au pouvoir de la Mort Rouge ! »

La folie s'empara de l'assistance. Poussant des cris d'animaux sauvages, vampires et goules se ruèrent vers la sortie. Le feu détruit les vampires et, bien que la plupart d'entre eux fussent âgés de plusieurs siècles, ils s'accrochaient à leur existence surnaturelle avec le même appétit que les mortels. Davantage, car ils savaient sans le moindre doute qu'ils étaient les damnés.

En proie à la panique, ils luttèrent bec et ongles pour gagner la porte. Seulement pour découvrir qu'elle refusait de s'ouvrir !

Des vampires qui avaient partagé une table quelques minutes plus tôt s'entre-déchiraient maintenant avec une frénésie aveugle pour échapper au monstre dans leurs rangs. Ils bondissaient ça et là, poussant les fauteuils hors de leur passage. Car, marchant lentement et implacablement à travers la salle, laissant derrière elle la trace infernale de ses empreintes noircies, la Mort Rouge était sur eux. Méthodiquement, elle s'emparait de tout vampire assez imprudent pour s'aventurer à sa portée. Le serrait contre sa poitrine et le réduisait en cendres.

« C'est moi qu'elle cherche, » chuchota Tyrus Benedict, craintivement recroquevillé dans son fauteuil. « Elle veut les photos prises en Russie. C'est pour elles qu'elle est venue. Nous sommes perdus ! »

McCann secoua la tête. « Sornettes, » jeta-t-il sèchement au sorcier. Tout en se demandant si le Tremere ne pouvait pas avoir raison.

« Avec moi, » fit sèchement Vargoss à ses Anges Noirs. « Elle doit être stoppée. »

Le visage sombre mais déterminé, le Prince vint se placer droit devant la Mort Rouge. Le corps de Vargoss rayonnait d'énergie brute. Vampire de la cinquième génération, il avait plus de 2000 ans et maîtrisait d'incroyables pouvoirs. Levant les mains haut au-dessus de sa tête, serrant les poings, il projeta toute la puissance de sa volonté. « Halte, » ordonna-t-il d'une voix qui n'avait encore jamais été contredite. « HALTE ! »

La Mort Rouge eut un ricanement de défi. Elle continua son avance.

« Halte, » répéta Vargoss, la voix incertaine. Les premiers signes du doute se dessinaient sur son visage. La Mort Rouge était très proche. Il était trop tard, beaucoup trop tard, pour que le Prince puisse faire volte-face et s'enfuir.

Désespérément, McCann pressa la détente de son pistolet-mitrailleur. Trente balles s'écrasèrent dans le monstre presque à bout portant. Sans le ralentir le moins du monde.

Lentement, délibérément, la Mort Rouge tendit la main vers le Prince. Aux yeux du détective, craignant toujours d'être manipulé, le monstre parut hésiter un instant, comme s'il attendait d'être interrompu.

Deux éclairs de cuir blanc fondirent en avant. Évoluant à une vitesse surhumaine, Flavia et Fawn agrippèrent le Prince par les épaules, le firent pivoter et l'envoyèrent voler. Les doigts cramoisis ne saisirent que le vide.

Sauver Vargoss de la Mort Rouge avait été l'objectif principal des Anges Noirs. Cependant, ceci fait, elles ne purent résister au défi que présentait le monstre. Assassins Assamites, elles ne vivaient que pour la mort et la destruction. Deux paires de sabres appariés, les plus remarquables armes qui soient au monde, s'abattirent en larges arcs. Les coups ne visaient pas le visage ou la poitrine de la Mort Rouge, mais ses poignets. Les jumelles ne cherchaient pas à triompher par la force brute, mais par la vitesse.

Filant trop vite pour que l'œil puisse les suivre, les lames frappèrent. Elles passèrent au travers de leur cible ! McCann jura à voix haute, stupéfait. De toute son existence il n'avait jamais rien vu de semblable. Le spectre paraissait composé intégralement de flamme figée. Ce qui voulait dire que rien de physique ne pourrait le blesser. La Mort Rouge était invulnérable aux armes matérielles.

Prudemment, McCann projeta télépathiquement son esprit. Il détestait fournir le moindre indice concernant sa vraie nature. Mais il n'avait pas le choix. Il lui fallait savoir. Quel genre d'être était la Mort Rouge ? Pendant un bref instant, leurs pensées se croisèrent, comme leurs esprits se touchaient. Puis McCann recula sous le choc.

La Mort Rouge appartenait à la Famille. Le détective avait au moins pu lire cela dans les pensées superficielles du monstre. Elle employait une discipline dont il n'avait encore jamais entendu parler – Corps de Feu. Sa transformation sous cette forme réclamait les efforts combinés de plusieurs vampires, ce qui voulait dire que la Mort Rouge n'opérait pas seule. McCann saisit une référence fugitive à un groupe se faisant appeler les Enfants de l'Effroyable Nuit. Puis la pensée disparut, engloutie par l'obsession de carnage de la créature. Dans son état actuel, la Mort Rouge était plus proche du feu élémentaire que du vampire. Elle avait soif de destruction. Elle n'existait que pour tuer.

Plus effrayant était le fait que la Mort Rouge détecta immédiatement l'espionnage mental de McCann. Elle ferma son esprit – puis retourna la politesse avec une onde mentale de flammes infernales qui aurait réduit le cerveau du détective en cendres s'il avait maintenu le contact. McCann n'avait aucune idée de l'identité réelle de la Mort Rouge. Mais il ne faisait aucun doute que le monstre l'avait reconnu !

Sans se laisser décourager par leur échec initial, les jumelles s'écartèrent en dansant, préparant un deuxième assaut. « Non, » cria le détective, mais son avertissement fut ignoré. Les Anges Noirs bondirent en avant, leurs lames visant désormais les yeux de la Mort Rouge. Cette fois, le monstre était prêt.

Sans être aussi vif que ses deux adversaires, le spectre bougea néanmoins avec une incroyable rapidité. Ses longs bras fendirent l'air dans les deux directions. Flavia se laissa tomber au sol, plongeant sous l'attaque de la créature. Fawn, surprise en plein bond, n'eut pas cette chance. Les doigts cramoisis lui griffèrent le visage.

L'Ange Noir poussa un hurlement, le premier son que McCann lui eût jamais entendu prononcer. Puis, un instant plus tard, elle explosa en une boule de flammes blanches. Involontairement, McCann ferma les yeux.

Derrière lui, il entendit un gargouillement étranglé. Incapable de voir, le détective lança ses bras, entrant brièvement en contact avec quelqu'un qui le contournait. Puis, comme la douleur s'estompait, sa vision lui revint. Et il se retrouva en train de contempler le corps sans tête de Tyrus Benedict !

Dans la confusion des secondes précédentes, un tueur inconnu s'était glissé derrière le sorcier Tremere terrorisé et l'avait décapité. Déjà, la dissolution était entamée. Le corps de Benedict se recroquevilla sur lui-même, comme une vieille cosse rongée par la pourriture. Le tombeau, auquel il s'était dérobé pendant trois cents ans, reprenait ses droits. En quelques secondes, il ne restait plus que les vêtements du sorcier, pêle-mêle sur son fauteuil.

Benedict n'était plus et la Mort Rouge avait disparu avec lui. Le spectre de flammes s'était évanoui aussi brusquement et mystérieusement qu'il était apparu.

Les personnes présentes dans la salle commençaient juste à comprendre qu'elles étaient sauvées. Près de la porte se tenait Alexander Vargoss, portant une expression mêlée de désespoir et de soulagement. Déployant toute la force de son autorité, il était en train de ramener l'ordre dans l'assistance troublée.

Le pouvoir, quel qu'il fût, qui avait bloqué la porte avait disparu avec la Mort Rouge. Toutefois, jusqu'à ce que le calme fut rétabli, le Prince refusa de laisser partir un seul de ses congénères. Ce qui s'était

déroulé à l'intérieur de cette salle ne concernait pas les clients du Club Diabolique. La Mascarade devait être maintenue.

Seule, à genoux au centre de la salle, Flavia pleurait des larmes de sang. L'Ange Noir et la Mort Rouge. McCann sentait que leur duel était loin d'être terminé.

Les photos sur la table s'étaient envolées. De même que le contenu des vêtements de Tyrus Benedict. Le mystérieux exécuter du sorcier Tremere avait tout emporté.

Ou du moins McCann le croyait-il, jusqu'à ce que son regard ne tombe par inadvertance sur quelque chose qui miroitait par terre. Se penchant en avant, le détective ramassa un sequin vert scintillant. Il se souvint d'avoir été heurté par quelqu'un. Il tenait là une preuve matérielle de ce contact.

Il inspecta précipitamment l'assistance. Bien que personne n'eût été autorisé à partir, il ne vit aucun signe de Rachel Young. La chanteuse avait disparu. McCann n'en était pas surpris.

Washington, DC – 11 mars 1994

Makish consulta impatiemment sa montre. Il était deux heures du matin moins une minute. Le message avait dit *cette nuit, à deux heures, à l'entrée principale d'Union Station*. Le moment approchait. Mais il n'y avait toujours aucun signe de son mystérieux employeur.

De petite taille, mince, avec un teint olivâtre, des cheveux noirs lisses et un sourire trop large, Makish attirait peu l'attention, hormis celle d'un éventuel clochard en quête de quelques pièces. Ou d'une entraîneuse espérant se faire un peu d'argent. Les rares policiers, soucieux de boucler leur ronde sans rencontrer le moindre problème, le traitaient comme s'il était invisible. Chaque fois que l'un d'entre eux s'approchait, Makish souriait de toutes ses dents et chantonnait d'une voix nasale haut perchée : « Bonsoir, monsieur l'agent. J'attends un ami qui doit me raccompagner, monsieur l'agent. C'est bon de sentir que vous êtes là. »

Les flics acquiesçaient et continuaient leur patrouille. Union Station regorgeait de timbrés et d'excentriques. L'endroit était bien éclairé et comparativement calme. On n'y enregistrait pas plus d'un ou deux meurtres par semaine. Ce qui en faisait l'un des bâtiments les plus sûrs du quartier sud-est de Washington.

La capitale était infestée de barons de la drogue, de parrains du crime et de politiciens véreux. Chacun contrôlait une horde de tueurs engagée dans une guerre brutale et impitoyable pour le contrôle du territoire. Le modeste département de police du District de Columbia, surclassé en nombre comme en matériel, avait depuis longtemps abandonné les rues aux criminels. Le nord et l'ouest, où se tenaient les principaux édifices gouvernementaux, étaient comparativement sûrs. La Garde Nationale contribuait à maintenir l'ordre. Dans le sud et l'est, près de la Colline du Capitole et du terminus des chemins de fer, c'étaient les armes qui faisaient la loi.

Makish ne comprenait pas cette violence insensée. Les truands à la petite semaine qui tuaient pour l'honneur du gang et quelques poignées de dollars le dégoûtaient. Ils se comportaient comme des bêtes sauvages, sans aucune considération pour l'art. Un meurtre devait s'accomplir avec style, avec panache. Makish était un fin connaisseur en la matière. La plupart des vampires ne vivaient que pour le sang. Makish se nourrissait de meurtres. Il était le plus grand assassin du monde des morts-vivants.

« Je suppose que vous m'attendez ? » demanda une voix légèrement derrière et à droite de Makish. Il était exactement deux heures du matin.

Décontenancé, l'assassin pivota. Prudent par nature, il s'était positionné à proximité du mur de la gare. Personne n'était venu dans sa direction depuis plusieurs minutes. Cependant, là où il n'y avait encore personne quelques secondes auparavant se tenait désormais un étranger.

Une personne de haute taille, maigre, portant un imperméable sombre avec un chapeau mou qui lui mangeait la plus grande partie du visage, et un sourire sardonique indiquant qu'il trouvait amusante la stupéfaction de Makish. Sortant de l'ombre, il lui fit signe de s'approcher. « Venez, marchons un peu. Nous avons à parler affaires, et la rue est l'endroit le plus discret pour cela. De plus, » ajouta le nouveau venu, « nous avons du travail. »

Ils se dirigèrent vers l'est, dans les pires bas-fonds de Washington. À cette heure de la nuit, au milieu d'un coup de froid, les rues obscures étaient vides de toute vie. La lueur d'un unique lampadaire jetait de vastes ombres qui s'enfonçaient devant eux dans l'obscurité.

« Avez-vous embauché les deux mortels comme je vous l'avais demandé ? » interrogea l'étranger.

« J'ai suivi vos instructions à la lettre, » dit Makish. L'assassin avait le don de pouvoir deviner le lignage de n'importe quel vampire. Il ne faisait aucun doute dans son esprit que la personne à ses côtés appartenait à la Famille. Mais, inexplicablement, Makish était incapable de déterminer son clan. C'était assez frustrant. Et très déconcertant.

« Je les ai envoyés à Saint-Louis le jour dernier, » continua l'assassin. « Le premier, naturellement, n'était pas au courant pour le second. Ils ont reçu la moitié de leur argent d'avance, l'autre moitié devant être versée après l'exécution de leur mission. Je n'ai pas eu de nouvelles d'aucun des deux depuis. »

« Et vous n'en n'aurez pas, » dit l'étranger. « J'ai été informé voilà peu que vos deux tueurs ont trouvé la mort au cours de l'embuscade manquée. Comme je m'y attendais. Ils ont admirablement rempli leur fonction. »

« Les autres arrangements que vous aviez requis se mettent en place dans les temps, » dit Makish. « Le travail sera fini demain. »

« Excellent, » fit l'étranger. « Bien que je n'en attendais pas moins. Vous êtes chaudement recommandé. Et coûtez beaucoup trop cher pour les services que vous procurez. »

« Je facture selon ma valeur, » répliqua Makish. « Le succès ne saurait se mesurer en vulgaires dollars. »

« Merveilleuse attitude pour notre époque, » fit l'autre sèchement.

« Vous avez le tempérament d'un artiste. Dans quelques minutes, nous allons découvrir si vos talents sont à la hauteur de votre arrogance. »

Levant le bras, l'étranger retira son chapeau. Les yeux de Makish s'élargirent quand il vit les traits de son employeur. Son visage crayeux était celui d'un très ancien cadavre, avec une peau en décomposition étirée sur son crâne chauve. Des marbrures cramoisies maculaient ses joues et son front. Avec un sourire, l'horreur se tourna vers l'assassin. « On m'appelle la Mort Rouge. Toucher ma chair serait une terrible erreur. »

Makish acquiesça, regardant l'étranger ôter son imperméable. Sous le vêtement, la Mort Rouge portait un linceul en lambeaux maintenu en place par des bandelettes. Bien qu'il se tînt à plusieurs pas du sinistre personnage, Makish pouvait sentir la chaleur qui émanait du corps de la Mort Rouge. C'était comme si le mystérieux vampire était en feu, sans les flammes.

« Vous êtes un renégat, vous n'obéissez plus aux ordres de votre clan ? » dit la Mort Rouge. C'était plus une affirmation qu'une question.

« La Société de Léopold avait tué mon sire, » se défendit Makish. Les vampires dépourvus de clan étaient tenus en mauvaise part au sein de la Famille, « J'ai réclamé vengeance, mais les anciens du clan Assamite craignaient qu'une telle action contre nos adversaires humains ne compromette la Mascarade. Je n'étais pas de cet avis. »

« Vous avez donc enfreint leurs ordres, » dit la Mort Rouge, « et assassiné les mortels impliqués. »

« Ils ont péri, avec ceux qui les avaient commandités, » dit Makish. « Ainsi que leurs familles. Je pensais qu'il était naturel de manifester personnellement mon chagrin. Mon sire méritait des funérailles grandioses. »

La Mort Rouge sourit. « Au total, combien de personnes avez-vous tuées ? »

« Cent quatorze, » répondit l'assassin. « Peu de temps après, j'ai été informé que ma présence était requise à Alamut pour y expliquer mes actes. J'ai poliment mais fermement décliné l'invitation. C'est alors que j'ai commencé à travailler en indépendant. »

« Six vampires sont morts pour vous transmettre cette requête, » fit la Mort Rouge en riant.

« Ils refusaient de considérer mon refus comme définitif, » rétorqua Makish. Il écarta les bras, comme pour prendre un jury à témoin. « Je n'avais pas d'autre choix que de les convaincre de mon sérieux. Cinq autres tentatives ratées ont finalement persuadé les agents de Hassan de me laisser tranquille. »

L'assassin marqua une pause. « Vous êtes très bien renseigné à mon sujet, » fit-il poliment.

« Mes plans impliquent à la fois la Camarilla et le Sabbat, » dit la Mort Rouge. « Bien que cette ville soit revendiquée par la Camarilla, on y trouve également quelques traces du Sabbat. J'ai besoin d'un assistant qui n'appartienne à aucune des deux sectes. Vous êtes le meilleur choix disponible. »

« Je suis flatté, » dit Makish, avec une légère inclinaison de la tête. « Je ferai de mon mieux pour justifier votre confiance en moi. »

Marchant vers l'est tout en discutant, les deux vampires avaient parcouru presque trois pâtés de maisons depuis le début de leur conversation. Ils se trouvaient en plein cœur du territoire des gangs. Avec ses carcasses de voitures rouillées, ses terrains vagues en friche et ses immeubles crasseux, la rue évoquait davantage les photos de Sarajevo en guerre que la capitale des États-Unis.

La Mort Rouge fit halte devant un immeuble en briques dont il ne restait plus que les quatre murs. L'endroit semblait abandonné. La silhouette sépulcrale pointa un bras osseux dans sa direction. « Je sens plusieurs vampires à l'intérieur. La Camarilla tient la capitale, mais elle ne peut pas être partout. Des agents du Sabbat contrôlent le trafic de drogue dans cette partie de la ville. Il est temps pour eux d'apprendre la signification du mot peur. »

Il s'arrêta à l'entrée. « Je m'occupe des vampires. Tuez tous leurs associés sauf un. Je veux un survivant qui puisse raconter ce qui se sera passé. »

« Les nouvelles circulent plus vite quand elles sont transmises avec passion, » approuva Makish. « Je veillerai à faire une forte impression. »

« Suivez-moi, » dit la Mort Rouge en passant le seuil. Derrière elle, ombre parmi les ombres, venait Makish. L'assassin à la silhouette fluette se coulait de place en place. Il y avait plusieurs centaines d'années qu'il n'avait pas travaillé en tandem. Mais savoir s'adapter à la situation était un autre de ses nombreux talents. Makish obéissait aux ordres. Du moins tant qu'il était payé.

Le spectre s'avança avec assurance jusqu'au centre du bâtiment. En dépit de son étrange apparence et de son habillement incongru, il marchait d'un pas vif et sans faire un bruit. Une porte en bois tout de guingois découvrit, une fois ouverte, un escalier d'acier brillamment illuminé conduisant au sous-sol. Deux caméras de surveillance étaient montées au plafond à l'extrémité du couloir.

« De simples joujoux », dit la Mort Rouge. « Je suppose que vous pouvez les neutraliser. »

Makish acquiesça et pointa un doigt vers les appareils. Après quelques secondes, il sourit. « J'ai figé l'image sur leur écran, » déclara-t-il. « Quiconque surveille le tunnel n'y verra rien d'inhabituel. J'ai désamorcé en même temps les pièges dans le plancher et dans les

murs. »

« Imbéciles, » dit la Mort Rouge. « Se fier à des gadgets pour sa sécurité est la marque des incompetents. Ils méritent de mourir. »

Ils descendirent ensemble au niveau inférieur. La porte ouvrait sur un petit vestibule abritant les deux écrans vidéos surveillant le couloir. Une goule à la carrure massive, avec le crâne rasé et une moustache en guidon de vélo, gardait la chambre. Elle était armée d'un pistolet-mitrailleur Uzi et d'une expression maussade. Le premier regard qu'elle posa sur Makish fut le dernier. Elle mourut silencieusement, la tête tordue à 360 degrés. Malgré son apparence fluette, l'assassin Assamite avait des mains d'une force incroyable.

« Impressionnant, » murmura la Mort Rouge, puis elle ouvrit la porte conduisant au quartier général du Sabbat. Pendant une seconde, elle se tint là, immobile, avec Makish à ses côtés.

« Je vous apporte les salutations de la Camarilla, » annonça-t-elle d'une voix rude. « Je suis la Mort Rouge. »

Il y avait deux vampires et huit goules dans la pièce. Les vampires étaient en train de sucer avidement les dernières gouttes de sang d'une séduisante jeune Noire, aux yeux écarquillés devant la mort. Leurs serviteurs étaient regroupés autour d'un grand écran de télévision, regardant « Beavis and Butthead ». Jeunes punks typiques vêtus de cuir noir, portant des T-shirts déchirés et de multiples tatouages, ils étaient armés d'un impressionnant assortiment de couteaux, de chaînes et d'armes automatiques. Makish n'en avait cure. Son seul souci était que les goules puissent s'entre-tuer accidentellement en essayant de l'atteindre, le privant ainsi du survivant requis.

Les goules étaient plus coriaces, plus fortes et plus rapides que des humains ordinaires. L'absorption de sang vampirique accroissait leur perception et leurs facultés physiques. Mais elles étaient aussi impuissantes que des enfants face à l'assassin.

Makish entra en action, si vite que ses gestes se brouillèrent. Il vola de punk en punk selon une trajectoire embrouillée évoquant quelque danse complexe. Ses doigts, durs comme l'acier, griffaient et déchiraient le corps de ses adversaires. Le sang jaillit à travers la pièce en geysers écarlates. Il repeignit le sol et les murs en rouge, transformant le dépôt de drogue en abattoir.

À la différence de la plupart des vampires, Makish tenait la Bête qui le rongait sous un contrôle rigide. Une telle quantité de sang chaud aurait plongé n'importe quel autre vampire dans une frénésie meurtrière. Pas Makish. Il buvait du sang lorsque c'était nécessaire, pour l'apport alimentaire que cela procurait à son corps. C'était le meurtre qui lui donnait vie.

Pour l'assassin, l'art réclamait du style et de la substance. Makish était lui-même son pire critique. Un meurtre satisfaisant exigeait un

minimum d'effort pour un résultat optimum. Il faisait de son mieux pour ne pas gaspiller un geste. La mort était un ample canevas sur lequel il peignait des chefs-d'œuvre de destruction. Chaque fois que c'était possible, il utilisait la Thermit. La poudre explosive apportait du brillant et de la couleur à un métier autrement plutôt terne. Bien que l'expression de l'Assamite, tandis qu'il opérait, demeurât figée, mentalement il luttait pour atteindre l'état béni du meurtre parfait.

La première goule mourut la gorge arrachée, presque décapitée. La seconde s'écroula au sol dans une mare d'entrailles fumantes, sorties de son ventre par des griffes pointues comme des aiguilles. La troisième hurla une fois, puis s'étouffa dans son propre sang tandis que Makish lui enfonçait le nez dans le cerveau. Trente secondes, trois cadavres.

La quatrième victime, Makish la projeta tête la première dans le couloir, d'une grande gifle en travers des épaules. Le coup aurait dû être fatal, mais Makish retint sa main, de manière à ce que la punk en soit quitte avec quelques côtes froissées. Tout étourdie et ne sachant plus où elle était, la jeune goule se recroquevilla craintivement dans le vestibule en regardant ses camarades se faire méthodiquement exterminer.

Usant d'un échantillon diversifié de pratiques simples mais efficaces, Makish acheva le reste des goules en moins d'une minute. Le sentiment du triomphe artistique le submergea comme une drogue puissante. La rencontre avait été pour lui un exercice bref, mais revigorant. Des morts simples, sans complication, ne réclamant que peu d'effort. Les meurtres véritablement satisfaisants, ceux qui s'effectueraient avec des explosifs, viendraient plus tard. Sa propre tâche menée à bien, Makish concentra son attention sur la Mort Rouge.

Le spectre tenait un vampire dans chaque main. Les malheureux se débattaient faiblement, tirant en vain sur les doigts squelettiques qui leur serraient la gorge. Leurs traits étaient convulsés par la souffrance, et de légers miaulements sortaient de leur bouche.

Une odeur effroyable emplit la pièce. Elle émanait des deux vampires du Sabbat. Makish fronça le nez avec dégoût. Il reconnut la puanteur de la chair brûlée. De minuscules filets de fumée montaient de la peau pâle et blafarde des barons de la drogue. La Mort Rouge était en train de lentement faire rôtir ses proies.

La monstrueuse créature se mit à rire. Une vague de chaleur incroyable se déversa de son corps, faisant grimper en flèche la température de la salle. Avec un petit bruit d'éclatement, des flammes apparurent autour des doigts de la Mort Rouge, lui faisant comme une paire écarlate de coups de poing en laiton. Les vampires prisonniers hurlèrent sous l'effet d'une souffrance inhumaine quand ces

flammèches touchèrent leurs joues et les mirent en feu.

Ils brûlèrent comme du bois sec pourri. Leur chair fondit, leurs globes oculaires explosèrent, leurs os se fendirent et éclatèrent comme des baguettes. Makish, pourtant familier de la violence, secoua la tête avec stupéfaction. En un millier d'années de meurtres, il n'avait jamais assisté à une chose pareille. La Mort Rouge méritait bien son nom. Elle était la flamme incarnée.

Dans leur dos, une cavalcade dans les escaliers indiqua que la goule restante avait pris ses jambes à son cou. La Mort Rouge écarta les doigts, laissant glisser au sol la paire de carcasses recroquevillées. Avançant d'un pas, elle dispersa les restes en cendres.

« Je crois que le récit de notre petite visite fera rapidement le tour de la ville et des banlieues, » déclara le spectre. « Les Anarchs du Sabbat réclameront une vengeance immédiate contre la Camarilla. Le Prince Vitel et son cercle de conseillers réagiront vivement à une telle agression. Ils savent que le Sabbat brûle de contrôler la capitale. Une ou deux autres poussées dans la bonne direction devraient parachever le travail. Un unique incident entraînera bientôt une guerre ouverte entre les deux sectes rivales.

« La Camarilla contrôle Washington depuis près de deux siècles. Cependant, c'est l'une des rares grandes villes d'Amérique du Nord encore en sa possession. Elle y perd du terrain depuis des décennies. Nous n'avons fait que précipiter l'inévitable. Il ne fait aucun doute que le Sabbat va contre-attaquer. Ce qui me laisse libre de poursuivre mes objectifs sans interruption. »

La Mort Rouge sourit. « C'est presque trop facile. » « Vous comptez déclencher une guerre de sang dans le seul but de faire avancer vos intérêts personnels ? » interrogea Makish. « Des centaines, peut-être des milliers de vampires, vont mourir. »

« L'existence de toute la race caïnite dépend du succès de ma mission, » dit la Mort Rouge, toute trace d'humour disparue de sa voix. « Si j'échoue, des générations entières de vampires trouveront la mort dans un carnage sans précédent. Je dois réussir, quel qu'en soit le prix. »

Makish, qui avait déjà travaillé pour des fanatiques à maintes reprises, s'abstint de faire le moindre commentaire.

Saint-Louis – 11 mars 1994

Il était près de 3 heures du matin quand McGann regagna son bureau. Avec un soupir de soulagement, il se laissa tomber dans son fauteuil et posa les pieds sur son bureau. C'avait été une soirée longue et brutale. Une soirée renfermant davantage de surprises qu'il n'aurait cru possible. À la fois pendant la démonstration de la Mort Rouge... et après.

Une fois la salle débarrassée de sa fratrie, Vargoss avait passé plus d'une heure à fustiger auprès de McCann la couardise de sa progéniture. Le détective et les Anges Noirs avaient été les seuls à tenter de sauver le Prince de la Mort Ultime. Vargoss avait clairement fait comprendre que, dans les nuits à venir, les habitués du club payeraient pour leur faiblesse.

Bien que le Prince n'en fît pas mention, il ne faisait aucun doute que l'attaque de la Mort Rouge l'avait rudement ébranlé. Vargoss avait exercé toute la puissance de sa volonté contre le monstre, sans résultat. Le vampire savait que la chance seule lui avait épargné la Mort Ultime. Et rien ne garantissait que la Mort Rouge ne reviendrait pas.

En fin de compte, sa colère passée, le Prince souhaita bonne nuit à McCann. Après avoir ordonné au détective de revenir au club le lendemain soir, Vargoss se retira par un passage secret dans son sanctuaire privé dans le sous-sol du bâtiment. McCann le soupçonnait de vouloir téléphoner aux autres anciens du clan Ventrue à travers tous les États-Unis pour les prévenir du danger. Son départ laissa McCann seul avec Flavia.

Le reste des vampires et des goules qui les accompagnaient étaient partis à la minute où Vargoss les avait autorisés à sortir. Ce soir, aucun d'entre eux ne manifestait le moindre désir de porter la couronne du Prince. La Mort Rouge avait rappelé de sinistre manière les risques du pouvoir.

L'Ange Noir survivant, cependant, n'était pas sorti avec les autres. Elle était restée assise par terre, silencieuse et immobile, tout au long de la pénible diatribe de Vargoss. Elle tenait entre ses mains les restes calcinés de la combinaison en cuir blanc de Fawn. Elle paraissait figée sur place, portant le masque du désespoir sur son visage. Bien qu'ayant hâte de regagner son propre bureau, McCann se sentit obligé de dire quelque chose.

« Elle est morte en combattant, » déclara-t-il doucement, restant à quelques pas de Flavia. La sympathie était une chose, la stupidité en était une autre. Si l'Ange Noir prenait ombrage de ses paroles, le détective voulait avoir assez de champ pour se défendre. « C'était une mort honorable. »

Flavia tourna la tête et le regarda. Ses joues étaient baignées d'écarlate. Les vampires pleuraient des larmes de sang. « J'apprécie votre délicatesse, McCann, » dit-elle, d'une voix grave et sirupeuse, avec une étonnante trace d'accent britannique. C'était la première fois que le détective entendait l'Ange Noir parler. Elle jeta un bref regard en direction de l'escalier dérobé qui menait au repaire de Vargoss. « La sympathie est un sentiment trop rare au sein de la Famille. »

« Le Prince a toujours loué au plus haut point les services que vous lui procuriez, vous et votre sœur, » dit le détective, avec nervosité. La dernière chose qu'il voulait était de déclencher une querelle entre Vargoss et l'Ange Noir restant. « Il avait du respect pour vous. »

Avec une fluidité toute féline, Flavia se remit sur ses pieds. Elle était, sans conteste, l'une des plus belles femmes que McCann avait jamais vues. Elle avait des cheveux blond platine, des pommettes saillantes et de grosses lèvres sensuelles. Sa combinaison de cuir blanc soulignait ses seins lourds, sa taille étroite et ses longues, longues jambes. Le sexe ne renfermait peut-être plus aucun attrait pour l'Ange Noir, mais son corps était l'image même de la séduction.

Flavia eut un rire amer. « Du respect ? Vargoss ne s'est jamais vraiment soucié de nous. Nous étions ses servantes. Il aimait fanfaronner au sujet de nos talents parce qu'il s'en attribuait le mérite. »

Elle adressa un sourire sardonique au détective. « Vous pouvez comprendre cela, n'est-ce pas, McCann. Il fait la même chose avec vous. »

Sans réfléchir, McCann acquiesça du chef. Le Prince aimait se mettre en valeur. Et il traitait ses associés comme des possessions de prix qu'il s'agissait de montrer chaque fois que c'était possible.

« Ma sœur et moi avons d'abord vécu en Angleterre au début du XIX^e siècle, » dit Flavia. « Nous nous appelions Sarah et Eleanor James. Nous étions en visite sur le continent pour notre quinzième anniversaire lorsque nous avons été kidnappées. Notre charme et notre blondeur, nos réflexes éblouissants et notre penchant notoire pour les plaisirs cruels avaient retenu l'attention d'un assassin Assamite. Il nous a fait enlever et transporter à Alamut. »

« Un penchant pour les plaisirs cruels ? » répéta McCann.

« Fawn et moi nous adonnions à ce qu'on appelle aujourd'hui bondage et sadomasochisme, » dit Flavia, riant tout bas. Sa longue

langue parcourut ses lèvres épaisses. « En tant que sœurs, il nous arrivait souvent de partager nos amants. Même après notre Étreinte. En dépit de ce que vous pensez, McCann, les vampires peuvent encore apprécier le sexe. En particulier si la stimulation est aussi bien mentale que physique. »

Le détective fit un pas en arrière. Il n'aimait pas du tout le ton de voix de l'Ange Noir. Ou l'invitation implicite qu'il suggérait.

« Nous avons été formées dans ce nid d'aigles pendant dix ans, » dit Flavia. « Les anciens du clan Assamite s'émerveillaient devant nos talents. Nous combattons bien individuellement. Mais, en équipe, nous étions imbattables. C'est là que nous avons gagné notre surnom d'Ange Noirs. À l'âge de vingt-cinq ans, notre préparation terminée, nous avons été Étreintes et sommes devenues des nouveaux-nés de l'Ordre. »

Flavia baissa les yeux sur le cuir carbonisé entre ses mains. Haussant les épaules, elle le laissa glisser de ses doigts. « À nous deux, Fawn et moi avons servi le clan pendant plus d'une centaine d'années. Nous avons parcouru le monde, servant de nombreux maîtres, ne combattant jamais seules, restant toujours ensemble. Voilà trente ans, nous avons effectué plusieurs exécutions mineures pour le compte de Vargoss. Impressionné davantage, à mon avis, par notre apparence que par notre compétence, il a passé un contrat à long terme avec les anciens du clan Assamite. En trois décennies, nous n'avons jamais manqué à notre devoir envers notre seigneur. Jusqu'à ce soir. »

« Je doute que stopper la Mort Rouge constitue un échec de votre part, » répondit McCann. « Je ne pense pas qu'aucun vampire actuel aurait pu se débarrasser de ce monstre. »

Flavia hocha la tête. « Peut-être. Un jour, j'espère retrouver la Mort Rouge pour une deuxième rencontre. » Elle marqua un temps, et son expression devint sombre. « La mort de Fawn sera vengée. J'en fais le serment. »

« Quelle discipline employait la Mort Rouge ? » demanda McCann, prudemment. Il ne voulait pas paraître trop curieux. « Je n'ai jamais entendu parler d'un vampire qui sache contrôler le feu. »

« Moi non plus, » dit Flavia. « Je la soupçonne de suivre le Sentier de la Révélation Maléfique. »

McCann fit la grimace. Le Sentier de la Révélation Maléfique était une discipline secrète pratiquée par de nombreux membres du Sabbat. Il enseignait que le mal était bon et que les vampires étaient les agents de la dépravation. Ses adeptes pactisaient fréquemment avec les forces démoniaques. « J'ai entendu parler une fois d'un rite interdit appelé Corps de Feu, » dit le détective, espérant déclencher une réponse.

« Cette discipline ne m'évoque rien, » dit Flavia. « Je ne connais que les Brasiers de l'Enfer. C'est l'une des Voies de la Thaumaturgie

Noire pratiquée par les Corrupteurs. Je sais peu de choses à ce sujet. Mais j'ai l'intention d'en découvrir plus. »

Elle se rapprocha de McCann. « Vous êtes un homme surprenant, » déclara-t-elle. « Même pour un mage, vous êtes beaucoup trop au courant des sombres secrets des Enfants de Caïn. »

Sans avertissement, la main droite de Flavia jaillit en direction de McCann, l'index et le majeur raidis et visant directement ses yeux. L'Ange Noir avait bougé à une vitesse incroyable. Tout aussi vif, le détective réagit, interceptant son poignet de la main gauche, arrêtant sa main à quelques centimètres de son visage.

Flavia rit, d'un rire farouche, indomptable. « Aucun homme ordinaire n'aurait pu réagir aussi vite, McCann. Ni m'empêcher d'aller jusqu'au contact. »

« Je ne suis pas un homme ordinaire, » dit le détective. Mentalement, il se maudit pour avoir laissé s'approcher autant l'Assamite. Flavia était beaucoup plus fine qu'il ne le croyait. Il rejeta son bras sur le côté. « Comme vous l'avez dit vous-même, je suis un mage. »

Flavia secoua la tête, tout sourire. « Aucun mortel n'aurait pu bloquer cette attaque. Ni aucun mage. Ne vous inquiétez pas. Je ne vous vendrai pas à Vargoss. Il me paye pour mes compétences martiales, pas pour mes réflexions. »

« Que voulez-vous dire ? » demanda McCann, redoutant le pire.

« Certaines rumeurs, » dit Flavia, « parlent de vampires de la quatrième génération possédant d'incroyables pouvoirs de domination. On les appelle des Mascaradeurs. Leur esprit est si fort que, depuis leur état de torpeur, ils peuvent atteindre et submerger la personnalité d'un mortel. Ils possèdent littéralement leur victime, corps et âme. De cette manière, ces Mathusalems peuvent encore faire l'expérience de la vraie vie. Maîtres manipulateurs, ils revêtent le masque d'une forme mortelle – mangeant, buvant, dormant, faisant l'amour. Par sécurité, ils confèrent à leur marionnette une partie de leurs pouvoirs. Assez peut-être pour qu'elle se fasse passer pour une goule – ou un mage. »

McCann rit, essayant de feindre l'amusement. « Quel tissu d'absurdités. »

Flavia sourit. « Protestez tout votre saoul, Dire McCann, » dit-elle. « Si vous ne l'aviez pas fait, j'aurais pu m'inquiéter. »

Lentement, avec provocation, elle se pencha en avant et pressa ses lèvres froides contre les siennes. Sa langue, un éclat de glace, s'insinua un instant dans sa bouche. « Je serais très reconnaissante si on m'offrait le parrainage d'un Mathusalem. » Son corps splendide se pressa contre lui, ses mamelons durcis pointant contre sa poitrine. « Extrêmement reconnaissante. »

McCann se contraignit au mutisme. Il en avait déjà trop dit.

L'Ange Noir ne parut pas troublée par son silence. « Je dois aller rejoindre le Prince. Tôt ou tard, il se demandera où je suis passée. Ne vous attendez pas à ce que je vous adresse la parole à moins que nous soyons seuls. » Elle rit doucement. « Vargoss préfère des gardes du corps silencieux. Il apprécie l'aura de mystère qui s'en dégage. »

McCann, assit derrière son bureau une heure plus tard, soupira profondément. Le détective croisa les bras sur sa poitrine. Malgré tout son chagrin, l'Ange Noir n'avait pas gardé le deuil bien longtemps. Il faisait confiance à Flavia pour ne pas révéler ses soupçons au Prince aussi longtemps que cela servirait ses objectifs, et pas une seconde de plus. Un faux mouvement, et l'Ange Noir pourrait devenir aussi dangereuse pour lui que la Mort Rouge.

La pensée de ce spectre bizarre sortit le détective de l'inaction. McCann tendit le bras vers le téléphone. Il avait besoin de passer plusieurs coups de fil. Un homme prudent réagit immédiatement à n'importe quelle menace. Et McCann aimait à se considérer comme quelqu'un de particulièrement avisé.

Près d'une heure plus tard, il reposait le combiné. Des arrangements avaient été passés et des instructions données. De l'argent avait été tiré d'une douzaine de comptes secrets et transféré vers les canaux adéquats. Déjà, une équipe de chercheurs réunissait tout ce qu'elle pouvait trouver sur le Sentier de la Révélation Maléfique. Et un autre groupe examinait si les légendes vampiriques se rapportant aux Nictuku décrivaient une horreur similaire à la Mort Rouge.

Avec la satisfaction d'avoir fait tout ce qui était en son pouvoir, McCann ouvrit le tiroir de son bureau contenant le courrier reçu de l'étranger. Il avait la certitude que la venue de la Mort Rouge et la réapparition des Nictuku devaient être en relation. Le détective ne croyait pas aux coïncidences. En particulier dans tout ce qui concernait la Famille.

Le tiroir était vide. Les documents avaient disparu. McCann jura, sans discontinuer, en sept langues, dont deux qui n'avaient plus été parlées sur Terre depuis plus de trois mille ans, jusqu'à ce que le souffle vienne à lui manquer. Rageusement, il tapa du poing sur le côté de son bureau. Le bois se fendit, lui procurant une légère satisfaction ainsi que la forte impression de réagir de façon stupide.

Pendant qu'il se trouvait au Club Diabolique, un cambrioleur s'était introduit dans son bureau et lui avait dérobé ses papiers. Il avait à l'évidence sous-estimé l'intelligence et la compétence de son adversaire inconnu. Ou de ses adversaires, car McCann ignorait s'il avait affaire à un ennemi ou à plusieurs. Il ne répéterait pas cette erreur.

C'est alors qu'il remarqua, en équilibre sur le bord de son bureau,

un sequin vert vif.

Paris – 12 mars 1994

Le sourire de rigueur à Paris est le ricanement de mépris. Les riches ricanent devant les classes moyennes. Les classes moyennes ricanent devant les pauvres. Et tous ricanent devant les hordes de touristes qui envahissent leur ville chaque année.

Cette raillerie, selon les guides, fait partie intégrante du charme de Paris. La ville, avec ses grands restaurants, ses musées fabuleux, ses superbes monuments et son illustre passé, engendre le mépris pour les réalisations plus modestes qui l'entourent. Le Parisien moyen se considère comme très supérieur à quiconque ne vient pas de sa ville. Cette attitude explique, au moins en théorie, le plaisir que prennent les habitants à raconter des ragots au sujet du Fantôme de l'Opéra.

L'histoire, immortalisée tout d'abord par le roman de Gaston Leroux, incarnée ensuite de façon saisissante à l'écran, puis à la scène, parlait d'un génie dément vivant sous le vénérable Opéra de Paris. Musicien hors pair au visage hideusement défiguré, il régnait sur un royaume souterrain de catacombes labyrinthiques et de canaux secrets. Les Parisiens adoraient broder sur cette trame au profit des touristes crédules, racontant comment, bien qu'on eût rapporté sa mort, le corps d'Eric, le Fantôme, n'avait jamais été retrouvé. Et comment, chaque année, quelques visiteurs imprudents disparaissaient sans laisser de trace dans les entrailles de l'Opéra.

C'était typique de l'humour parisien. Souvent, le récit s'accompagnait d'un baratin effréné visant à revendre des souvenirs de pacotille, comme une authentique carte des catacombes ou une page des partitions de l'abominable opéra perdu composé par le Fantôme.

Toutes ces histoires, pourtant, ne suscitaient pas l'hilarité générée par le Fantôme de l'Opéra. À la nuit tombée, les boutiquiers pauvres de Paris se réunissaient derrière des portes closes et barricadées et échangeaient des rumeurs qui n'étaient pas pour les touristes. Ils parlaient à voix basse des disparitions inexplicables qui avaient marqué l'Ile de la Cité, le plus vieux quartier de Paris. Ils répétaient les récits qu'ils avaient entendus de la bouche de leurs parents, lesquels les tenaient de leurs propres parents, et qui remontaient ainsi jusqu'aux tréfonds de l'histoire. Dans chacun de ces récits revenait le même nom. Un nom qui, prononcé à voix haute, fait pâlir de terreur le plus distingué des Parisiens. *Phantomas*.

Officiellement, la Sûreté française attribue ces rumeurs aux

divagations fumeuses de quelques poètes fous de la rive gauche. On ne fait aucune mention d'un dossier de douze centimètres d'épaisseur profondément enfoui dans les archives du siège de la police. Dans ce fichier se trouvent des centaines de rapports remontant cent-cinquante ans en arrière, à l'époque de Vidocq, et détaillant les circonstances de centaines de disparitions aux alentours de la célèbre cathédrale de Notre-Dame.

Il existe un document de six pages particulièrement intéressant, surchargé d'annotations, préparé en 1963 par une commission historique spéciale nommée pour étudier les 800 ans d'histoire de cette église. Cet article, qui n'a jamais été rendu public, résume des centaines de mythes et de légendes entourant Notre-Dame. L'étrange point commun qui les relie les uns aux autres est la présence d'un personnage fantomatique qui hanterait le périmètre de la cathédrale à la nuit tombée. Bien qu'on l'appelle d'une douzaine de noms différents dans les récits, il est toujours décrit comme un être d'une laideur incroyable. Et comme un buveur de sang humain.

Dans la France du début du siècle, le nom du vampire avait acquis une telle notoriété qu'une série de romans policiers mettant en scène une canaille appelée Fantomas devint numéro un des ventes. Aucun de ces romans n'expliquait l'origine du génial criminel. Ni pourquoi il s'en prenait aux habitants de Paris. C'étaient des œuvres de fiction, et non de faits.

Le sujet de ces différents romans, rapports et études les trouvait tous du plus haut comique. Il avait immensément apprécié la série Fantomas et avait même envoyé à l'auteur plusieurs lettres anonymes suggérant des idées pour de nouvelles intrigues. À son intense désappointement, aucune de ses propositions n'avait jamais été exploitée. En une ou deux occasions, il avait envisagé d'aller trouver le romancier pour défendre ses idées. Mais Phantomas soupçonnait que son apparence physique risquerait de plaider plutôt en sa défaveur.

Le vampire était parfaitement conscient de sa monstruosité. Mesurant exactement un mètre cinquante deux, avec une peau fripée comme une prune, des yeux en grains de raisin et un nez de la taille et de la forme d'une pomme de terre, il avait amené plus d'un Parisien ivre à faire le serment de renoncer au vin rouge. Une bouche béante plantée de dents jaunâtres et des yeux rouges globuleux tiraient son visage du royaume du bizarre pour le projeter dans le domaine du grotesque.

La deuxième charge retenue contre lui, celle d'avoir assassiné des centaines d'innocents au fil des siècles, il la considérait comme une mesquine calomnie. S'il lui arrivait de temps à autre d'étancher sa soif au détriment de quelque malheureux, Phantomas tuait rarement des innocents si cela pouvait être évité. D'un naturel égal et doux, tout ce

qu'il demandait était de pouvoir vivre en paix dans son repaire souterrain, pour y poursuivre ses recherches.

Au fil des ans, bon nombre de criminels s'étaient servis de sa présence sur l'île de la Cité comme d'un alibi commode. Leurs victimes finissaient, non pas dans son repaire, mais au fond de la Seine. La plupart avaient échappé à la guillotine. Cependant, Fantomas était moins indulgent. Et sa justice était aussi vive et expéditive que n'importe quel couperet.

Ce soir, Fantomas était d'excellente humeur. François Villon, le Prince de Paris, donnait une réception. Villon, ancien du clan Toréador et patron des artistes, tenait sa cour une fois par mois au Louvre. Des douzaines de vampires, ainsi que plusieurs centaines de goules et de mortels jouissant de la faveur du Prince, assistaient aux festivités. Ce soir, le Prince recevait un important sorcier Tremere venant de Vienne. Fantomas adorait ce genre d'événements. Bien qu'il ne fût jamais invité, il n'en manquait pas un seul.

Le Prince avait la vanité de se croire le vampire le plus ancien et le plus puissant de la Ville Lumière. Il n'était ni l'un ni l'autre. Fantomas était arrivé sur l'île de la Cité avec les légions d'invasion de Jules César, en 53 avant J.-C.

Connue sous le nom de Lutetia, la petite île était alors un point de franchissement naturel de la Seine. Un petit village de la tribu des Parisii y était établi. Il n'était pas de taille à inquiéter les soldats de Rome. Au sein des villageois, en revanche, jouant à se faire passer pour un dieu de la Forêt, vivait un vampire Nosferatu de la cinquième génération du nom d'Urgahalt. Fasciné par les envahisseurs, le vampire étreignit secrètement Varro Dominus, jeune noble voyageant aux côtés de César pour consigner soigneusement ses triomphes. Urgahalt entendait se servir de Varro pour infiltrer la société romaine.

Malheureusement, le Mathusalem n'avait pas compté avec la discipline ou la rage d'un soldat romain dont la carrière tout entière se voyait inopinément balayée par une malencontreuse rencontre avec un vampire. Urgahalt sous-estima son nouvel infant, et cette erreur lui coûta cher. Varro en savait davantage au sujet des vampires – des lémures, comme on les appelait à Rome – que le Nosferatu ne le pensait. Un pieu en bois fiché dans son cœur et un gigantesque brasier qui le réduisit en cendres lui firent comprendre l'étendue de son erreur.

Livré à lui-même, Varro décida de demeurer sur l'île après le départ des légions. Les Nosferatus subissaient la malédiction d'une incroyable laideur. Comme la plupart de ses congénères, le jeune vampire préféra la solitude à la compagnie. Deux mille ans plus tard et après plusieurs changements de nom, il vivait toujours au même endroit. Il faisait partie intégrante de la ville au même titre que la tour

Eiffel.

Plus de deux cents vampires habitaient Paris et sa banlieue. Le clan Toréador en contrôlait le centre, mais diverses autres lignées en sillonnaient les rues, notamment des bandes rebelles de Brujahs, de Gangrels et de Malkavians. La rumeur parlait d'une meute du Sabbat avide de propager la dissension et la révolte, avec son quartier général dans les bas-fonds. Au moins une demi-douzaine de Nosferatus avaient leur antre sous un musée ou une église. Et cependant, même au sein de la Famille, Phantomas était une légende, une présence invisible sans attache ferme dans la réalité. Il était un fantôme pour les vivants et pour les morts-vivants.

Phantomas maintenait son invisibilité de deux manières. Il vivait seul dans un immense repaire souterrain situé à une centaine de mètres sous Notre-Dame. Son accès au monde de la surface se trouvait dans les ruines du village des Parisii, dans la crypte archéologique de l'esplanade de la cathédrale. Toutefois, le vampire utilisait rarement cette porte secrète, préférant se déplacer à travers l'immense réseau de tunnels qu'il avait établi au fil des siècles sous la métropole. Après des centaines d'années passées dans le sous-sol, Phantomas se sentait mal à l'aise lorsqu'il n'avait pas une couche de terre protectrice au-dessus de sa tête.

L'autre élément tout aussi important de l'invisibilité de Phantomas était son incroyable maîtrise du pouvoir vampirique connu sous le nom de Dissimulation. Ce pouvoir lui permettait de marcher au milieu des vampires sans attirer l'attention. Portant le Masque des Mille Visages, Phantomas se drapait dans l'anonymat. Ceux qui voyaient le Nosferatu le considéraient comme un vampire mineur, sans importance. De nombreux vampires avaient en fait rencontré Phantomas. Ils ne s'en étaient tout simplement pas rendus compte.

Peu après minuit, il passa entre les deux Assamites qui gardaient la pyramide de verre donnant accès au Louvre. Ils hochèrent la tête sans intérêt en le voyant produire une invitation imaginaire et pénétrer dans le hall principal. Phantomas murmura quelques paroles de gratitude à l'adresse de ses dieux romains, heureux que Villon considérât comme provinciaux les systèmes de surveillance électronique. Son camouflage psychique fonctionnait impeccablement avec les humains et les vampires. Il était sans effet contre les caméras ou les écrans de contrôle.

Dans l'opinion de Phantomas, Villon était un dandy plein de suffisance qui ne saurait pas reconnaître une œuvre d'art même s'il la recevait en pleine figure. Maître du Louvre, la plus remarquable collection artistique au monde, Villon méprisait les trésors du passé pour les plaisirs éphémères du présent. Ses goûts inconstants dominaient la scène de la mode parisienne. Il s'entourait des plus

beaux mannequins de Paris, poupées de chair qui buvaient du sang et rêvaient d'immortalité. À l'instar de trop nombreux vampires, Villon ne s'était jamais vraiment résigné à sa mort.

La fête se tenait sous le plafond vitré de la Cour Marly, mais Phantomas n'était nullement pressé de s'y rendre. Bien qu'il eût visité le Louvre à de nombreuses reprises, il ne manquait jamais une opportunité de visiter les galeries des antiquités grecques, romaines et égyptiennes. Le musée renfermait peut-être la plus belle collection au monde en ce domaine et, bien que Phantomas eût le visage et le corps d'un monstre, il possédait l'âme d'un poète.

Il passa dix minutes à contempler la Vénus de Milo. Puis la Victoire de Samothrace. Les gigantesques taureaux ailés d'Assyrie retinrent son regard admiratif, puis ce fut la statue voilée de la Reine Nefertiti dans la section égyptienne. Comme toujours, il s'arrêta pour regarder la crypte d'Osiris avec ses fresques montrant une bonne partie des dieux du Nouveau Royaume. Elle était déjà ancienne à l'époque où il avait servi auprès de César.

Le buste d'Agrippa le ramena vers la section romaine. Le fameux général, le héros d'Actium, avait servi Octave, le petit-neveu de son mentor, Jules César. Contempler la statue le fit se sentir vieux. Deux mille ans séparaient Phantomas de son époque. Sans cette rencontre fortuite en Gaule, ses enfants auraient pu combattre Marc-Antoine. Ou plaider au Sénat avec Cicéron.

Sa visite terminée, il passa dans l'aile Richelieu, où se trouvait la Cour Marly. En approchant, il fronça les sourcils. On n'entendait pas de musique. Les réceptions de Villon comportaient toujours un groupe de rock bruyant jouant les derniers succès du moment. Ce soir, les couloirs étaient étrangement silencieux.

Un grand jeune homme mince aux cheveux blonds et aux yeux bleus lumineux se tenait devant la porte de la Cour Marly. Vêtu d'un costume blanc avec une chemise blanche à col ouvert, il salua d'un hochement de tête en voyant Phantomas s'approcher. On aurait presque dit qu'il l'attendait.

« N'entrez pas, » dit le jeune homme, prenant le vampire au dépourvu. Personne ne s'adressait jamais à lui lorsqu'il portait le Masque des Mille Visages. En particulier les humains.

« La Mort Ultime attend à l'intérieur, » poursuivit l'étranger, manifestement indifférent au trouble de Phantomas. « Si vous entrez, il est possible que vous ne sortiez jamais. »

« Je ne suis pas un lâche, » déclara simplement le vampire. « Après vingt siècles d'existence, je ne crains que très peu de choses. »

Le jeune homme sourit. « Je me doutais que vous diriez cela. » Il fit un pas de côté. « Prenez garde à la Mort Rouge, Phantomas. »

« Qui êtes-vous ? » demanda Phantomas, interloqué. « Comment

connaissez-vous mon nom ? »

Mais l'étranger avait disparu. C'était comme s'il ne s'était jamais trouvé là.

Tremblant pour la première fois depuis des siècles, Phantomas ouvrit la porte de la cour.

L'odeur de la chair humaine calcinée et noircie assaillit ses narines. Un bref coup d'œil horrifié dans la cour lui révéla les corps d'une douzaine des favorites de Villon, leurs traits splendides brûlés au-delà de toute identification. Les défilés de mode de Paris se ressentiraient de l'absence d'un certain nombre de visages familiers. Mêlés aux cadavres gisaient les restes du double de goules. Il n'y avait aucun signe de vie nulle part.

Villon avait disparu. Ainsi que tous les autres vampires. Cependant, des taches sombres sur le sol indiquèrent à Phantomas que plus d'un avait quitté le Louvre de manière permanente. Aucun mortel ni vampire n'avait été épargné dans ce massacre.

Comme en réponse à la question informulée de Phantomas, une silhouette macabre sortit de derrière les Chevaux de Marly. Haute et mince, elle portait une sorte de linceul moisi et déchiré maintenu en place par des bandelettes. Son visage était celui d'un homme mort depuis longtemps, avec une peau crayeuse striée de traînées rouges. Ses yeux noirs froids étaient braqués directement sur Phantomas. Lentement, le monstre sourit.

« Le gardien des registres qui fourre son nez partout, » dit la Mort Rouge. Elle tendit un bras squelettique. Phantomas pouvait sentir la chaleur à dix mètres de distance. « Votre anéantissement sera la conclusion parfaite de ces festivités. »

Des centaines d'années à se cacher sous les rues de Paris avaient enseigné à Phantomas une importante leçon. Lorsque vous êtes menacé, fuyez. Immédiatement. Ne cherchez pas d'alternatives, ne négociez pas, ne regardez pas en arrière. Courez aussi vite que possible jusqu'à ce que vous soyez en sûreté. C'était une technique de survie de base qui avait fonctionné par le passé. Elle lui servit ce soir.

Phantomas s'enfuit. Il jaillit à travers les portes de la Cour Marly, enfila au pas de course les couloirs menant à la pyramide de verre et piqua un sprint dans l'air nocturne sans tourner la tête une seule fois pour voir s'il était poursuivi. Petit et contrefait, il courait étonnamment vite. Et il ne s'arrêta pas avant d'avoir atteint la sécurité relative du dédale de tunnels souterrain qui englobait son domaine.

Quand il se reposa enfin, à plus de cent mètres sous terre, il n'y avait aucun signe de la Mort Rouge. Il s'était échappé pour le moment. Mais Phantomas éprouvait la certitude qu'il n'en avait pas fini avec le monstre.

La Mort Rouge l'avait appelé le gardien des registres. D'une

manière ou d'une autre, elle avait eu vent de son grand projet. Et de toute évidence, elle était contre.

Saint-Louis – 11 mars 1994

Fermant son bureau à clef, McCann prit l'ascenseur et descendit dans la rue. Au parking souterrain administré par la ville, il attendit sa voiture pendant dix minutes. Se faire amener son auto à l'entrée par un des agents de la sécurité de l'établissement coûtait un supplément, mais cela en valait largement la peine. En dépit des caméras de surveillance et des patrouilles de motards, les agressions, viols et meurtres étaient monnaie courante dans ces parkings souterrains. On racontait même que les agents de la sécurité étaient responsables de bon nombre de ces crimes. Personne n'en avait jamais eu confirmation, car les morts ne parlent pas.

McCann se moquait de la dépense supplémentaire occasionnée si elle lui épargnait une confrontation inutile. La ville était un endroit dangereux. L'Amérique urbaine se transformait progressivement en une jungle dans laquelle seuls les plus forts et les plus malins survivaient. On recensait davantage de décès par balles, ces temps-ci, que par suite d'une quelconque maladie. Le gouvernement prétendait avoir la criminalité sous contrôle. Mais personne ne croyait les politiciens. La vérité était dans la rue.

La survie reposait davantage sur l'identification et l'adaptation au danger qui rôdait dans la vie de tous les jours que sur une puissance de feu supérieure. Une règle de base dans le monde cauchemardesque de la société moderne était qu'il y avait toujours un autre que vous pour posséder un armement hautement supérieur.

Le détective roula vers l'ouest, en direction de la banlieue. Tout en conduisant, il inspectait mentalement les environs. Il ne repéra aucun signe de filature. Ce qui, après les événements de la nuit passée, n'était guère rassurant.

McCann habitait une petite maison en briques dans un nouveau lotissement à quelques pâtés de maisons de l'autoroute 80. Construite sur un large terrain au bout d'une rue tranquille, elle était ceinte d'une grille en fer forgé qui l'isolait du reste du pâté de maisons. Ce qui était exactement ce que le détective désirait. Il voulait avoir la paix. En cette époque troublée, personne ne s'étonnait le moins du monde de ses mesures de sécurité.

Il avait acheté la maison en liquide moins d'un an auparavant, lorsqu'il avait décidé de s'établir dans la région de Saint-Louis. Il ne connaissait aucun de ses voisins et n'avait aucun désir de les

rencontrer. Il travaillait la nuit et dormait pendant la journée. Les rares fois où il avait croisé quelqu'un, il avait salué de la main, mais sans prononcer un mot. McCann considérait son logis comme un endroit sûr où se reposer et se détendre. Son bureau lui servait de base d'opérations. Il ne nouait de relations ni dans l'un ni dans l'autre.

Après avoir remisé sa voiture dans le garage, le détective posa une main contre le mur avant d'entrer dans la maison proprement dite. Certains rituels ésotériques remontant à l'aube de la civilisation imprégnaient un logis de la personnalité de son propriétaire. Un maître magicien, et McCann comptait parmi les plus grands qui aient jamais marché sur la Terre, pouvait immédiatement sentir la moindre perturbation dans son chez-soi. Il n'y en avait aucune. McCann était en sécurité. Pour le moment tout au moins, ni la Mort Rouge ni la mystérieuse mademoiselle Young n'avaient découvert sa retraite.

Vingt minutes plus tard, déchaussé, un verre à la main, McCann laissait la tension de la journée s'écouler hors de son corps. Il était assis dans un fauteuil moelleux, avec les doux accents d'une coûteuse chaîne stéréo lui murmurant du Billie Holliday en fond sonore. La pièce de devant renfermait le fauteuil, un sofa, la chaîne stéréo et une petite table basse. Il n'y avait pas de télévision. Un somptueux tapis s'étalait sur le plancher. Le détective avait des goûts simples. Les rares possessions auxquelles il attachait de l'importance étaient conservées dans la chambre.

McCann était un individu sans attaches. Il passait d'une adresse à une autre, ne restant jamais très longtemps à la même place. Ses plans complexes lui imposaient ce mouvement continu. Parfois, il se demandait pourquoi il se donnait encore la peine de jouer le jeu. Tant de ses semblables avaient cessé de lutter. Certains avaient plongé dans le grand inconnu dont on ne revient pas, tandis que d'autres s'étaient retirés de la cruelle réalité pour basculer dans un univers onirique de leur propre création. Il faisait partie de la poignée qui continuait le combat. En vérité, le but ultime ne semblait plus tellement important. Seul le jeu lui-même continuait à l'amuser.

Le détective secoua la tête et termina son verre du soir. Il s'était engagé dans cet exercice mental un millier de fois sans jamais arriver à une conclusion satisfaisante. Il était comme le Vieil Homme Fleuve, « fatigué de vivre mais redoutant de mourir ». Pour les personnes comme lui, il n'y avait pas de réponses faciles. Seulement de nouvelles questions.

Nonchalamment, il s'interrogea sur l'identité de ses adversaires. La Mort Rouge était un vampire et un membre des Enfants de l'Effroyable Nuit. Le détective ne se souvenait pas d'avoir jamais entendu parler d'une telle secte. Cela ne voulait rien dire, car la Famille avait toujours eu un curieux penchant pour les surnoms. Le

terme *Effroyable Nuit* évoquait la crainte d'une Géhenne imminente possible. Durant ces dernières années, de nombreuses sectes apocalyptiques étaient apparues au sein des Caïnites. Ils croyaient que la troisième génération se préparait à se lever et à dévorer sa descendance. Comme de nombreux mortels, l'approche de la fin du millénaire les terrorisait.

McCann avait ignoré ces groupes, estimant qu'ils représentaient les éléments minoritaires les plus marginaux de la Famille. Maintenant, avec l'apparition de la Mort Rouge, il n'en était plus aussi sûr.

Le fait que la Mort Rouge ait eu conscience de son existence et de ses pouvoirs psychiques ne laissait pas non plus d'inquiéter le détective. Au cours des dernières décennies, il avait maintenu un profil bas, préférant opérer par l'entremise d'agents qui ne se doutaient de rien. Il avait la certitude qu'il n'existait aucune preuve établissant le lien entre le détective humain, Dire McCann, et Lameth, le Messie Ténébreux de la Famille.

Secouant la tête, McCann se demanda si Anis n'était pas à l'origine de l'attaque. Elle était l'une des rares vampires à connaître bon nombre de ses secrets. Et, tout comme lui, elle continuait à intriguer, indifférente au passage des siècles.

Rachel Young le troublait davantage encore que la Mort Rouge. Elle avait paru sincèrement terrifiée par l'apparition du spectre. Il était convaincu qu'elles n'étaient pas partenaires. Et cependant, il était tout aussi persuadé que c'était Rachel qui avait tué Tyrus Benedict et dérobé les photos de la Baba Yaga. Et qui s'était ensuite rendue à son bureau pour y subtiliser les documents reçus de l'étranger.

S'ajoutant au mystère venait l'explicable message téléphonique le mettant en garde contre la Mort Rouge. La réalité s'était courbée immédiatement après qu'il eût reçu l'avertissement, ce qui laissait supposer l'intervention d'un mage extrêmement puissant. McCann n'avait aucune idée de qui il pouvait s'agir. Plus préoccupant, comment l'étranger avait-il pu connaître la Mort Rouge avant son attaque ?

Et puis, il y avait eu la tentative d'assassinat dans la ruelle. Deux hommes de main avaient essayé de le tuer sans raison apparente. De toute évidence, quelqu'un les avait embauchés. Était-ce la Mort Rouge ? Ou Rachel Young ? Le scénario complet semblait terriblement complexe et particulièrement confus.

Se remémorant l'agression dans la ruelle, McCann plongeait la main dans sa poche arrière et en tira le porte-feuille qu'il avait récupéré sur l'un des cadavres. À l'exception de l'argent qu'il en avait retiré précédemment, il était absolument vide. Mais cela ne voulait pas dire qu'il ne pourrait rien lui apprendre.

Le détective déposa le portefeuille en cuir sur la table basse. Plaçant ses deux mains sur lui, il lâcha la bride à toute la puissance de sa volonté. L'air ondula d'une énergie titanesque. Plissant les paupières, McCann se concentra sur un mot unique. *Trouver*.

Cinq minutes plus tard, le détective se renfonçait dans son fauteuil, le front barré d'un pli léger. Le portefeuille provenait de Washington, DC. Il avait été acheté dans un grand magasin anonyme par un gratte-papier du gouvernement qui travaillait au Pentagone. Impossible de se tromper sur ce bâtiment d'après le résidu psychique laissé par l'ancien propriétaire.

Le tueur avait volé le portefeuille moins d'une semaine auparavant. Il s'en était servi pour ranger l'argent trouvé à l'intérieur. L'objet n'avait retenu aucun trace de sa personnalité.

La capitale de la nation avait longtemps été une source de friction entre la Camarilla et le Sabbat. Bien que la ville fut contrôlée par la Camarilla, les deux organisations avaient des agents en banlieue. La population en perpétuel changement apportait également de nouveaux vampires. Chaque secte contrôlait de nombreux politiciens et groupes de pression. Cependant, le roulement fréquent des élus contrariait leurs ambitions hégémoniques au sein du gouvernement. La ville était un champ de bataille potentiel entre les deux sectes. La Camarilla la tenait, mais les forces du Sabbat l'entouraient. Tôt ou tard, une guerre entre les deux groupes était inévitable.

McCann s'était toujours soigneusement tenu à l'écart de la ville. Il n'aimait pas être trop visible partout où la balance du pouvoir était en équilibre instable. Il travaillait mieux dans l'ombre. Pourtant, cette tentative d'assassinat donnait à penser qu'il avait peut-être commis une erreur en ignorant la métropole.

L'aube vint et le sommeil le saisit. Avec lassitude, McCann se traîna jusqu'à la chambre. Mentalement, il passa en revue les protections magiques qui entouraient la maison. Toutes étaient en place. Aucun mortel ou mort-vivant ne pouvait passer ses défenses. Il pouvait reposer en paix.

Avec un sourire triste, il posa la main sur une délicate petite sculpture reposant sur la table de chevet. Taillée dans le grès, elle représentait un visage d'homme remarquablement semblable au sien. Ni particulièrement grande ou impressionnante, la statuette était originaire d'Égypte et datait de plus de quatre mille ans. Elle accompagnait McCann depuis très longtemps.

Le détective sourit, se remémorant l'histoire de Flavia au sujet des Mascaradeurs. C'était une fable amusante. Il se demanda comment elle réagirait à la vérité. Peut-être, un jour, la lui révélerait-il.

Sur cette réflexion, McCann éteignit les lumières et laissa le sommeil l'engloutir.

Venise – 12 mars 1994

Une silhouette noire se coulait d'ombre en ombre dans les ténèbres de cette fin de soirée. Se faufilant à travers les rues et les ruelles tortueuses de la vieille ville, elle se déplaçait sans un bruit, s'enfonçant toujours plus loin vers la place Saint-Marc, au centre de la métropole endormie.

La forme, d'apparence vaguement humaine, progressait rapidement, sans marquer la moindre tentation de s'arrêter pour admirer les magnifiques exemples d'architecture Renaissance et byzantine qui valaient à la ville sa réputation d'être l'une des plus belles du monde. Pas plus qu'elle ne ralentissait au passage des nombreux ponts qu'elle était forcée de franchir. Venise, construite sur cent vingt îlots et formée de cent soixante-dix sept canaux, comptait plus de quatre cents de ces ouvrages d'art. La tache noire volait au-dessus d'eux à une vitesse éblouissante, disparaissant à un bout pour apparaître à l'autre l'instant suivant.

La place Saint-Marc, au centre de la ville, était l'endroit le plus populaire de Venise. Elle était bordée de tous côtés par des monuments historiques célèbres. À l'extrémité est se dressait la basilique Saint-Marc, vieille de plus de mille ans. Venait ensuite le palais des Doges, construit en 814, détruit par le feu à quatre reprises, et rebâti après chaque incendie, plus somptueux que jamais. La forme ténébreuse passa devant les deux. De derrière le palais s'élançait le célèbre pont des Soupirs, qui avait conduit autrefois aux prisons de la ville. Aujourd'hui, les prisonniers avaient disparu et cédé la place à un immense gratte-ciel noir de verre et d'acier.

Beaucoup de Vénitiens avaient protesté haut et fort quand le projet de raser les fameux bâtiments historiques avait été annoncé. Les opposants s'insurgeaient farouchement contre cette vaste entreprise immobilière, déclarant que l'ancienne prison appartenait au patrimoine de la ville. Comme toujours, l'argent eut le dernier mot. La commission d'urbanisme de la ville avait ignoré les protestations et approuvé le projet.

Peu après, un certain nombre d'opposants parmi les plus virulents disparurent de Venise. Les rapports de police établirent qu'ils avaient pris ombrage du mépris des édiles locaux et qu'ils étaient partis s'établir ailleurs. Les habitants les plus cyniques de l'îlot ne firent pas de commentaire et s'accommodèrent du nouveau gratte-ciel.

Culminant à trente-neuf étages, l'immeuble était ceint d'un mur de briques de quatre mètres de haut. Une porte unique avec un poste de garde offrait le seul accès au complexe. Des rumeurs chuchotées à voix basse décrivaient de gigantesques molosses aux yeux rouges qui rôderaient, la nuit, à l'intérieur du périmètre. Personne ne savait avec certitude quels secrets renfermait le bâtiment. Hormis son numéro de rue, le gratte-ciel ne portait aucun nom. C'aurait été inutile. Parmi les habitants de Venise, le géant noir rectangulaire était simplement appelé le Mausolée.

La présence fit halte devant le mur de briques. Elle se garda bien de le toucher. Encastré, tout au long de la structure se trouvaient de petits détecteurs de chaleur qui enregistreraient la plus légère variation de température – en chaud ou en froid. Le sommet du mur était couvert de milliers d'aiguilles d'acier de trois centimètres. Chacune comportait un barbillon conçu pour réduire en charpie la peau ou n'importe quel vêtement protecteur. De puissants projecteurs balayaient l'intérieur du périmètre toutes les quelques minutes. Des animaux monstrueux arpentaient le terrain, créatures de cauchemar qui ne reconnaissaient aucun ami, seulement des proies. Tout accès au Mausolée autre que par la porte principale était impossible.

Après une pause d'une seconde, l'ombre rampa le long du mur vers l'ouverture isolée. Quatre gardes surveillaient la rue déserte. Hommes de haute taille en uniforme noir sans décoration, leurs yeux luisaient d'une clarté surnaturelle. C'étaient des goules. Soldats d'élite de la forteresse, elles vouaient leur existence à la défendre contre les intrus.

Deux étaient postés dans une guérite de verre pare-balles surélevée qui offrait une vue plongeante sur la rue déserte. Ils surveillaient un réseau vidéo et informatique complexe leur procurant un accès visuel instantané à n'importe quel point du périmètre. Leurs compagnons, qui montaient la garde à la porte, étaient armés de fusils automatiques AK-47 chargés de balles explosives de gros calibre. Derrière eux, une porte à double battant en acier de quinze centimètres d'épaisseur, commandée exclusivement depuis la guérite de contrôle, présentait un dernier obstacle à quiconque réussirait à passer le quatuor de sentinelles.

Tout était dans la synchronisation. La tache attendit et guetta le moment opportun. Elle était extrêmement patiente. Il restait plusieurs heures avant l'aube. Et elle planifiait cette opération depuis très longtemps.

Même les goules devaient ciller. Les sens humains ne pouvaient pas suivre des mouvements aussi rapides avec précision. Mais la tache n'était pas humaine.

Précisément vingt-deux minutes après son arrivée à la porte, les

quatre goules cillèrent simultanément. Leurs yeux restèrent fermés moins d'un centième de seconde. C'était tout ce dont l'ombre avait besoin pour filer entre elles comme une flèche et se couler dans l'espace microscopique entre les battants massifs. Large de quelques molécules, la tache se glissa facilement à travers la fente et déboucha dans l'enceinte intérieure du complexe.

Maintenant exactement à la même température que son environnement, la flaque de ténèbres fila au ras du sol, pareille à une tache de lune en négatif. Elle n'avait ni odeur ni forme que les Molosses de l'Enfer auraient pu détecter. Créatures à l'intelligence limitée, ces derniers n'attaquaient que ce qu'ils pouvaient voir, ou sentir, ou entendre. Ils ignorèrent l'écoulement ténébreux. Nombre de vampires pouvaient se fondre dans la terre et devenir partie intégrante du sol. L'ombre mouvante était l'un des rares qui, l'ayant fait, était encore capable de se déplacer.

Une double porte de verre géante menait à l'intérieur du Mausolée. Ils portaient gravé un ancien blason familial, un symbole que l'ombre connaissait bien. Un garde solitaire, encore un goule, était assis dans une cabine au centre du hall, à quatre mètres de l'entrée. Son regard, comme celui de ces collègues à l'extérieur, ne fléchissait jamais. Passer devant lui serait plus difficile. Le hall où il se trouvait était bien éclairé et peint dans un blanc éclatant. Une tache noire serait immédiatement repérée. Elle avait besoin d'une nouvelle forme. Et il lui faudrait plus d'une milliseconde pour cela.

Rassemblant toute la force de sa volonté, l'ombre projeta une pensée unique vers le gardien. *Éternue*, commandait-elle, *éternue*. Le vigile renifla, plissant le nez. *Éternue*, projeta l'ombre à nouveau. Le goule renifla une seconde fois, puis, levant la main à son visage, éternua.

Involontairement, les yeux du gardien se fermèrent. Ils ne restèrent clos qu'une seconde, mais la tache noire n'avait pas besoin de plus. Pareille à une tornade, elle s'éleva au-dessus du sol, acquérant de la substance en montant dans l'air nocturne. La forme noire se transforma en brume blanche. À l'état vaporeux, l'intruse flotta à travers une fente microscopique entre la porte et le montant en acier. Comme avec la porte extérieure, aucun cadre n'était suffisamment ajusté pour barrer le passage à une vapeur. La brume se trouvait dans le hall avant que le gardien eût retiré la main de son nez.

Une fois à l'intérieur, elle monta immédiatement au plafond, contre lequel elle s'aplatit. Les caméras de sécurité et les patrouilles surveillaient le plancher, pas le toit. Blanc sur blanc, la brume dériva au-delà du poste de contrôle jusque dans le grand atrium du complexe. Il y avait d'autres postes de garde disséminés dans l'immeuble, mais l'ombre avait prévu de les contourner. Elle savait

exactement comment elle prévoyait d'atteindre son objectif au sommet du gratte-ciel.

Bien que la nuit fut bien avancée, le Mausolée ne dormait jamais. Le complexe était plein d'employés. Des douzaines de personnes allaient et venaient dans les bureaux. Personne ne parlait, et on n'entendait aucune musique. Le bâtiment était silencieux comme une tombe.

Se hâtant le long du plafond, l'entité se mit en quête de la porte menant au sous-sol. Elle savait que le chemin le plus facile vers le sommet consistait d'abord à descendre. Une recherche rapide l'amena à l'entrée requise. Suivant à travers une fissure, elle passa dans les couloirs obscurs conduisant au niveau inférieur du Mausolée.

Trouver le tableau électrique de l'ensemble du complexe était l'étape suivante. L'immeuble était contrôlé par un système de surveillance informatique. Circonvenir les protections intégrées se révéla un jeu d'enfant, et l'ombre n'était pas une enfant. Mentalement, elle posa des dérivations invisibles sur les circuits adéquats. Le générateur de secours ne présenta pas davantage de difficulté. Son plan mis en place, l'ombre partit à la recherche du chemin vers le haut.

Localiser la cage de l'ascenseur de service lui fut facile. Plusieurs goulas travaillaient à proximité, mais aucun n'appartenait au personnel de sécurité. Concentrés sur leur propre routine et rien d'autre, elles ne virent pas la brume blanche s'infiltrer à travers la double porte de l'ascenseur.

Maintenant un contact léger avec l'un des murs du conduit, la vapeur flotta en direction du toit. Des caméras de sécurité surveillaient tous les ascenseurs du Mausolée. Mais il n'y en avait aucune dans les cages elles-mêmes. C'était une dangereuse erreur.

S'écoulant autour d'une cabine arrêtée au vingt-et-unième étage, la brume atteignit le trente-neuvième étage en dix minutes. Prudemment, elle sonda mentalement le couloir derrière la porte de service. Il n'y avait personne. Rapidement, elle se glissa dans le couloir. Cette partie de l'immeuble était extrêmement bien protégée. Une douzaine de sorts mortels encerclaient le groupe d'appartements intérieurs. Ils réagissaient à la pensée, pas à la présence physique. Un faux mouvement et les efforts de l'intruse déboucheraient sur une fin hideuse.

Sans la moindre difficulté, la forme brumeuse désamorça les pièges. Au lieu de s'entrelacer, de sorte que la manipulation de l'un en active aussitôt un autre, ils se chevauchèrent. La conscience puissante de l'intruse recouvrit chaque sort et eut tôt fait de le neutraliser. Aucune alarme ne s'était déclenchée et cependant, en l'espace d'un quart d'heure, tout le dernier étage du principal quartier général du

clan vampirique des Giovanni avait été réduit à l'impuissance face à une attaque extérieure.

Le bourdonnement d'un ascenseur montant d'en bas prévint la brume que son intervention auprès des sorts avait finalement attiré l'attention du service de sécurité de l'immeuble. Touchant mentalement les circuits adéquats, elle coupa l'alimentation des ascenseurs. Une autre manipulation mit hors-service le générateur de secours. Utiliser les escaliers leur ferait perdre de précieuses minutes. Ne se souciant plus d'une interférence extérieure, la brume s'écoula sous la porte indiquant *Madeleine Giovanni*.

Comme prévu, la chambre était vide. La brume s'éleva en tourbillon et prit de la consistance. En quelques secondes elle disparut, cédant la place à une séduisante jeune femme aux yeux noirs et à la longue chevelure brune. Son teint pâle et ses lèvres rouge sang offraient un contraste saisissant avec le justaucorps noir qui était son seul vêtement.

Marchant jusqu'à une armoire proche emplies de toilettes féminines, l'intruse fouilla soigneusement jusqu'à mettre la main sur une robe de velours noir à l'ancienne. Hochant la tête, elle se glissa hors de son justaucorps et enfila la robe. Elle lui allait à la perfection, moulant sa mince silhouette comme si elle était faite à ses mesures. Plongeant la main dans un coffret sur une étagère au-dessus des vêtements, elle en sortit un magnifique collier en argent qu'elle drapa autour de son cou. Il portait les mêmes armoiries familiales qu'on pouvait voir à l'entrée du Mausolée. Une paire de chaussures à talons plats compléta son costume.

Souriant à son image dans un miroir en pied, elle traversa la chambre et gagna une seconde porte. Doucement, elle frappa au panneau.

« Entre, » grogna une voix grave de l'autre côté. L'homme qui parlait semblait plutôt mécontent. « Espèce de petite sorcière. »

Souriant largement, la jeune femme ouvrit la porte et franchit le seuil. Elle déboucha dans un gigantesque bureau en coin bordé de fenêtres sur deux côtés. Les vitres fumées offraient une vue imprenable sur la ville. Ce qui paraissait la moindre des choses, puisque l'occupant de la pièce considère Venise comme sa propriété personnelle.

« Sire, » murmura la jeune femme, sa voix rauque dissimulant mal son amusement. « Comme vous me l'avez demandé, j'ai testé le système de sécurité de notre quartier général. Je l'ai trouvé... d'une efficacité toute relative. »

« C'est ce que je vois, » dit le personnage à qui elle s'était adressée. Homme de haute taille aux cheveux grisonnants, il avait le visage d'un aristocrate. Il était impeccablement vêtu d'un costume trois-pièces de couleur sombre, avec une chemise blanche et une

cravate sobre. Sa seule concession à la couleur était une rose rouge sang piquée dans sa boutonnière. Lorsqu'il vivait encore sous forme humaine, des centaines d'années auparavant, Pietro Giovanni avait eu une passion pour les belles fleurs. Sa mort n'avait rien changé à ce sentiment. En tant que directeur du Mausolée, comptant parmi les plus puissants vampires d'Europe, il pouvait se permettre de sacrifier à ses vices. Grands et petits.

Pietro se laissa tomber dans un grand fauteuil en cuir noir derrière un bureau d'ébène. Madeleine se percha sur le bras du fauteuil qui lui faisait face. Poliment, elle attendit que son sire prenne la parole.

« De tous mes infants, » déclara-t-il avec l'amorce d'un sourire, « c'est toi, Madeleine, le saboteur le plus accompli. Je doute qu'un autre membre du clan puisse pénétrer nos défenses. Malgré tout, considérant ce que tu as réussi, nous sommes à l'évidence vulnérables à une attaque extérieure. Quelles sont tes recommandations ? »

« Nous comptons trop sur les goules, » déclara-t-elle. « Ils sont fidèles mais représentent un maillon faible dans nos défenses. Les gardiens à la porte de devant doivent être mieux entraînés. Et leur équipement repensé afin de seconder leurs efforts, et non de les dupliquer. »

« Les Molosses de l'Enfer ? » demanda Pietro.

« Une force mineure, » répondit Madeleine. « Qu'on les nourrisse moins. Ils devraient être plus affamés. Faites remplacer la terre et la pelouse autour de l'immeuble par un gazon artificiel. De l'astroturf, avec renforcement en acier. Qu'on fasse passer un courant électrique entre la porte et le cadre, un peu comme un œil électronique. Même cela peut être contourné, mais non sans difficulté. »

« Rien d'autre ? »

« Faites repeindre le hall, » dit-elle, souriant légèrement. « En larges bandes. Sur une multitude de couleurs, une ombre aura plus de mal à passer sans se faire remarquer. »

Ses yeux s'étrécirent. « La goule dans l'entrée. Son esprit est trop faible pour la tâche qu'elle effectue. J'ai plié sa volonté avec un effort minimal. Elle ne s'est même pas aperçu que je manipulais ses pensées. Elle est sans valeur. Tuez-la. »

« Comme tu veux. » Pietro pressa un bouton sur son bureau. « Convoquez la goule qui surveille l'entrée du Mausolée à la salle dix-sept. Désarmez-la quand elle entrera. Donnez-lui une heure pour méditer sur ses péchés contre la Maison Giovanni et implorer son pardon. Puis jetez-la en pâture aux nouveaux-nés. » Pietro marqua une pause, puis reprit. « Assurez-vous que les autres goules assignées à des tâches de surveillance soient présentes et assistent au spectacle. Cela devrait les inciter à se surpasser. »

Le patriarche des Giovanni ricana doucement et coupa l'intercom.
« Ensuite ? »

« Il nous faut des caméras de sécurité au sous-sol. Et dans les cages d'ascenseur. Des détecteurs de mouvement, réglés pour relever la plus légère perturbation, me paraissent également indispensables. »

« Aucune difficulté, » dit Pietro. « Les arrangements seront pris demain. « Rien d'autre ? »

« Les sorts protégeant votre suite sont sans valeur. Je les ai traversés trop facilement. Ils ont besoin d'être changés. »

« J'imagine que tu as des idées précises sur la manière d'améliorer les incantations, » dit Pietro. Avant qu'il ne puisse en dire plus, le téléphone de son bureau se mit à sonner. Il écouta quelques secondes, puis raccrocha.

« Avant que nous abordions cette question, veux-tu, s'il te plaît, rallumer l'électricité dans les étages inférieurs ? Mes secrétaires ne peuvent rien faire sans leurs ordinateurs. »

« Désolée, » dit Madeleine en claquant des doigts. « Le courant est désormais remis dans tout le complexe. »

« Merci, » dit Pietro. « Maintenant, explique-moi ce que tu désires que nous fassions avec les sorts. Tout ce qui concerne les arts noirs doit être soumis à l'approbation des anciens du clan. »

Ils passèrent l'heure suivante à discuter. En fin de compte, Pietro leva les mains en une parodie de reddition. « Assez. Tu m'as convaincu. Je présenterai tes propositions à nos estimés ancêtres lors de la prochaine réunion du conseil. Il n'y aura aucune objection. »

« Bien », dit Madeleine. Se dressant sur ses pieds, elle gagna la baie vitrée qui faisait face à la basilique Saint-Marc. « Vous vous rendez compte, grand-père, que je me suis livrée à cette petite plaisanterie dans le seul but de m'assurer que vous êtes convenablement protégé, »

« Oui, ma chérie, » répondit affectueusement Pietro. « Tu es mon trésor le plus précieux. Je te remercie de t'inquiéter. »

Les vampires Giovanni étaient liés par des liens plus étroits que ceux d'un sire à son infant. Tous les membres du clan étaient apparentés. Madeleine avait été Étreinte par Pietro, ce qui avait renforcé leur relation dans la mort. Elle était également la fille de son fils unique, Daniel, qui avait trouvé la Mort Ultime entre les mains de Don Caravelli, le maître vampirique de la Mafia. C'était une dette que le père et la fille avaient tous deux juré de rembourser.

L'argent et la mort étaient les deux passions motrices des Giovanni. Leur talent dans le secteur de la finance n'avait d'égal que leurs pouvoirs dans le domaine de la nécromancie. De tous les clans de la Famille, ils étaient le plus profondément impliqués avec l'au-delà. Personne ne savait vraiment quels rituels épouvantables ils

accomplissaient dans les caveaux secrets des enclaves familiales. La rumeur parlait d'un incroyable complot visant à contrôler non seulement les vivants, mais aussi les esprits des morts.

Un autre mystère était l'étendue exacte de la fortune des Giovanni. Pareille à une gigantesque pieuvre financière, l'entreprise familiale avait poussé ses tentacules partout à travers le monde. Des contacts au sein de l'Eglise catholique, fermement établis pendant l'Inquisition, avaient permis au clan de pénétrer des marchés inaccessibles à n'importe quelle autre institution bancaire. Les Giovanni contrôlaient des milliards de dollars de valeurs. Un seul mot des anciens du clan pouvait précipiter le monde dans une crise qui laisserait des populations entières dans la misère.

Madeleine avait ceci d'unique au sein du clan que ses talents étaient sans relation aucune avec la nécromancie ou la haute finance. Fanatiquement dévouée à l'honneur de sa famille, elle avait consacré toute son existence à venger la mort de son père. Un siècle d'entraînement intensif et de discipline rigide avait fait d'elle un maître de l'espionnage industriel et de la surveillance d'entreprise. Elle était la dague invisible de l'empire Giovanni.

Bien qu'elle fut à l'origine d'un certain nombre des plus grands triomphes du clan, obtenus grâce à une combinaison de sabotages, de chantages et d'assassinats, Madeleine était virtuellement inconnue en dehors du Mausolée. Les mortels ou les vampires qu'elle pouvait rencontrer dans ses missions ne survivaient pas pour raconter sa légende. Lorsqu'elle chassait, la mort courait à ses côtés.

Et cependant, en dépit de ses succès, Madeleine demeurait insatisfaite. À trois reprises, elle avait tenté de s'infiltrer dans la forteresse secrète de son gibier suprême, Don Caravelli, et, les trois fois, elle avait échoué. Le chef de la Mafia, contrôlant un empire criminel qui rivalisait avec celui des Giovanni en termes de richesse et de pouvoir, vivait dans le repaire le plus sûr au monde. Caravelli savait que Madeleine guettait le moment où il quitterait la Sicile, et refusait par conséquent de voyager. Le Don n'était pas un lâche, mais ce n'était pas non plus un imbécile.

« J'ai une mission spéciale pour toi, » déclara Pietro. Il fit glisser vers elle une enveloppe de papier kraft à travers son bureau. « Tout ce dont tu auras besoin pour ton voyage se trouve ici. Tu dois partir pour l'Amérique immédiatement. Dans la ville de Saint-Louis, je veux que tu trouves un humain nommé Dire McCann. Ce ne devrait pas être difficile, car le mortel est en cheville avec le Prince local. »

« Et quand je l'aurai trouvé ? » demanda Madeleine. « Que voulez-vous que je fasse ? »

En deux mots, Pietro le lui expliqua.

Sicile – 12 mars 1994

Don Caravelli, capo dei tutti capi de la Mafia, se leva lorsque ses invités lui furent amenés dans la grande salle de banquet. C'était un geste de respect de la part du plus grand chef criminel du monde, et les quatre visiteurs échangèrent des sourires de satisfaction. Il leur avait fallu des mois pour arranger cette rencontre, et cette légère démonstration indiquait qu'ils n'avaient pas fait le voyage en vain.

« Messieurs, » dit leur hôte, un colosse dépassant largement le mètre quatre-vingt et dont les larges épaules tendaient à se rompre sa veste impeccablement coupée, « soyez les bienvenus chez moi. »

Il fit un signe de main en direction des quatre chaises vides autour de l'immense table. « Mon chef est en train de préparer un plat spécial à votre intention ce soir. » Caravelli eut un sourire carnassier, découvrant des dents blanches en contraste avec son teint mat. « Vous me pardonnerez, bien entendu, de ne pas me joindre à vous. »

Les quatre hommes ne dirent rien. Ils savaient tous que Caravelli était un vampire. Cela ne signifiait rien pour eux. Ils s'intéressaient uniquement à son empire criminel. Ses goûts en matière de nourriture ne les concernaient pas. Ils se considéraient comme des hommes d'affaires, s'accommodant des dures réalités du monde. Au besoin, ils auraient pactisé avec le diable si ç'avait été bon pour les affaires.

« Je m'excuse de ne pas vous avoir accueillis à l'aéroport, » poursuivit le Don, en regagnant sa chaise. Deux vampires, plus massifs encore que le gigantesque chef de la Mafia, prirent position à ses côtés. Deux autres montaient la garde à la porte. « Mais ma plus redoutable ennemie est actuellement introuvable. Mes conseillers insistent pour que je reste dans cette forteresse jusqu'à ce qu'on sache où elle est passée. Je ne suis pas un lâche, mais j'ai réchappé de justesse à trois tentatives de meurtre par cette garce. Je préfère éviter de lui offrir une quatrième chance. »

« S'agit-il de cette cinglée de Giovanni ? » demanda Tony « La Tuna » Blanchard. Chef de la branche côte est du Syndicat, il avait déjà rendu visite à Don Caravelli à plusieurs reprises dans le passé et n'était pas aussi intimidé que ses collègues par le chef de la Mafia. C'était Tony qui avait organisé cette rencontre dans l'espoir de renforcer les liens entre le cartel du crime américain et les créatures de Caravelli. « Elle est toujours après votre tête ? »

Caravelli acquiesça, souriant légèrement devant le choix des mots.

Il fit signe à l'un des hommes à la porte. « Du vin pour mes invités. Ils doivent être assoiffés après ce long vol depuis l'Amérique. »

Le garde hocha la tête et sortit de la pièce. « Je fais vraiment un hôte déplorable. Je vous en prie, détendez-vous. Nous discuterons de votre proposition après le dîner. Pour le moment, vous êtes mes invités. »

Une bouteille d'excellent vin rouge s'attira des murmures d'appréciation de la part des quatre patrons du Syndicat. Don Caravelli, bien qu'il ne bût pas, possédait l'une des plus remarquables caves d'Europe. Une deuxième bouteille fut apportée et vidée à son tour.

« Je ne comprends pas très bien votre problème, Don Caravelli », dit George Kross, le représentant du Midwest du cartel. Grand costaud au visage rougeaud et aux petits yeux en vrille, il s'exprimait avec l'accent nasillard caractéristique de l'Indiana. « Une espèce de cinglée cherche à vous faire la peau ? Pourquoi ne pas la liquider ? Merde, vous êtes le patron des patrons. Vous pourriez faire assassiner le putain de Président des USA rien qu'en levant le petit doigt. »

« Malheureusement, votre dirigeant en chef est beaucoup plus facile à atteindre qu'un membre de haut rang du clan Giovanni, » dit doucement Don Caravelli. Il croisa ses énormes mains, posant ses coudes sur la table. « Par ailleurs, Madeleine Giovanni s'est révélée une adversaire de taille pour mes meilleurs agents. Au cours des soixante dernières années, six de mes plus précieux assassins ont essayé de l'éliminer. Inutile de préciser qu'aucun d'eux n'est revenu de sa mission. »

« Une femme qui liquide six tueurs de la Mafia ? » fit Harvey Taylor, chef du Syndicat de la côte ouest. « Elle m'a tout l'air d'un sacré morceau. »

« Ne peut-on l'acheter ? » demanda Kross. « Tout le monde a un prix en ce bas-monde. Tout le monde. Humain ou vampire. »

Don Caravelli acquiesça. « C'est également mon sentiment. Malheureusement, les Giovanni sont une bande de gêneurs étroitement soudés. Ils désirent ardemment le pouvoir que je détiens. Et, » fit le Don en haussant les épaules avec un air faussement contrit, « j'ai commis la funeste erreur d'exécuter son père de nombreuses années auparavant. Madeleine ne va ni oublier ni pardonner. »

« Ouais, » dit Taylor. « Les femmes sont comme ça. Quand même, vous autres vampires avez tout un ensemble de règles de conduite et tout ça. Ne pourriez-vous pas convaincre les anciens de son clan de lui demander de laisser tomber ? »

« Si j'avais affaire à n'importe quel autre clan que les Giovanni, » répondit Don Caravelli, « cette solution pourrait fonctionner. Mais avec ces sangsues, il n'y a pas de compromis possible. »

Don Caravelli se leva de sa chaise. « Permettez-moi de vous raconter un fragment d'histoire de la Famille que peu d'humains connaissent. La situation à laquelle je dois faire face deviendra beaucoup plus claire pour vous. »

Le chef de la Mafia s'avança près de la cheminée. Il retira un tisonnier en fer du râtelier. Tenant la barre de métal d'une main, il se mit à battre la mesure dans son autre paume tout en parlant.

« Comme vous le savez tous, nous autres vampires vivons de sang humain. Il nous procure toute la nourriture dont nous avons besoin. Le vitæ, comme nous l'appelons, est pour nous un élixir de vie. Toutefois, si le sang des mortels est notre vin, le sang vampirique est notre meilleur brandy. Nous l'appelons *la boisson ténébreuse*. »

Caravelli sourit, soulignant chaque mot d'un mouvement de tisonnier. « Quand l'occasion se présente, mes amis, nous autres vampires devenons tous des cannibales. La Sixième Tradition de Caïn interdit aux vampires de boire le sang de leurs congénères, mais elle est largement ignorée. Les forts n'obéissent qu'à leurs propres lois. »

Lentement, le chef de la Mafia fit le tour de la table, s'arrêtant brièvement derrière chaque patron du Syndicat. Aucun des quatre ne parut très à l'aise avec Caravelli debout dans son dos.

« La diablerie consiste pour un vampire à en vider un autre de son sang. Le plaisir qui découle d'un tel cannibalisme dépasse toute description. Plus important, toutefois, est le résultat lorsqu'il implique un vampire de n'importe quelle génération qui boit le vitæ d'un vampire de génération inférieure. Souvenez-vous que, au sein de ma race, plus basse est la génération, plus grand est le pouvoir ! »

Les yeux de Don Caravelli semblèrent briller tandis qu'il parlait. « Le fluide vital absorbé est une boisson si puissante qu'il *transmet à l'assaillant tous les pouvoirs de sa victime* ! C'est comme si un enfant devenait brusquement l'égal de son père, avec toute la vitalité d'un adulte. En d'autres termes, un vampire de la sixième génération qui pratiquerait la diablerie sur un vampire de la cinquième génération deviendrait lui-même un vampire de la cinquième génération. Et gagnerait les pouvoirs et la force supplémentaires de ce niveau.

« Pour abaisser encore sa génération, il lui faudrait boire le sang d'un Mathusalem, un des vampires de la quatrième génération. S'il y parvenait, il connaîtrait un nouvel accroissement de son énergie et de ses aptitudes. Pour progresser au-delà, il devrait découvrir et assassiner l'un des membres de la troisième génération, un Antédiluvien.

« J'ai pigé, » dit Sol Cohen, patron du Syndicat du sud qui était jusque-là resté silencieux. « C'est comme gravir les échelons dans une entreprise. Ou grimper dans notre organisation. Pour atteindre un niveau supérieur de richesse et de pouvoir, vous devez faire la peau

du type placé immédiatement au-dessus de vous. C'est la seule manière de progresser dans ce boulot. »

« C'est résumer crûment mais efficacement, » dit Don Caravelli. Il regagna son siège, sans lâcher le tisonnier. Il sourit aux quatre hommes, mais ses yeux étaient froids, d'un froid glacial. « Je suis un Brujah de la cinquième génération. Madeleine est une Giovanni de la sixième génération. Les clans ne signifient rien en matière de diablerie. Non seulement cette garce veut me tuer, mais elle veut me vider de mon sang. Ce qui la transformerait en Giovanni de la cinquième génération, multipliant encore ses formidables capacités. »

« Oh, putain, » dit George Kross. « Pas étonnant que vous autres vampires soyez tellement paranoïaques. Non seulement vous avez deux sectes en guerre, treize clans distincts luttant pour le pouvoir, mais chaque vampire du quartier doit guetter la moindre occasion de se faire son patron, de boire son sang et de prendre sa place. »

« Correct dans les grandes lignes, » dit Don Caravelli. « Votre mention des treize clans est tout à fait appropriée. Car, comme vous le savez déjà, treize vampires de la troisième génération, les Antédiluviens, sont les fondateurs de ces lignées distinctes. Mais certains des treize ne sont pas aussi vieux que les autres. »

« Comment ça ? » demanda Sol Cohen. « Vous êtes en train de dire que certains vampires sont allés commettre ce truc de diablerie sur quelques-uns des honchos en chef ? »

Caravelli éclata de rire, un rire de gorge, profond, qui résonna à travers la pièce. « Honchos ! Vous autres Américains avez de ces termes merveilleux. Il faudra que je me souvienne de celui-là. Il a une certaine sonorité qui me plaît bien. »

Le chef de la Mafia rejeta le tisonnier sur le côté. Les quatre patrons du Syndicat poussèrent un soupir de soulagement. Tous étaient bien conscients du fait qu'ils se trouvaient au cœur d'une forteresse imprenable où la parole de Don Caravelli faisait loi. Bien que leur hôte fit montre d'une correction irréprochable, aucun des membres du quatuor ne se sentait parfaitement à son aise.

« La troisième génération originelle se composait de treize vampires Étreints voici plusieurs milliers d'années. Cependant, tous ne survécurent pas au passage des siècles. Bien qu'ils fussent maîtres de pouvoirs incroyables, ils pouvaient être tués. Ceux qui accomplirent ces meurtres étaient des vampires de la quatrième génération qui, une fois leur forfait accompli, burent le sang de leurs victimes et furent ainsi transformés en vampires de la troisième génération. Ceci s'est déroulé à plusieurs reprises au cours de notre histoire. »

Le Don marqua une pause. « Vous devez avoir faim. Je vais ordonner qu'on prépare le dîner. » Il fit un signe à l'un de ses lieutenants. « Le temps que je finisse mon récit, on nous l'apportera

ici. »

« Sauf votre respect, Don Caravelli, » dit George Kross, « j'ai l'estomac qui fait des nœuds depuis quelques minutes. Le mélange du vin et de ces histoires de cannibalisme. Permettez que je fasse un saut aux toilettes ? »

« Naturellement, » dit le vampire. « Nicko, en vous rendant à la cuisine, montrez le chemin à monsieur Kross. »

Kross sortit de la pièce d'un pas vacillant, le teint verdâtre. « George n'a jamais pu supporter le vin, » remarqua Sol Cohen en riant. « C'est un buveur de bière depuis très, très longtemps. »

« Ça n'a pas l'air bien méchant, » dit Don Caravelli.

« Pour en revenir à notre histoire, ma propre lignée, celle des Brujahs, descend en réalité d'un vampire de la quatrième génération du nom de Troïle qui assassina son sire dans les temps anciens. En vérité, notre clan devrait s'appeler Troïle et non Brujah. »

« Et les autres infants de Brujah ? » demanda Tony Blanchard. Il en connaissait beaucoup plus au sujet de la Famille que ses compagnons. « N'y avait-il pas d'autres vampires de la quatrième génération dans les parages en dehors de Troïle ? Que sont-ils devenus ? »

« Il en existait quelques-uns, » admit le Don, affichant une expression légèrement contrariée. « Leur sire mort, ils furent effectivement privés de clan. On raconte que certains d'entre eux partirent en Extrême-Orient. Mais c'est sans aucune certitude. Ni le moindre intérêt. »

« Je parie que les Giovanni ne faisaient pas partie des treize d'origine, » dit Harvey Taylor. « Je doute qu'il y ait eu quelqu'un avec un nom comme ça avant le Moyen Âge. »

« Les clans Giovanni et Tremere sont relativement récents, » confirma Don Caravelli. « Leurs chefs, hommes totalement dépourvus de scrupules dans la vie, devinrent des vampires tout aussi impitoyables dans la mort. Giovanni et Tremere abaissèrent leur génération en commettant diablerie sur diablerie. Jusqu'au jour où, ayant atteint la quatrième génération, ils se mirent chacun en quête d'un Antédiluvien dont ils burent le sang. Ils obtinrent ainsi la pleine puissance d'un vampire de la troisième génération pour leur clan. Et par conséquent, selon la loi de la Famille, se posèrent en fondateurs de deux lignées à part entière. »

« Si ces événements ont eu lieu au Moyen Âge, » dit Tony Blanchard, « un paquet de vampires qui étaient les infants des deux Antédiluviens assassinés ont dû subitement se trouver privés de clan. Et salement en rogne. »

« Les Giovanni et les Tremeres firent preuve d'une certaine sauvagerie, » dit Don Caravelli, avec un geste négligent de la main.

« Ils exterminèrent méthodiquement tous les membres des clans originaux qu'ils purent trouver. La manière la plus aisée de prévenir toute revanche de leurs ennemis consistait à les balayer de la surface de la Terre. Le temps que la Camarilla leur ordonne de cesser, seule une poignée de ces vampires traqués survécurent. Ils devinrent des hors-caste, des Caitiffs. Membres d'une lignée éteinte, ils étaient dépourvus de clan et donc quantité négligeable. »

« Ce qui nous amène à quoi ? » demanda Harvey Taylor. « Je sais qu'il y a une morale à cette histoire, mais je ne vois pas bien laquelle. »

« La leçon en est très simple, monsieur Taylor, » dit Don Caravelli. « Des treize clans, ces trois sont les seuls qui ne descendent pas de vampires âgés de huit ou neuf millénaires. Même l'immortalité devient ennuyeuse après six mille ans. Les clans Brujah, Giovanni et Tremere sont plus jeunes, plus forts et plus dynamiques que les dix autres. Bien que nos anciens ne soient pas aussi vieux, ils possèdent des pouvoirs identiques à ceux des chefs de n'importe quel autre clan. Nous ne sommes pas aussi fatigués de la mort. Nous sommes moins nombreux à nous retirer dans l'éternelle torpeur. Ou à abandonner tout espoir et à contempler le lever du soleil.

« Les anciens de ces trois clans savent que l'une de nos lignées est destinée à régner un jour sur la totalité de la Famille. Bien qu'il nous arrive de conclure des alliances fragiles, voire même de poursuivre des buts communs, nous sommes parfaitement conscients que les deux autres clans sont nos véritables rivaux parmi les Caïnites. C'est pourquoi, même si je souhaiterais voir Madeleine Giovanni mettre un terme à ses poursuites incessantes, je sais qu'elle n'en fera rien. Les Brujahs, les Tremeres et les Giovanni sont engagés dans une lutte secrète jusqu'à la mort. C'est une *guerre de sang*. Et, dans un pareil conflit, il n'y a pas de compromis. »

« George est parti depuis bien longtemps, » dit Tony Blanchard. Il gloussa. « J'espère qu'il n'est pas tombé dans le trou. »

« Je suis certain que monsieur Kross nous rejoindra d'un moment à l'autre, » dit Don Caravelli. Il se leva de sa chaise. « Ah, voilà le dîner qui arrive. »

Trois grands vampires entrèrent dans la pièce en poussant devant eux une gigantesque table de service roulante. Sur la table se trouvaient trois énormes plats en argent recouverts chacun d'un immense couvercle. Les serveurs soulevèrent les plats et en déposèrent un devant chacun des trois patrons du Syndicat.

« Eh, » dit Sol Cohen. « Et George ? Il devrait être ici. »

Don Caravelli sourit et hocha la tête à l'adresse de ses hommes. Ces derniers soulevèrent les couvercles des plats. Les hurlements horrifiés des trois gangsters résonnèrent entre les murs de la pièce

pendant un long moment. George Kross était revenu, mais en plusieurs morceaux. L'expression choquée de son visage, braquant des yeux grands ouverts depuis le plat posé devant Tony Blanchard, indiquait que sa mort n'avait pas dû être agréable.

« Pendant que je vous récitais ma petite histoire pour distraire votre attention, » dit Don Caravelli, « l'un de mes hommes, expert à lire dans les pensées, sondait vos esprits. Il ne lui a pas été difficile de voir que monsieur Kross avait préparé son petit subterfuge depuis des mois. Il comptait s'infiltrer dans ma forteresse pour en apprendre les secrets. Il pensait ensuite revendre ses informations au plus offrant. Le pauvre fou. Il m'a pris pour un imbécile. »

Le capo de la Mafia eut un sourire carnassier. Son visage n'avait plus rien d'humain. Ses yeux clairs brillaient d'un éclat rouge sang.

« Son escapade aux toilettes était le résultat d'une suggestion irrésistible implantée dans son esprit par mon agent. J'ai jugé préférable de m'occuper de monsieur Kross à l'extérieur. Il n'aurait pas été très courtois de le dépecer pendant notre discussion. »

Le chef de la Mafia fit un geste et les couvercles furent rabattus sur les plats. « Vous êtes, pour votre part, venus marchander de bonne foi. J'apprécie cela. Notez, s'il vous plaît, que j'attends des négociations qu'elles se déroulent sans anicroche. Je pense que vous trouverez mes conditions pour votre organisation très généreuses. » Il n'était pas nécessaire pour le Don de les menacer davantage avec le corps de George Kross reposant devant eux sur la table.

« En tout cas, vous en savez beaucoup trop au sujet de la Famille pour repartir d'ici inchangés, » déclara-t-il lorsque la table fut débarrassée. « Mon lieutenant, Don Lazzari, vous fera bientôt boire un peu de son sang. La transformation d'humain en goule est indolore. Elle garantira votre silence sur ce que je vous ai dit ce soir. Ainsi que votre loyauté totale et absolue. »

Don Caravelli hocha la tête à l'adresse de ses invités encore tremblants. « Peut-être comprenez-vous maintenant pourquoi Madeleine Giovanni et moi ne pouvons parvenir à un accord. Aucun de nous, » et il rit tant et plus, « n'est très doué pour le pardon. »

Saint-Louis, 12 mars 1994

McCann rêvait...

Une lampe à huile solitaire vacillait dans la brise fraîche qui bruissait dans la chambre chichement éclairée. Des ombres noires immenses, reflets de grotesques gargouilles de pierre dispersées à travers la pièce, dansaient sur les murs de grès. Une spirale couverte de pictographies s'enroulait sur elle-même le long du sol de carreaux rouges. Les dessins se terminaient à la base d'une large table surélevée, construite en bronze, en pierre et en argent au centre exact du repaire.

Un cercle de treize chandelles de cire verte entourait la table. Elles brûlaient avec une mince flamme bleue. Sur la table se trouvaient des douzaines de pots en terre cuite. Chacun d'eux contenait un liquide ou un mélange de liquides. Deux personnages debout côte à côte, agrippant la table des deux mains, fixaient le plus gros des récipients. Leurs yeux brillaient d'un feu semblable à celui des chandelles.

L'homme mesurait largement plus d'un mètre quatre-vingt, avec des épaules larges et des hanches minces. Il portait un pagne et une paire de sandales. Ses cheveux à hauteur d'épaule étaient noirs comme la nuit. Son visage était mince et tiré, avec un nez plat, un menton pointu, et des lèvres minces. Sa peau trop blanche et les symboles mystiques de suie noire tracés sur ses joues indiquaient qu'il n'était pas un homme ordinaire. Ou un vampire ordinaire. Il était Lameth, infant d'Asshur, et le plus grand sorcier vampire que la Terre ait jamais connu.

La femme à ses côtés était tout aussi impressionnante. Vêtue avec une légèreté qui ne dissimulait rien de ses charmes généreux, elle était aussi grande que Lameth mais avec une longue et opulente chevelure blonde, de la couleur de la nouvelle lune. Sa poitrine ample, sa taille fine et ses hanches larges la faisaient considérer par beaucoup comme la plus belle femme, vivante ou morte, de la Deuxième Cité. Ses grands yeux, son sourire entendu et ses lèvres charnues montraient à l'évidence que même la mort n'avait pu mettre un frein aux passions qui l'habitaient. Elle était Anis, autrefois princesse d'Ur, désormais infante du vampire de la troisième génération connu sous le nom de Brujah.

« J'ai œuvré deux siècles, » déclara Lameth, « à perfectionner cet élixir. Nombreux furent les moments où je crus ne jamais pouvoir terminer. »

« C'est dans ces nuits-là que j'intervenais, » murmura Anis. « Que je t'offrais le courage nécessaire pour continuer. Comme il convient entre deux amants. »

Lameth rit, d'un rire moqueur. « Le rôle de l'amante fidèle te convient mal, ma chère Anis. Tu m'as encouragé, non par amour, mais sous l'impulsion d'une passion dévorante. Ta motivation provient du désir de vivre à jamais, libérée de la Bête qui rôde au sein de chaque vampire. »

Anis rit doucement. « Pourquoi un tel cynisme, Lameth ? Je ne me souviens pas que tu m'aies repoussée, ces nuits où je t'enseignais que même les morts-vivants peuvent encore jouir des plaisirs de l'amour physique. Tu étais un élève enthousiaste. »

« Un parmi beaucoup d'autres, » répliqua Lameth, en souriant. « Tes amants sont légion, Anis. Si je n'étais pas certain de tes origines mortelles, je soupçonnerais Brujah d'avoir Étreint une succube comme infante. J'ai entendu récemment des rumeurs incroyables te liant à Troïle. Même moi, j'ai du mal à concevoir ce que tu peux trouver à ce rebelle. »

Les yeux d'Anis s'étrécirent, et elle inspecta la pièce comme à la recherche d'espions. « À toi seulement, Lameth, je dévoilerai la vérité. Car, en dépit de tes accusations, je t'aime bel et bien. Nous étions amants dans la vie et nous l'avons été dans la mort. Rien ne saurait défaire les liens qui nous unissent. Tu es le seul vampire en qui je puisse avoir confiance. »

« Comme je place ma confiance en toi avec le secret de mon élixir, » dit gravement Lameth. « Si les autres apprenaient son existence, nous subirions tous les deux la Mort Ultime. En particulier s'ils découvrent que j'avais à peine assez d'ingrédients pour deux doses. Mon destin est entre tes mains. Comme tu l'as dit, nous sommes liés l'un à l'autre. Tu peux me confier n'importe quel secret, aussi noir fut-il. »

« Je veux être libre, » dit Anis. « Libre, non seulement de cette soif de sang inextinguible qui menace ma raison, mais également des chaînes qui m'attachent à celui qui m'a faite ainsi, mon sire. Moi qui fut jadis la fille du roi de la plus grande ville du monde, je ne saurais tolérer d'être la servante de quiconque. Je dois briser mes liens. Celui qui commande à ma volonté doit périr. »

« Tu trames la mort de Brujah ? » murmura Lameth, abasourdi. « Impossible. Tu ne pourras jamais l'approcher d'assez près pour accomplir ton forfait. Il n'a confiance en personne. »

« Faux, » dit Anis. « Il fait confiance à son premier enfant, son favori. *Troïle*. »

Lameth la dévisagea avec stupéfaction. « Troïle voue une véritable adoration à Brujah. Il traite son sire comme un demi-dieu. »

« Même les demi-dieux peuvent être détruits, » dit Anis avec un petit sourire supérieur. « Peut-être Troïle vénère-t-il son maître, mais il se consume d'amour pour moi. Et la passion l'emporte sur la loyauté, mon amour. La passion oblitère toute raison. Troïle m'appartient. »

Lentement, sensuellement, Anis fit remonter ses mains entre ses seins, les prenant en coupe au creux de ses paumes. Ses yeux flamboyaient.

« Bientôt, très bientôt, mon amant essaiera de tuer Brujah. S'il y parvient, je serai libre. S'il échoue, il y a d'autres vampires à séduire. Beaucoup d'autres. »

« Si Troïle boit le sang de Brujah, il deviendra de la troisième génération. »

« Peu m'importe, » dit Anis en riant. « Connaissant Troïle, il sera tellement accablé de culpabilité après coup qu'il s'enfuira à jamais de la Deuxième Cité. Le pouvoir ne signifie rien pour ce genre d'idéalistes naïfs. C'est sans importance. Troisième génération ou non, ma marque est sur lui. Maintenant et pour toujours. »

« Tu es folle, » dit Lameth. « Magnifiquement folle. Et pourtant, bien que je remette en cause les méthodes que tu emploies, je comprends parfaitement ton sentiment d'emprisonnement. Asshur ne demande rien de moi, mais malgré tout je renâcle sous son joug. Si je pouvais me débarrasser de mon sire, je n'hésiterais pas. »

« Trouve un pion à manipuler, » dit Anis. « Reste dans l'ombre, hors de vue, toujours. Laisse ton agent prendre les risques et subir les conséquences en cas d'échec. Chaque fois que c'est possible, lie-le par le sang avant d'agir et n'oublie pas de lui ordonner d'oublier ton rôle dans l'affaire. »

« Tu es une comploteuse consommée, » fit Lameth admirativement.

Anis se pressa contre lui. « Tu es le seul qui signifie quelque chose pour moi, Lameth. Comme il en était dans la vie, il en va dans la mort. Assiste-moi dans mon entreprise. Aide-moi à saper la troisième génération. Ensemble, nous pouvons régner sur le monde. »

Tendant le bras vers le récipient qui contenait l'élixir, Lameth remplit deux coupes avec le liquide ténébreux. « Bois, » ordonna-t-il. « Cette potion détruira la soif mauvaise en nous. Bois et nous pourrons discuter de l'avenir. »

McCann rêvait... L'homme en noir sourit.

« Ainsi les clans font officiellement la paix avec les Giovanni à dater de cette nuit ? »

« Exactement comme vous l'aviez escompté, » répondit son compagnon, dont les traits basanés et les vêtements sombres trahissaient l'assassin Assamite. « Ils acceptent l'inévitable. Augustus Giovanni a été reconnu comme un Caïnite de la troisième génération

ayant remplacé Asshur par diablerie. Les infants vénitiens ont été reçus officiellement dans la Famille, leur clan prenant la place des Enfants d'Asshur. »

L'homme en noir acquiesça du chef. « Même les morts-vivants se lassent après plusieurs siècles de guerre. Je m'étonne seulement qu'il ait fallu si longtemps aux chefs de clans pour reprendre leurs esprits. Quelle est la substance de l'accord ? »

« Les Giovanni ont accepté de continuer à s'occuper des affaires de la Famille. Ils ont juré sur Caïn de rester neutres dans toutes les disputes de clans. Et ils ont renoncé à traquer les quelques Enfants d'Asshur survivants. »

« Attendu qu'ils les ont pratiquement tous exterminés jusqu'au dernier, le marché n'a pas dû leur sembler trop douloureux, hein ? » L'homme en noir rit. « Les Giovanni ont obtenu la paix et la reconnaissance qu'ils désiraient en échange d'une poignée de promesses qui ne leur coûtent rien. »

« Ils ont juré sur Caïn, » protesta l'Assamite. « Ils n'oseraient pas rompre ce serment. »

« J'appartiens à la Famille depuis plus d'un millénaire, » dit l'homme en noir solennellement. « Au cours de cette période, j'ai vu rompre des milliers de serments, des centaines de pactes, des millions de promesses. Nous autres vampires ne sommes pas meilleurs que la graine dont nous sommes issus. L'humanité n'a jamais su honorer sa parole. Pourquoi la Famille le ferait-elle ? »

« Alors les Giovanni ont menti ? »

« Ils observeront une neutralité de façade, » dit l'homme en noir. « En tant que nécromanciens, ils s'intéressent davantage aux défunts qu'aux vivants. Ou aux morts-vivants. Je doute qu'ils fassent grand-chose de nature à contrarier les autres clans. Leur jeu est un jeu d'observation et d'attente. Mais ce qu'ils trament au bout du compte pour la Famille et le bétail est un mystère auquel je préfère ne pas songer. »

« Vous vous faites des idées, » dit l'Assamite. « Les Giovanni sont trop peu nombreux pour jamais constituer une menace. Ils gaspillent leur énergie dans le commerce et la finance. Comme si l'argent pouvait avoir de l'importance pour des vampires. »

« Personne au conclave ne s'est préoccupé de savoir quel vampire avait stupidement Étreint Augustus Giovanni ? Ou pourquoi il en avait pris le risque ? » demanda l'homme en noir.

« La question n'a même pas été soulevée. Il est inutile de vous soucier de lui. L'imbécile a payé son arrogance de sa vie et de son sang. Il n'aurait jamais dû se mesurer à un nécromancien. »

« Peut-être n'en a-t-il pas eu le choix, » dit l'homme en noir. « Peut-être n'a-t-il pas eu le moindre choix. »

Et Lameth, dont l'homme en noir était la voix et les oreilles, eut un sourire de satisfaction.

McCann se réveilla...

Il faisait noir dehors. Une autre nuit était entamée. Il était temps pour lui d'enfiler ses vêtements et de se mettre en route. Le Prince voulait le voir au club. Peut-être Vargoss aurait-il du nouveau au sujet de la Mort Rouge. Ou de la mystérieuse Rachel Young, la goule dont le véritable maître était source de multiples interrogations.

Bien qu'il fut totalement réveillé, McCann était encore troublé par ses rêves. Les deux conversations avaient eu lieu plusieurs siècles en arrière. Il semblait extrêmement curieux qu'il repense aux deux au cours de la même nuit. McCann se sentait mal à son aise, nerveux. Il soupçonnait que des pouvoirs dépassant son entendement étaient en train de manipuler son esprit. Ce n'était pas une pensée agréable.

C'est alors qu'il remarqua un petit paquet sur la table de chevet à côté de son lit. Ses yeux s'écarquillèrent de surprise. Le paquet ne se trouvait pas là lorsqu'il s'était couché. Mentalement, il vérifia les défenses protégeant sa maison. Toutes étaient intactes. Aucune ne montrait le moindre signe d'interférence. Et cependant, le paquet apportait la preuve tangible que quelqu'un s'était introduit chez lui pendant son sommeil.

McCann déplia précautionneusement les coins de l'emballage. À l'intérieur se trouvaient les lettres et les papiers de son bureau. Sur le dessus s'étaient les photos de Russie du Tremere.

Il n'y avait pas de message. Ça aurait été inutile. Posé sur les photos scintillait un unique sequin vert.

Washington, DC – 12 mars 1994

D'ordinaire, une ville de la taille de la capitale de la nation aurait pu accueillir une douzaine de vampires confortablement. Toutefois, plus de dix millions de touristes visitaient la métropole chaque année. Ce gigantesque afflux de sang neuf, ainsi qu'une population en perpétuel renouvellement du fait des recrutements et des renvois politiques, permettaient à plusieurs douzaines de vampires de vivre dans l'aisance dans la ville et les banlieues environnantes.

La nuit dernière, la Mort Rouge avait réduit ce nombre de deux. Ce soir, Makish se préparait à poursuivre dans cette voie. Observant les instructions de son macabre employeur, l'Assamite entendait effacer plus du quart des vampires habitant Washington. C'était un plan ambitieux, mais Makish aimait les défis. La Mort Rouge avait proposé une prime progressive pour chaque vampire éliminé. Plus il tuerait, plus grosse serait la récompense par Mort Ultime. Ce soir, Makish se sentait particulièrement gourmand. Et mortel.

Le Deadlands était un club privé pour hommes du quartier d'Anacostia. Il était situé à l'est du fleuve Anacostia, dans l'un des pires secteurs de Washington. On ne se rendait pas au Deadlands sans un garde du corps. Pas plus qu'on n'essayait d'y entrer sans une invitation.

Le propriétaire de rétablissement était un vampire du clan Toréador de la huitième génération du nom de John Thompson. Il avait vécu dans cette ville, sous une douzaine de noms différents, pendant plus d'un siècle. En cheville avec les gros bonnets les plus corrompus de la capitale, Thompson n'épargnait rien pour satisfaire les caprices les plus décadents de la clientèle exclusive de son établissement.

Aucune demande n'allait trop loin pour les habitués du Deadlands. Sexe et drogue étaient la norme. Des orgies avaient lieu chaque soir. Sadisme, tortures et même sacrifices rituels pouvaient se pratiquer – pour un prix en conséquence. Plus d'une augmentation d'impôts avait été votée pour aider à payer le tarif de Thompson pour quelque requête impossible d'un membre du Congrès.

Makish était, à sa propre manière tordue, un individu hautement moral. Il considérait Thompson comme un intermédiaire indispensable mais malheureux entre les mondes des vivants et des morts-vivants. Pour garantir leur sécurité, les vampires devaient s'assurer une emprise sur quelques personnalités importantes du gouvernement.

Makish acceptait cela. L'assassin, cependant, jugeait extrêmement vulgaire l'appel incessant qui était adressé aux plus bas instincts des politiciens. Selon lui, de tels actes plaçaient la Camarilla au même niveau que le Sabbat exécré. L'élimination de Thompson promettait d'être un acte artistique des plus gratifiants.

L'Assamite arriva au Deadlands peu après une heure du matin. Accroché à sa ceinture pendait un grand sac noir. À l'intérieur se trouvaient les outils spéciaux dont il aurait besoin pour cette mission. Et pour les suivantes.

Makish était déjà d'excellente humeur. Trois agresseurs lui étaient tombés dessus sur le chemin du club. Avant d'attaquer, ils avaient stupidement émis plusieurs remarques désobligeantes sur la couleur de sa peau et la nature de ses ancêtres. C'avait été une grossière erreur d'appréciation de leur part. L'Assamite les avait étranglés tous les trois avec leurs propres entrailles. Makish avait considéré l'expression d'incrédulité horrifiée qui s'était lue dans leur regard, au moment d'étouffer, comme une rétribution suffisante pour l'affront fait à sa dignité.

Très satisfait de lui-même, il surveilla l'entrée du club. Comme il s'y attendait, une demi-douzaine de goules gardaient l'entrée. Elles déployaient la force nécessaire pour protéger le Deadlands à la fois contre les visiteurs indésirables et contre les truands du quartier. Toutes étaient bâties comme des professionnels du football américain et chacune d'elles portait bien en vue un fusil automatique AK-47. Aucune patrouille de police ne s'aventurerait dans ce secteur de la capitale. Aucune n'aurait osé.

Makish sourit et secoua la tête. Comme de trop nombreux vampires, Thompson était devenu négligent. Il se croyait invulnérable. Traiter avec des humains ordinaires avait émoussé le tranchant de son esprit. Les goules étaient plus fortes, plus rapides et plus meurtrières que les simples mortels. Cependant, elles ne pouvaient imaginer ou se figurer ce qu'un vampire vraiment puissant est capable de faire lorsqu'il est provoqué. Elles n'étaient pas de taille contre un assassin Assamite. En particulier, cet assassin Assamite. Une attaque frontale prendrait trop longtemps et laisserait à Thompson une chance de s'échapper. Mais il y avait plus d'une manière de s'introduire dans une forteresse. N'importe quelle forteresse.

Penser était agir pour Makish. Se déplaçant à une vitesse éblouissante, il passa dans un immeuble abandonné à deux porches du club. Il ne lui fallut que quelques secondes pour atteindre le toit. Il était au même niveau que celui de l'immeuble voisin. D'un bond léger, il franchit l'espace entre les deux. Le club était à moins de dix mètres. Pas un instant les goules ne relevèrent la tête.

Étendant ses perceptions, Makish inspecta le toit de sa

destination. L'ancienne bâtisse victorienne avait été reconstruite et renforcée lorsqu'elle avait été transformée en club pour hommes. Le Deadlands comptait diverses alarmes et détecteurs de mouvement intégrés dans la toiture et les pignons. En revanche, il n'y avait pas de garde en chair et en os pour le surveiller. C'était tout ce que Makish avait besoin de savoir.

Planant comme une chauve-souris, il couvrit les dix mètres qui séparaient les deux bâtiments d'un seul bond puissant. Les senseurs n'enregistrèrent rien d'inhabituel. L'Assamite les avait mentalement figés dans leur position présente. Makish possédait d'incroyables pouvoirs sur la technologie.

La surface de bois et de briques du toit était doublée par en dessous d'une épaisseur d'acier. L'Assamite s'en fichait. Une fois encore, il balaya le dernier étage de l'immeuble à la recherche d'occupants. Il n'y avait que deux mortels engagés dans un acte de passion. Il doutait qu'ils remarqueraient seulement son entrée.

Durcissant ses doigts jusqu'à leur donner la consistance du diamant, Makish plongea les mains dans le toit. Comme des balles, ses doigts s'enfoncèrent dans l'acier mince et le déchirèrent. Sans effort, l'assassin ferma les poings et tira, arrachant la portion de toit comme un morceau de carton. Créer un accès était plus facile que de se frayer un chemin à travers une entrée existante. Sans un bruit, Makish se laissa glisser dans le club, le sac noir battant contre sa hanche.

Il se trouvait au quatrième et dernier étage. Thompson était deux étages plus bas, en train de discuter affaires avec deux clients potentiels. Pressé par le temps, Makish ne pouvait pas s'embarrasser de subtilité. Il ne comptait laisser aucun survivant à ses attaques. Il n'aimait guère tuer des témoins innocents, mais ces dignes législateurs pouvaient difficilement être considérés comme tels. Leur élimination était probablement un service à rendre à leurs électeurs.

Derrière lui, une femme hurla. Makish fit volte-face. Il avait momentanément oublié les deux mortels qui s'accouplaient dans la chambre du fond. Une jeune femme, assez séduisante et extrêmement nue, se tenait au centre du couloir, une expression horrifiée sur le visage, hurlant comme une hystérique de toute la puissance de ses poumons. Son compagnon n'était visible nulle part.

Un rapide examen de ses pensées révéla que l'homme, un politicien âgé, s'était brusquement effondré au plus fort de son plaisir. La femme, une entraîneuse de haut vol, était partie à la recherche d'une assistance médicale. Au lieu de trouver de l'aide, elle avait découvert Makish en train de descendre du trou dans le toit.

« Toutes mes excuses, » dit Makish avec regret en frappant sèchement la femme à la tempe. Le coup lui fendit le crâne et elle s'écroula au sol dans une mare de sang.

Traînant le cadavre avec lui, Makish passa dans la pièce dont la femme était sortie. Le sénateur gisait sur le lit, se tenant la poitrine, luttant pour respirer. Il avait fait un infarctus de gravité moyenne. Assez pour le terrasser, mais pas pour le tuer. Makish termina le travail en lui arrachant le cœur. Négligemment, il jeta le corps de la femme en travers de celui du politicien. Unis dans la vie, il semblait juste qu'ils le soient dans la mort.

Des alarmes, activées par les hurlements de la fille, résonnaient à travers tout l'immeuble. L'assassin ne se donna pas la peine d'user de ses disciplines mentales pour les faire taire. Il préférait opérer au milieu d'un léger chaos. La confusion le servait bien.

L'esprit concentré sur la position de Thompson, Makish dévala les escaliers vers les étages inférieurs. Trois goules armées de fusils se précipitaient à sa rencontre.

« Par là, vite, » cria l'assassin. Frissonnant d'émotion, il pointa un index tremblotant vers la porte de la pièce qu'il venait de quitter. « Le sénateur, je vous en prie. Il a l'air très mal. Je crois qu'il est en train de mourir. »

Les goules le dépassèrent au pas de charge. Et moururent la gorge arrachée par trois gestes rapides de l'assassin.

Ses mains sombres couvertes de sang, Makish reprit sa descente. Il espérait qu'il n'y aurait pas d'autres interruptions. Il n'y en eut pas. Il trouva Thompson encore dans son bureau, en train de dire à ses invités qu'il n'y avait aucune raison de paniquer.

Se glissant dans la pièce, Makish hocha poliment la tête à l'adresse des deux membres du Congrès et leur broya le crâne à en faire de la pulpe. Thompson, petit homme trapu avec une énorme moustache en guidon de vélo, le regarda béant de stupeur.

« Qui-qui êtes-vous ? »

« J'apporte la justice, » dit l'assassin, conscient que des caméras vidéos et des magnétophones dissimulés enregistraient ses moindres mots et gestes. Son discours quelque peu ampoulé provenait directement de la Mort Rouge. « Voilà de trop nombreuses années que votre présence dans cette ville offense le Sabbat. Cette nuit, cette insulte prend fin. »

« Non ! » cria Thompson, s'appuyant contre le mur derrière son fauteuil. Bien que choqué par la scène à laquelle il venait d'assister, il était encore maître de ses émotions. Ses pensées révélèrent l'existence d'un bouton sous son bureau, déjà pressé, faisant accourir les goules de l'entrée principale. Ainsi que celle d'un passage secret dissimulé derrière le mur, à moins d'un mètre sur sa droite. « Nous pouvons passer un marché. Parole. Nous pouvons passer un marché. »

Makish joua un instant avec l'idée de laisser Thompson s'échapper par le passage, ce qui prolongerait la chasse de quelques minutes.

Voilà qui séduisait son sens de l'ironie. Mais les affaires étaient les affaires et il avait de nombreux autres meurtres à effectuer cette nuit. L'art devait parfois être sacrifié au pragmatisme.

Plongeant la main dans son sac noir, Makish en sortit un pieu en bois de quarante cinq centimètres de long. Thompson hurla de terreur en le voyant. Ses doigts volèrent vers le panneau secret mais ne l'atteignirent jamais. Makish bougea à la vitesse de l'éclair. D'une poussée de ses deux mains puissantes, il enfonça le pieu dans le cœur de Thompson. Les yeux glacés d'horreur, Thompson s'écroula au sol.

Contrairement à la croyance populaire, un pieu en bois n'était pas mortel pour un vampire. En revanche, il le paralysait jusqu'à ce qu'il soit retiré. Thompson n'était pas blessé, seulement immobilisé. Ce qui était exactement ce que Makish voulait.

Du sac à malices de l'assassin sortirent un large rouleau de bande adhésive et un petit appareil circulaire de cinq centimètres de diamètre. Mentalement, l'assassin coupa tous les appareils d'enregistrement du bureau. Il préférait ne pas sortir ses joujoux au vu et au su de la Camarilla ou du Sabbat. Son penchant pour la Thermit était bien connu. Le meurtre à l'explosif était l'expression artistique favorite de Makish.

« Ouvrez grand, s'il vous plaît, » dit poliment Makish, avant d'enfoncer la boule de force dans la bouche de Thompson. Un fil léger reliait l'appareil au pieu enfoncé dans la poitrine du vampire. Soigneusement, Makish enroula l'épaisse bande adhésive autour de la bouche et du torse de sa victime. Renforcée par des filaments de fibre optique, la bande était pratiquement indestructible. On ne pouvait la déchirer, seulement la dérouler. L'enlever réclamerait des heures d'effort pénible. Ôter le pieu, par contre, serait beaucoup plus facile.

« Vos goules ne devraient pas tarder, » déclara Makish avec gaieté. « En vous voyant ainsi cloué au sol, ils penseront immédiatement à retirer la cause de votre infortune. Vous ne serez pas en mesure de les en dissuader. Malheureusement, en ôtant le pieu, ils déclencheront la mise à feu de ce joujou dans votre bouche. Il s'agit d'une bombe Thermit de petite taille, mais extrêmement puissante. Le feu qui en résultera devrait réduire votre corps en cendres en quelques secondes. Les couleurs seront spectaculaires. Ce sera une magnifique conclusion à votre existence. »

Ramassant son sac, Makish posa le pied dans le passage secret. C'était une voie d'évasion plus rapide, plus commode que le retour par le toit.

« Au revoir, » dit-il à un Thompson incapable de remuer. « Merci pour votre coopération. Profitez bien de vos derniers instants. »

L'explosion fut si forte que Makish l'entendit à deux pâtés de maisons du Deadlands. Il hocha la tête avec satisfaction. Décidément,

la soirée commençait bien.

Saint-Louis – 13 mars 1994

Le Prince tint son conseil de guerre à son bureau à l'arrière du Club Diabolique. Étaient présents Vargoss, Flavia, McCann, un Brujah de la neuvième génération nommé Darrow, et un Nosferatu de la huitième génération connu seulement sous le nom de « Sale Gueule », pour des raisons évidentes.

Darrow, qui roulait en Harley, aimait s'habiller en cuir noir, et portait des tatouages sur une grande partie de son corps, était le conseiller politique du Prince. En dépit de son apparence, Darrow n'était pas un rebelle. Il avait passé l'essentiel de sa vie à servir comme officier dans l'armée britannique. Il avait participé à bon nombre des grandes campagnes du XIX^e siècle et c'était un vétéran de centaines de batailles. Il faisait entendre la voix posée de la raison, et ne craignait pas de contredire le Prince lorsque Vargoss avait tort.

Personne à Saint-Louis ne savait grand-chose du passé de Sale Gueule. Mesurant plus de deux mètres dix, maigre comme un chardon, il vivait dans cette ville depuis plus longtemps que n'importe quel autre vampire. Son visage sortait tout droit d'un dessin animé de Gahan Wilson – de grands yeux globuleux, un nez rond minuscule, une large bouche plantée de crocs jaunâtres, et des oreilles qui portaient comme des antennes de part et d'autre de son crâne. Ses traits grotesques le faisaient toujours passer pour un idiot. Il était loin de l'être. Le Nosferatu possédait une incroyable mémoire des noms, des dates et des faits. Comme beaucoup de membres de son clan, il ne vivait que pour réunir et transformer des données brutes en informations utilisables. Il faisait office de chef du renseignement auprès du Prince.

« La Mort Rouge a frappé à trois nouvelles reprises en Amérique la nuit dernière, » dit Vargoss, appuyant ses bras sur son bureau. Il était de toute évidence préoccupé. Ses yeux troublés fixaient le trio qui lui faisait face. Dans son dos, vigilante comme toujours, se tenait Flavia. Elle n'était plus vêtue de cuir blanc, mais en noir. Et pour la première fois depuis des décennies, elle était seule.

« D'après les rapports que j'ai reçus dans la dernière heure, elle s'est encore manifestée, en Europe, pendant que nous dormions. Il y a eu cinq morts à Paris dans une réception au Louvre. Et deux de plus à Marseille au cours d'une réunion du clan Ventrue. Au total, elle a envoyé trente-cinq vampires à la Mort Ultime. »

« Six apparitions en vingt-quatre heures ? » dit McCann. « Notre ami spectral voyage à une vitesse effrayante. »

« Sommes-nous certains qu'il s'agit de la même garce ? » demanda Darrow, exprimant les propres soupçons du détective. « Cette trombine sanglante qu'elle se trimbalait était sacrement reconnaissable. Peut-être était-elle conçue pour attirer l'attention, non ? N'importe quel vampire apte à sculpter la chair pourrait réarranger ses traits à l'image de ce masque grotesque. Au lieu d'avoir affaire à une seule Mort Rouge, nous sommes peut-être en face de plusieurs. Peut-être une meute entière du Sabbat qui aurait passé un pacte avec un démon. »

« Dans la même ligne de raisonnement, êtes-vous convaincus que la Mort Rouge était un vampire ? » demanda McCann. Le détective avait hâte d'établir la véracité de certains faits qu'il connaissait déjà.

« Cette abomination faisait partie de la Famille, » dit Vargoss avec colère. « Mon esprit a touché le sien lorsque je lui ai ordonné de s'arrêter. Le sang appelle le sang, McCann. La Mort Rouge sortait sans aucun doute des rangs des Damnés. »

« Un vampire composé de flamme, » dit McCann. « C'est incroyable. Existe-t-il une telle discipline ? »

« Aucune qui soit pratiquée au sein de la Camarilla, » dit Sale Gueule. Sa voix haut perchée couinait comme celle d'un personnage de dessin animé.

« Darrow a raison, » déclara Vargoss. « La Mort Rouge est un membre du Sabbat. Ces adorateurs du démon se moquent du pouvoir des flammes. Un de leurs rituels sacrés, la Danse du Feu, les conduit à sauter et à danser autour d'un brasier funéraire. »

« Désolé, » dit McCann, « mais je n'accepte pas ce genre de déductions. Je suis un détective, vous vous souvenez ? Soyons un peu logiques. Bondir au-dessus d'un feu de la Saint-Jean n'est pas du tout la même chose que de laisser des traces de pas fumantes sur le sol. Je ne suis pas en train d'écarter la possibilité d'une implication du Sabbat. Je me demande juste pourquoi il n'a jamais utilisé cette méthode d'attaque particulière auparavant. La guerre entre le Sabbat et la Camarilla dure depuis plus de cinq cents ans. Pourquoi cacher la Mort Rouge jusqu'à maintenant ? Cette histoire doit être plus complexe qu'il n'y paraît. »

« McCann soulève un point important, » dit Darrow. « Ces saloperies d'attaques n'ont aucun sens. Habituellement, le Sabbat passe des années à organiser une Croisade quand il veut s'emparer d'une ville. Nous connaissons tous la procédure. Il envoie d'abord ses espions. Puis il place des traîtres dans le conseil local des anciens. Viennent ensuite des efforts de révélation de la Mascarade au travers de meurtres et d'actions terroristes soigneusement planifiés. Et c'est là,

dans le chaos qui s'ensuit, que le Sabbat attaque en force, exterminant tous les vampires qu'il ne réussit pas à convertir à sa cause. Il n'y a pas de place pour la Mort Rouge dans ce type de plan. »

« Peut-être le Sabbat a-t-il fini par mettre au point une nouvelle stratégie pour remplacer ses anciennes méthodes, » dit Sale Gueule. « Pourquoi gaspiller du temps et des efforts dans une Croisade lorsque la Mort Rouge peut éliminer tous les anciens d'une ville en une seule nuit ? »

« Ça paraît génial, » dit McCann, « sauf que ce n'est pas ce qui s'est passé. Le Prince n'a pas été effacé. Saint-Louis n'a pas été envahie par des membres du Sabbat avides de consolider leur emprise. Vous voyez ce que je veux dire ? La Mort Rouge a tué quelques vampires. La plupart des victimes étaient d'une génération tardive. Son attaque a réduit légèrement la population. Pour le reste, rien n'a changé. »

« Oh, bordel, » dit Darrow en faisant la grimace. « Nous avons totalement ignoré la question la plus importante de toutes. Pourquoi la Mort Rouge a-t-elle frappé ici en premier lieu ? Sauf votre respect, mon Prince, Saint-Louis n'est pas une cible primordiale pour le Sabbat. Du moins, pas selon les rapports de nos agents. Il a les yeux fixés sur des villes plus grosses, plus importantes. Qu'avons-nous de tellement spécial qui ait attiré l'attention de ce monstre de feu ? »

« Il n'y a pas d'offense, Darrow, » dit Vargoss. « J'apprécie votre franchise davantage que n'importe quelle flatterie. Et votre argument est valable. Tout ce que je peux dire d'après les discussions que j'ai eues avec d'autres anciens de la Camarilla, la première apparition de la Mort Rouge la nuit dernière a bel et bien eu lieu dans ce club. Pourquoi ? »

McCann pensait connaître la réponse. Cependant, il n'avait nullement l'intention d'annoncer que la Mort Rouge s'était rendue au club pour lui. Cela souleverait des questions qu'il évitait soigneusement depuis des siècles. Il était temps d'orienter la conversation dans une autre direction.

« N'oubliez-vous pas Tyrus Benedict ? » demanda le détective. « Peut-être la réponse à votre question est-elle liée à sa visite. »

« Le sorcier Tremere, » dit Vargoss. « Naturellement. Je n'y pensais plus. » Le Prince fronça les sourcils. De la poche de son veston, il sortit plusieurs rouleaux de fax. « J'ai envoyé un message à Vienne tard dans la nuit d'hier, au sujet de monsieur Benedict et de sa mission. Cette réponse d'Etrius en personne est arrivée pendant mon sommeil. »

McCann, versé dans l'histoire et l'organisation des Tremeres, reconnut immédiatement le nom du chef officiel du Conseil Intérieur des Sept. Etrius était le gardien de Tremere, le fondateur du clan de sorciers morts-vivants du même nom. Le vampire lui-même gisait,

plongé dans la torpeur, dans son sarcophage de pierre au fond des catacombes de Vienne. D'étranges rumeurs couraient sur l'état du corps de Tremere. Des rumeurs qu'Etrius se refusait à confirmer ou à nier.

« Le sorcier, un bâtard froid et impitoyable comme tous ceux de son clan, exprime peu de regrets pour la mort de Benedict. En revanche, il se montre extrêmement intéressé par la Mort Rouge. Et par son contrôle sur le feu. »

« Pas étonnant, ça, » dit Darrow. Comme la plupart des vampires, il redoutait et se méfiait des Tremeres. Bien qu'ils protestassent avec vigueur être des membres loyaux de la Camarilla, tout le monde savait que les sorciers travaillaient à leurs propres fins. Et ils gardaient leurs plans pour eux. « Ces démons donneraient n'importe quoi pour le pouvoir de la Mort Rouge ! Ils l'utiliseraient probablement pour nous rayer de la carte. En se moquant de nous tout au long pour leur avoir fourni l'information ! »

Vargoss acquiesça. Le peu de confiance qu'il accordait aux Tremeres s'était évanoui lorsque son plus proche conseiller, Mosfair, s'était retourné contre lui quelques mois auparavant. Seule l'intervention de McCann avait sauvé le Prince de l'ultime trahison. Le détective n'avait jamais révélé que Mosfair agissait en réalité pour le compte du Sabbat, non pour celui de son clan. McCann n'appréciait guère voir des alliances se nouer entre grandes lignées de la Famille. Et il faisait tout ce qui était en son pouvoir pour les faire capoter.

« Toutefois, la deuxième page du message me paraît particulièrement intéressante. Etrius y indique que Benedict était simplement chargé d'exprimer des excuses personnelles pour la transgression de son frère de clan, Mosfair. Il n'avait emporté avec lui aucun document relatif aux Nictuku ou aux récents événements de Russie. »

Le Prince marqua une pause, jouissant de toute évidence de la stupéfaction qui se lisait sur le visage de ses conseillers. Vargoss avait un penchant prononcé pour les effets de manche. « Plus encore, Etrius affirme que, bien que Benedict ait fidèlement relaté les éléments de base du mystère, aucun des Tremeres envoyés en Russie enquêter sur le problème soviétique n'est jamais revenu. Le nom d'Armée de la Nuit ne signifie rien pour lui. Et il ne sait rien de quelconques photos. »

« Vous parlez d'un bordel, » déclara Darrow. « Croyez-vous ce lâche-bottes de sorcier, mon Prince ? Il est peut-être en train de mentir. »

« Qui peut connaître la duplicité des Tremeres ? » fit Vargoss. « J'ai l'impression, cependant, d'après le ton de sa lettre, qu'Etrius a été profondément troublé par mes révélations. Il me presse de lui transmettre, mot pour mot, tout ce que Benedict a pu dire au sujet de

la Baba Yaga. »

« C'était à prévoir, » dit Darrow. « Ces Tremeres détestent les surprises. »

« Selon les anciennes légendes de mon clan, » dit Sale Gueule, « la Sorcière de Fer était la plus grande magicienne du monde. Elle faisait partie des Nictuku, ces monstres créés par Absimiliard, le premier Nosferatu, aux jours de sa folie. Ses pouvoirs rivalisaient avec ceux de Lameth, le Messie Ténébreux. »

« Il semblerait que quelqu'un soit intervenu sur les pensées de Benedict au cours de son voyage depuis Vienne, » intervint précipitamment McCann. Il avait hâte de changer à nouveau de sujet. « Pas étonnant que cette notion perturbe Etrius. La manipulation de l'esprit d'un sorcier n'est pas à la portée de n'importe quel amateur. »

« J'avais demandé à Sale Gueule de reconstituer le trajet de Benedict, » dit Vargoss. Le Prince tourna son attention vers le Nosferatu. « Qu'avez-vous appris ? »

« Remonter la piste du sorcier s'est avéré quelque peu difficile, » dit Sale Gueule. « Il a employé des moyens de transport peu conventionnels. Pourtant, après de nombreuses recherches, j'ai pu vérifier que Benedict est arrivé à Washington, DC, il y a trois nuits de cela. J'ai essayé de contacter ce soir ma source de renseignements habituelle dans la capitale, mon ami Amos, mais en vain. Je n'ai reçu aucune réponse au sujet des activités du Tremere sur place. Ni à aucune autre de mes questions. »

« Il y a *trois* nuits, » répéta McCann. « Et Benedict n'est arrivé ici qu'hier soir. Ce qui nous laisse une nuit entière dans le flou. »

« Le Sabbat possède un avant-poste à Washington, » dit Vargoss. « Il désire ajouter la capitale à son empire. »

« La capitale est entre les mains de la Camarilla, » répliqua Darrow. « Les Tremeres y sont fortement représentés. Leur Pontifex est Peter Dorfman, et il est très ambitieux. Pour ce que nous en savons, Benedict a parfaitement pu recevoir de nouvelles instructions d'un membre de sa lignée pendant qu'il était là-bas. Il existe une rivalité féroce entre Dorfman et d'autres anciens des Tremeres. Meerlinda, chef de la branche américaine du clan, les dresse les uns contre les autres pour s'assurer le contrôle absolu de la lignée. Par ailleurs, elle et Etrius complotent chacun de son côté pour prendre la tête de la totalité du clan. C'est un joyeux bordel, et tout est possible. »

« C'est bien mon avis, » dit Vargoss. « Nous avons besoin d'un agent pour enquêter personnellement sur la situation à Washington. C'est la seule manière pour nous d'apprendre la vérité. »

Tous les yeux se braquèrent sur McCann. Le détective rit.

« Pourquoi ai-je l'impression d'avoir été choisi ? »

Vargoss sourit. « Vous constituez un choix évident, McCann. Étant

détective et mortel, vous possédez tous les talents nécessaires pour découvrir les faits. Et vous pouvez opérer en plein jour, quand les vampires sont réduits à l'impuissance. »

« Ouais, et j'ai mes pouvoirs de mage pour me protéger, » dit McCann. « Non pas qu'ils me serviront à grand-chose si je tombe sur la Mort Rouge. Je suppose que vous êtes disposé à mettre le prix pour cette expédition de reconnaissance ? »

Vargoss éclata de rire. « Ce qui me plaît chez vous, McCann, ce sont vos manières franches et sans détours. Après ces perpétuels mensonges et demi-vérités, il est bon d'entendre une vraie et sincère avidité. » Le seigneur vampire hocha la tête. « Vous serez généreusement dédommagé pour votre temps et votre peine. »

Inopinément, Flavia se pencha en avant et chuchota quelques mots à l'oreille du Prince. Vargoss fronça les sourcils, puis se leva de table.

« Excusez-moi. Je reviens dans un instant. »

Le Prince quitta la pièce, suivi de son garde du corps. McCann avait à peine distribué à Darrow et à Sale Gueule une deuxième main de gin rummy quand ils revinrent tous les deux.

« Notre plan est légèrement modifié, » annonça le Prince en s'asseyant. Flavia regagna sa position à sa droite. « Vous partez toujours pour Washington, McCann. Mais vous n'y allez pas seul. Flavia va vous accompagner. »

« Quoi ? » demanda le détective. « Quoi ? »

« Flavia m'a convaincu qu'un humain seul, même un mage, ne pourrait pas faire face à une attaque concertée d'une meute du Sabbat. En particulier si la Mort Rouge est impliquée. Par ailleurs, Flavia a des contacts avec d'importants chefs de la Camarilla de la ville. Je suis obligé de le reconnaître. Elle a raison. Vous avez besoin de protection et d'introductions. Et elle est la seule vampire qui soit capable de vous procurer les deux. Darrow prendra sa place à mes côtés en son absence. »

« Je travaille seul, » dit McCann, se sentant pris au piège.

« Pas dans cette affaire, » dit Vargoss, d'une voix qui ne souffrait aucune contradiction. À côté de lui, les lèvres de Flavia tressaillirent en une amorce de sourire. « Ne provoquez pas ma colère, McCann. Vous allez découvrir la vérité au sujet de Tyrus Benedict. Et Flavia couvrira vos arrières. »

« C'est vous le patron, » dit McCann, s'inclinant devant l'inévitable. « Le voyage promet d'être intéressant. »

Flavia acquiesça. Sensuellement, elle se purlécha la lèvre supérieure avec la langue. McCann fit la grimace. Elle lui retourna un clin d'œil.

Paris – 14 mars 1994

Paris est une ville pleine de mystères. Prenez, par exemple, les lignes d'alimentation électriques menant aux fondations de la cathédrale de Notre-Dame. Il n'existe aucun plan montrant pourquoi ces câbles se trouvent là, ou encore où ils conduisent. Ils amènent du courant quelque part sous la cathédrale. Comme personne ne s'en plaint, les responsables de la mairie se gardent bien d'y mettre le nez. La politique, comme dans l'administration de la plupart des grandes villes, consiste à dire, tant que ça marche, ne changez rien.

Une autre énigme de Paris est le vaste réseau de galeries souterraines qui perce le sous-sol de la ville comme un gruyère. Enterrés à plus d'une centaine de mètres de profondeur, ces tunnels ne résultent d'aucun projet d'urbanisme connu. Inaccessibles, de mémoire publique ils n'ont jamais été explorés. Savoir qui les a construits, et quand, fait l'objet de spéculations permanentes au sein des ingénieurs de la ville. Les rares documents du XVIII^e siècle encore existants indiquent que les galeries étaient déjà en place à cette époque. La thèse officielle affirme que les couloirs sont les vestiges d'une forteresse souterraine bâtie pendant l'occupation romaine de la région. L'explication est ridicule, mais la datation est en revanche beaucoup plus proche de la réalité qu'on ne le croit.

Moins remarquable mais tout aussi mystérieuse est la fonction de l'entrepôt du Vert-Galant, situé à la pointe ouest de l'île de la cité. La bâtisse est vieille de plus de deux cents ans. Personne ne connaît l'identité de l'actuel propriétaire. Ni celle de ceux qui l'ont précédé au fil des vingt dernières décennies. Le loyer est payé régulièrement chaque mois par un chèque au porteur tiré sur une banque suisse.

Personne ne semble se soucier du fait que, bien que divers produits arrivent à l'entrepôt presque chaque jour, rien n'en ressort jamais. Et pourtant, les rayonnages ne sont jamais pleins. Que ces produits, qui vont du matériel informatique à de coûteuses reproductions d'œuvres d'art, ne soient jamais revus une fois rentrés à l'intérieur du bâtiment, est tout aussi déroutant. Comment et par qui ils sont retirés sont des questions que les employés qui s'occupent de l'entrepôt sont payés pour ne pas poser. Leur salaire, beaucoup plus élevé qu'ils ne le méritent, provient de ce même compte dans une banque suisse.

Phantomas connaissait la vérité dissimulée derrière tous ces

mystères. Les lignes électriques s'enfonçaient jusqu'à son repaire profondément enfoui sous la crypte archéologique de l'esplanade qui faisait face à Notre-Dame. Les tunnels, creusés en secret au fil des siècles sous couvert de divers subterfuges et faux-semblants, lui donnaient accès à des centaines de points dans Paris. L'entrepôt lui appartenait et les produits qui y entraient étaient commandés par ordinateur. Le capital nécessaire provenait de son compte bancaire en Suisse. Ses fonds avaient grossi pendant des siècles grâce à de judicieux chantages exercés aux dépens de diverses personnalités parisiennes. Aucun habitant de la vaste métropole, vivant ou mort-vivant, ne pouvait dissimuler un secret aux yeux et aux oreilles indiscrètes de Phantomas.

Cette nuit-là, le vieux vampire était assis devant un terminal informatique dans la salle principale de son repaire et se demandait s'il n'avait pas quelque peu surestimé ses propres capacités. Depuis des heures, il s'efforçait de trouver une référence quelconque à la Mort Rouge. Et depuis des heures, il n'avait pas ramené un seul indice.

Phantomas avait l'obsession de l'information. Érudit dans la vie, il avait conservé la même passion du savoir dans la mort. Certains vampires vivaient pour le sang. Phantomas vivait pour les faits. Il les collectionnait, les sauvegardait, les classait et tâchait de les entre-tisser en une trame cohérente. En particulier, les faits concernant les vampires.

Voilà mille ans, il avait conçu son grand projet englobant toute l'histoire de la Famille. Il travaillait, depuis, sur ce chef-d'œuvre d'informations. C'était son obsession, son rêve. L'ancien Nosferatu rédigeait une encyclopédie de la Famille. Elle contenait le moindre fait, le moindre fragment d'information qu'il avait pu réunir au sujet des Caïnites au cours du dernier millénaire. L'invention de l'ordinateur avait grandement facilité ses travaux, supprimant la tâche fastidieuse qui consistait à consigner l'information dans un journal. De même, la grosse base de données qu'il utilisait lui permettait de comparer, par références croisées, des millions d'actes vampiriques, et d'établir ainsi des liens évidents entre des centaines d'incidents et occurrences apparemment sans relation aucune.

La pièce centrale de son projet était l'arbre généalogique le plus complet jamais dressé de la race vampirique. Débutant par Caïn, le diagramme énumérait la liste de plusieurs milliers de vampires qui avaient marché sur la Terre au cours des millénaires passés. Non content de situer la parenté de chacun avec les autres Caïnites, le plan comportait également un profil biographique détaillé des vampires. En recoupant cet arbre généalogique avec son encyclopédie, Phantomas espérait découvrir une trace de la Mort Rouge. Mais, jusqu'ici, ses recherches avaient débouché sur un néant complet.

Le profil des vampires provenait d'une centaine de sources différentes. Phantomas utilisait des ordinateurs depuis leur invention et il était peut-être le plus grand pirate informatique du monde. Il pouvait accéder aux fichiers de n'importe quelle grande banque de données ou dossier d'information. Aucun code de sécurité n'était à l'abri de ses programmes de décryptage. Il avait les secrets du monde entier au bout de ses doigts nouveaux.

La majeure partie des données de Phantomas provenaient des réseaux utilisés par la Camarilla et le Sabbat. Les deux sectes s'étaient dotées de systèmes de mot de passe coûteux pour protéger leurs fichiers contre leur adversaire direct. Aucune n'avait conscience qu'une troisième partie, extérieure à leur guerre du sang, leur dérobait des informations depuis des années.

La CIA américaine, le SAS et le CID britanniques, la Sûreté française, le Mossad israélien et le KGB russe fournissaient également des données à Phantomas. Il était insatiable dans sa quête d'une encyclopédie aussi exacte que possible. Qu'elle ne fût jamais lue par quiconque importait peu. Phantomas travaillait pour sa propre satisfaction personnelle.

Des dérivations discrètes sur les ordinateurs de diverses compagnies du téléphone à travers le monde l'avaient informé en détails sur les autres attaques de la Mort Rouge contre des places fortes de la Camarilla. En y joignant ses propres informations sur l'apparition du monstre à Paris, Phantomas avait introduit toutes ces données dans son ordinateur. Puis, il avait programmé la machine afin qu'elle recherche et fasse le tri des fichiers des vampires suffisamment puissants pour déployer les pouvoirs de la Mort Rouge. Il avait intentionnellement écarté les treize membres de la troisième génération de vampires. Il n'y aurait nul besoin d'un ordinateur pour le signaler quand ils sortiraient de leur torpeur.

Un examen rapide avait donné vingt-sept vampires possibles susceptibles d'être la Mort Rouge. Un deuxième passage élimina tous ceux qui se trouvaient engagés dans des querelles de sang majeures ou plongés dans un sommeil de plusieurs siècles. À la grande frustration de Phantomas, la procédure ne laissa que deux noms, tous deux absents de ses registres biographiques – Anis, Reine de la Nuit, et Lameth, le Messie Ténébreux. Tous deux étaient des figures légendaires de la quatrième génération. Mais, au sein de la Famille, la légende était fréquemment basée sur des faits.

Lameth passait pour le plus grand sorcier qui eût jamais existé. Il n'y avait pas deux légendes qui s'accordassent sur l'identité de son tuteur, mais toutes s'accordaient à le ranger parmi les puissances élémentaires primitives qui marchaient autrefois sur la Terre. Selon le mythe, Lameth aurait découvert une potion qui provoquait

artificiellement le Golconda, cet état mental permettant aux vampires d'exister en parfaite harmonie avec leur environnement. Celui qui contrôlait cet élixir contrôlait la Famille. C'était la raison pour laquelle Lameth avait été surnommé « le Messie Ténébreux ». Il avait disparu dans les brumes de l'histoire plus de cinq mille ans plus tôt. Certaines rumeurs d'une intervention de sa part dans les affaires des Caïnites ressurgissaient de temps à autre.

Anis, Reine de la Nuit, était une contemporaine de Lameth. Des mythes datant de la Deuxième Cité la tenaient pour responsable de la révolte au cours de laquelle la troisième génération se dressa contre ses sires. Elle était décrite comme la plus belle femme qui eût jamais existé. Et comme l'une des plus dangereuses.

Les légendes de la Deuxième Cité pariaient d'Anis comme d'une femme dévorée par l'ambition. On disait sa puissance de séduction presque aussi intense que celle de Lilith, la première femme d'Adam et l'un des plus puissants des démons. Anis aussi avait disparu voilà plus de cinq millénaires. Et, comme pour Lameth, des rumeurs de sa réapparition circulaient constamment au sein de la Famille.

Détail significatif, aucune légende ne mentionnait le sire d'aucun des deux.

Frustré et irrité, Phantomas avait renoncé à ses recherches sur l'identité de son agresseur. Au lieu de quoi, il décida de se concentrer sur les disciplines spéciales de la Camarilla et sur les Voies de l'Illumination pratiquées par les membres du Sabbat. Là encore, ses efforts ne débouchèrent sur rien qui ressemblât de près ou de loin à l'étreinte incendiaire de la Mort Rouge. Nulle part non plus, il n'était mentionné le don d'un tel pouvoir à un humain ou un vampire par un démon. Phantomas se reporta même aux dernières inventions dans le domaine de la guerre chimique et bactériologique. Le résultat était toujours le même. Le néant.

Le Nosferatu secoua la tête avec écœurement. Des rapports récents d'Amérique, obtenus grâce à des écoutes sur des lignes prétendument sûres, indiquaient qu'il pût y avoir plus d'une Mort Rouge. La possibilité qu'une lignée complète de vampires ait pu échapper à son arbre généalogique le déprimait. Il avait consacré des centaines d'années à sa chronologie. Il était inconcevable qu'il ait manqué une branche entière de la Famille. Et cependant, les faits semblaient pointer directement vers cette conclusion.

Phantomas martela son clavier de frustration. Lameth ou Anis devait forcément être la Mort Rouge. Ou bien l'un d'eux avait fondé une lignée, dont tous les membres possédaient les pouvoirs de la Mort Rouge. C'était la seule solution possible. Et pourtant, il n'était pas convaincu que ce fût la bonne.

Aucune de ses spéculations, Phantomas s'en rendit brusquement

compte, n'expliquait non plus l'intervention du mystérieux jeune homme qui l'avait mis en garde contre la Mort Rouge. Et qui connaissait son nom.

Sans avertissement, le clavier de l'ordinateur se mit en marche. Sous le choc, Phantomas ôta ses mains de la console. Les touches continuèrent leur jeu, comme sous la frappe de quelque doigt invisible.

Une phrase unique se détacha sur l'écran de l'ordinateur. En la lisant, Phantomas frissonna. Il n'avait aucune idée de la signification des mots. Cependant, il était persuadé que le fait de s'être souvenu brusquement de l'homme du Louvre avait déclenché cette réponse de son ordinateur. D'une voix chevrotante, il lut le nom tout haut.

« Les Sheddim. »

DEUXIÈME PARTIE

Qu'elle m'aimât, je n'en pouvais douter, et il m'était aisé de deviner que, dans une poitrine telle que la sienne, l'amour ne devait pas régner comme une passion ordinaire.

« Ligeia »

Edgar Allan Poe

New York, NY – 14 mars 1994

La femme la plus dangereuse du monde se levait chaque jour avec le soleil.

Elle habitait un penthouse au sommet de l'un des plus hauts gratte-ciel de New York, L'immeuble, des fondations au paratonnerre, lui appartenait entièrement. Peu de New-Yorkais se rendaient compte que la propriétaire vivait sur place. Plus rares étaient ceux qui savaient de quoi elle avait l'air, ou quelle était sa valeur réelle. Aucun n'était au courant des autres secrets plus sulfureux abrités par le bâtiment.

La clarté dorée du matin, filtrant à travers les vastes baies vitrées de la chambre du penthouse, tombait sur un tapis somptueux et jusqu'au flanc d'un gigantesque lit aux dimensions impériales au centre de la pièce. Elle éclaboussait les draps de soie rouge vif et culminait comme une vague sur le corps nu de la femme étendue, profondément endormie, au milieu de cette mer écarlate. Avec ses cheveux noirs épars autour de sa tête comme un halo, la dormeuse avait le visage d'un ange. Et le corps d'un démon.

Ses traits, jeunes et sans rides, avec la roseur éclatante de la santé, étaient ceux d'une femme de vingt-cinq ans. Son corps était mince et nerveux, bien musclé et très bronzé. Des seins fermes, de longues jambes fuselées et des hanches évasées faisaient d'elle une de ces rares beautés aussi exceptionnelles vêtues que dévêtues.

Le soleil caressa son visage, ce qui la fit sourire dans son sommeil. Soupirant doucement, elle roula sur elle-même, enfouissant sa tête dans la soie. Les rayons chauds, intensifiés par les vitres, peignaient des bandes dorées en travers de son dos.

Elle émergea lentement de sa torpeur, frottant le sommeil de ses yeux. Avec un rire léger, la jeune femme roula sur le dos et s'étira, levant les bras bien haut. Ses doigts se crispèrent et se détendirent, comme des nœuds d'acier qui se serrent, puis se relâchent. Elle roula ses épaules dans la soie, jouissant du contact du tissu sur sa peau, le laissant caresser les muscles de sa nuque et du haut de son dos.

C'est bon de se sentir en vie, songea Alicia Varney. *Que c'est bon de se sentir en vie.*

Se tortillant au-dessus des draps comme un serpent, elle rampa jusqu'au bord du lit et bascula l'intercom posé sur sa table de chevet.

« La princesse dans sa tour est réveillée, » déclara la jeune femme.

Sa voix, basse et sensuelle, avait l'onctuosité du miel fondu.

« Bonjour, mademoiselle Varney, » dit un homme à l'autre bout du fil. « J'imagine que vous désirez votre petit déjeuner ? »

« Mettez-le en route, Jackson, » dit Alicia Varney. « Comme d'habitude. Je fais un saut dans la douche. Je devrais en être sortie le temps que vous arriviez. »

« Bien, mademoiselle Varney, » répondit Jackson. Ancien bérét vert et liquidateur à la CIA, Sanford Jackson occupait admirablement les fonctions d'homme à tout faire, de chauffeur et de garde du corps d'Alicia. Durant les rares périodes où elle était sans amant, il remplissait également cet office avec une compétence raisonnable.

L'image du corps dur, musculeux de Jackson fit courir des frissons d'excitation sexuelle à travers Alicia. Elle avait passé les dernières nuit seule dans son lit, chose rare pour une femme aux appétits aussi voraces. C'était une situation à laquelle elle entendait remédier aussitôt que possible. Alicia Varney extirpait la moindre goutte de plaisir possible de l'existence. Elle ne supportait pas de se voir privée de quoi que ce soit très longtemps.

Impatiemment, elle se dirigea vers la salle de bains et la douche. Quelques minutes passées sous un jet d'eau chaude en saccades, suivies d'une séance avec le magnifique pommeau de douche amovible, feraient l'affaire dans l'immédiat. Mais l'auto-stimulation n'était pas un substitut à la vraie chose. Plus tard dans la journée, elle se mettrait en chasse. Il lui fallait un homme.

Elle revint quinze minutes plus tard dans sa chambre à coucher pour y trouver Jackson en train de poser le plateau de son petit déjeuner sur un écriteau en face de la fenêtre. Vêtue d'une robe de chambre totalement transparente, Alicia hocha la tête avec satisfaction devant les trois tranches de pain français à la cannelle, la sélection de confitures aux fruits d'importation, la cafetière et le numéro du *Wall Street Journal*.

« Des messages ? » demanda-t-elle à son assistant en s'asseyant. « Le monde n'a pas pu survivre à la nuit passée sans qu'il se passe quelque chose qui réclame mon attention personnelle. »

« Quelques-uns, » déclara-t-il, debout bien droit à quelques pas de la table. Les vieilles habitudes étaient dures à perdre. Jackson ne se détendait jamais complètement en présence de son officier supérieur. Il se tenait toujours au garde-à-vous devant Alicia. Même s'il ne pouvait s'empêcher de glisser quelques coups d'œil indiscrets à ses seins fermes pressés contre la mince étoffe de sa robe. « Rien de très important. Je me suis dit que vous voudriez suivre la procédure habituelle, mademoiselle, et vous en occuper après le petit déjeuner. »

Alicia acquiesça, découpant méthodiquement une tranche de pain français en seize petits carrés. Elle renversa trois confitures différentes

sur le plateau, se versa une tasse de café noir, et ouvrit le journal. Piquant un morceau de pain avec sa fourchette, elle le trempa dans la confiture de fraise, sa préférée, et commença à manger.

Elle festoya lentement, savourant chaque bouchée comme un condamné qui avale son dernier repas. Alicia se hâtait rarement de faire quoi que ce soit. Manger, boire, dormir, faire l'amour, elle accomplissait tout cela à un rythme contrôlé, mesuré, qui définissait son existence. Elle voulait croquer la vie bouchée par bouchée, la mâcher jusqu'à la réduire en pulpe, puis l'avaler. Elle n'était jamais pressée. Elle avait tout le temps du monde.

Comme d'habitude, le journal ne contenait pas grand-chose d'intéressant. Alicia avait des sources d'informations bien supérieures à celles de la rédaction. Les plus grosses affaires, les titres à la une étaient pour elle de l'histoire ancienne. L'argent a toujours le dernier mot, et elle contrôlait des milliards. La société Varney Enterprises, dont elle était propriétaire, était l'une des plus grosses multinationales du monde. Estimer sa valeur véritable était impossible, mais les chiffres de son bilan annuel dépassaient le produit national brut de nombreux petits pays. Et c'était sans compter les fonds de ses filiales secrètes, plus lucratives mais passablement illégales.

Alicia reposa le journal et regarda par la fenêtre. Par une belle journée comme celle-ci, la vue portait à des kilomètres et des kilomètres. Son regard perçant survolait les taudis de la Dixième Avenue et de Bowery et les eaux polluées vertes et brunes de l'Hudson. Au-delà du fleuve se profilaient les docks de Hoboken et les gigantesques décharges de déchets toxiques qui avaient valu à la ville son surnom de « capitale du cancer de l'Amérique ». À la limite de son champ de vision, Alicia pouvait apercevoir les palissades côtières en ruines qui gardaient les marais du New Jersey.

Souvent, en regardant par sa fenêtre, elle se faisait l'impression d'être une princesse médiévale assise dans sa tour encerclée par un monde de paysans. C'était une comparaison judicieuse. Les riches et les puissants d'Amérique régnaient comme une sorte d'aristocratie sur le troupeau populaire. Il n'existait pas véritablement de classe moyenne, seulement les riches et les pauvres. Ayant fait la double expérience de la pauvreté et de la prospérité extrêmes, et ce plusieurs fois dans sa vie, Alicia savait sans le moindre doute qu'une abondance incroyable était le meilleur lot des deux. Elle se complaisait dans sa richesse, dans son train de vie et, par-dessus tout, dans la sensation physique de la vie elle-même. Pour rien au monde, elle n'y aurait renoncé. Pour rien ni pour personne.

« Jackson, » demanda-t-elle d'une voix pensive et curieuse, « pourriez-vous imaginer de vivre sans le soleil ? »

« Pardon, mademoiselle ? » Jackson était équilibré, intelligent et

clair dans ses raisonnements. Toutefois, il était totalement dépourvu d'imagination. Il voyait le monde en termes de noir et de blanc, de positif et de négatif. Admirable garde du corps et bras droit, il était plus décevant sur le plan de la conversation.

Elle marqua une pause, rassemblant ses pensées. « Avez-vous jamais réfléchi à ce que ce serait de vivre dans un monde de ténèbres perpétuelles ? Sans aucun espoir de jamais revoir la lumière du soleil ? »

« Vous voulez dire être aveugle, mademoiselle ? » demanda Jackson. Il secoua la tête. « Je ne peux pas dire que j'y ai réfléchi, mademoiselle Varney. Pendant la guerre, je m'étais entraîné à porter un bandeau, pour apprendre à me fier à mes autres sens si je devais être touché aux yeux. Mais ça n'est jamais arrivé. J'ai eu de la chance, pour ça. Toujours eu une vision parfaite. »

Alicia soupira. Elle se demanda pourquoi elle se donnait cette peine. Secouant la tête, elle essaya une dernière fois.

« Ce n'est pas ce que je veux dire. Pas du tout. Si vous découvriez un jour que vous êtes atteint d'une maladie telle que la plus légère exposition au soleil vous serait mortelle, vous ferait tomber la peau du corps, pourriez-vous le supporter ? Seriez-vous capable d'accepter le fait de ne plus jamais revoir la lumière du soleil ? » Elle prit une profonde inspiration. « Et si la même maladie vous privait de bon nombre des plaisirs physiques que vous considériez comme allant de soi ? Comme boire et manger. La pensée d'une telle vie, si tant est qu'on puisse encore l'appeler ainsi, vous rendrait-elle fou ? Ou l'accepteriez-vous ? Pourriez-vous l'accepter ? »

« Vous voulez dire, si je me transformais en un de ces individus que vous fréquentez au Devil's Playground ? » fit Jackson, ses traits granitiques tordus en ce qu'Alicia reconnut comme son expression méditative. « Si je devenais un de ces machins-vampires qui passent leur temps à comploter les uns contre les autres ? Ou à rôder dans les rues, à boire le sang des clodos qui n'ont nulle part où se cacher ? »

« Il y a d'autres exemples de vampires plus reluisants, » dit Alicia. « Mais c'est l'idée. »

« Ça ne ferait aucune différence pour moi, mademoiselle. Je suis un survivant. J'aime bien manger et boire, » ses yeux s'élargirent de manière suggestive, « et faire l'amour. Je ne peux pas dire que l'idée de vivre sans tout ça m'excite beaucoup. Mais je ne suis pas encore prêt pour le grand au-delà, si vous voyez ce que je veux dire. Si je devais boire du sang pour m'attarder ici-bas, je le ferais sans hésiter. J'ai fait pire à la guerre, vous savez. Bien pire, une fois ou deux. La survie, ce n'est pas joli, joli, mademoiselle Varney. Mais la mort, c'est terriblement définitif. »

« Vous êtes un homme pragmatique, monsieur Jackson, » dit

Alicia. « La mort est effectivement définitive. En particulier pour les Damnés. Malgré tout, je me dis parfois qu'une éternité passée dans les ténèbres ne vaut guère mieux. Vous ne pouvez pas comprendre. L'humanité est née du soleil. Les humains sont les héritiers du matin. »

« Je crois me souvenir, » dit Jackson, « d'avoir entendu appeler les vampires les Enfants de la Nuit. »

Alicia rit doucement. « Très poétique. Mais également très vrai. »

Elle se dressa sur ses pieds, souriant en voyant l'expression de son assistant se figer. Ses pensées étaient aussi transparentes que sa robe. « Ne désespérez pas, monsieur Jackson, » ronronna Alicia en gagnant la gigantesque armoire qui couvrait tout un mur de sa chambre à coucher. « Si je ne trouve pas de candidat pour satisfaire mes appétits charnels dans les prochains jours, je serais forcée de recourir à vos services. Je ne doute pas que vous saurez sauter sur l'occasion. »

« Bien sûr, mademoiselle Varney, » dit poliment Jackson. « Je ferai de mon mieux. »

« Ce sera tout à fait satisfaisant, j'en suis certaine, » dit Alicia. Elle ouvrit grand les portes de la partie noire de la penderie. « Maintenant, débarrassez-moi ce plateau et apportez-moi mes messages. Et faites venir Sumohn. Voilà des jours que je n'ai pas vu ma petite chatte. »

Jackson pâlit. Ses grandes mains se refermèrent en poings et il adressa un regard renfrogné à Alicia. « Cette bête est dangereuse, mademoiselle Varney. Les panthères noires ne sont pas des animaux de compagnie. Pas même pour une femme comme vous. »

« Absurde, » dit Alicia, sur un ton qui ne souffrait pas de contradiction. « Je peux vous garantir que Sumohn est incapable de me faire du mal. Je le répète, monsieur Jackson, *incapable*. Nous avons déjà eu cette discussion et je n'ai pas envie de me répéter. Le sujet est clos. »

« Bien, mademoiselle Varney, » dit Jackson avec raideur. « Je vais donner l'ordre au chenil de vous envoyer votre animal immédiatement. »

« Vous faites des progrès, Jackson, » dit Alicia en riant. « Mais vous n'êtes pas encore parfait. Je dirige ma vie comme je l'entends. Inquiétez-vous des assassins embauchés par mes concurrents. Je m'inquiéterai de Sumohn. »

« Oui, mademoiselle, » dit Jackson, sur un ton indiquant qu'il la croyait folle. « C'est vous le patron. »

« Exactement, » dit Alicia. « Maintenant, allez-y. »

Quand Jackson revint au penthouse dix minutes plus tard, il retrouva Alicia dans le grand salon, prête à se mettre au travail. Elle portait une longue jupe de velours noir, une blouse blanche froncée et une veste noire de toréador. Sur sa tête, négligemment maintenu par une épingle métallique, était un béret noir.

« J'ai appelé le chenil, » dit Jackson, tendant à Alicia un dossier contenant plusieurs douzaines de feuillets. « Ils disent qu'ils vous amènent votre panthère aussi vite que possible. Elle devrait être là dans quelques minutes. »

« Au moins ont-ils compris qu'il valait mieux ne pas discuter mes instructions, » dit Alicia, feuilletant les documents. Au milieu de la liasse, elle s'arrêta, fronça les sourcils et sortit un feuillet.

« Les Russes refusent de nous tolérer plus longtemps chez eux ? Que diable se passe-t-il là-bas ? Varney Enterprises fait des affaires avec les Communistes depuis 1919. Cet imbécile de chef d'Etat, Andropov, a-t-il donné une raison à ce brusque changement de politique ? Je pensais que nous arrosions généreusement ce misérable fils de chienne. »

« Ce n'est plus lui qui est aux commandes, mademoiselle Varney, » dit Jackson. « Il a disparu, sans laisser de trace. Comme beaucoup de personnes avec lesquelles nous avons traité au fil des ans. Eltsine, ou celui qui se cache derrière lui, a éliminé la vieille garde pour installer de nouvelles têtes à tous les postes de pouvoir. Ils ont clairement fait savoir que les étrangers n'étaient plus les bienvenus dans leur pays. Nous y compris. »

« Fuck, » explosa Alicia. « Cette histoire va nous coûter des millions. Nous avons consacré des années à la mise en place de ce réseau dans les Républiques Soviétiques. Il ne va quand même pas s'effondrer simplement parce qu'un réformateur a pris le pouvoir. Je refuse de le croire. La Russie ne fonctionne pas comme ça. »

« Pas autrefois, c'est vrai, » dit Jackson. « Mais les choses ont radicalement changé au cours des derniers mois. Nos agents nous ont rapporté toutes sortes de rumeurs troublantes au sujet des conseillers secrets d'Eltsine. On raconte que, pour consolider sa position, il aurait passé un marché avec des types particulièrement impitoyables. »

« Impitoyables ? » répéta Alicia. « Rien de nouveau là-dedans. Ces bâtards de Russes sont froids comme des glaçons. Ils assassinaient leurs gosses pour les revendre à la recherche médicale si ça payait assez. »

« Personne ne sait rien de précis, » dit Jackson. « On parle beaucoup, mais tous ceux qui s'approchent un peu trop près des véritables réponses disparaissent. J'ai étudié les rapports des douze derniers mois. Ce que nous avons de plus solide, ce sont plusieurs rapports assez confus parlant d'une gigantesque vieille avec des dents en fer et des griffes de fer qui rencontrerait le Président pendant la nuit. »

Alicia se figea, la bouche béante de stupéfaction. Toute couleur se retira de son visage, la laissant pâle comme un fantôme. Ses yeux s'embrumèrent, comme s'ils fixaient un point profondément enfoui

dans sa mémoire. Elle resta sans bouger, comme une statue, pendant près d'une minute. Puis sa mâchoire claqua et elle grinça des dents.

« La Sorcière, » murmura-t-elle, comme si les mots s'arrachaient à son subconscient. « La Sorcière de Fer. »

« Qui ça ? » demanda Jackson.

« Aucune importance, » dit Alicia, les joues rougissantes. « Oubliez ce que je viens de dire. Juste une histoire de mon enfance qui me remonte en mémoire. »

Le ronronnement de l'ascenseur coupa court à la discussion. Le visage d'Alicia se détendit. Elle se tourna juste au moment où un petit homme basané entra dans le salon. À ses côtés, contrôlée à grande-peine par la chaîne en acier qui lui entourait la gorge et les mâchoires, marchait une énorme panthère noire.

« Sumohn, » dit Alicia, s'élançant en avant. « Tu m'as manqué, mon bébé. »

Alicia s'agenouilla devant la bête, le visage au niveau du museau de la panthère. Doucement, elle fit courir ses doigts le long du cou de Sumohn. La bête grogna, poussant un grondement sourd dont Alicia persistait à prétendre que c'était sa manière de ronronner.

« Tu es contente de me voir, hein ? » dit Alicia, grattant la monstrueuse panthère derrière les oreilles.

Les yeux dorés plongèrent dans les yeux bleus d'Alicia. La milliardaire hocha la tête, comme en réponse à une question informulée. On aurait dit que l'animal et la femme communiquaient par télépathie.

« Tâchez de m'obtenir davantage d'informations sur ce problème russe, » dit Alicia en se relevant, ses couleurs retrouvées. « Appelez nos gens au Département d'État. Qu'ils vérifient auprès de la CIA. Voyez si vous pouvez découvrir ce qui se passe d'ici ce soir. Le plus tôt sera le mieux. »

« Vous sortez quelque part, si je comprends bien, » dit Jackson.

« À Prospect Heights Park, » dit Alicia. « Sumohn en a assez d'être en cage. Elle a besoin d'exercice. Il y a longtemps que nous ne sommes pas allées à Brooklyn. Je l'emmène faire un tour. »

Jackson fronça les sourcils. « Prospect Heights est un endroit dangereux. La police l'a décrété zone interdite. La semaine dernière, elle a jeté l'éponge et renoncé à surveiller le terrain, même pendant la journée. Les véhicules de patrouille n'y entreront pas, même s'ils assistent à un meurtre en direct. Il y a trop de bandes et de psychos qui se cachent dans ces bois, tous équipés d'artillerie lourde et n'attendant qu'une occasion d'allumer des flics.

« Le maire s'est lavé les mains de la situation. Il a taxé le parc de scandale national. Le conseil municipal voulait faire intervenir la garde nationale pour nettoyer le terrain, mais on lui a refusé les

crédits. »

Jackson haussa les épaules. Médiocrement intéressé par la politique, il croyait surtout à la justice qui s'administre à l'arme automatique. « Vous pensez si des Républicains vont donner un coup de main à une administration démocrate. Pendant ce temps, le parc est transformé en champ de tir. Vous courez de gros risques en vous rendant là-bas. »

Alicia rit. « Sumohn me protégera. »

Comme en réponse à la déclaration de sa maîtresse, la panthère gronda. Bien qu'elle eût la gueule muselée par la laisse en acier, le son était terrifiant.

« J'espère qu'elle peut attraper les balles avec ses crocs, » dit Jackson.

« Ne vous en faites pas pour moi, » dit Alicia. « Mettez-vous sur ce rapport. Je vais prendre le pont pour Brooklyn. Je serai de retour dans quelques heures, pas plus. Comme je l'ai dit, j'ai des plans pour la soirée. »

« Le Devil's Playground ? » interrogea Jackson.

« Vous avez deviné, » dit Alicia. « Alerte les espions habituels. La nuit sera chaude. »

Elle ne croyait pas si bien dire.

Brooklyn, NY – 14 mars 1994

D'immenses panneaux blancs aux lettres rouges avaient été fixés à toutes les portes du parc, décrétant le secteur zone interdite aux citoyens respectueux des lois. Ces panneaux, laissés intacts plus comme une plaisanterie macabre que comme un sage avertissement, voyaient passer une foule de gens qui entraient et sortaient constamment des bois. Prospect Heights était l'un des plus gros centres d'approvisionnement en drogue, armes d'assaut et femmes entretenues de New York. C'était également le quartier général de plus d'une demi-douzaine de bandes majeures et de deux groupes terroristes.

Tout ce qui était illégal pouvait s'acheter dans les sous-bois. Que l'acquisition de ces produits nécessite une certaine prise de risque était du domaine du normal. Cela faisait partie de la scène new-yorkaise. Ceux qui ne pouvaient pas s'y adapter partaient. Ou mouraient.

Une grille d'acier de cinq mètres de haut entourait tout le parc. Dernière tentative de l'administration précédente visant à empêcher la croissance cancéreuse du parc de s'étendre à Brooklyn et aux quartiers voisins, elle servait davantage à garder la police au-dehors que les criminels au-dedans. Au moins une fois par mois, un corps était retrouvé empalé sur l'une des pointes acérées qui terminaient les poteaux. Plusieurs années auparavant, une douzaine de têtes avaient ainsi orné les piques pendant des jours, macabre réminiscence de la guerre des bandes qui faisait rage en permanence derrière les portes. Nul n'entrait dans le parc tout seul, ou sans arme. Excepté Alicia Varney.

La milliardaire entra dans le parc à pied, par la porte à proximité du manège géant, l'un des derniers et futiles efforts accomplis pour tenter de rendre à Prospect Heights sa popularité d'origine. Sumohn trotta silencieusement à ses côtés, simplement retenue par une mince lanière de cuir. La panthère noire grondait doucement à chaque pas. Très différente d'un félin ordinaire, la monstrueuse bête possédait plus que cinq sens. Elle sentait une hostilité dans les bois. Et la mort.

« Je le sens aussi, » fit doucement Alicia, parlant à la panthère comme si elle possédait une intelligence humaine. « Ils sont là, dans le parc, quelque part. Ils m'observent et ils m'attendent. J'ai d'abord senti leur présence en me réveillant ce matin. Quelqu'un veut ma mort. Ils se cachent dans les bois. J'ai cru préférable de les affronter ici, sur leur territoire, plutôt que de courir le risque de les voir compromettre mes

plans pour la soirée. »

Elles suivirent la première courbe de la route, perdant de vue les hautes tours à moins d'un pâté de maisons de distance. Bien qu'on fût en début d'après-midi, les sous-bois étaient sombres et menaçants. Il n'y avait personne en vue. C'était comme si elles avaient quitté un monde pour entrer dans un autre.

Se penchant en avant, Alicia retira le collier du cou de Sumohn. Le gros chat grogna son approbation. Sans plus faire aucun bruit, la panthère disparut dans la forêt.

Riant doucement, Alicia passa la laisse en cuir dans sa ceinture. Elle avait toute confiance en son félin. Il trouverait et éliminerait ceux qui lui voulaient du mal. Ce n'était qu'une question de temps.

Dans l'intervalle, Alicia entendait profiter de la balade. La pression de la haute finance rognait de plus en plus sur son temps libre. L'exercice se résumait pour elle à trois heures de gymnase par semaine. Il y avait des mois qu'elle n'avait pas goûté le plaisir de se promener librement dans la forêt. Elle comptait bien profiter de chaque instant.

Elle suivit avec entrain la route de briques menant vers le centre du parc. Mentalement, elle gardait un œil vigilant sur les sous-bois environnants. Alicia n'avait aucun désir de se faire surprendre par une rencontre inattendue. Jackson avait raison de dire que Prospect Heights Park n'était pas un endroit pour une jeune femme sans défense. Mais Alicia était beaucoup plus âgée que son garde du corps ne se le figurait. Et elle était loin d'être aussi vulnérable qu'il le pensait.

Le premier signe d'alerte vint avec un feulement rageur de Sumohn qui rompit la quiétude de la forêt. Alicia sourit, reconnaissant le bruit d'une mise à mort. Un ennemi de moins dont il fallait s'inquiéter.

Cinq autres, cependant, comme elle s'en rendit compte abruptement, étaient en train de l'encercler. Elle sentait leur présence dans les bois au nord, au sud et à l'ouest. Les deux derniers descendaient la route dans sa direction en provenance de l'est. Tous étaient armés de pistolets ou de fusils à pompe. Et leurs pensées étaient habitées par le meurtre.

« Je refuse de laisser quiconque interrompre mes plans, » marmonna Alicia d'un ton furieux. « La mort n'est pas une option acceptable à ce moment de la partie. Sumohn, viens m'aider. Il y a du carnage à accomplir ici. »

« Eh, la petite dame ? » Celui qui avait parlé était un petit homme mince d'une trentaine d'années, vêtu d'une paire de blue jeans délavés. Il ne portait pas de chemise, malgré la fraîcheur du mois de mars. Le tatouage d'une femme nue aux seins transpercés par une flèche ornait

sa poitrine glabre. Un .45 automatique était glissé dans son pantalon. « T'es perdue ou quoi ? »

« Ouais, » dit son compagnon, grand et massif, avec un crâne rasé, des sourcils minces dessinés au pinceau et un perpétuel sourire lubrique. Lui aussi était en jeans et sans chemise. Un fusil à pompe calibre 12, tenue négligemment dans une main, était son arme. « Ou bien tu cherches un peu d'action ? »

Alicia soupira, comprenant immédiatement pourquoi les assassins retenaient leur tir. La voyant ainsi sans arme et manifestement sans défense, ils escomptaient la violer avant de la tuer. Elle secoua la tête avec dégoût. Le sexe et la mort. Les deux étaient liés par des chaînes incassables tout au long de l'histoire. De son histoire.

« En fait, » déclara Alicia, risquant un pas en avant, « je cherchais quelques hommes costauds et séduisants pour satisfaire mes appétits. J'ai besoin d'être *baisée*. À répétition. Pensez-vous pouvoir faire quelque chose pour moi, tous les deux ? »

« Hein ? » fit le petit, pris complètement au dépourvu par sa réponse. Son visage devint rouge betterave. C'était un vieux truc, mais qui fonctionnait encore. Les imbéciles s'attendaient à la voir trembler de peur, supplier qu'on l'épargne – pas à ce qu'elle parle de sexe. Ils ne savaient plus comment réagir.

Pendant ce temps, Alicia sentit les trois autres assassins, attirés par sa déclaration vulgaire, émerger des sous-bois. Ils ne voulaient pas rater une miette de l'action. Tous ses ennemis étaient maintenant en vue. Ils la tenaient exactement là où ils voulaient qu'elle fut. C'était ce qu'ils croyaient. Aucun d'eux ne se rendait compte qu'elle en avait autant à leur égard, mais à plus juste titre.

« Vous m'avez entendue, » dit Alicia, élevant la voix de manière à se faire entendre de tous. « Je brûle littéralement. J'en veux tellement que mon corps me fait l'impression d'être en feu. » Elle fit courir ses mains de haut en bas sur ses hanches, pressant étroitement le tissu de ses pantalons contre sa peau. Elle gémit avec passion. « Si je ne m'envoie pas en l'air tout de suite, je vais devenir cinglée. »

« Elle est chaude, » s'exclama le grand tout excité, ses mains tremblant en tripotant les boutons de sa braguette. « La salope veut se faire sauter, je me l'enfile maintenant. Vous pouvez déjà faire la queue, les copains, parce que je passe en premier. »

« Cause toujours... » commença son compagnon, la main sur sa ceinture. Il ne finit jamais sa phrase. Un éclair de foudre noire s'écrasa dans son dos, l'envoyant s'étaler de tout son long sur la chaussée. Poussant des grognements sauvages, Sumohn referma ses mâchoires d'un coup sec sur l'arrière de sa tête. Son crâne explosa en une gerbe rouge de sang et de cervelle.

Alicia tournoya sur elle-même pour faire face à ses autres

adversaires. Les trois hommes essayaient tous de brandir leurs armes. Cependant, ils connaissaient d'étranges problèmes de coordination. Leurs corps s'agitaient de soubresauts en une macabre parodie de danse, tandis qu'ils s'efforçaient désespérément de pointer leurs armes vers leur cible en approche rapide.

« Mais qu'est-ce qui se passe, bordel ? » hurla le plus proche du trio, un jeune noir qui n'était pas encore sorti de l'adolescence. « Je ne peux rien faire. »

« Simple question de paralysie de la partie du cerveau contrôlant la motricité, » dit Alicia dans un sourire. Elle darda une main en direction du cou sans protection du malheureux. Ses trois doigts du milieu transpercèrent la chair juste sous la pomme d'Adam. D'une torsion du poignet, Alicia déchira la gorge du garçon. Il s'écroula au sol, son sang giclant sur la route en fontaine écarlate.

« Oh, mon Dieu, » cria le deuxième homme, essayant désespérément de braquer son arme pour tirer sur Alicia. Malgré tous ses efforts, il ne parvenait pas à presser la détente du fusil à pompe. « Je vous en supplie, non. »

« Tu joues un jeu dangereux, acceptes-en les conséquences, » dit Alicia. Implacable mais non cruelle, elle le tua d'un coup sec en travers du nez, enfonçant le cartilage dans son cerveau. Il mourut sans prononcer un son.

Le troisième homme s'évanouit sur la chaussée. Alicia, lassée de toute cette histoire, le tua d'une rapide torsion des mains qui lui rompit le cou. Elle était beaucoup plus forte qu'on aurait pu le soupçonner.

« Très joli, mademoiselle Varney, » fit une voix derrière elle, « Mais pas très malin. Vous vous êtes laissée distraire par ma diversion. Le vrai danger vient de moi. »

Alicia pivota, sachant qu'il était trop tard. Sumohn était encore en train de déchiqueter le grand en lambeaux. La panthère était une merveilleuse alliée mais elle cédait trop facilement à la tentation. Son véritable adversaire, un jeune homme bien habillé tenant un pistolet-mitrailleur Kobra, était déjà en train d'appuyer sur la gâchette.

La rafale de balles ne vint jamais. Au lieu de cela, le sixième homme, celui qui avait d'une manière ou d'une autre réussi à tromper son balayage mental des environs, s'écroula au sol, une expression de désappointement ahuri sur son visage. Le manche d'un poignard Bowie saillait entre ses omoplates. Le reste de la lame était plantée dans sa poitrine.

« J'avais paralysé ses doigts pour qu'il ne risque pas de presser la détente par accident, » dit un jeune homme blond en costume blanc et chemise blanche, enjambant le corps. Se penchant en avant, il arracha le poignard et en essuya la lame sur les vêtements du mort.

« Son nom était Léo Taggart. Il avait son quartier général au milieu des champignons de Coney Island. Léo était spécialisé dans les meurtres de célébrités. Le reste de la bande était des petits truands qu'il avait embauchés il y a quelques heures seulement. Vous n'aviez pas détecté sa présence parce que c'était une goule qui avait le pouvoir de dissimuler ses pensées. Fort heureusement, il ignorait que je me trouvais dans les parages. Pas de chance pour lui. »

« Qui êtes-vous ? » demanda Alicia. Bien que l'homme blond eût un air familier, elle était certaine de ne l'avoir jamais rencontré auparavant.

« Un ami, » déclara-t-il, glissant le poignard Bowie dans un fourreau sous sa veste. « Heureux d'avoir pu vous rendre service. »

Il se détourna et commença à s'éloigner sur la route. « Vous feriez mieux de rappeler votre animal, » dit-il en s'en allant. « Cet homme est tout à fait mort maintenant. »

Distraite un bref instant, Alicia jeta un coup d'œil à Sumohn. Quand son regard revint à l'endroit où s'était trouvé l'étranger, ce dernier était parti.

Aussitôt, elle fouilla mentalement le secteur. Mis à part un dealer de drogue et ses clients adolescents, il n'y avait personne dans un rayon de cent mètres autour d'elle. C'était très étrange. Alicia détestait les mystères.

« Qui était cet homme ? » demanda-t-elle à Sumohn en voyant la panthère trotter vers elle. « As-tu identifié son odeur ? »

Déchiffrer les pensées d'un animal, même une bête aussi spéciale que Sumohn, était pratiquement impossible. Les images mentales du grand félin étaient un embrouillamini de sang et de mort. Il n'y avait pas la plus petite indication que la panthère noire eût seulement remarqué l'étranger. Pas plus qu'elle ne l'avait repéré au cours de son attaque initiale contre les assassins. C'était comme s'il avait surgi du néant. Et disparu par le même chemin.

« Et ce fils de pute, » dit Alicia, décochant un coup de pied de frustration dans le corps de Léo Taggart, « m'a appelée par mon nom. Ce n'était pas le genre d'assassin qu'ont l'habitude d'employer mes concurrents. C'était une goule. Ce qui le relie à la Famille. Et il en savait assez à mon sujet pour dissimuler ses pensées. Merde. »

Elle prit une profonde inspiration. « En considérant que Jackson est loyal, et vu ce que je le paye, je pense qu'il l'est, ça veut dire que quelqu'un m'observe de très près depuis longtemps. Ou qu'il a des contacts avec mes soi-disant amis du Devil's Playground. Qui que ce soit, il veut ma peau. Et il est prêt à y mettre le prix. »

D'abord, il y avait eu cette nouvelle inquiétante au sujet de la Baba Yaga. Ensuite, cette tentative d'assassinat, couplée à l'apparition de ce jeune homme étrangement familier. Alicia se demanda

sombrement ce qui pourrait bien encore lui arriver.
Il aurait mieux valu ne pas se poser la question.

New York, NY – 15 mars 1994

Alicia entra au Devil's Playground quelques minutes avant une heure du matin. Portant une robe entièrement constituée de plusieurs épaisseurs de dentelle blanche, sans rien en dessous, elle s'attira les habituels regards et chuchotements. Elle n'utilisait jamais ses pouvoirs télépathiques à l'intérieur du club de crainte de susciter des questions auxquelles elle ne tenait pas à répondre. Néanmoins, il n'était pas nécessaire de lire dans les esprits pour savoir que la plupart des hommes la convoitaient et que leurs compagnes la détestaient. Malgré son âge, et Alicia était beaucoup plus âgée qu'il n'y paraissait, elle était la femme la plus séduisante de l'assemblée.

D'ordinaire, la milliardaire arrivait au club de rock plusieurs heures plus tôt et consacrait un peu de temps à flirter avec les mâles présents. Souvent, elle rentrait chez elle en compagnie d'un ou plusieurs d'entre eux, en fonction de son humeur et de son appétit. Ce soir, elle arrivait tard, en raison de certaines précautions qu'elle avait jugé nécessaire de prendre après son agression au parc. Mentalement, elle fit la grimace. Justine Bern était déjà une garce dans le meilleur des cas. La soirée s'annonçait très difficile.

Alicia se trouvait devant la porte menant à la portion privée du club lorsqu'elle remarqua un jeune homme blond vêtu d'un costume blanc assis à une table dans la salle. Elle aurait reconnu entre mille les traits du mystérieux étranger rencontré dans l'après-midi. Il était penché en avant, en grande conversation avec une rousse incendiaire qui portait une robe couverte de sequins verts.

Comme s'il avait senti son regard, l'homme releva la tête et fit un tour d'horizon. Repérant Alicia, il lui sourit et lui adressa un signe de main. Ne sachant pas quoi faire d'autre, elle agita la main en retour. Le club était trop bondé pour qu'elle se fraye un chemin jusqu'à sa table. Elle n'en avait d'ailleurs pas le temps. Pas dans l'immédiat, en tout cas. Elle espérait que le mystérieux personnage serait encore là quand elle reviendrait.

À la différence de la Camarilla, qui observait de nombreuses Traditions, le Sabbat avait une organisation et une structure assez lâches. Les lois de Caïn concernant les sires et les territoires étaient ignorées. Le seul principe directeur de la secte était la loi de la jungle. Les forts régnaient en prenant le pouvoir et en le conservant. Comme c'était le cas avec Justine Bern, l'Archevêque de New York.

Les villes contrôlées par la Camarilla étaient dirigées par des princes. Le même office était rempli par des archevêques dans celles placées sous la coupe du Sabbat. Au-dessus d'eux, il y avait les cardinaux, treize en tout, qui gouvernaient les treize régions du Sabbat. Au même niveau, on trouvait les prisci, un cercle de conseillers de la secte. Au sommet de tout cela venait le Régent. Bien qu'il fût techniquement le responsable et non le dirigeant de la secte, on désobéissait rarement à un ordre du Régent. C'était l'ultime autorité au sein de l'organisation.

L'actuelle Régente du Sabbat était Melinda Galbraith, qui remplissait aussi les fonctions de Cardinal de Mexico. Elle dirigeait la secte d'une main de fer depuis plus de cinquante ans. Cependant, elle était portée manquante depuis des mois, à la suite d'une catastrophe majeure inexplicable dans la région. Un certain nombre d'archevêques et de cardinaux commençaient à murmurer qu'il était temps de nommer un nouveau Régent. Les prétendants à ce poste étaient nombreux. Justine en faisait partie.

« Tu es en retard, misérable mortelle, » gronda Hugh Portiglio en voyant Alicia pénétrer dans le grand bureau qui servait de quartier général aux activités du Sabbat à New York. Ce soir, c'était la réunion hebdomadaire du cercle intérieur des chefs locaux de la secte. Alicia, bien qu'étant humaine, était conviée en raison de l'étendue de sa richesse et de son influence. Et parce qu'elle était la goule de Justine Bern.

En dépit de ses prétentions, le Sabbat ne contrôlait pas complètement la Grosse Pomme. Il tenait la ville de son mieux, mais la Camarilla avait des agents partout. Et les loups-garous représentaient une force qu'on ne pouvait ignorer.

On dénombrait près de trois cents vampires dans la zone métropolitaine de New York. Beaucoup appartenaient au Sabbat, d'autres à la Camarilla, et certains étaient des Caitiffs, n'obéissant qu'à eux-mêmes.

« Les sorciers et les goules ne font pas bon ménage, » déclara Molly Wade avec un hennissement. « Hugh ne supporte pas le gentil petit chat de Justine. Il voudrait bien être le toutou préféré. »

« Ferme-la, pauvre dingue, » aboya Portiglio. Molly était l'autre conseiller de Justine. Antitribu Malkavian de génération inconnue, elle agissait, comme la plupart des membres de son clan, de manière totalement démentielle. Personne n'aurait su dire si c'était une façade ou si elle était véritablement folle. Dans un cas comme dans l'autre, Molly possédait un esprit incroyablement retors et était maître dans l'art du complot. Ses conseils, quoique souvent difficiles à traduire, étaient toujours judicieux.

« Vos gueules, tous les deux, » dit Justine. L'Archevêque de New

York était assise les bras croisés sur la poitrine dans un immense fauteuil en cuir noir. Elle baignait dans une lumière en demi-teinte, environnée d'ombres, car les ténèbres étaient la source de ses plus grands pouvoirs.

Étreinte dans la force de l'âge dans les premières années de l'Inquisition, Justine ressemblait à une matrone tout ce qu'il y avait de convenable, avec des cheveux bruns ramenés en arrière dans un chignon, des traits tirés et des yeux noirs perçants. Vêtue avec simplicité d'une robe brune informe, elle évoquait un vieux chaperon à un bal d'écolières.

Originellement Lasombra de la septième génération, Justine avait abaissé sa génération en tuant son sire peu de temps après son Étreinte et en buvant son sang. Un siècle plus tard, elle avait piégé et assassiné un ancien Ventrue de la cinquième génération, dont elle avait à nouveau bu le sang. Étant actuellement de la cinquième génération, Justine nourrissait l'ambition de plus grands triomphes encore. Elle était l'absence de scrupules personnifiée.

Moins d'un an auparavant, Justine s'était élevée au poste d'Archevêque de New York. Son prédécesseur, Violet Tremain, avait disparu dans des circonstances inexplicables. De même que Shawnda Dirrot, Priscus de Manhattan. Aucune accusation n'avait été prononcée, mais rares étaient ceux qui croyaient à l'innocence de Bern et de ses fidèles dans ces deux disparitions. Au sein du Sabbat, seuls les plus forts survivaient. Et gravissaient les échelons.

« Vos disputes me fatiguent, » déclara Justine froidement. « Souvenez-vous qui commande ici. Aucun de vous n'est indispensable. Je pourrais vous remplacer sans difficulté. »

La mâchoire de Portiglio se referma d'un coup sec. Il éprouvait une terreur mortelle à l'idée d'encourir la colère de Justine. À plus d'une reprise par le passé, elle avait clairement fait savoir que si le sorcier l'irritait un peu trop, elle ne le ferait pas exécuter. Non, elle lui planterait un pieu dans le cœur, pour le paralyser, puis remettrait son corps aux anciens du clan qu'il avait trahi. Les Tremeres réservaient aux traîtres des châtiments spéciaux à côté desquels la Mort Ultime semblait préférable.

Hugh jeta un regard noir à Alicia, qu'il rendait de toute évidence responsable de ses malheurs. Molly avait vu juste. Portiglio était jaloux de son influence auprès de Justine. Le sorcier était un imbécile, mais il faisait un ennemi dangereux. Dans un avenir très proche, il faudrait qu'elle s'occupe de lui. Un tuyau anonyme aux membres de la Société de Léopold basés à la cathédrale de Saint-Patrick devrait admirablement faire l'affaire. Elle se promit de dire à Jackson de téléphoner dès le lendemain.

« Pourquoi étais-tu en retard ? » demanda Justine, braquant un

regard brûlant sur Alicia. « La réunion était prévue pour minuit. »

« J'ai été retenue par les affaires, » dit la milliardaire, soutenant le regard de l'Archevêque sans ciller. « Nous rencontrons des difficultés inattendues avec notre filiale russe. Je vous présente mes excuses pour les problèmes que j'ai pu causer. »

« Excuses acceptées, » dit Justine. Bien que le Sabbat considérât les humains comme des proies, comme du bétail tout juste bon à satisfaire sa soif de sang, certains membres de la secte utilisaient des goules comme serveurs personnels. Justine traitait Alicia davantage comme une infante adorée que comme un pion humain. C'était une relation inhabituelle, mais qui n'était pas sans précédent. « À l'avenir, évite d'arriver en retard. Je ne serai pas aussi indulgente la prochaine fois. »

« Des problèmes en Russie, c'est le bouquet, » dit Molly inopinément, inclinant la tête à des angles bizarres. Adolescente aux nattes blondes et au sourire tordu, elle s'exprimait souvent en rimes. « La Vieille Sorcière s'éveille, ça manquait. »

« La Vieille Sorcière ? » dit Justine, se penchant en avant. « De quoi veux-tu parler, Molly ? »

« La Baba Yaga, » répondit Hugh à sa place. « Selon des rumeurs, la Sorcière de Fer serait sortie de sa torpeur. »

« Des rumeurs, Hugh ? » dit Justine. « Depuis quand nous intéressons-nous à des *rumeurs* ? »

« Les faits sont difficiles à réunir, Archevêque, » fit le sorcier en hâte. « J'ai essayé d'obtenir confirmation des rapports, mais jusqu'ici sans résultat. Dès que j'aurai appris quelque chose, je vous tiendrai informée. C'est mon boulot. Pour le moment, on ne parle plus que de cette histoire de Mort Rouge. On entend toute sorte de discours à son sujet. »

« La Mort Rouge ? » répéta Alicia, incertaine de savoir ce que Hugh entendait par là. « Qu'est-ce que la Mort Rouge ? »

L'Antitribu Tremere secoua la tête. Il était suffisamment inquiet pour répondre à Alicia sans son habituelle grimace de dégoût. « Personne ne le sait. Une *chose* a exterminé plusieurs de nos revendeurs de drogue mineurs de D.C. Elle les a soulevés dans ses mains et les a réduits en cendres. D'après un témoin direct, le monstre a utilisé de vraies flammes, pas un feu magique. Il se faisait appeler la Mort Rouge et prétendait être un membre de la Camarilla cherchant à détruire le Sabbat. »

« Rouge comme le feu, rouge comme le feu, » chantonna Molly. « C'est de la poudre aux yeux, de la poudre aux yeux. »

« Je suis d'accord avec Molly, » dit Justine. « Les chefs de la Camarilla sont peut-être fous mais ils ne sont pas stupides. Il n'y a aucune... »

L'Archevêque s'interrompit en milieu de phrase. Les yeux plissés de stupéfaction, elle désigna un coin de la pièce. « Qu'est-ce que, » demanda-t-elle, « c'est que ça ? »

Une brume rouge était en train de se matérialiser à un mètre au-dessus du sol. Comme un génie se déversant d'une bouteille, le nuage prenait du volume à une vitesse ahurissante. Et, en se développant, il commençait à dessiner la silhouette d'un homme.

« C'est impossible, » déclara Hugh Portiglio d'une voix stridente. « Aucun vampire ne peut utiliser conjointement la Forme Brumeuse et la Matérialisation sans un esprit lié sur lequel se concentrer. C'est impossible. »

« Va dire ça à notre visiteur si tu l'oses, » lança Molly, paraissant soudain parfaitement saine d'esprit. « Moi, je me tire. À tous les coups c'est la Mort Rouge. »

La silhouette, qui se solidifiait rapidement dans le coin, prit l'aspect d'un cadavre mort depuis longtemps. Grand et décharné, il avait un visage crayeux, une peau décomposée et des yeux fixes qui les transperçaient d'un regard de haine absolue. Vêtue d'un linceul en lambeaux, la créature était maculée de traînées cramoisies sur le visage et la poitrine. Ses doigts et ses mains dégageaient une lueur rouge, comme s'ils étaient en feu.

« Mort, » murmura le spectre en finissant d'acquérir sa consistance. Une bouffée d'air surchauffé émana du corps du monstre, élevant instantanément la température de la petite pièce. « Je suis la Mort Rouge, et je viens signifier la fin du Sabbat. »

« C'est ça, » dit Justine. Repoussant son fauteuil en arrière, elle bondit sur ses pieds. Des ombres noires se pressaient autour d'elle, comme d'étranges papillons carnivores géants. Serrant les poings, l'Archevêque leva les bras au-dessus de sa tête, attirant les ténèbres entre ses doigts. Projetant ses mains vers la Mort Rouge comme pour lui lancer un bloc de rocher, elle fit appel à sa plus redoutable discipline d'invocation.

« Je suis la Maîtresse de la Nuit, » entonna Justine. « Ombres des Abysses, répondez à mon appel. »

Les ténèbres environnant l'Archevêque tourbillonnèrent comme sous l'effet d'une brusque rafale de vent. Trois figures ténébreuses sans visage, chacune de la taille d'un homme, se matérialisèrent devant Justine. Ombres, elles étaient composées de ténèbres solidifiées. Créatures de l'enfer, peu de vampires pouvaient les invoquer. Plus rares encore étaient ceux qui pouvaient les affronter.

« Détruisez cet intrus, » dit Justine, en faisant signe à ses guerriers ténébreux d'avancer.

La Mort Rouge sourit, la peau cireuse autour de sa bouche se ridant comme un parchemin jauni. Elle étendit les bras, comme pour

défier les trois ombres de s'en saisir. C'est exactement ce qu'elles firent. Leur contact, l'étreinte glaciale des Abysses, aurait paralysé n'importe quelle créature ordinaire. Pas la Mort Rouge.

Au lieu de cela, les ombres grésillèrent. Des traînées de flamme écarlate les traversèrent. La noirceur qui les constituait se mit à bouillir comme une vapeur montant d'un chaudron. Justine, qui partageait sa force avec ses serviteurs ténébreux, s'étrangla de douleur et de surprise. Avec un gémissement d'incrédulité, elle s'écroula dans son fauteuil tandis que les trois silhouettes accrochées à la Mort Rouge disparaissaient.

« Je suis la Mort Rouge, » répéta la figure spectrale en avançant d'un pas. « Nul ne peut me résister. »

Très mélodramatique, songea Alicia, lançant prudemment une sonde mentale, et pas pressée de finir le travail. Cette saloperie nous fait une démonstration. Elle veut de la publicité, pas de l'action.

Hautement confiante en ses propres capacités, Alicia n'était pas préparée à la fulgurante décharge d'énergie mentale qui accueillit son inspection télépathique. Elle chancela sous la douleur, prise au dépourvue. La Mort Rouge s'était attendue à son approche. Un éclair de feu psychique traversa l'esprit d'Alicia, l'envoyant tituber en arrière. Des garde-fous automatiques, produits de plusieurs vies d'expérience, rompirent le contact avant que la Mort Rouge ne puisse lui griller la cervelle. Alicia retint seulement l'impression fugitive de quatre vampires incroyablement anciens souriant avec un plaisir sadique. Ils se donnaient le nom d'« Enfants de l'Effroyable Nuit ». Gémissant de souffrance, Alicia tomba à genoux.

« Hors d'ici, » ordonna sèchement Justine, ignorant le brusque effondrement de sa goule. L'univers de Justine s'organisait autour d'une seule et même personne – la sienne. Se précipitant à travers la pièce, elle fonça droit vers la sortie. Agrippant la poignée à deux mains, elle tira sur la porte menant au couloir vers le club. La porte refusa de bouger.

« C'est fermé, » glapit Molly. « On est coincés et on va mourir ! »

La Mort Rouge éclata de rire, un son macabre, horrible. S'avançant à pas traînants, sans jamais décoller les pieds du sol, elle tendit la main vers Alicia. Avec un gémissement de douleur, la milliardaire roula sur le côté, échappant à la poigne du monstre. Le moindre contact, devina-t-elle, signifierait la mort pour une femme comme pour un vampire.

« C'est la mort par le feu qui vous attend, tous » dit la Mort Rouge. Des étincelles écarlates pétillaient sur les mains du spectre. Alicia pouvait sentir sa chaleur. La Mort Rouge était un véritable brasier ambulant.

« Ses mains propagent le feu, » rugit Portiglio, se pressant derrière

Justine. « Nous sommes perdus ! »

« *Ferme-la une bonne fois pour toutes, espèce d'idiot,* » gronda rageusement Justine. Elle frappa la porte du plat de la main. Les panneaux de bois se brisèrent comme des allumettes, révélant la plaque de blindage en acier qui se trouvait dessous. La salle de réunion avait été conçue pour résister à une attaque surprise de la Camarilla. « Arrête de hurler et donne-moi un coup de main. »

« Brûlez, » dit la Mort Rouge. La main droite du spectre balaya le bureau de Justine. Avec un éclair de flammes, le bois noir explosa. En quelques secondes, toute la pièce fut transformée en brasier infernal. « Tordez-vous dans mes merveilleuses flammes. »

« Pas encore, » murmura Alicia, se relevant tant bien que mal dans le coin opposé à la Mort Rouge. « Pas encore. »

« Le feu, le feu, » glapit Molly, « plus haut, plus haut. »

« Maudite cinglée, » fit Justine en réponse, abattant ses deux mains contre la plaque d'acier. Le métal s'émietta et tomba en poussière. L'Archevêque possédait le pouvoir de vieillir les objets matériels d'une simple pensée. Précipitamment, elle se fraya un chemin entre les échardes de métal rouillé et sortit dans le couloir. Hugh et Molly se bousculèrent à sa suite – laissant Alicia seule dans le bureau en flammes.

Elle était piégée. Acculée au fond de la pièce, entourée de flammes de toutes parts, face à la Mort Rouge. Désespérément, elle hurla à ses camarades de venir à son secours, mais les vampires étaient partis. Elle se retrouvait livrée à elle-même.

« Vous étiez la seule qui importait vraiment, » dit la Mort Rouge en s'approchant toujours plus près. « Je n'avais pas la moindre intention de faire du mal aux autres. Je voulais qu'ils survivent pour faire circuler la légende de mon pouvoir. C'était vous ma véritable cible. Voilà longtemps que j'ai compris que Justine était votre créature, en dépit de ce que cette imbécile peut croire. Il me fallait vous supprimer avant de pouvoir mener à bien mes plans au sujet du Sabbat. »

Alicia essaya de se concentrer, de fermer son esprit aux paroles de la Mort Rouge. Tout ce qui importait maintenant était de trouver un moyen d'échapper au sort qui l'attendait. Les flammes rugissantes, la chaleur étouffante l'empêchait de réfléchir. Des langues de feu léchèrent sa peau exposée. Au-dessus de sa tête, le plafond s'embrasa, faisant dégringoler une pluie de braises dans ses cheveux. La fumée emplissait ses poumons, rendant sa respiration difficile. Et la Mort Rouge venait de plus en plus près.

Les yeux piqués par la fumée acide, Alicia recula en aveugle jusqu'à toucher des épaules le mur du fond. Il n'y avait plus d'issue. Des cendres brûlantes mordaient ses joues, trouaient ses vêtements.

Elle versa des larmes de frustration qui s'évaporèrent instantanément dans la chaleur.

« Excusez-moi, » fit une voix provenant de la porte, prenant Alicia et sa nemesis au dépourvu. « Puis-je me permettre d'interrompre cette réunion ? »

C'était le jeune homme blond du parc. Son costume était d'un blanc éclatant, tout comme sa chemise. Il ne portait pas de cravate. Ses yeux, nota Alicia dans la confusion du moment, étaient d'un bleu pétillant. Il paraissait complètement indifférent aux flammes qui emplissaient la pièce.

« Je dois m'entretenir avec mademoiselle Varney, » dit l'étranger, adressant un signe de tête poli à la Mort Rouge. « Vous ne nous en voulez pas de partir comme ça ? »

Sans attendre de réponse, l'homme blond posa le pied dans le bureau. Il s'avança avec détachement au cœur du brasier. Stupéfaite, Alicia le regarda venir dans sa direction, ignorant les flammes rugissantes. Le feu se tendait vers lui mais semblait ne jamais réussir à l'atteindre. Sa peau et ses vêtements restaient immaculés, hors d'atteinte de l'incendie.

Contournant une Mort Rouge frappée de stupeur, le jeune homme parvint au côté d'Alicia en quelques secondes. « Prête ? » lui demanda-t-il avec un doux sourire. « Je pense que nous serons beaucoup mieux dans l'autre pièce pour discuter. Ce sera moins chaud et moins bruyant. »

« Si vous le dites, » répondit Alicia. Elle agrippa ses doigts tendus. Sa main était fraîche et douce. « Allons-y. »

« Au revoir, donc, » dit le jeune homme, agitant son autre main à la Mort Rouge figée sur place.

Alicia cilla comme la réalité basculait. Tendant la main, l'étranger blond ouvrit une porte dans le mur du fond. Il passa le seuil, tirant Alicia derrière lui. Les flammes et la Mort Rouge avaient disparu. Ils se trouvaient dans la grande salle du Devil's Playground, près de l'entrée principale du club. Derrière eux, la porte claqua. Jetant un coup d'œil pardessus son épaule, Alicia ne vit que le mur nu.

« Comment avez-vous fait ça ? » interrogea-t-elle.

« Un truc que mon père m'a appris, » dit le blond en riant.

Il indiqua le fond de la piste de danse. Les gens commençaient à hurler en voyant des flammèches ramper hors du couloir. « Justine et ses copains sont sortis par l'issue de secours, derrière. Nous ferions mieux de prendre congé nous aussi. Le feu commence à s'étendre. Dans quelques minutes, l'établissement entier sera en train de brûler. Et je ne perçois aucun système anti-incendie. »

« Qui, quoi, pourquoi ? » bredouilla Alicia.

« On croirait lire un gros titre dans les journaux, » dit le blond.

« La Mort Rouge est partie. Elle ne peut maintenir son Corps de Feu que pendant un bref intervalle. Vous êtes sauvée. Au moins dans l'immédiat. Mais elle reviendra. C'est une ennemie implacable. Vous devez la détruire. Ou être détruite. »

« C'est la deuxième fois que vous me sauvez aujourd'hui. Je ne sais même pas pourquoi. Ni qui vous êtes. »

Il écarta ses questions d'un haussement d'épaules. « Nous ferions bien de bouger. » Des gens les bousculaient pour accéder au vestibule. Dans le fond du club, les hurlements devenaient plus forts. « Cette cohue risque de mal tourner. Il y aura bientôt une véritable émeute. »

« Vous n'avez toujours pas répondu à ma question, » dit Alicia. « Quel est votre nom ? »

« Appelez-moi... Ruben. » Il sourit. « Comme le sandwich. »

« Et la femme avec laquelle vous discutiez ? » interrogea Alicia, incertaine de savoir pourquoi elle le demandait. « Était-ce votre petite amie ? »

Ruben éclata de rire. « Peu vraisemblable. C'est ma sœur. Son nom est Rachel. »

Le jeune homme baissa les yeux sur son poignet nu. « Oops, comme le temps passe. Je dois y aller. Je suis en retard. »

« Attendez, » dit Alicia. « Restez, je vous en prie. Vous ne m'avez toujours pas dit pourquoi vous m'avez sauvée. Ou comment. »

« Désolé, Anis, » dit Ruben, « mais j'en ai déjà trop dit. » Il regarda par-delà son épaule droite. « Tiens, ce n'est pas votre assistant, Jackson ? »

« On ne m'a pas aussi facilement deux fois, » dit Alicia, qui sourit. Et découvrit qu'elle s'adressait à un espace vide. En l'espace d'un battement de cœur, Ruben avait disparu.

C'est alors qu'elle se rendit compte qu'il l'avait appelée *Anis*.

Dans les montagnes de Bulgarie – 16 mars 1994

La maison au sommet de la colline était immense. Et bien qu'il fût largement minuit passé, avec des nuages cachant la lune et les étoiles, aucune lumière ne brillait à l'intérieur.

« Alors, » chuchota Le Clair, « qu'est-ce que je vous avais dit ? L'ancien vit là-dedans tout seul. Les voisins en ont tellement peur qu'ils refusent de prononcer son nom. Ou de passer devant la maison après minuit. Ils disent que c'est la maison du diable. »

« Pas faux, » dit Jean-Paul. « Dziemianovitch est un Tzimisce de la sixième génération. Sa cruauté est légendaire dans ces collines. »

« Les Tzimisces sont tous des maniaques, » déclara Le Clair. « C'est la raison pour laquelle la plupart d'entre eux appartiennent au Sabbat. Ou vivent dans l'isolement complet, comme ce monstre. »

« Nous sommes tous damnés, » dit Jean-Paul, hochant la tête. « Mais certains d'entre nous le sont plus que d'autres. »

« Allons-nous rester plantés là toute la nuit ? » demanda Baptiste, le troisième membre du trio. « Si nous voulons boire le sang de ce vieux bâtard, il vaudrait mieux commencer par le trouver. »

« Juste, » dit Le Clair. « Assez parlé. Dziemianovitch est extrêmement puissant. Cependant, au cours des six derniers mois, il semble avoir disparu de la surface du globe. Les villageois qui nettoient et entretiennent la maison et le terrain ne l'ont pas vu ni eu de nouvelles de lui depuis la fin de l'année dernière. Il a sûrement sombré dans la torpeur. Les Tzimisces ont besoin de beaucoup de repos. Nous devrions réussir à pénétrer dans la maison, à trouver son corps et à le détruire sans gros problème. »

« Problèmes ou pas, » dit Baptiste, « il en vaudra la peine. Vous deux êtes déjà de la septième génération. Je suis toujours de la huitième. »

« Plus pour longtemps, » dit Jean-Paul. Il indiqua la lourde porte en chêne qui donnait accès à la maison. « On frappe ? »

« Je ne crois pas, » dit Le Clair. « Il y a des fenêtres dans le patio arrière. Mieux vaut entrer par là plutôt que d'annoncer notre présence. Dziemianovitch n'est pas un imbécile. Il connaît la valeur de son vitæ. La maison regorge probablement de pièges. Il faudra nous montrer très prudents en l'explorant. Très, très prudents. »

« Ça me rappelle la Grande Guerre, » dit Baptiste. « Un faux mouvement et, pouf. On est mort. »

Les deux autres vampires hochèrent la tête. Malgré les presque quatre-vingt années qui s'étaient écoulées depuis qu'ils avaient participé à la Première Guerre mondiale, les souvenirs qu'ils conservaient de cette époque avaient encore la limpidité du cristal. C'était là qu'ils s'étaient connus, qu'ils étaient devenus compagnons d'armes, qu'ils avaient combattu et trouvé la mort. Et qu'ils étaient devenus des vampires.

Trois jeunes Français mal dégrossis, enrôlés pour la guerre des tranchées contre les Allemands, qui s'étaient endurcis au cours de deux années de lutte contre les Boches. Les circonstances les avaient réunis. La mort avait soudé leur équipe.

Le Clair était le cerveau de la bande, petit homme mince à la fine moustache et des yeux qui voletaient de gauche à droite, jamais en repos. Sa famille dirigeait un cercle de contrebande à Marseille.

Baptiste, large et costaud, venait des fermes du sud. Possédant plus de muscles que de cervelle, le meurtre l'excitait et sa nature cruelle s'épanchait à la pointe de sa baïonnette.

Jean-Paul était du genre détendu, facile à vivre. Grand et séduisant, il avait un penchant pour les femmes et le charme suave et débonnaire du bon vivant parisien. Sous ses airs nonchalants se dissimulait l'âme d'un sadique. Il aimait partager ses conquêtes avec ses deux amis. La malheureuse qui osait s'insurger contre un pareil traitement se faisait battre jusqu'au sang.

Soldats efficaces et meurtriers, ils ne tuaient pas pour la gloire de la France mais pour l'amour du meurtre. Amis comme ennemis en virent bientôt à les surnommer le Trio Impie. Souvent, après une grande offensive, ils rôdaient dans le noir sur le champ de bataille, examinant les corps abandonnés à la recherche de survivants. La question de ce qu'ils infligeaient aux blessés qu'ils trouvaient en train de faire le mort n'était jamais abordée en public. Mais plus d'un soldat allemand gravement atteint avait été retrouvé mort sur le champ de bataille, suicidé avec son propre fusil plutôt que de courir le risque d'une confrontation avec le Trio Impie.

Leur notoriété retint l'attention de Louis Margali, un officier de leur régiment et Brujah de la neuvième génération. Disciple idéaliste des enseignements de Karl Marx et vétéran des soulèvements étudiants du XVIII^e siècle, Margali rêvait d'établir une république socialiste en France après la guerre. Se rendant compte qu'il aurait besoin de partisans capables de tous les excès au nom de la liberté, l'officier Étreignit le Trio Impie pendant la Bataille de la Marne. Cependant, Margali, meilleur étudiant que conspirateur, avait grandement sous-estimé la dépravation de ses infants.

Il découvrit sa terrible erreur la nuit où ils le surprirent dans une ferme abandonnée du no-man's-land. Le Clair en savait beaucoup plus

long au sujet des vampires que Margali ne le soupçonnait, notamment le fait qu'un pieu en bois dans le cœur paralyserait même le plus puissant des membres de la Famille. Baptiste procura la force, Jean-Paul la diversion. Avec une expression horrifiée, l'officier Brujah écouta Le Clair lui exposer son plan.

« Mes amis et moi ne sommes pas intéressés par votre projet d'une utopie socialiste, monsieur Margali, » dit le petit homme, ses yeux brillant à la lueur de la lampe. « Nous nous fichons pas mal de l'homme du peuple ou des droits de la classe laborieuse. Notre seule préoccupation, c'est nous. »

« Vous nous avez traités comme des esclaves, » grogna Baptiste, ses gigantesques mains serrées en poings massifs. « Je ne suis l'esclave de personne. Surtout pas d'un aristocrate. »

« C'est peut-être formulé un peu crûment, » dit Le Clair, « mais c'est l'idée générale. Nous refusons tous les trois d'accepter ces Six Traditions de Caïn. Vivants ou morts-vivants, la loi ne signifie rien pour nous. Nous sommes seuls maîtres de notre destin. »

« Nous allons boire votre sang, » dit Baptiste en riant tout bas.

Le Clair acquiesça. « En tant que chef de notre petit groupe, j'ai revendiqué cette première opportunité. Mais il y en aura d'autres pour mes compagnons. Nous sommes tous très ambitieux. Nous envisageons d'abaisser notre génération par diablerie, et ainsi d'accroître nos pouvoirs, aussi souvent que possible. Les humains nous fourniront du sang chaque fois que ce sera nécessaire. Mais c'est dans le corps de nos congénères que nous puiserons notre force. »

Il sourit devant l'horreur qui se lisait dans les yeux de Margali. Le Clair prenait beaucoup de plaisir à torturer psychologiquement ses victimes. « Nous sommes trois. Nous constituons une bonne équipe. Il nous faudra des années, des décennies peut-être, voire même un siècle ou deux. Mais à la fin, nous serons les maîtres de l'Europe. Peut-être même du monde. »

« Arrête de jouer avec la nourriture, » dit Jean-Paul. « Nous devons être à l'abri loin d'ici avant que le soleil ne se lève. Tue-le et qu'on n'en parle plus. »

C'est exactement ce que fit Le Clair. Aujourd'hui, près de huit décennies plus tard, lui et ses camarades étaient sur la piste de leur neuvième vampire. C'était un jeu dangereux, mais dont le prix justifiait les risques.

« Rien ne bouge à l'intérieur, » déclara Jean-Paul. Son ouïe était cent fois supérieure à celle de n'importe quel humain. « L'endroit est désert. »

« J'en doute, » dit Le Clair. « Les Tzimisces ne dorment pas bien pendant la journée s'ils ne sont pas entourés de terre en provenance de leur lieu d'origine. Ce sont de piètres voyageurs. Dziemianovitch se

cache quelque part dans cette maison. Toute la difficulté consiste à le trouver. »

« Vous parlez trop tous les deux, » dit Baptiste. Il balança un poing comme un marteau dans les vitres du patio. Trois d'entre elles se brisèrent dans une explosion de particules de verre.

« Autant pour l'élément de surprise, » remarqua Le Clair avec un haussement d'épaules résigné. Son compagnon était immensément fort mais incroyablement stupide. Baptiste intervenait dans toutes les situations d'urgence nécessitant de la force brute. Réfléchir n'était pas sa spécialité. Il s'en remettait à ses deux amis pour penser à sa place. Et, trop souvent, il s'impatientait de les voir agir.

Jean-Paul déverrouilla la fenêtre et l'ouvrit. L'un après l'autre, ils se faufilèrent dans la maison par l'ouverture. Il faisait encore plus noir qu'à l'extérieur. D'épais rideaux bloquaient la lueur de la lune.

« Tu perçois quelque chose ? » murmura Jean-Paul. Une chape de ténèbres semblait étouffer ses paroles. « Je n'entends rien. »

« Il y a un sort d'amortissement sur la maison, » répliqua Le Clair. Reconnaître et neutraliser les sorts faisait partie de ses talents. « C'est ce qui provoque la pénombre et l'étouffement des sons. Il est trop puissant pour que je puisse l'annuler. Mais je crois pouvoir nous guider à l'intérieur. Il y a quelqu'un dans le sous-sol. Je perçois une présence très puissante. C'est forcément Dziemianovitch. »

« Contente-toi de me guider jusqu'au vieux hibou, » dit Baptiste. Trois pieux en bois étaient passés dans sa ceinture. « Je vais l'épingler pour de bon. »

« Suivez-moi, » dit Le Clair, agrippant ses deux compagnons par le poignet. « Restez vigilants. Il y a des pièges partout. J'essaie de les neutraliser en marchant. Mais il se peut que j'en oublie quelques-uns. »

« Quelle sorte de pièges ? » demanda Jean-Paul.

« À terre ! » hurla Le Clair comme en réponse.

Vétérans de guerre, ils se laissèrent tomber au sol sans poser de question. À l'instar de la plupart des Brujahs, ils étaient d'une rapidité inhumaine. À l'instant où ils eurent touché le plancher, une centaine de flèches à pointes d'acier sifflèrent à travers la pièce. S'ils étaient restés debout, ils auraient été transpercés par une douzaine de tiges ou plus.

« Je parie que les rideaux s'écartent automatiquement le matin, » dit Le Clair, couché en sécurité à plat ventre. « Le soleil se déverse à l'intérieur et grille ceux qui se sont fait piéger. »

« Efficace, » commenta Jean-Paul. « Peut-on se relever ? »

« Donnez-moi encore quelques secondes, » dit Le Clair, le visage plissé sous la concentration. « Voilà, ça devrait faire l'affaire. Plus de flèches. J'ai désamorcé tous les mécanismes du même genre dans la maison. »

Les trois vampires se relevèrent. Il faisait toujours aussi noir que dans une mine de charbon. « Plus la peine de se donner la main. Ça nous ralentit trop. Par ailleurs, nous ne risquons plus rien. L'escalier de la cave se trouve dans le couloir à une douzaine de mètres d'ici environ. »

« Tu es certain qu'il n'y a plus de pièges ? » demanda Jean-Paul. Malgré ses airs avantageux et ses fanfaronnades auprès des femmes, il avait le cœur d'un poltron. C'était un trait de caractère qui l'avait bien servi. Trop souvent, les vampires cédaient à la soif de sang, succombaient à l'appel de la Bête. Jean-Paul ne se précipitait jamais. Il avançait à pas comptés, protégeant toujours ses arrières, et prêt à battre en retraite au moindre signe de danger.

« Puisque je te le dis, » répondit Le Clair, progressant petit à petit à travers la pièce. « J'ai trouvé et neutralisé tous les mécanismes dans la... »

Le petit homme hurla en sentant le plancher se dérober soudainement sous ses pieds. Il tomba comme une pierre, sachant qu'une fin atroce l'attendait tout en bas. Mais ses pieds n'eurent pas le temps de toucher le fond.

Au lieu de cela, Baptiste, fort comme un bœuf, l'empoigna par la peau du cou. Sans effort apparent, le colosse maintint Le Clair, le laissant pendouiller au-dessus de la fosse apparue comme par magie au centre de la pièce.

« Ça sent l'acide, » commenta Jean-Paul, avec un soupçon de raillerie dans la voix. « Il doit y en avoir tout un bassin là-dessous. Je me demande quelles seraient les conséquences à long terme d'une pareille chute. À supposer que la solution soit assez forte, la baignade te ferait probablement fondre la chair sur les os, peut-être même qu'elle endommagerait ton squelette. Il te faudrait des années et des années pour régénérer. » Le Parisien ménagea son effet. « Ça m'a tout l'air d'être encore un piège. »

« Toi, le gigolo mielleux, ça va, » aboya rageusement Le Clair tandis que Baptiste le reposait au bord de la fosse. « Je me suis laissé abusé par notre adversaire. De toute évidence, quand il a préparé cette pièce pour recevoir les intrus, il a recouru à la sorcellerie pour vieillir les planches d'ici jusqu'à la porte. Ce n'était pas un piège actif, mais passif. Voilà pourquoi je ne l'avais pas désamorcé. Aucun mécanisme n'était impliqué, seulement mon propre poids. »

« C'est un petit malin, » dit Jean-Paul. Il ne tint pas compte de la sortie de Le Clair. Le petit homme se calmait aussi vivement qu'il s'emportait. « Ce sera un plaisir de le tuer. Mais comment allons-nous atteindre la porte si le reste du plancher est aussi fragile ? »

« Je n'en sais rien, » dit Le Clair. « Laisse-moi réfléchir. »

« Je sais quoi faire, » dit Baptiste. « Tourne-moi dans la direction

de la porte, petit homme. »

« Pourquoi ? » demanda Le Clair, perplexe, tout en plaçant son gigantesque compagnon face à la porte de la chambre.

« J'en ai assez de finasser, » dit Baptiste. « On y va. » Avant que Le Clair ne comprenne ce que son compagnon avait en tête, le grand homme le saisit par la taille, le brandit au-dessus de sa tête, et le projeta comme un ballot par-dessus le plancher pourri. Le petit homme s'écrasa tête la première contre la porte close, qu'il fit voler en éclats. Jurant comme un furieux, il s'écroula dans le couloir de l'autre côté. Le Clair nota obscurément qu'au moins cette partie de la maison était bien éclairée.

Une seconde plus tard, un Jean-Paul hurlant le suivit dans le couloir. Avec la disparition de la porte, il n'y avait plus rien pour freiner sa course. Il toucha le sol en plein élan et rebondit deux fois avant de s'arrêter à quelques mètres seulement de l'escalier qui menait au sous-sol.

« Attention ! » rugit Baptiste depuis les ténèbres. « J'arrive. »

Précipitamment, Le Clair roula contre le mur. L'instant d'après, son énorme compagnon jaillissait à travers l'entrée fracassée. Baptiste avait sauté sans effort la fosse d'acide. Les vampires possédaient une force plusieurs fois supérieure à celle des humains ordinaires. Baptiste possédait une force plusieurs fois supérieure à celle des vampires ordinaires.

« Bon, nous sommes passés, » déclara Le Clair, se remettant tant bien que mal sur ses pieds. « Il est temps de descendre et de rencontrer notre adversaire. »

Il se tourna et fit face au géant. « Baptiste, nous apprécions tes efforts. Mais, s'il te plaît, serre la bride à ton impatience. Laisse Jean-Paul et moi nous occuper de la partie réflexion. Entendu ? »

Haussant les épaules, Baptiste acquiesça. « J'essayais seulement de vous aider. »

« Peux-tu percevoir une activité là-dessous ? » demanda Jean-Paul, s'avançant d'un pas incertain vers Le Clair. Jean-Paul n'aimait pas les surprises. En particulier, celles qui l'envoyaient voler inopinément au-dessus d'un puits d'acide. « Nous avons fait assez de vacarme pour tirer Dziemianovitch de la Mort Ultime, à plus forte raison de la torpeur. À l'avenir, je crains qu'on ne se souvienne de nous, non pas sous le nom de Trio Impie, mais plutôt de Trio Comique. »

« Je sens une présence, » dit Le Clair. « Toujours la même. Elle n'a pas bougé. » Le Clair fit la grimace. « Il sait que nous sommes ici. Et il trouve nos singeries... amusantes. »

« Faut-il continuer ? » demanda Jean-Paul avec nervosité. « Si Dziemianovitch est au courant de nos intentions, ne sommes-nous pas

fichus ? »

« Bizarrement, » dit Le Clair en fronçant les sourcils, « je ne perçois aucune hostilité dans ses pensées. Il se contente de nous attendre. »

« Il est peut-être fatigué de la mort, » dit Baptiste. Le grand homme ouvrit à la volée la porte de la cave. « Pas question de faire demi-tour. Je veux son sang. »

Le Clair regarda Jean-Paul et haussa les épaules. « Qu'avons-nous à perdre ? Au pire, nous mourrons. »

« Une fois m'a suffit, » dit Jean-Paul.

« Il y a un escalier qui descend, » dit Baptiste, ignorant les remarques de ses camarades. « Et une lumière en bas des marches. Moi, j'y vais. »

« En avant, braves soldats de France, » dit sombrement Le Clair. Il s'élança derrière le géant. « Liberté, égalité, fraternité. »

« N'oublie pas la stupidité, » ajouta Jean-Paul en se hâtant de rejoindre les autres. « Ralentissez un peu, tous les deux. C'est probablement un autre piège. Quel meilleur endroit que ces marches pour en installer un ? »

L'avertissement était bienvenu. À mi-chemin du sous-sol, tout l'escalier se déroba, de la même façon que le plancher au-dessus du puits d'acide. Au lieu d'un bassin d'acide, des pieux en bois d'un mètre de haut étaient fichés par douzaines dans le sol de la cave, n'attendant que les victimes qui viendraient s'empaler sur eux.

La rapidité des Brujahs, doublée de réflexes éblouissants, les sauva. Quand l'escalier s'effondra, ils bondirent instinctivement en avant. Ils se réceptionnèrent quelques mètres au-delà du cercle de pieux. Et se retrouvèrent en équilibre sur la margelle d'un autre bassin d'acide.

« Ce bâtard est diabolique, » maugréa Le Clair en contournant le bassin mortel. Le petit homme indiqua une ouverture sans porte. « Mais pas aussi malin qu'il ne le croit. Son cercueil se trouve dans la salle suivante. »

« Trop facile, » dit Jean-Paul en jetant un coup d'œil avec les autres par l'entrée de la crypte. Une unique ampoule éclairait faiblement la pièce. Au centre se tenait un lourd sarcophage de pierre. « C'est trop facile. »

« As-tu perdu la tête, Jean-Paul ? » demanda Baptiste. « Nous avons triomphé de l'obscurité, des flèches, de l'acide et des pieux. Notre récompense, ma récompense, nous attend. » Le géant tapota les trois pieux en bois dans sa ceinture. « J'ai soif du sang du vieux hibou. »

Baptiste s'avança pesamment. Il était sur le point de franchir le seuil quand Jean-Paul cria : « Non ! » et le poussa sur le côté. « C'est

un autre piège. »

« Un piège ? » interrogea Baptiste. « Il n'y a rien dans le passage. »

« Je ne perçois rien de spécial, » dit Le Clair. « Le sol est solide. Et il n'y a aucun mécanisme en action. »

« Les attrape-nigauds les plus simples sont les meilleurs, » dit Jean-Paul. « Une démonstration ? Passe-moi un de tes pieux, Baptiste. »

Le colosse lui tendit un de ses bouts de bois. Le tenant par une extrémité, à la manière d'une épée, Jean-Paul fendit l'air de haut en bas au niveau du seuil. La lame de bois sembla hésiter une fraction de seconde dans sa main, puis continua sa course descendante. Cependant, il y avait désormais trois morceaux de bois. Jean-Paul ne tenait plus qu'un moignon ; les deux autres morceaux tombèrent avec fracas sur le sol.

« Magie, » dit Baptiste, crachant le mot comme une insulte.

« Des câbles, » répliqua Jean-Paul. « Des câbles très fins, tendus à bloc entre les montants de la porte. Probablement du même type de matériau qu'on utilise dans les satellites. Ils sont faits d'un acier incroyablement dense, tranchant comme un rasoir. Si tu t'étais engouffré dans cette pièce, tu te serais proprement décapité. »

« Découpé en rondelles comme un saucisson, » dit Le Clair. « Une fin peu ragoûtante. Comment as-tu deviné ? »

« Pourquoi avoir laissé la porte ouverte ? » demanda Jean-Paul. « Après les pièges auxquels nous avons été confrontés, il semblait extrêmement improbable que Dziemianovitch ne nous ait pas réservé un autre tour dans sa manche. L'entrée était trop anodine, trop évidente. C'est là que j'ai focalisé ma vision dessus et que j'ai aperçu les câbles qui la barraient. »

« Par où va-t-on passer ? » demanda Baptiste avec impatience.

« Par les murs, naturellement, » dit Le Clair. Je suis sûr que les câbles sont solidement fixés à l'encadrement de la porte. Ils sont probablement piégés. Ils doivent être pratiquement impossibles à arracher. La méthode la plus facile de circonvenir un piège est encore d'en rejeter les règles. Nous n'allons pas emprunter la porte. Nous allons en percer une. »

Baptiste se révéla à la hauteur de la tâche. Ses poings immenses creusèrent un large trou à travers la brique et le mortier à un mètre de la porte. Prudemment, Le Clair passa une main à travers l'ouverture avant d'y aventurer son corps. Il commençait à ressentir une certaine paranoïa envers les petites surprises de Dziemianovitch. Une meute de chiens de l'enfer cachés dans l'ombre ne l'aurait pas étonné.

Il n'y avait plus d'autre piège. Mais une dernière surprise les attendait.

Ensemble, les trois tueurs s'approchèrent du sarcophage de pierre.

Baptiste tremblait d'excitation. « Je vais boire son sang et diminuer ma génération, » déclara-t-il, secouant la tête comme un drôle d'automate géant. « Je vais boire son sang et devenir encore plus fort. Beaucoup plus fort. »

Le Clair hocha la tête, incapable d'imaginer son compagnon plus puissant qu'à l'heure actuelle. Baptiste possédait déjà la force d'un éléphant. Au lieu de cela, Le Clair espérait que le vitæ de l'ancien pourrait peut-être accroître l'intelligence de Baptiste. Il ne risquait certainement pas de la diminuer.

Prudemment, le trio se pencha au-dessus du gigantesque cercueil. Il était vide et, à en juger par la fine couche de poussière qui reposait au fond, il l'était depuis des mois.

« Impossible, » déclara Le Clair. « J'ai senti sa présence. Je le jure. « Il fit une pause, se concentra. « Il est toujours ici. Quelque part dans la pièce. »

Grondant de frustration, Baptiste fouilla le cercueil avec un pieu. « Il n'est pas invisible. C'est peut-être un cercueil truqué. Il pourrait être dessous. »

« Ou carrément caché ailleurs dans cette pièce, » dit Jean-Paul.

« À moins, » fit une autre voix, froide comme la glace, « que vous n'ayez pris les pensées d'un autre vampire pour celles de votre gibier. »

« Merde, » dit Le Clair. Il s'écarta du sarcophage. Il recula jusqu'au mur, encadré par ses amis. « Qui êtes-vous ? »

Une silhouette terrifiante sortit de l'ombre à pas traînants. Tout en contrastes, elle avait le visage et la poitrine barbouillés d'écarlate. Grand et mince, l'étranger portait pour tout vêtement un vieux linceul en loques. Son visage était celui d'un cadavre depuis longtemps dans la tombe, avec une chair décomposée, des lèvres fines comme du papier et des joues creuses. « On m'appelle la Mort Rouge. Je vous attendais. »

« Vraiment ? » dit Baptiste, ses énormes mains s'ouvrant et se refermant en poings. « Pourquoi ? Qu'est-ce que vous nous voulez ? »

La Mort Rouge ricana, d'un rire surnaturel qui donna des frissons à Le Clair. « Je voulais voir si vous seriez capables d'éviter les pièges de cette maison. Et, si oui, vous faire une proposition. »

« Où est Dziemianovitch ? » demanda Jean-Paul.

« La Mort Ultime l'a pris il y a quelques mois de cela, » dit la Mort Rouge. « Que je sois resté à vous attendre ou non, vous auriez été déçus, je le crains. » Le visage du monstre se tordit en une grotesque parodie de sourire. « Mais son sang n'a pas été perdu pour tout le monde. »

« Pourquoi devrions-nous vous écouter ? » demanda Baptiste. Le géant fit un pas en avant. « Qu'est-ce qui nous empêche de boire votre sang à la place du sien ? »

« Bonne question, » dit la Mort Rouge. Son corps commença à devenir brillant. De minces filaments de fumée montèrent de ses doigts osseux. Des étincelles fusèrent de sa poitrine, de ses bras, de ses jambes. Une lueur rouge scintilla dans ses yeux. « Aimeriez-vous connaître la réponse ? »

« Non, merci, » dit rapidement Le Clair. Il pouvait sentir la chaleur émanant du corps de la Mort Rouge. Ce n'était pas naturel. Il sut instinctivement que le contact de la main de la créature signifiait la mort. « Quelle était cette proposition dont vous avez parlé ? »

« Je pensais bien que vous sauriez entendre raison, » dit la Mort Rouge. « Par ailleurs, l'aventure n'est pas sans attrait pour des individus tels que vous. Je désire la mort d'un certain vampire. Il gêne mes plans mais je n'ai ni le temps ni la patience de lui faire la chasse. Je veux que vous vous en chargiez tous les trois. Il est de la cinquième génération, mais inoffensif. Son sang vigoureux sera votre récompense. »

« Eh, ça ne se présente pas si mal, » dit Baptiste. « Le sang d'un Mathusalem. Ça me plaît. »

« De plus, il vit à Paris, » dit la Mort Rouge. « Ce sera une sorte de retour au pays pour vous trois. Son nom est Phantomas. C'est un Nosferatu et il habite dans des catacombes de sa confection sous les rues de la ville. »

« Pourrons-nous garder ses possessions personnelles ? » demanda le toujours pragmatique Le Clair.

« Bien entendu, » dit la Mort Rouge. « Mon seul souci est qu'il soit tué. Phantomas vit sous la ville depuis plus de deux mille ans. Je le soupçonne de posséder toutes sortes de babioles d'une valeur non négligeable. Récupérez-en autant que vous le voudrez. Je suis un employeur généreux. »

« Sur de pareilles bases, je ne vois pas comment nous pourrions refuser, » dit Le Clair. « C'est d'accord. »

Prudemment, il souligna l'évidence. « Je suppose que nous n'avions pas vraiment le choix de toute façon. »

« Non, » dit la Mort Rouge, « pas si vous espériez ressortir de cette chambre. »

New York, NY – 15 mars 1994

Alicia retrouva Jackson à leur point de rendez-vous habituel à un pâté de maisons du Devil's Playground. Les sirènes des pompiers trouèrent la nuit comme il lui ouvrait la portière.

« Tous nos agents étaient en position ce soir ? » demanda-t-elle en se glissant sur le siège arrière de la limousine.

« Naturellement, » rétorqua Jackson, s'installant au volant. « À la maison ? »

« Oui, » répondit-elle, « mais seulement pour un bref arrêt. J'ai besoin de changer de vêtement et de faire une petite course. Ensuite, nous ressortirons. Il y a une personne que je dois voir au sujet de ce qui m'est arrivé ce soir. Pendant que nous y serons, interrogez nos espions. Et aussi, faites visionner par quelqu'un les bandes vidéos des caméras cachées. J'ai besoin de savoir le maximum de choses sur une créature se faisant appeler la Mort Rouge. Et sur un jeune homme et une jeune femme dénommés Ruben et Rachel. »

« Tout ce que vous voudrez, » déclara Jackson en insérant la voiture dans le trafic nocturne. « Je m'y mettrai dès que nous serons arrivés au penthouse. »

Le Devil's Playground n'était qu'un des nombreux immeubles de Manhattan qui appartenaient en secret à Alicia. Usant de manipulations mentales subtiles mais intenses, elle avait persuadé Justine d'installer le quartier général du Sabbat dans le club. L'Archevêque, malgré tous ses pouvoirs, ignorait que le moindre de ses mouvements était surveillé par des caméras vidéos secrètes dissimulées dans l'épaisseur des murs.

« Justine, Molly et Hugh sont partis précipitamment, ce soir, » dit Alicia, s'étirant sur la moelleuse banquette blanche de la gigantesque limousine. « Votre équipe a pu s'en arranger sans difficulté ? »

« Aucun problème, » dit Jackson. « C'est étonnant ce que l'argent peut acheter. J'ai des agents tout autour du club. Avec plus d'une douzaine de personnes à l'intérieur, y compris plusieurs au sein du personnel. Équipées d'un émetteur subvocal. Au moindre incident inhabituel, tout le monde est immédiatement averti. Vos trois amis inhumains ont été pris en chasse aussitôt après leur départ. Vous aurez leur destination demain matin. »

« Bien, » dit Alicia, « parfait. »

Elle avait besoin de Justine. Tout au moins, elle avait besoin de sa

position d'Archevêque pour le moment. Mais Alicia aimait aussi savoir où les vampires se reposaient pendant la journée. Cela lui donnait un moyen de pression supplémentaire sur eux au cas où la situation au Devil's Playground devait virer à l'aigre. Ou si Justine découvrait la vérité au sujet de leur relation.

Des stratagèmes à tiroirs contenant d'autres stratagèmes, songea Alicia en fermant les yeux et en laissant le ronronnement léger des roues de la voiture bercer ses sens. *Le jeu ne se termine jamais. Il devient simplement plus vieux et plus complexe.*

Quinze minutes plus tard, Jackson gara la limousine dans le garage du Varney Building. Un ascenseur express spécial les emmena depuis le sous-sol au penthouse en quelques secondes. Passant dans l'appartement, Alicia se débarrassa de ses couches de dentelles en marchant. Le temps qu'elle atteigne l'armoire » elle était complètement nue.

« Du nouveau sur la situation russe ? » demanda-t-elle à Jackson en sortant le costume approprié. La discrétion était de rigueur pour leur prochaine sortie. Une combinaison intégrale noire, une paire de gants foncés et une veste à capuchon conviendraient parfaitement. Quoique, avant de repartir, il lui fallait encore s'arrêter ailleurs en premier.

« Rien de concluant, » répondit Jackson depuis le salon. « J'ai secoué un peu nos représentants mais, pour changer, ils sont autant dans le noir que nous. Quoi qu'il puisse se passer dans les républiques soviétiques, rien ne filtre. C'est comme si quelqu'un avait jeté un voile sur toutes les nouvelles qui sortent du pays. »

Alicia fit une grimace de contrariété. Et d'inquiétude. La légende faisait de la Sorcière de Fer la plus grande magicienne de tous les temps. Si elle était réellement sortie de sa torpeur, tout était possible. Alicia frissonna. Si les Nictuku étaient en train de se lever, les Antédiluviens pourraient bien être sur le point de s'éveiller également. Il y avait de quoi faire des cauchemars.

« Je reviens dans un instant, » dit-elle à Jackson. Elle appuya sur une portion du mur au fond de l'armoire. Sans un bruit, la cloison glissa sur le côté, révélant un ascenseur compact tout juste assez grand pour accueillir un passager. Il l'emmena bien en dessous du rez-de-chaussée de l'immeuble Varney. En un lieu qu'aucun autre humain n'avait jamais foulé. Une crypte.

Quinze minutes plus tard, Alicia réapparut. Ses joues brillaient d'une vitalité presque inhumaine. Ses yeux étincelaient. Toutes ses peurs, tous ses doutes avaient disparu. Elle rayonnait d'assurance. Avec un rire féroce, elle pressa le panneau refermant l'entrée de son ascenseur secret.

« La Mort Rouge et la Reine de la Nuit, » murmura-t-elle à

l'intention des murs. « Nous verrons bien qui l'emportera. »

« Vous me parliez, mademoiselle ? » demanda Jackson dans l'autre pièce.

« Je réfléchissais seulement à voix haute, » dit Alicia, baissant son capuchon sur son visage. Elle passa nonchalamment dans le salon. « Qu'en pensez-vous ? Le visage du bourreau est-il bien dissimulé ? »

Jackson, reposant le téléphone, lui adressa un regard d'incompréhension totale. « Je vous demande pardon, mademoiselle ? »

« Vous n'écoutez jamais Bob Dylan, monsieur Jackson, » dit-elle avec un sourire.

« Non, mademoiselle, je le reconnais. Je préfère la musique classique. Avec une préférence pour Mozart et pour Bach. »

« Amadeus, » dit Alicia, et ses yeux se voilèrent. Puis, secouant la tête comme pour en chasser les toiles d'araignées d'un vieux souvenir, elle s'avança jusqu'à l'immense baie vitrée qui surplombait la ville.

« Qu'avez-vous appris ? » demanda-t-elle, le regard perdu dans la nuit.

« Pas grand-chose d'utile, » dit Jackson. « Vos trois amis se sont séparés peu après avoir quitté le club et ont regagné leurs planques respectives. Les pompiers ont éteint l'incendie, qui est resté confiné à l'arrière du Devil's Playground. Trois personnes sont mortes piétinées dans la bousculade. C'est à peu près tout. »

« Et mon petit ami aux cheveux blonds et au costume blanc ? » demanda Alicia. « L'homme que je vous ai décrit. Il a dit s'appeler Ruben. »

« Un de nos hommes des services de police a interrogé le chef des videurs du bar. À laissé entendre qu'il recherchait ce Ruben au sujet de l'incendie. Le pantin n'a rien pu lui apprendre. » Jackson leva la main, anticipant la prochaine question d'Alicia. « Pas plus qu'il ne se souvenait de la femme à la robe verte. »

« Et nos caméras ? » demanda Alicia, s'attendant au pire.

« Curieusement, notre mystérieux inconnu a réussi à les éviter. Je croyais quelles étaient placées de manière à couvrir entièrement la piste du club. Mais j'ai dû me tromper. Il n'apparaît sur aucune des bandes. »

« Ne soyez pas aussi rapide à blâmer l'équipement, » dit Alicia, levant les yeux au ciel. Elle fixa la pleine lune comme pour y chercher une réponse. « Ruben est un mage. Le plus grand que j'ai jamais rencontré. Il tord la réalité au gré de ses besoins. »

« Un mage ? » fit Jackson. « Vous voulez dire un magicien ? Comme ces types de Las Vegas avec les tigres ? »

« Pas un prestidigitateur ou un illusionniste, monsieur Jackson, » dit Alicia. « Une personne qui altère l'univers avec son esprit. »

« Si vous le dites, mademoiselle, » répliqua Jackson d'un ton dubitatif. Matérialiste convaincu, l'ancien soldat ne croyait qu'à ce qu'il pouvait voir et toucher.

« Nous vivons une drôle d'époque, Jackson, » dit Alicia. « Trop étrange à mon goût. »

Elle se détourna de la vitre et se dirigea vers la porte. « Il ne reste que quelques heures avant l'aube. Pas de temps à perdre. Il y a une vieille femme à qui je veux rendre visite dans le Bowery. Maintenant. »

« Le Bowery, » répéta Jackson. « Encore un joli quartier. Un cran au-dessus de Prospect Heights Park grâce à l'absence de grille tout autour. Pour le reste, mêmes bandes, mêmes problèmes. »

« Vous avez votre arme ? » demanda Alicia en pressant le bouton du garage.

« Bien sûr, » dit Jackson. « Je l'ai toujours sur moi. »

« Si quelqu'un nous ennuie, servez-vous en. Tirez pour tuer. Pas de deuxième chances ce soir. »

« Oui, mademoiselle, » dit Jackson. « Comme vous voulez. »

La voiture s'arrêta en face d'un vieil immeuble délabré en grès rouge à l'ombre de la ligne de métro suspendu. Cinq adolescents en cuir noir, au crâne rasé, étaient assis sur les marches du bâtiment. Ils regardèrent Alicia et Jackson avec une hostilité non dissimulée.

« Qu'ess-tu veux, madame ? » demanda le plus costaud de la bande, d'une voix rocailleuse dégoulinant de menace. Ses pâles yeux gris volèrent de la limousine d'Alicia à Jackson, puis revinrent sur elle. De toute évidence, il était en train de se demander si elle valait la peine d'une bagarre.

« Ouais, qu'ess-tu veux ? » lui fit écho un de ses compagnons. Il ouvrit la main et révéla un couteau à cran d'arrêt. Avec un sifflement d'air, la lame de quinze centimètres sortit au grand jour. Regardant Jackson droit dans les yeux, l'adolescent ricana. « Toi aussi, fils de pute. »

L'ancien béret vert sourit. Son regard croisa celui d'Alicia qui répondit d'un hochement de tête à sa question non formulée. D'ordinaire, Alicia tâchait d'éviter la violence. Elle n'aimait pas attirer l'attention. Mais avec toute la frustration accumulée de la soirée, elle était sur le point d'exploser.

« Qu'est-ce que t'as, espèce de... » commença à demander le même punk lorsque Jackson entra en action. Pour un homme de sa carrure, il était incroyablement vif. Ses réflexes avaient été affûtés par des années de guerre dans la jungle. Deux pas en avant l'amènèrent au niveau de l'adolescent. Il le saisit d'une main par une oreille et lui tira violemment la tête en arrière. La mâchoire du punk en tomba de stupeur. Comme en réponse, Jackson sortit un gros .357 Magnum

Police Spécial de sous son manteau et le lui enfonça entre les dents. Le gamin glapit de douleur tandis que du sang rouge gouttait sur les marches.

Alicia, qui ne se contentait jamais de regarder, se tenait à quelques centimètres du chef de la bande. Sa main était posée contre la chair tendre de son cou, ses longs ongles vernis incrustés dans sa peau blanche. « Évite de faire ou de dire quelque chose de stupide, » fit-elle remarquer calmement au jeune homme, qui était paralysé de terreur. « Il me suffirait de serrer les doigts pour te déchirer la carotide. C'est une façon de mourir très douloureuse. Ne me fournis surtout pas un prétexte. »

« Quelqu'un veut jouer les héros ? » demanda Jackson, secouant son prisonnier par l'oreille de manière à l'aligner directement avec les autres membres de la bande. Sa main sur le revolver planté dans le visage du punk ne tremblait pas. Les yeux du gamin étaient écarquillés sous le choc. « Je peux vous descendre à *travers* le crâne de cet abruti. Ça risque d'être assez sale. À vous de voir. »

« Hé, » s'exclama le punk dans la main d'Alicia. « On cherche pas les putains de problèmes. On voulait seulement discuter. »

« Dans ce cas, » dit Alicia, refermant les doigts juste assez pour faire perler un peu de sang, « apprenez à fermer votre *putain* de gueule. Compris ? »

« Ouais, ouais, » dit le jeune homme avec nervosité. La mort se lisait dans les yeux d'Alicia. « Sûr, j'ai compris. »

« C'est bien, » dit Alicia. « Maintenant, tu vas être un gentil garçon et nous dire où habite madame Zorza. Ensuite, peut-être que je vous laisserai partir, toi et tes copains. »

« La vieille sorcière ? » demanda un autre membre de la bande, qui était resté figé pendant toute la rencontre. « Elle vit au deuxième. C'est une sacrée putain de barjo. »

« N'est-ce pas, » dit Alicia, en hochant la tête. D'une bourrade, elle envoya son captif dégringoler les marches. Comme par magie, un petit automatique apparut dans sa main. Elle le montra aux autres. « Vous pouvez relâcher aussi notre jeune ami malpoli, monsieur Jackson. Passez une bonne fin de soirée, les enfants. Si vous êtes encore dans les parages quand nous repartirons, je considérerai que vous nous préparez un mauvais tour. Et monsieur Jackson et moi réagirons en conséquence. »

Traînant ses blessés derrière lui, le quintet disparut dans la nuit. « Ils reviendront, » dit Jackson. « Avec des renforts en masse. Tous lourdement armés et prêts pour la guerre. Les gosses ne prennent plus les menaces au sérieux de nos jours. »

« Dommage, » dit Alicia, rengainant son arme. « Les enfants ne devraient pas se faire voir ni se faire entendre. Leur présence

complique trop l'existence. J'en aurai pour un moment à l'intérieur. Madame Zorza s'exprime habituellement par énigmes. Il faut une patience remarquable pour comprendre ce qu'elle raconte. »

« Nous sommes venus dans ce quartier minable, » dit Jackson, « pour rendre visite à une diseuse de bonne aventure ? »

« Je suis venue dans ce quartier minable pour rendre visite à une diseuse de bonne aventure, » corrigea Alicia. « Vous restez ici. J'ai besoin de parler à madame Zorza seule à seule. Dans l'intervalle, utilisez le téléphone de la voiture. Demandez du soutien. Si ces punks cherchent les ennuis, qu'ils en trouvent. Politique de la terre brûlée. Pas de quartier. Utilisez toute la main-d'œuvre dont vous avez besoin. »

« Vous serez en sécurité, dans ce trou à rats avec une folle ? » demanda Jackson.

« Madame Zorza et moi sommes de vieilles amies, » dit Alicia, ouvrant d'une secousse la porte de l'immeuble. « Ça remonte à des années et des années. »

En grimpant les marches branlantes qui menaient au deuxième étage, Alicia se fit la réflexion qu'années n'était pas le terme qui convenait. Elle connaissait madame Zorza depuis des siècles.

La diseuse de bonne aventure était une mystique de la Famille, un vampire du clan Gangrel. De génération inconnue, elle vivait à New York depuis près de deux cents ans. Auparavant, Alicia, sous diverses identités, l'avait connue en Europe à l'époque de la peste. Voyante aux pouvoirs mystérieux, madame Zorza prédisait l'avenir avec une précision infaillible. Elle s'exprimait, cependant, par énigmes vagues et sibyllines. Et à l'instar de toutes les diseuses de bonne aventure, elle avait son prix.

Seul un appartement subsistait au deuxième étage. Des deux autres, il ne restait plus que des murs lépreux. Soigneusement, Alicia rabattit le capuchon noir autour de son visage de façon à ne laisser apparaître que ses yeux. Madame Zorza refusait de discuter avec une personne dont elle pouvait voir le visage. Alicia refusait de se demander pourquoi.

Elle frappa. Trois coups, sur un rythme qu'elle avait appris cinq cents ans auparavant.

« Entre, Reine de la Nuit, » fit une voix à l'intérieur. « Le verrou n'est pas mis. Je t'attendais. »

Zorza parlait avec un accent rauque, guttural. Il était souvent difficile de la comprendre. Alicia secoua la tête avec consternation. Elle n'avait décidé de venir que quelques heures plus tôt. Comment la vieille sorcière avait-elle su ?

Alicia poussa la porte et entra dans l'appartement. Le salon était plongé dans une obscurité quasi-totale. Une chandelle unique, posée

dans un crâne poli, brûlait sur une table ronde autour de laquelle se trouvaient deux chaises. Sur l'une était assise madame Zorza. C'était une toute petite femme, mince, avec des traits hagards et ridés.

Un tissu noir orné de symboles mystiques brodés en fil d'argent recouvrait la table. Alicia se souvint avoir vu le même tissu lors de sa première visite à madame Zorza sept cents ans plus tôt. Comme la diseuse de bonne aventure, il n'avait pas changé.

« Assieds-toi, » dit la vampire, indiquant l'autre chaise. Son aura brûlait clair. Madame Zorza était petite en taille, mais sa puissance était grande. « Je sais pourquoi tu es ici. » « Naturellement, » dit Alicia. « Comme toujours. Quel sera ton prix cette fois ? »

La diseuse de bonne aventure ne répondit pas. Au lieu de cela, elle passa la main au-dessus de la chandelle dans le crâne, traçant d'étranges symboles dans l'air. La flamme vacilla, comme sous l'effet d'une brusque rafale. Sa danse semblait reproduire la trame complexe tissée par les doigts vénérables. « Ce soir, il n'y a pas de prix. Je te dirai ce que tu veux savoir pour rien. »

« Pour rien ? » dit Alicia, immédiatement soupçonneuse. « Pourquoi ? »

La diseuse de bonne aventure sourit mais ne dit rien. Alicia soupira de frustration. L'esprit de madame Zorza était un livre fermé. Lire ses pensées était impossible. Quels que fussent les secrets que renfermait l'esprit de la vieille vampire, ils étaient bien dissimulés.

Un coup de feu claqua à l'extérieur. Puis un autre. Le brusque crépitemment d'un pistolet-mitrailleur emplit l'air.

Alicia s'agita, mal à l'aise. Jackson pouvait se débrouiller tout seul. Malgré tout, tôt ou tard, ce genre de fusillade finissait par attirer l'attention de la police. Elle n'avait pas de temps à perdre avec madame Zorza.

Comme si elle avait lu dans les pensées d'Alicia, la diseuse de bonne aventure se mit à parler. La flamme de la chandelle tremblotait à chaque mot.

« Treize, trois, et un, » murmura madame Zorza. « Les nombres ont toujours leur importance. Beaucoup ne sont pas ce qu'ils paraissent. Les nombres ont toujours leur importance. La réponse est dans le passé. La réponse est dans l'avenir. Les enfants jouent le jeu. Les règles sont bousculées. Les nombres ont toujours leur importance. L'homme-rat connaît la réponse. Mais on ne lui a pas posé la question. Et plus que tout, les nombres ont toujours leur importance. »

Alicia regarda fixement madame Zorza. « C'est tout ? C'est tout ! Je suis supposée tirer quelque chose de sensé de ce galimatias ? »

La diseuse de bonne aventure hocha la tête. Un mince sourire jouait sur ses lèvres. La légende rattachait le clan Gangrel aux loups-garous. Nombre de vampires de cette lignée avaient des traits lupins.

Pas madame Zorza. Son visage évoquait celui d'un monstre mythologique – le Sphinx.

« Va, » dit-elle. « Tu as ce pourquoi tu es venue. Fais bon usage de ce savoir. L'avenir de la Famille dépend de ton action. »

« *L'avenir de la Famille ?* » répéta Alicia avec un rire cruel. « Depuis quand la Reine de la Nuit se soucie-t-elle du sort des Enfants de Caïn ? »

« Nous sommes tous des danseurs dans une Mascarade de Sang, » dit madame Zorza. « Ton déguisement ne peut pas dissimuler ton intérêt, Anis. »

« Diable, » dit Alicia en se levant. « Encore ce nom. C'est la deuxième fois dans la nuit qu'on m'appelle ainsi. Je dois perdre la main. Bientôt, je recevrai du courrier adressé à Anis. Peut-être même des prospectus publicitaires. »

Madame Zorza ne répondit pas. Alicia ne s'était pas attendue à ce qu'elle le fasse. Sur un signe de tête respectueux, Alicia quitta l'appartement et se dirigea vers l'escalier. La nuit avait été longue. Elle avait besoin de repos. Et d'un peu de temps pour soupeser les paroles de la diseuse de bonne aventure.

New York, NY – 15 mars 1994

Walter Holmes avait un aspect incroyablement ordinaire. Il mesurait environ un mètre quatre-vingts, pesait quatre-vingt un kilos, avait un visage franc et banal avec un regard paisible, presque flou, qui ne semblait jamais tout à fait focalisé, et affichait une perpétuelle expression de perplexité et de désespoir tranquille. Ses cheveux étaient bruns et sa peau d'une blancheur surnaturelle. Au contraire de nombre de ses congénères, il s'habillait classiquement de pantalons bruns ou noirs et d'une chemise de couleur claire. Il parlait doucement, avec un léger accent qui sonnait vaguement écossais ou gallois.

Pour la Famille de New York, Walter était un vampire de génération tardive sans intérêt particulier. C'était un habitué du Perdition Club, une boîte fréquentée par les anarchs, les jeunes vampires rebelles de la ville. Walter restait à l'arrière-plan, évitant les ennuis, sirotant son verre de sang à une table dans l'ombre, regardant passer le monde. À la différence de la plupart des vampires qui passaient la nuit au Perdition, il ne se vantait jamais de ses meurtres ou de ses stratagèmes. Pour ce qu'on en savait, il n'avait ni goules ni infants. Les rares vampires qui lui adressaient la parole avec une vague régularité supposaient qu'il était un Caitiff, un solitaire sans clan ni prestige. Walter ne disait ni ne faisait jamais rien pour modifier cette impression. Personne ne savait grand-chose sur lui, ni ne s'intéressait à lui. Les vampires témoignaient peu de curiosité envers ceux qu'ils percevaient comme inférieurs. Et encore moins de compassion. Dans le monde aux teintes sombres des morts-vivants, Walter Holmes était pratiquement incolore.

La seule particularité affirmée de Walter était son irrésistible obsession à jouer aux cartes. Il avait toujours un jeu sur lui. Lorsqu'il était seul, il enchaînait réussite sur réussite. Étudiant intensément chaque carte, il jouait avec une passion qui confinait à la manie. Les autres vampires disaient en plaisantant que Holmes se nourrissait non pas de sang, mais d'encre d'imprimerie. Lorsqu'il parvenait à convaincre des gens de se joindre à lui, Walter s'adonnait à son vice favori – le poker. Il jouait au poker à cinq cartes, au stud à sept cartes, au dead man's call, au blind man's bluff, et à des centaines d'autres variantes. Il jouait pour des dollars, des jetons, des verres. L'enjeu n'avait pas d'importance. Il perdait aussi fréquemment qu'il gagnait. Il

se moquait du résultat. Walter misait pour le seul plaisir du jeu. Cela lui rendait la mort supportable. Du moins était-ce la raison qu'il donnait à quiconque lui posait la question.

Paranoïaques à l'extrême, soupçonneux du moindre détail, les vampires du Perdition ne mettaient jamais en doute l'identité ou les motivations de Walter. Il était beaucoup trop transparent, trop faible, pour être un souci. Aucun d'eux ne comprenait que, bien souvent, la meilleure façon de passer inaperçu n'était pas de se cacher mais au contraire de se montrer au grand jour.

Walter Holmes était un bien meilleur joueur qu'aucun anarch du Perdition ne s'en rendait compte. Il avait largement eu l'occasion de s'entraîner au fil des siècles. Les rares individus qui connaissaient son véritable nom et son histoire comprenaient son obsession. Ce vampire terriblement banal était en réalité âgé de deux mille ans. Il avait été autrefois un centurion romain. Il était aujourd'hui l'observateur de l'Inconnu à New York.

Avant l'apparition du Sabbat, avant la formation de la Camarilla, il y avait déjà l'Inconnu. C'était la plus ancienne et la plus mystérieuse des sectes de la Famille. Peu de personnes extérieures à cette organisation en connaissaient l'histoire. Ou les membres. Ou les objectifs inavoués. Mais il y avait des rumeurs. Beaucoup, beaucoup de rumeurs.

D'après la légende, seuls des vampires de la quatrième et de la cinquième génération appartenaient à l'Inconnu. D'autres récits affirmaient que le groupe avait été constitué par Vlad Tepes, peut-être le plus célèbre vampire de tous les temps, au cours du Moyen Âge. Une troisième version faisait de Saulot, le mythique vampire de la troisième génération qui avait, le premier, atteint le Golconda, le fondateur original de la secte. Et racontait que Tremere, qui avait pratiqué la diablerie sur Saulot mille ans auparavant pour élever sa lignée au rang de clan, avait également tâché d'anéantir l'Inconnu dans le même mouvement.

Selon certains, l'objectif de cette secte était, pour les disciples de Saulot, de suivre leur maître dans l'oubli en atteignant le Golconda. Selon d'autres, il consistait à éliminer leurs ennemis mortels, les Tremeres. Ou peut-être le Sabbat. Ou même la Camarilla. Ou les deux. Ou aucun.

Une légende populaire disait que les dirigeants de l'Inconnu vivaient dans un château qui transcendait les barrières de l'espace et du temps. Ce groupe d'anciens vampires qu'on appelait « les Douze » se composait des plus puissants Caïnites qui aient jamais existé dans n'importe quelle secte. Quels que fussent leurs désirs, ils étaient toujours exaucés. Une autre histoire faisait de la guerre entre l'Inconnu et les Tremeres un prolongement du Jyhad. Dans ce

sénario, l'Inconnu était le garant du statu quo, cherchant à détruire le seul clan dont les membres risquaient un jour de lui contester sa mainmise sur l'humanité.

Des rapports non confirmés disaient que l'Inconnu complotait au sein de la Famille, manipulant ses descendants comme des pions dans une vieille partie millénaire. Tout aussi fréquentes étaient les histoires prétendant que l'Inconnu n'observait qu'une seule règle – ne jamais se mêler des affaires des morts-vivants.

Observer et attendre. Conspirer et comploter. Il y avait un soupçon de vérité dans ces histoires – et aussi une bonne part de mensonge. Exactement comme l'Inconnu l'avait voulu. La plupart de ces légendes émanaient de lui. Et avaient été propagées à des fins que lui seul comprenait.

Ce soir-là, Walter Holmes faisait des réussites et observait. Ses yeux doux parcouraient le club avec une indifférence de façade. Personne ne se rendait compte de tout ce qu'il pouvait voir. Ou entendre. Walter ne manquait pas grand-chose. C'était son travail d'attendre et d'écouter. Et de rapporter ce qu'il avait appris aux dirigeants de sa secte.

Méticuleusement, il battit les cartes et distribua. Ses doigts bougeaient avec fluidité, maniant le jeu comme un vieil ami. Walter pouvait faire des miracles avec des cartes quand il le voulait. Chacune dégageait une impression distincte. L'acuité surnaturelle de ses sens lui permettait de reconnaître chaque carte au toucher. Les trier selon un ordre spécifique, les donner par le sommet, le fond ou même le milieu du paquet, tout cela devenait facile avec de la pratique. Walter était très patient. Et très persévérant. Il pratiquait constamment.

« Je peux m'asseoir le temps d'une partie ou deux, donneur de cartes ? » demanda une voix familière. Une adolescente aux longues nattes blondes et au sourire tordu se coula dans la chaise directement en face de Holmes. « Je me sens en veine ce soir. »

« Toujours heureux d'entamer un jeu de hasard, » répondit Walter, avec un mince sourire. Il sortit une grosse poignée de jetons de la poche de son pantalon et en fit deux tas. Il poussa l'un de l'autre côté de la table et conserva l'autre. « L'enjeu habituel ? »

« Bien sûr, » dit Molly Wade. « Celui qui possède le plus de jetons à la fin de l'heure paye la tournée. » Elle se purlécha les lèvres. « Il paraît que le sang est frais, ce soir. Ils ont attrapé deux cambrioleurs qui essayaient de s'introduire dans la pièce du fond l'autre matin. Les goules les ont taillés en pièces et vidés de leur sang. »

Elle sourit. « *Car le sang, c'est la vie*, comme l'écrivait Marion Crawford. »

Holmes acquiesça, battant les cartes avec un soin supplémentaire. Ces doigts bougeaient plus vite qu'il ne paraissait possible. « Un

excellent titre. Une histoire du tonnerre. »

« J'ai rencontré Crawford en Italie il y a environ quatre-vingts ans, » dit Molly. « Je lui ai dit combien j'avais adoré *Le sourire défunt*. Il m'a fait remarqué que j'étais plutôt précoce dans mes lectures. » Elle sourit. « Si seulement il avait su. »

« Tu es plus âgée qu'il n'y paraît, Molly, » dit Holmes avant de distribuer la première donne. Ils jouaient au stud à sept cartes. « Un as visible, » déclara-t-il doucement. « À toi de miser. »

« Un jeton pour Molly, » chantonna-t-elle. « Deux pour la chance. »

« Je suis, » répondit Walter. Il couvrit ses jetons avec deux des siens, puis retourna une autre carte. « Un as et un valet. Encore à toi. »

Aux yeux d'un observateur quelconque, c'était une partie de cartes banale. Avec seulement deux joueurs, tous deux manifestement rompus au style de jeu de leur adversaire, les donnes s'enchaînaient rapidement. Les cartes favorisaient alternativement les deux participants. Le niveau de leurs tas de jetons respectifs variait, mais au bout d'une heure ou presque, aucun des deux n'était clairement en tête.

L'histoire que racontaient les cartes était une toute autre affaire.

Il y a cinquante-deux cartes distinctes dans un jeu de poker. L'alphabet est composé de vingt-six lettres. Vingt-six multipliés par deux font cinquante-deux. Un cryptographe brillant pouvait aisément assigner une lettre à deux cartes d'une même valeur et d'une même couleur, et communiquer ainsi des messages codés en distribuant des donnes de poker. C'était une méthode unique en son genre pour tenir une conversation et échanger d'importantes informations au milieu d'une foule.

Pourquoi es-tu ici ce soir ? demanda Holmes en plusieurs donnes. *Nous ne devons pas nous rencontrer avant la fin de la semaine.*

Molly répondit en phrases hachées au fur et à mesure que la main passait de l'un à l'autre. *C'est une grosse affaire. J'ai pensé que je devais t'en informer immédiatement. Un mystérieux vampire se faisant appeler la Mort Rouge s'en est pris à Justine voilà quelques heures. Il prétendait appartenir à la Camarilla. À utilisé le feu.*

Les yeux de Walter Holmes se plissèrent légèrement, trahissant pour les rares personnes qui le connaissaient bien l'expression d'une intense surprise. *La Mort Rouge ? Jamais entendu parler. L'as-tu reconnue ? Quelqu'un a-t-il été détruit ?* Molly secoua la tête. « Les cartes sont contre moi. » Elle prit le paquet des mains de Holmes. « Laisse-moi mélanger à ma manière pour faire tourner la chance. »

La Malkavian battit les cartes et les étala prestement sur la table en une pyramide inversée. Ses doigts agiles ne marquèrent aucune hésitation. Carte après carte, elle dessina une trame complexe qu'elle

et Walter Holmes étaient seuls à comprendre. À six reprises, elle étala les cartes, les examina un instant, puis les balaya à deux mains avant de les battre à nouveau.

Je me suis concentrée sur son lignage, signala Molly. Sans succès. Impossible de déterminer son clan ou sa génération. Son contrôle des flammes était parfait. Un truc mortel. Justine, Hugh et moi nous en sommes tirés sans mal. Nous avons laissé Alicia en arrière. Justine était furieuse qu'on ait oublié sa protégée. Je ne sais pas si elle s'en est sortie.

« Joli, » dit Holmes. Il récupéra les cartes, les mélangea nonchalamment, puis distribua une nouvelle donne. « Poker à cinq cartes. Ouverture au valet. »

Alicia s'est échappée, disait son message. Elle a été repérée ailleurs ce soir par mes agents.

Il n'est pas facile de la tuer, poursuivit-il. Elle a une puissante protectrice.

Justine, répondit Molly quand elle reprit la main. La garce est une goule de Justine. Depuis une centaine d'années ou plus.

Peut-être, fut la réponse de Holmes. Mais as-tu jamais vu Alicia boire une goutte du sang de Justine ? T'es-tu seulement demandé pourquoi l'Archevêque la traitait si bien ?

Non, répondit Molly. On ne pose pas ce genre de questions. Même quand on est supposé être aussi dingue que moi. Justine aurait ma peau. Es-tu en train de sous-entendre qu'Alicia est davantage qu'une servante ordinaire ?

Il y a une ombre qui plane derrière cette femme, écrivit Holmes dans les cartes. Fais attention avec elle. Si tu apparais comme une menace pour ses projets, elle t'écrasera comme une punaise. Elle a des plans ambitieux. Et les moyens de les concrétiser.

Molly parut amusée par la mise en garde. Avec un sourire matois, elle distribua un nouveau message. *Tu t'inquiètes trop au sujet des ombres, mon vieux Walter. Tu te comportes presque comme si cette Alicia était la Reine de la Nuit.*

« Je crois que c'est le cas, » dit tout haut Walter Holmes, d'une voix légèrement incertaine. « Je crois que c'est le cas. »

New York, NY – 15 mars 1994

L'humeur d'Alicia était aussi morose que le ciel de l'après-midi. D'épais nuages gris pesaient sur la ville, écrasant la métropole sous une pluie persistante. Le monde au-delà de ses fenêtres était froid et sinistre, blême comme un linceul. Le martèlement incessant des gouttes de pluie sur le toit du penthouse interdisait toute réflexion profonde. Impossible d'échapper à la tristesse et au désespoir avec un temps pareil. Alicia était une créature du soleil.

Ne tenant pas en place, elle faisait les cent pas dans le salon, creusant un sillon dans l'épaisseur du tapis. La chaîne jouait en fond sonore le « chant funèbre de Siegfried » extrait du *Götterdämmerung*. La musique sombre, mélancolique, avec son lent crescendo, convenait parfaitement à ses pensées. Le crépuscule des dieux était proche. Et elle semblait incapable de l'arrêter.

Tandis que la musique montait vers son ultime point culminant, dans le fracas des cymbales et le rugissement des cuivres, puis retombait dans le calme de sa triste conclusion, le visage d'Alicia bouillait de rage impuissante. Elle refusait de se laisser dominer par les circonstances.

Revenue à son appartement presque à l'aube, elle avait dormi toute la matinée et venait juste de se lever. Elle avait trouvé sur son répondeur un message de Justine, lui fixant rendez-vous à minuit dans une boîte d'anarchs, le *Perdition*, située dans le quartier sud de Manhattan. L'Archevêque semblait soucieuse.

Alicia ne pouvait l'en blâmer. Elle aussi était inquiète. De toute son existence, elle n'avait jamais rencontré une entité telle que la Mort Rouge auparavant. Elle n'avait même jamais soupçonné qu'il fût possible pour un membre de la Famille de contrôler le feu aussi facilement que le monstre y parvenait. Si Ruben n'avait pas été là, Alicia ne doutait pas qu'elle aurait été réduite en cendres dans le club.

Penser à Ruben provoqua une crispation en elle. Physiquement, le jeune homme était assez extraordinaire. Pourtant, à ce moment précis, savoir s'il la trouvait également séduisante était le dernier des soucis d'Alicia. Le mystérieux étranger était une énigme. Il possédait des pouvoirs inexplicables, inouïs. Et il en savait trop au sujet de la Famille – et d'Anis.

« Voulez-vous jeter un œil sur le courrier, mademoiselle Varney ? » demanda Jackson, brisant le fil de sa concentration. « Rien

de très important. Aucune de nos recherches et enquêtes en cours n'a encore reçu de réponse. »

« Magnifique, » dit Alicia d'une voix sarcastique. Elle marcha jusqu'à son assistant et lui prit les lettres des mains. « L'univers approche de sa fin. Mais nos espions semblent incapables de découvrir ce qui cloche. »

« Ils essaient, » dit Jackson. Il sourit. « Ils n'ont pas envie d'encourir votre colère. »

Elle rit en dépit de son humeur massacrant. « Mieux vaut moi que Justine Bern. S'ils échouaient dans une mission pour elle, elle ne serait pas aussi commode. Ou aussi indulgente. Elle ne tolère aucune excuse. La mort est la plus douce de ses sentences. »

« Difficile de fidéliser ses employés avec une pareille attitude, » dit Jackson, l'air sombre. Il savait, pour avoir vu Justine en action sur bande vidéo, à quel point l'Archevêque pouvait être féroce.

« N'oubliez pas que le Sabbat considère les humains comme du bétail, » dit Alicia. « Les mortels fournissent du sang et rendent à l'occasion de menus services. Pour le reste, ils sont sans intérêt. C'est pourquoi les membres du Sabbat exécutent machinalement tous les malades du SIDA qu'ils rencontrent. À leurs yeux, ce n'est pas un meurtre, mais une simple mesure d'hygiène alimentaire. »

Alicia parcourut rapidement son courrier. Les deux premières lettres, émanant de ses avocats, concernaient des questions financières qui réclamaient son attention immédiate. Elle lut en diagonale le contenu de chaque missive, puis gagna le téléphone et fit le numéro du service juridique. Il ne lui fallut que quelques minutes pour régler les deux problèmes.

Ceci fait, elle ouvrit le reste de ses lettres. Rien d'important n'apparut jusqu'à ce qu'elle déchire la dernière enveloppe. Elle provenait de son service de presse et contenait deux articles découpés dans un journal australien daté de la semaine précédente, à un jour d'intervalle. En lisant les deux coupures de presse, Alicia sentit le froid de la tombe s'insinuer dans ses veines.

Le premier document décrivait une émeute qui s'était déroulée la veille au soir dans la ville de Darwin, dans le Territoire du Nord. Des centaines d'aborigènes avaient dévasté les rues pendant des heures, au cours d'un incident présenté comme le plus sérieux conflit indigène de l'histoire du territoire. Dix-huit personnes avaient trouvé la mort – trois commerçants et quinze aborigènes. La police avait d'abord eu recours aux canons à eau et aux balles en caoutchouc, mais, ces mesures s'étant révélées inefficaces, elle avait ensuite ouvert le feu sur la foule à balles réelles.

Le maire et le conseil municipal, en une rare démonstration d'unité, s'étaient unanimement félicités de la réaction des forces de

l'ordre. Plus encore, ils avaient clairement fait comprendre que toute autre provocation des indigènes serait traitée comme une « guerre civile ». Ils ajoutaient qu'ils dégageaient toute responsabilité quant aux actions qui s'ensuivraient. Alicia connaissait un peu la tragique histoire de l'Australie. *Génocide* était le premier mot qui lui venait à l'esprit.

Rejetée en fin d'article apparaissait l'explication de l'incident. Un peu plus tôt dans la soirée, les premiers camions du gouvernement étaient arrivés dans le bidonville des indigènes. Ils avaient commencé à les charger à bord pour les reconduire chez eux au pied des Macdonnell Ranges. De toute évidence, c'était la nouvelle de ce plan de relocalisation forcée qui avait poussé les indigènes dans la rue. Ils ne voulaient pas retourner dans le désert de Tanami. Même si aucun colonial de Darwin n'aurait su dire pourquoi.

La deuxième coupure de presse datait du lendemain. C'était le compte-rendu bref et laconique d'un effroyable massacre qui s'était déroulé, le même soir que l'émeute, dans un ranch d'élevage à une cinquantaine de kilomètres en dehors de la ville. La police s'était rendue sur place à la requête du frère du fermier, qui avait essayé de le joindre au téléphone toute la journée en vain. Les corps de l'homme, de sa femme et de leurs trois enfants avaient été découverts gisant dans l'herbe à l'extérieur de la maison, privés de leur tête. On n'avait relevé aucune trace de lutte, bien que le sol autour des cadavres fût détrempé de sang.

Bien que les blessures des victimes ne fussent pas décrites avec une abondance de détails, il était clair dans l'article que les têtes n'avaient pas été retrouvées. Et que d'après l'état de leur cou, broyé et mâchonné, elles semblaient avoir eu la tête arrachée par les crocs de quelque animal colossal.

Pour ajouter à l'horreur, un examen de l'étable et des champs avait fait apparaître que tous les animaux du ranch – du bétail aux poulets en passant par le chien – avaient été tués de la même manière. Une chose inimaginable était venue et avait tranché et emporté les têtes de tous les mammifères de l'endroit. C'était totalement incompréhensible.

« Tout va bien, mademoiselle Varney ? » demanda Jackson. L'inquiétude perçait dans sa voix. « Les nouvelles sont mauvaises ? »

Alicia acquiesça. « Ça va mal, Jackson. Ça ne pourrait pas aller plus mal. »

« Y a-t-il quelque chose que je puisse faire ? »

« Je ne crois pas que quiconque pourrait y faire grand-chose, » répondit Alicia. Elle marqua une pause, comme si les mots lui ramenaient un vieux souvenir en mémoire. « Sauf peut-être quelqu'un. Un vieil ami, un très vieil ami. Je ne l'ai pas vu depuis de nombreuses

années. Il a toujours une solution à chaque mystère. »

« Vous devriez peut-être l'appeler, » suggéra son assistant. « Les vieux amis sont faits pour cela. »

Alicia sourit. « Il est différent de moi, monsieur Jackson. C'est un vagabond, qui ne reste jamais longtemps au même endroit. Je n'ai aucune idée de l'endroit où il se trouve ou de la façon de le joindre. Tout ce gâchis est mon problème, et, d'une manière ou d'une autre, c'est à moi de le résoudre. »

Avec un soupir, elle passa les deux coupures de presse à son assistant. Il les parcourut sans commentaire. Depuis qu'il travaillait avec Alicia, plus rien ne le surprenait de tout ce qu'elle pouvait lui montrer.

« Avons-nous quelqu'un en Australie ? » interrogea Alicia. « Plus spécifiquement, dans le Territoire du Nord ? »

Jackson secoua la tête. « Pas que je me souviene. Nos intérêts là-bas sont gérés par des compagnies associées aux Conglomérats Asiatiques. Ils fournissent la main-d'œuvre à bon marché et les ressources. Nous apportons la technologie. »

« Et nos opérations moins *officielles* ? » demanda Alicia.

« Pas de chance, » dit Jackson. « Les Triades tiennent la pègre australienne dans un poing de fer. Personne n'échappe à leur emprise. Même la Mafia se tient à l'écart de leurs affaires. »

« Je veux l'un de nos meilleurs hommes à Darwin avant la fin de la semaine, » dit Alicia. « Malin, coriace, et vif à la détente. Trouvez-moi quelqu'un et envoyez-le là-bas très vite. Je veux un rapport de première main sur la situation sur place. Dans l'intervalle, demandez au service de presse de chercher dans les journaux australiens s'il y a une suite à ces histoires. En particulier, dites-leur de prêter attention au nom de Nuckalavee. »

« Comment écrivez-vous ça ? » interrogea Jackson. « C'est un mot aux consonances sinistres. »

« L'Écorché, » dit tranquillement Alicia. « C'est une créature de la mythologie aborigène australienne. Un horrible démon des ténèbres qui, selon la légende, dort sous les Macdonnell Ranges en attendant la fin du monde. Il en émergera alors pour dévorer toute la sagesse qui restera sur la Terre. »

« Dévorer la sagesse ? » répéta Jackson.

Alicia se tapota la tête. « Ça. Le siège de l'intelligence d'un homme. Sa tête. Prenez le cerveau d'un homme, et vous lui prenez sa sagesse. »

Elle soupira. « Il existe des centaines de dialectes aborigènes différents, Jackson. Toutefois, il existe un mot commun à tous. *Nuckalavee*. Une énigme qui laisse sans voix les rares savants à s'être penchés sur les langages des indigènes. Personne n'est vraiment

parvenu à le traduire en anglais. Mais je connais la signification de ce mot. Il veut dire Dévoreur de Crânes. »

Vienne, Autriche – 16 mars 1994

Etrius rêvait...

Il attendait impatiemment dans une ancienne chambre de pierre, dans les entrailles de la forteresse appelée Malagris. Située au cœur des Alpes transylvaniennes, la citadelle était l'une des sept chanteries des mages de la Maison Tremere. Le maître en était son rival honni, Goratrix.

Ce soir, sept des plus puissants mages du monde étaient réunis là, attendant l'arrivée de leur chef. Ils avaient été convoqués de toute l'Europe par le maître de leur ordre, le sorcier Tremere. Dans son message, il spécifiait la nuit et le lieu de la réunion. Il n'en donnait pas la raison, et personne n'aurait osé la demander. Ils comptaient parmi les plus puissants mages actuels. Tremere était très certainement le premier d'entre eux.

Parmi eux, seul Goratrix semblait étrangement serein. Son sourire sardonique proclamait qu'il en savait davantage qu'il ne voulait bien le dire sur les événements de la soirée. L'Expérimentateur, comme l'appelaient les autres membres du Conseil, était de l'avis d'Etrius une tête brûlée, un fou imprévisible. Il présentait un terrible danger pour l'Ordre tout entier avec ses recherches secrètes dans le domaine de l'immortalité et de la jeunesse éternelle. Que Tremere ait demandé à ses plus importants disciples de se rendre à Malagris troublait profondément Etrius.

Un jour, quand Tremere mourrait ou disparaîtrait, Etrius comptait bien diriger l'Ordre. Goratrix avait clairement manifesté les mêmes prétentions. Seule la discipline de fer de Tremere avait prévenu une guerre ouverte entre eux. Même si chacun avait essayé à plus d'une reprise d'user de moyens détournés pour faire périr son rival. Etrius se considérait lui-même comme la voix de la raison au Conseil. Il avait obéi à son maître pendant des centaines d'années. Il paraissait logique qu'il fût choisi pour succéder à Tremere. Il constituait même le seul choix possible.

Avec le crissement de l'acier sur la pierre, la porte de la chambre s'ouvrit largement. Tremere, grand et aristocratique, le visage sombre et sardonique, s'avança à l'intérieur. Etrius fronça les sourcils. Derrière son maître, à quelques pas en retrait, se tenait l'énigmatique comte de Saint-Germain. Le noble était un confident et ami de longue date de Tremere, mais Etrius n'avait aucune confiance en lui. Saint-Germain

était un peu trop mystérieux, un peu trop maître de lui, au gré d'Etrius. Il se tenait toujours dans l'ombre. Tout le monde savait que le comte était un mage extrêmement puissant. On murmurait qu'il était également un vampire. Nul ne connaissait avec certitude les liens qui existaient entre lui et Tremere. D'abord Goratrix, ensuite Saint-Germain. Pour Etrius, c'était une combinaison dangereuse, de bien mauvais augure.

« Vous êtes tous ici, » dit Tremere, sa voix forte curieusement atténuée. « Bien. Nous allons commencer le rituel immédiatement. »

« Le rituel ? » demanda Meerlinda. Seule femme du Conseil, on disait qu'elle avait été autrefois la maîtresse de Tremere. Elle ne faisait rien pour dissiper la rumeur. Cela n'avait pas d'importance. Meerlinda était membre du Conseil en vertu de ses compétences de mage. Pas de ses talents au lit. « Quel rituel ? »

« Goratrix a découvert le secret de l'immortalité, » dit Tremere. Son regard parcourut ses disciples. « Ce soir, nous allons boire l'élixir de la vie éternelle. Nous nous souviendrons de cette nuit pendant les millénaires à venir. »

« D'où provient cette boisson miraculeuse ? » interrogea Etrius, incapable de se taire. « Certaines histoires ont circulé récemment. On raconte que Goratrix aurait affaire avec... les Enfants de Caïn. »

Goratrix sourit à Etrius, son expression douce indiquant son triomphe. « Ces récits sont vrais. Voilà un an, deux de mes plus proches assistants furent Étreints dans les montagnes par un ancien membre de la race caïnite. J'ai immédiatement éliminé le misérable, naturellement, mais le mal était fait. Sachant que les vampires sont immortels, j'ai décidé d'exploiter à fond cette opportunité unique qui se présentait à moi. Depuis un an, j'étudie de près la condition de mes serviteurs réduits à l'impuissance. J'ai conduit de multiples expériences sur eux, jusqu'à finalement découvrir le secret de leur sang vampirique. En travaillant à partir de ce vitæ, j'ai concocté mon élixir d'immortalité. »

« Vous avez conçu une potion contenant le sang des Damnés, » fit Etrius avec inquiétude. « Le résultat pourrait être désastreux. Pouvons-nous courir ce risque ? Il est des sorts pires que la mort. »

Goratrix rit, d'un rire désagréable, dérangeant. « Nommez-en un, poltron. » Il agita une main en l'air. « Etrius le Brave, mes amis. Seule la Conscience des Tremeres pouvait s'inquiéter des conséquences possibles de la vie éternelle. »

« Je ne suis pas un poltron, » dit Etrius, s'efforçant de garder son calme. L'heure était à la discussion froide et raisonnée, pas à l'emportement des passions. « Mais je sais que les Enfants de Caïn ne sont pas heureux de leur sort. Ils sont maudits pour l'éternité. Et vous proposez que nous rejoignons leurs rangs. »

« Assez discuté, » dit Tremere, sur un ton qui ne souffrait pas de contradiction. « Etrius, votre argument n'est pas faux. Cependant, vous ignorez le fait que les vampires sont liés au fils d'Adam par l'acte de l'Étreinte. En buvant l'élixir préparé à partir de leur sang, nous échappons à ce lien. Nous obtiendrons tous les bénéfices de l'immortalité sans en souffrir les inconvénients. »

« Cela me paraît être une magnifique opportunité, » dit Abetorius, un autre membre du Conseil. « Pour ma part, je suis disposé à courir le risque. »

« Moi aussi, » dit Meerlinda. « Etrius, vous êtes trop timoré. N'oubliez pas que nous sommes des sorciers Tremeres. Nous n'avons rien à craindre. »

« C'est vrai, » s'exclama Xavier de Cincao. « Pourquoi, dans ce cas, est-il présent ? »

Il n'était pas besoin de préciser à qui de Cincao faisait référence. Aucun des membres du Conseil n'avait confiance en Saint-Germain. Il y avait trop de questions sans réponse au sujet de son identité – et de ses motivations. Et tous sentaient qu'il exerçait beaucoup trop d'influence sur Tremere.

« C'est moi qui ai demandé au comte d'être à mes côtés ce soir, » dit Tremere, avec une pointe de méchanceté dans la voix. « Il en sait long sur la Famille et me conseille à son sujet depuis des décennies. Nous avons besoin de son assistance. Y a-t-il des objections ? »

Il n'y en avait aucune. Tremere était maître de l'Ordre par la seule force de sa volonté. Sa parole faisait loi.

Saint-Germain, toujours à demi dans l'ombre, s'inclina jusqu'à la ceinture. « Je ne suis ici qu'en simple observateur et assistant, » déclara-t-il. « L'intérêt de mon cher ami Tremere est également le mien. De même que celui de ses disciples. »

Etrius en doutait, mais il savait que formuler ses doutes ne servirait de rien. Jetant un regard à la cantonade, il vit que ses compagnons ressentaient manifestement la même chose. Tremere n'était pas d'humeur à être contrarié.

« Nous avons déjà trop parlé, » dit Tremere. « Goratrix, où se trouve cette potion miraculeuse que vous avez préparée ? »

« Suivez-moi, » dit Goratrix, pressant un moellon dans le mur de la chambre. Avec un grondement de rouages, toute une section du mur pivota, révélant un escalier de pierre menant vers le bas. « L'immortalité nous attend en bas. »

Ils s'enfoncèrent au cœur de la montagne. Le laboratoire de Goratrix était construit à près de trente mètres sous son château. Il était brillamment illuminé par des lampes qui brûlaient sans flamme. Posés sur la table d'expérimentation au centre de la pièce se trouvaient un énorme bol et presque une douzaine de cornues remplies d'essences

indéfinissables. Huit gobelets d'argent étaient disposés sur un côté.

« Tout est paré pour la dernière incantation, » déclara Goratrix. « Le breuvage nécessite de chanter certains sorts à chaque étape de la préparation. »

« Et le sang ? » demanda Saint-Germain, avec à peine un soupçon de curiosité dans la voix. « Où se trouve-t-il ? »

Goratrix rit. « La formule exige du sang frais, comte. » Il tira un levier dans le mur du fond. Comme précédemment, une partie de la salle pivota, dévoilant une petite pièce. Deux jeunes gens hagards étaient enchaînés au mur.

« Mes sources de vitæ vampirique, » dit gaiement Goratrix. Il s'approcha de l'un des prisonniers. Sèchement, il le gifla en travers du visage.

Mollement, le captif leva les yeux sur son tourmenteur. Voyant qu'il s'agissait de Goratrix, il montra les dents. Goratrix rit de plus belle, d'un rire qui portait sur les nerfs d'Etrius.

« Mes sorts et la privation de sang humain sont cause de leur faiblesse. Je les ai gardés ici dans cette chambre pendant presque un an. L'endroit ne sera plus le même sans leur présence. »

« Ils ont servi leur Ordre honorablement, » dit Tremere. « Laissez-les mourir maintenant de la même façon. Procédons. »

Il avait fallu des heures d'enchantelements et d'incantations pour préparer la potion. Dans le rêve, ce fut accompli en un instant.

Les deux vampires étaient morts. Leur sang, avec le reste des ingrédients magiques, était mélangé et préparé comme il convenait. Saint-Germain, agissant de sa propre initiative, avait précautionneusement rempli les huit gobelets et les avait passés à Tremere et ses disciples.

« Soyez prêt si nécessaire, » dit le chef des mages.

« Vos désirs sont des ordres, » dit Saint-Germain.

« Buvez, » ordonna Tremere en levant sa coupe à ses lèvres. Il avait été entendu, pour des raisons de confiance, qu'ils avaleraient tous l'élixir au même moment. « Buvez. »

Le gobelet aux lèvres, Etrius croisa le regard de Saint-Germain. Il y avait un air de satisfaction rusée sur le visage du comte qu'Etrius n'appréciait guère. Dans un éclair d'intuition, Etrius se rendit compte brusquement que le comte leur tournait le dos lorsqu'il préparait les verres. Il aurait pu aisément ajouter quelque chose à la mixture. Il était trop tard. Du feu liquide coulait dans la gorge d'Etrius. Il déglutit.

Et hurla et hurla et hurla. Comme le faisaient ses compagnons. Les entrailles d'Etrius étaient en feu. Submergé par la douleur, il s'écroula au sol, inconscient. La dernière chose dont il se souvint fut le visage de Saint-Germain. Le visage pâle, souriant du comte de Saint-Germain.

Lorsqu'il reprit ses sens, il sut que Goratrix, Tremere et les autres s'étaient trompés. Ingérer le sang des Enfants de Caïn les avait bel et bien rendus immortels. Cela les avait également transformés en vampires. Ils comptaient désormais au nombre des Damnés..

Etrius s'éveilla...

Tremblant, il se leva de son cercueil. Il y avait plusieurs décennies qu'il n'avait pas rêvé de cette funeste nuit où le breuvage de Goratrix avait détruit leur âme. Cette fois-ci, pourtant, le souvenir en était plus clair, plus précis que dans le passé. Il avait oublié depuis longtemps ses soupçons au sujet de Saint-Germain. Il se demandait maintenant s'il avait réellement oublié ou si le souvenir avait été délibérément effacé. Par la volonté d'un autre.

Etrius fronça les sourcils. Sa mémoire comportait des trous curieux, dont il n'avait jamais encore reconnu l'existence. Saint-Germain était indiscutablement un membre de la Famille. Pendant des siècles, il avait été le plus proche conseiller de Tremere. Et cependant, Etrius était incapable de se rappeler quand le comte avait été Étreint. Ou par qui. Ou encore où. Après le rêve de ce soir, Etrius n'était plus aussi certain que le mystérieux mage ait réellement appartenu au clan Tremere. Et pourtant, aucun membre du Conseil n'avait jamais soulevé la moindre question sur lui ou sur ses origines.

Était-il possible que le comte fut déjà l'un des Caïnites cette nuit funeste en Transylvanie ? Etrius commençait à se le demander – et à s'inquiéter. Ses souvenirs, si nets au sujet de détails très anciens, étaient brumeux en ce qui concernait l'apparition de Saint-Germain ce soir-là – comme sur la plupart de ses faits et gestes durant la cérémonie.

La notion était effrayante. Il semblait tout à fait possible que Saint-Germain fut en partie responsable de l'existence même du clan Tremere. Quel avis avait-il donné à son « cher ami » Tremere ? Quelle aide avait-il apportée à Goratrix dans le développement de sa formule secrète, la formule qui les avait transformés de mortels en vampires ? Et, plus inquiétant que tout, qu'avait-il ajouté à la potion avant de leur tendre leurs verres ?

La grimace d'Etrius s'accentua. Il avait la terrible impression d'avoir été manipulé depuis des siècles. Que le Conseil tout entier avait été exploité de la même façon. Il paraissait très possible que Tremere, aujourd'hui plongé dans la torpeur, membre de la troisième génération par diablerie, eût agit secrètement d'après les instructions d'un autre. Que tout le clan Tremere ne fût qu'un pion inconscient dans le jeu du comte de Saint-Germain, un vampire aux origines et aux pouvoirs inconnus. Ce n'était pas une pensée agréable.

C'est alors qu'il fut frappé d'une autre révélation. D'une manière ou d'une autre, après tout ce temps, il avait soudain pris conscience de

cette subtile manipulation de sa mémoire et de sa volonté. Saint-Germain était resté dans l'ombre pendant des siècles avec succès. Aujourd'hui, de manière inattendue, un rêve mettait à jour ses manigances. Etrius ne croyait pas aux coïncidences. Aucun vampire n'y croyait. En particulier, lorsqu'elles prenaient une telle ampleur. Le rêve n'était-il qu'un autre mensonge, une autre tentative d'influencer sa réflexion ? Ou bien s'agissait-il d'un avertissement ? Dans ce cas, contre quoi ? Et, tout aussi préoccupant, émanant de qui ?

Saint-Louis – 16 mars 1994

Ses semelles battant un rythme nerveux sur le trottoir, une séduisante jeune femme aux yeux noirs et à la longue chevelure brune s'approchait du Club Diabolique. Des regards curieux se tournèrent dans sa direction. L'étrangère portait une courte robe de velours noir, des bas foncés et des talons aiguilles. Le costume moulait son corps mince comme une seconde peau. Son teint pâle et blafard luisait sous la lune claire. Ses lèvres étaient rouge sang. Autour du cou, elle portait un collier en argent orné d'une croix ancienne finement travaillée. Bien qu'elle ressemblât aux Goths, elle n'était pas des leurs. Elle était le but vers lequel ils tendaient.

Brutus, le portier, massif et inébranlable, la contempla avec curiosité comme elle dépassait les douzaines de personnes qui attendaient impatiemment d'être admises à l'intérieur. L'étrangère ignora la foule et se dirigea droit jusqu'à lui. Sa voix était douce mais ferme. Il y avait de l'acier derrière ses mots.

« Je suis Madeleine Giovanni, du clan Giovanni, » déclara-t-elle juste assez haut pour qu'il puisse l'entendre. « Je suis en visite dans cette ville. Selon les Six Traditions de Caïn, je viens présenter mes respects au Prince de Saint-Louis. »

Le géant sourit, d'un lent et large sourire qui s'étirait d'une oreille à l'autre. « Enchanté de faire votre connaissance, mademoiselle Madeleine. Mon maître, le Prince Vargoss, apprécie ceux qui honorent les anciennes traditions. Vous le trouverez dans le salon privé au premier étage du club. »

« Merci, » dit Madeleine, avec un sourire de son cru. Au contraire de nombreux vampires, elle traitait les humains et les goules sur un pied d'égalité. Madeleine ne nourrissait pas de préjugé à rencontre d'aucun groupe. Elle réservait plutôt sa haine à certains individus spécifiques.

« Eh, » lança un homme avec colère depuis la foule, « comment se fait-il que la poupée n'ait pas à faire la queue comme nous autres ? »

Le sourire de Brutus s'évanouit. Il fronça les sourcils. Son expression coupa court à toute autre protestation.

« Parce qu'elle vaut mieux que vous, » répondit-il, en laissant entrer Madeleine dans le club. « Pigé ? Quelqu'un d'autre a envie d'attendre ici toute la nuit ? »

Capable de voir parfaitement dans le noir total, Madeleine n'eut

aucun problème à se repérer dans le club faiblement éclairé. Évoluant légèrement au milieu de la foule, elle découvrit rapidement l'escalier menant au premier étage. Montant jusqu'au palier, elle trouva l'entrée bloquée par un homme grand et costaud en pantalons et gilet de cuir noir. Sa poitrine, blanche comme de la craie, était couverte de tatouages il portait des insignes de la marine sur les deux bras. Il dévisagea Madeleine avec une curiosité non dissimulée.

« Darrow, du clan Brujah, » dit-il d'une voix de basse. « À qui ai-je l'honneur ? »

« Madeleine Giovanni, » répondit-elle. Son nom de famille révélait son clan. « Je suis venue présenter mes respects au Prince. »

« Il va être ravi, j'en suis sûr, » dit Darrow. Il s'inclina glamment, quoique, comme Madeleine le nota avec amusement, sans la quitter des yeux un seul instant. Darrow comprenait la différence entre la courtoisie et la stupidité. C'était un gentleman, mais pas un imbécile. « Le Prince a la plus haute estime pour les Giovanni. »

Madeleine en doutait. Les Ventrues, comme la plupart des membres de la Camarilla, n'éprouvaient que crainte et méfiance envers son clan. Non pas qu'elle pût les en blâmer. Ils avaient de bonnes raisons pour cela.

Darrow lui ouvrit la porte. La salle gigantesque était quasiment déserte. Quelques rares vampires et goules étaient regroupés autour d'un petit groupe de tables, sirotant leurs boissons et prêtant l'oreille aux gémissements plaintifs d'un tromboniste de jazz. Installé à l'écart, dos au mur du fond, se trouvait un Caïnite à l'air distingué, vêtu d'un smoking noir avec un ceinturon rouge. Il était engagé dans une grande conversation avec un Nosferatu extrêmement grand, extrêmement mince et extrêmement laid. Il était inutile que Darrow lui indique lequel des vampires était le Prince.

Une douzaine de têtes se tournèrent instantanément à son entrée. Des yeux incendiaires la dévisagèrent avec une hostilité et une suspicion non dissimulées. Madeleine, entraînée à remarquer les plus petites irrégularités, nota que la plus grande partie du mobilier était neuve. Ainsi qu'une portion du plancher. Il s'était passé ici quelque chose au cours des derniers jours qui avait laissé les vampires méfiants envers les étrangers. Elle se demanda quoi. Et si c'était en rapport avec sa mission.

Alexander Vargoss était debout, à l'attendre, quand elle parvint à sa table.

« Prince Vargoss, » dit-elle doucement, « je suis Madeleine Giovanni du clan Giovanni. Je suis une vampire de la sixième génération et l'infante de Pietro Giovanni. »

Madeleine, à qui on avait enseigné à être polie envers ses aînés, se garda bien d'ajouter quoi que ce soit. Elle attendit que son hôte

l'accueille dans les formes. Les traditions domaniales variaient d'un endroit à l'autre, mais toutes avaient en commun le respect des convenances. Le Prince d'une ville accueillait ses visiteurs et leur posait les questions qui lui paraissaient nécessaires avant de leur offrir l'hospitalité de son royaume.

« Je vous souhaite la bienvenue, Madeleine Giovanni, » dit le Prince, avec un très léger signe de tête de reconnaissance. Comme la plupart des Ventrues de haute génération, le vampire prenait les traditions de Caïn très au sérieux. « Je suis Alexander Vargoss, Prince de Saint-Louis. L'hospitalité de ma ville vous est offerte. Je connais votre sire. C'est un plaisir de recevoir son infante. »

Madeleine n'était pas surprise que Vargoss connût son grand-père. Âgé de plusieurs siècles, le Prince avait quitté l'Europe deux cents ans auparavant. Il continuait à maintenir des contacts étroits avec de nombreux vampires du Continent. Vargoss, bien qu'il eût choisi de régner en tant que Prince d'une ville relativement modeste, n'était pas n'importe qui dans le cercle intérieur des Ventrues.

Née à une époque antérieure, elle adressa à Vargoss son sourire le plus dévastateur et sa révérence. Elle fut récompensée, comme c'était souvent le cas avec les plus vieux des Enfants de Caïn, par un bref sourire du Prince. Il était certains traits que la mort ne pouvait altérer. Les bonnes manières ne s'oubliaient jamais.

« Je vous remercie de votre accueil, Prince Vargoss. Je voyage en mission pour les anciens de mon clan. De passage dans votre ville, j'ai estimé convenable de venir présenter mes respects. »

« Quelle louable attention, » dit Vargoss en se rasseyant. Il indiqua un fauteuil à Madeleine. « En ces temps changeants, peu de vampires respectent encore les anciennes traditions. Je vous en prie, asseyez-vous et prenez un verre avec moi. Je suis curieux de savoir ce qui vous amène. »

« Les affaires, juste les affaires, » dit Madeleine avec indifférence. « Le clan Giovanni a investi de gigantesques sommes d'argent dans l'industrie houillère du sud de l'Illinois. J'ai été envoyé en visite d'inspection pour vérifier que nos fonds n'ont pas été dilapidés par des sous-fifres indéliçats. »

« Je trouve difficile à croire qu'un mortel ou un vampire puisse être assez stupide pour essayer de rouler les Giovanni, » intervint le Nosferatu à côté de Vargoss. « L'enfer n'a pas de flammes plus dévastatrices que la fureur d'un banquier qui s'est fait posséder. »

Madeleine se mit à rire. « Bien dit, » déclara-t-elle. « Il faudra que je la replace à mon sire. Il apprécie les traits d'esprits, quelle qu'en soit la victime. »

« Comptez-vous rester longtemps à Saint-Louis ? » demanda nonchalamment Vargoss.

« Un jour ou deux tout au plus, » dit Madeleine. « Mon emploi du temps me fait voyager à travers une grande partie du pays. Les Giovanni ont de nombreux intérêts commerciaux aux États-Unis. Je fais le tour de la plupart. À mon grand regret, cette nuit sera probablement la seule que je passerai dans votre ville. »

Vargoss parut soulagé qu'elle ne reste pas plus longtemps. Il n'était pas stupide. Il était évident que Madeleine mentait au sujet de son voyage. Les Giovanni étaient beaucoup trop prudents pour prendre le moindre risque dans leurs affaires. Ils surveillaient leurs investissements avec la plus grande vigilance. Quelle que fut la raison de sa présence à Saint-Louis, Madeleine n'était pas là pour éplucher les livres de comptes.

« Un verre de sang, peut-être ? » demanda-t-il. « Il est toujours frais au Club Diabolique. Des mortels avides de savoir ce qui se passe dans ce salon privé nous en fournissent un apport permanent. Par ailleurs, nous avons été contraints d'éliminer plusieurs mortels trop curieux que nous avons embauchés l'autre soir pour effectuer quelques travaux indispensables dans cette salle. Ils avaient commis l'erreur de regarder au mauvais endroit au mauvais moment. »

« Les vivants ne savent pas apprécier la vie, » ajouta le Nosferatu, tordant son visage d'horrible manière. Il fallut à Madeleine plusieurs secondes pour se rendre compte qu'il était en train de sourire. D'un geste de la main, Vargoss commanda à boire pour tout le monde.

Le sang arriva rapidement. Parfumé et relevé de condiments exotiques, il avait l'air délicieux. Bien que Madeleine consommât rarement en public, elle décida de faire une exception pour cette fois. D'autant plus qu'elle ne tenait pas à insulter son hôte.

Vargoss leva son verre. « À la vie des morts. » C'était un toast familier chez les vampires. « À la nuit éternelle. » Puis le Prince ajouta une troisième phrase inattendue. « À la destruction de la Mort Rouge. »

Le vitæ était aussi savoureux qu'elle s'y attendait. Son corps vibra sous le frisson de plaisir familial procuré par le sang.

« La Mort Rouge ? » répéta-t-elle, incapable de dissimuler sa curiosité. « Qui est la Mort Rouge ? »

« Vous n'êtes pas au courant ? » demanda Vargoss sur un ton soupçonneux. « Je croyais que les Giovanni étaient toujours informés des derniers événements avant même leur déroulement. »

Madeleine sourit. « Une réputation qui est, peut-être, légèrement exagérée, Prince Vargoss. De plus, j'étais en chemin et sans liaison avec ma fratrie. »

En courtes phrases hachées, Vargoss décrivit l'attaque de la Mort Rouge deux nuits plus tôt. À deux reprises, le Prince mentionna au passage le nom de Dire McCann, le mage mortel qui lui servait de

conseiller. Madeleine ne pouvait s'empêcher de se demander si sa mission actuelle n'était pas liée de quelque mystérieuse manière à l'apparition de ce curieux fantôme. Son grand-père était souvent un peu trop cachottier à son goût.

« Et ce détective humain ? » demanda-t-elle prudemment, prête à battre en retraite au moindre signe de réticence, « pensez-vous réellement qu'il saura découvrir la vérité au sujet de la Mort Rouge ? »

« Je sais par expérience que McCann possède un don unique pour débrouiller les énigmes les plus complexes, » dit Vargoss. Un défi implicite s'entendait dans sa voix. « Bétail ou Famille, je mets toujours un point d'honneur à me servir des meilleurs outils disponibles. Dans cette affaire, McCann, tout mortel qu'il soit, est l'homme de la situation. »

« Je ne voulais pas vous offenser, » dit Madeleine en hâte.

« Il n'échouera pas, » dit Vargoss. Madeleine trouvait la confiance absolue du Prince envers le détective assez ahurissante. C'était presque comme si Vargoss avait subi un lavage de cerveau. « De plus, il est accompagné par Flavia. Mon Ange Noir est déterminée à prendre sa revanche sur la Mort Rouge. Elle a juré de la détruire. »

« Ils m'ont tout l'air d'une équipe redoutable, » dit Madeleine. « Je leur souhaite bonne chasse. Vers quel endroit de ce vaste pays disiez-vous que pointaient leurs indices ? »

« Washington, DC, » répondit Vargoss.

Intérieurement, Madeleine fit la grimace. Faisant au moins mine de respecter leur pacte avec le reste de la Famille, les Giovanni évitaient les secteurs d'affrontement entre la Camarilla et le Sabbat. Même s'ils exerçaient en sous-main une influence considérable auprès du gouvernement, ils n'avaient personne dans la capitale. Comme d'habitude, elle serait entièrement livrée à elle-même.

Elle devait se rendre à Washington aussitôt que possible et trouver Dire McCann. En espérant qu'elle réussirait à mettre la main sur lui avant la Mort Rouge.

Saint-Louis – 16 mars 1994

Madeleine Giovanni s'en alla moins d'une heure plus tard. Darrow lui fit au revoir de la tête quand elle passa devant lui. « Bonne chance, » dit-il sur une impulsion.

La femme brune sourit, les yeux étincelants, mais ne dit rien. Darrow l'observa descendre les escaliers et se faufiler à travers la foule en direction de la sortie. Madeleine marchait avec une grâce et une souplesse qu'il trouvait fascinantes. Maintenant qu'il l'avait rencontrée en personne, Darrow ne doutait plus qu'elle était aussi dangereuse que le prétendaient les histoires qu'on racontait à son sujet. Se mesurer à elle serait le plus grand défi de sa carrière.

Un message silencieux télépathique interrompit la chaîne de ses pensées. Le Prince Vargoss voulait le voir immédiatement. Aussitôt, Darrow chassa Madeleine Giovanni de son esprit. Vargoss était davantage confiant que la plupart des anciens de la Famille. Mais la récente trahison de Mosfair avait rendu le Prince nerveux. La plus mince trace de déloyauté chez un autre de ses proches aurait pour signification la Mort Ultime. Darrow, qui servait deux maîtres, marchait sur une ligne très étroite. Il ne pouvait pas se permettre l'erreur la plus infime.

Vargoss attendait à sa table habituelle, toujours en compagnie de Sale Gueule. Son regard intense se vrilla dans le visage de Darrow comme un foret. « Eh bien ? » demanda le Prince tandis que Darrow s'asseyait à côté d'eux. « Qu'en pensez-vous ? »

« Pas mon type de femme, » dit Darrow avec un large sourire. « J'ai l'impression que c'est le genre de garce qui aime commander en toutes circonstances. Absolument toutes, si vous voyez ce que je veux dire. Une foutue camée du pouvoir, ça c'est sûr. »

Le Prince acquiesça de la tête. Levant la main, il fit signe qu'on leur apporte une nouvelle tournée. « J'ai, moi aussi, été frappé par sa force de caractère. Tous les Giovanni sont apparentés. Lorsque j'ai commenté la similitude frappante de ses traits et de ceux de son sire, elle a reconnu que Pietro était également son grand-père. »

« Pietro Giovanni, » déclara Sale Gueule, d'une voix haut perchée encore plus stridente que d'ordinaire, « le maître du Mausolée. Même au sein des Giovanni, il passe pour quelqu'un d'impitoyable. »

« Bon sang ne saurait mentir, » dit Darrow. « Ça a toujours été vrai. Ça le sera toujours. C'est une dame dangereuse que cette mademoiselle

Madeleine Giovanni. Elle n'est pas dans le pays en simple tournée d'inspection. »

« C'est aussi ce que je pense, » dit Vargoss. Il vida son gobelet de sang d'un seul trait. Ses joues se teintèrent d'écarlate. « Les Giovanni s'en remettent aux goules pour tenir leurs comptes. L'infante de Pietro se trouve dans notre ville pour une toute autre affaire. Puisqu'elle a jugé bon de faire un arrêt ici, je crois qu'il est de notre intérêt de découvrir ce qui se cache derrière sa mission. »

« Je vais vérifier mes sources d'information, » dit Sale Gueule. « Les Giovanni pensent pouvoir dissimuler des choses aux Nosferatus. Mais leurs efforts ne servent qu'à décupler notre désir de découvrir leurs plans. »

Darrow éclata de rire. « Ces fouineurs feraient mieux d'opérer au grand jour. Plus personne ne s'intéresserait à eux. »

Le Prince fronça les sourcils, plissant les yeux. « Votre raisonnement n'est peut pas aussi tiré par les cheveux qu'il en a l'air, Darrow. Madeleine Giovanni n'a pas caché sa curiosité au sujet de la Mort Rouge. Elle a également demandé en quel endroit McCann était parti à sa recherche. »

« Vous croyez que la garce en a après la Mort Rouge, elle aussi ? » demanda Darrow. Ce n'était pas un mystère qu'il ne faisait pas plus confiance aux Giovanni qu'aux Tremeres. Darrow ne faisait pas confiance à grand monde de toute façon. « Ce serait typique de ces nécromanciens. Envoyer tranquillement leur agent chez nous pour nous soutirer des informations importantes. »

« Endormir nos soupçons par l'approche directe ? » répliqua Vargoss. « Très astucieux. Et, comme vous dites, bien dans la manière des Giovanni. »

Les yeux de Vargoss étincelèrent. « Voyez si vous pouvez découvrir la prochaine destination de Madeleine Giovanni, » dit-il à Darrow. « Je soupçonne que ce sera Washington, DC. »

« Et si c'est le cas ? » interrogea Darrow. « Que faisons-nous ? »

« Rien du tout, » dit Vargoss en haussant les épaules, « hormis prévenir Flavia qu'elle s'attende à recevoir de la compagnie. Il n'y a rien d'autre que nous puissions faire. Nous ne pouvons pas accuser ouvertement les Giovanni d'interférence sans preuves réelles. Nos soupçons ne sont pas suffisants. »

« L'Ange Noir s'occupera de Madeleine Giovanni si nécessaire, » dit Sale Gueule. « Flavia est assez grande pour veiller sur elle-même. »

« Tu l'as dit, mon pote, » dit Darrow en se levant. « J'y vais, maintenant. Plus que quelques heures avant l'aube. Il faut que je file si vous voulez des résultats, Prince. »

Vargoss lui signifia son congé d'un signe de tête et Darrow partit à grands pas. Le conseiller Brujah n'avait pas menti à son Prince, mais

ses propos avaient un double sens que Vargoss ne pouvait pas comprendre. Darrow avait ses propres projets concernant Madeleine Giovanni, et il savait exactement comment les mettre en œuvre.

New York – 16 mars 1994

Alicia trouvait le Perdition déprimant. Ce qui n'avait rien de surprenant, car elle trouvait la plupart des traditions et des habitudes des vampires modernes également ennuyeuses. Élaborant ses plans non pas en termes d'années ou de décennies, mais de siècles, les incessantes fanfaronnades et vantardises de ces anarchs qui se croyaient décadents sonnaient à ses oreilles comme le babillage insupportable de sales gamins. Anis, la Reine de la Nuit, faisait autorité en matière de décadence et de dépravation. Elle venait d'une époque où ce genre d'excès se cultivait avec grâce et élégance. Ces pièces rapportées aux Enfants de Caïn n'avaient aucune idée de la véritable signification des mots. Alicia passa la langue sur ses lèvres. Un jour, ils apprendraient. Ceux d'entre eux qui échapperaient à la Mort Ultime comprendraient pourquoi, plusieurs milliers d'années auparavant, son sire l'avait surnommée la Reine de la Nuit.

Un groupe punk de cinq vampires au nom plutôt malvenu de Doigts de la Mort était en train de massacrer un set de chansons beaucoup trop fortes quand Alicia pénétra dans le club. Il était quinze minutes avant minuit. Après son retard de l'autre jour, elle était décidée à arriver en avance à cette réunion.

Le club était à moitié vide. En examinant la foule, elle reconnut peu de visages. Bien que les anarchs partageassent habituellement la philosophie du Sabbat, la plupart d'entre eux n'obéissaient ni au Sabbat ni à la Camarilla. Ils étaient les jeunes turcs de la Famille, la jeunesse rebelle des Enfants de Caïn. Pour Alicia, ils représentaient les sauvages rôdant aux abords de l'incendie, les ennemis de toute civilisation. Une part d'elle-même les adorait. Une part d'elle-même les méprisait.

Elle était habillée en noir, ce soir – un pantalon noir, une blouse froncée noire, des bottes en cuir noir et des gants noirs. Ses cheveux étaient ramenés en arrière et attachés avec un ruban noir. Elle n'était presque pas maquillée hormis une touche d'eye-liner noir et de rouge à lèvres rouge sang. Plus d'un vampire lui adressa un coup d'œil inquisiteur – avant de détourner hâtivement son regard. La plupart la reconnurent immédiatement comme la goule de Justine, et l'Archevêque était universellement redoutée. Et il y avait quelque chose dans les yeux d'Alicia qui troublait les morts-vivants. Elle était trop... éveillée.

Lassée et fort peu impressionnée par la musique, elle s'assit à une petite table au fond du club. Justine et ses deux conseillers n'étaient visibles nulle part. Alicia laissa courir son regard à travers la salle. Elle sourit malicieusement, réprimant une envie d'éclater de rire. Ce qui l'amusait par-dessus tout chez les anarchs, c'était leur ego boursofflé et la haute idée qu'ils se faisaient de leur propre importance.

Ces vampires de génération tardive n'étaient que des idiots. Leurs émotions et leurs désirs étaient si faciles à déchiffrer, si faciles à manipuler. Jouer avec leurs pensées était un exercice trivial de contrôle mental. Ils ne s'apercevaient jamais que leurs impulsions les plus élémentaires émanaient fréquemment non pas d'eux-mêmes, mais d'une autre volonté plus puissante. Pantins stupides, ils bondissaient à ses moindres caprices. Ils n'existaient que pour lui obéir. Quand bien même elle leur donnerait l'ordre suicidaire d'attaquer son mentor, Justine Bern, au moment où elle entrerait dans le club.

Alicia sourit et abandonna l'idée. C'était une fantaisie tentante mais guère pragmatique. Elle avait encore besoin de Justine. L'Archevêque était son dernier pion dans la partie qu'elle livrait pour le contrôle total du Sabbat. Elle doutait de voir un jour aboutir ses plans, mais pour le moment, elle n'avait pas d'autre option disponible. Justine n'avait rien à craindre dans l'immédiat. Du moins jusqu'à ce qu'Alicia élabore un meilleur stratagème.

L'éclair d'un mouvement à une table voisine attira l'attention d'Alicia. Un vampire d'aspect très banal, anodin et terne, était en train de faire une réussite. Il battait les cartes avec une élégance ahurissante. Alicia regarda ses mains, émerveillée par sa compétence. Elle regardait des hommes jouer aux cartes depuis des siècles et n'avait encore jamais vu personne les manipuler avec une telle dextérité.

Se dressant sur ses pieds, elle s'avança nonchalamment jusqu'à la table du vampire. « Vous êtes incroyablement doué, » déclara-t-elle. « Est-ce une compétence physique ou le résultat d'une faculté magique ? »

« Simple question de pratique, » déclara le joueur, le regard fixé sur les cartes. Il était complètement au jeu. « J'ai eu tout le temps du monde pour me perfectionner. Le temps est bien la seule chose dont les vampires ne manquent jamais. »

« Philosophe et joueur de cartes à la fois, » dit Alicia en souriant. « Une nouveauté parmi les morts-vivants. Cela vous ennue si je m'assois et que je vous regarde ? »

« Non, bien sûr que non, » répondit-il. Son regard se releva l'espace d'un instant et croisa le sien. L'amorce imperceptible d'un sourire joua sur ses lèvres. « Mon nom est Walter Holmes. Quant à vous, naturellement, vous êtes Alicia Varney. »

« Ma célébrité m'a précédée, » dit Alicia, en se laissant tomber dans le fauteuil en face du joueur de cartes. « Je suis flattée. »

« Il n'y a pas de quoi, » dit Holmes, de nouveau concentré sur les cartes devant lui. « Vous êtes connue, et non célèbre. Je pense pour ma part que votre maîtresse, l'Archevêque Justine Bern, est une dangereuse mégalomane, capable de toutes les atrocités dans la poursuite de ses objectifs. Elle fait aux vampires une mauvaise réputation. »

Alicia se mit à rire. « Vous êtes très observateur. Et d'une franchise désarmante. Toutefois, de tels propos ne sont pas sans risques. Si je les rapportais à ma maîtresse, elle vous arracherait le cœur de ses propres mains. Puis elle vous le ferait avaler. »

« Vous ne direz rien, » dit Holmes, calmement, sans jamais quitter les cartes des yeux. « Je suis tranquille. »

« Vous êtes un joueur, » dit Alicia.

Holmes l'intriguait. Par curiosité, elle sonda ses pensées. L'esprit du vampire était occupé par les cartes, avec les habituels soucis superficiels au sujet du sang, de l'ennui et de l'identité. Rien n'indiquait que le joueur fût autre chose que ce qu'il semblait être – un vampire de génération tardive extraordinairement habile de ses mains. Et cependant, instinctivement, Alicia avait la certitude que Holmes n'était pas ce qu'il paraissait. Il avait beaucoup trop d'assurance pour le schéma mental qu'il présentait. D'une manière ou d'une autre, il réussissait à lui dissimuler ses véritables pensées. Elle ignorait simplement comment. Et par quelle méthode elle parviendrait à pénétrer ses défenses.

« Je vous dis la bonne aventure ? » proposa Holmes inopinément, brisant sa concentration.

« Quoi ? » Elle regarda les cartes, puis de nouveau le joueur. « Je croyais qu'il fallait un jeu de tarots pour prédire l'avenir. »

« Bêtises, » dit Walter Holmes, rassemblant toutes les cartes. Il battit le paquet à une vitesse éblouissante. « C'est une vilaine rumeur répandue par les clans Gangrel et Ravnos pour maintenir leur monopole sur le marché de la prédiction. N'importe qui avec un minimum de compétence est capable de tisser la toile. Des cartes ordinaires font tout aussi bien l'affaire qu'un jeu de tarots. Le vrai talent consiste à relier tous les fils convenablement. »

« Allez-y, » dit Alicia. « Dites-moi ce que me réserve le futur. »

Les cartes jaillirent des doigts de Holmes comme si elles étaient douées d'une vie propre. Sept piles de sept cartes se constituèrent, en cercle, avec les trois rectangles restants au centre. « La roue du destin, » annonça-t-il solennellement. « Dans le cercle se trouvent les secrets du passé et les mystères de l'avenir. Et, comme tous les cercles, il n'a ni début ni fin. »

Holmes passa la main à trois reprises au-dessus des cartes. Puis, procédant à partir de la pile la plus proche de lui et dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, il entreprit de retourner la carte supérieure de chaque pile, en la plaçant dans un deuxième cercle autour du premier.

« Les cartes parlent d'un conflit, » déclara-t-il, examinant les valeurs. Aucune figure n'était apparue. « Vous êtes destinée à rencontrer des situations dangereuses qui ne peuvent pas être évitées. Vous devrez faire face et triompher. Ou bien vous mourrez. »

Il retourna la seconde carte de chaque pile. Deux reines, noires toutes les deux, apparurent, ainsi que les deux as rouges.

« La Reine de la Nuit rencontre la Mort Rouge, » prononça le devin. « Je vois un conflit. Je vois... » il s'interrompit alors et rassembla toutes les cartes en un seul geste fluide, « ... quelqu'un qui vous cherche. »

Alicia se tourna. Justine, suivie de près par Hugh Portiglio et Molly Wade, traversait la piste de danse, vers les salles de réunion privées au fond du club. Les anarchs détalaienr comme des cafards terrorisés sur son passage. L'expression de l'Archevêque était sinistre.

« Une fascinante expérience, » dit Alicia à Holmes.

« J'aurais aimé que nous ayons le temps de finir. »

« Une autre fois, peut-être, » fit Holmes.

« Peut-être, » dit Alicia, puis elle se hâta en direction de Justine. Elle pouvait sentir Walter Holmes la suivre du regard. Mais lorsqu'elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, il était de nouveau concentré sur une réussite. Se promettant mentalement de faire une enquête sur Holmes, Alicia reporta son attention sur Justine et ses acolytes.

Molly Wade sourit gaiement et lui adressa un clin d'œil lorsqu'Alicia les rejoignit. « La goule s'en est sortie, » récita-t-elle, « elle est encore en vie. »

« Pas de chance, » marmonna Hugh Portiglio, l'air renfrogné. « Je nourrissais l'espoir qu'elle s'était faite rôtir sur place. »

« Moi aussi, je suis heureuse de te voir, Hugh, mon amour, » dit Alicia. « Merci encore pour ton aide inestimable l'autre soir. »

« Pas de quoi, » répliqua Hugh en montrant les dents. « Compte sur moi pour t'apporter la même chaque fois qu'il y aura du danger. »

« Fermez-la, » dit Justine. La colère perceptible dans sa voix les fit taire immédiatement. « Je ne suis pas d'humeur à supporter vos chamailleries ce soir. Irritez-moi à vos risques et périls. »

Aucun d'eux n'ajouta un mot. Aucun d'eux n'aurait osé.

Dans les montagnes de Bulgarie – 17 mars 1994

Le regard de Le Clair se perdait dans les flammes. Le feu dégageait une chaleur à peine inférieure à celle de la Mort Rouge. Fixant le brasier, le petit Français frissonna à cette pensée.

« Tu as froid ? » s'enquit poliment Jean-Paul. Il tenait dans ses bras le cadavre de la fille du patron. Doucement, il caressa ses longs cheveux blonds. Elle avait été parmi les premiers à mourir lorsqu'ils avaient massacré les occupants de l'auberge quelques heures auparavant. Jean-Paul l'avait frappée plus fort qu'il n'en avait l'intention. Elle était morte sans prononcer un son. Fort heureusement, après plusieurs décennies de mort, il lui importait peu que ses conquêtes fussent vivantes ou mortes. Dans un cas comme dans l'autre, il ne faisait que leur caresser les cheveux. Et secouer la tête d'un air désabusé, se rappelant l'époque où le sexe avait encore une signification pour lui.

« J'ai toujours froid, » répliqua Le Clair d'un air chagrin. Il secoua la tête, contemplant les cadavres qui jonchaient le sol. « Depuis le jour où j'ai perdu mon âme, mes entrailles sont prises dans un bloc de glace. »

« Pas moi, » gronda Baptiste. Dans chacune de ses énormes mains pendait le corps flasque d'un homme. Aucun des deux n'était mort, quoiqu'ils n'en fussent pas loin. Baptiste leur avait bruyamment sucé le sang pendant les trente dernières minutes, passant d'une victime à l'autre au gré de sa fantaisie. Sa soif de vitæ était insatiable. S'il en avait eu l'opportunité, il aurait pu sécher toute une ville. « Moi, je me sens parfaitement bien. Le sang me tient chaud. »

Le Clair regarda Jean-Paul et haussa les épaules. Par moments, il était difficile de croire que Baptiste était né Français. Il n'y avait pas la moindre poésie en lui. Le géant avait la personnalité d'un Allemand. Ou, pire encore, d'un boutiquier anglais.

« Finis-en avec eux, » dit Le Clair. « Nous n'allons pas traîner dans ce boui-boui toute la nuit. Quand le soleil se lèvera, je veux être dans la forêt à plusieurs heures d'ici. Les villageois finiront bien par découvrir ce qui s'est passé. Quand ils trouveront une douzaine de cadavres vidés de leur sang, il y aura un raffut de tous les diables. Il vaudra mieux ne pas se trouver dans le coin quand les paysans sortiront les torches. »

« Es-tu en train de penser comme moi à la Mort Rouge ? »

demanda Jean-Paul, changeant brusquement de sujet. Avec un grognement d'adieu, il repoussa le corps sans vie de la fille par terre. La pièce était jonchée de cadavres. Après avoir passé la journée à dormir dans le sous-sol de la maison de Dziemianovitch, le Trio Impie était ressorti au grand jour avec une soif incroyable. Il leur avait fallu presque deux heures pour trouver une auberge isolée pleine de voyageurs fatigués dans les montagnes. Ils avaient massacré ses occupants comme du bétail, s'abandonnant avec délectation à un festin de sang frais. Échapper aux pièges leur avait toujours donné soif.

« La Mort Rouge, » répéta Le Clair. « Mais bien sûr. Après toutes ces années ensemble, mon ami, je crois que nous avons formé un lien télépathique. Oui, c'est bien à elle que je pensais. Et au pacte que nous avons conclu avec elle. »

« Un marché est un marché, » dit Baptiste, laissant échapper les deux corps qu'il tenait dans ses mains. Ils étaient vides de sang et sans vie. Dans son esprit simple, il n'y avait pas de nuances de gris, seulement du noir et du blanc. « Nous avons promis. Nous n'avons pas le choix. »

« Faux, mon ami, » dit Jean-Paul. « Maintenant que nous voilà hors de ses griffes, le choix nous appartient. Nous pouvons obéir aux ordres du monstre. Ou pas. C'est à nous de prendre cette décision, pas à lui. »

« C'est également mon sentiment, » dit Le Clair, maussade. Il tisonna les bûches avec une tige métallique. Des étincelles montèrent dans la cheminée. « Après autant d'années d'indépendance, je n'ai aucune envie d'obéir à nouveau à un officier supérieur. Mon passage dans l'armée m'a largement suffi. »

« Moi aussi, j'attache de la valeur à ma liberté, » dit Jean-Paul. « Mais le goût du sang chaud est doux à mon palais. La Mort Rouge m'a fait l'impression d'être un ennemi implacable. » Jean-Paul jeta un éclat de bois dans l'âtre. Il disparut dans le brasier. « La vie des morts est largement préférable aux flammes de l'oubli. »

Baptiste, le visage solennel, acquiesça. Il fit le signe de croix sur sa poitrine. C'était un vampire qui avait de la religion. « Nous sommes les Damnés. Après la Mort Ultime, c'est l'enfer qui nous attend. Et là-bas, les brasiers ne s'éteignent jamais. Nous sommes destinés à souffrir pour l'éternité. »

Le Clair se renfroigna. Matérialiste convaincu, il n'aimait pas qu'on lui rappelle ses origines surnaturelles. Avidé lecteur de science-fiction, il préférait croire que les vampires étaient en réalité une race de mutants. C'était une théorie absurde, mais il se raccrochait à cette idée, cherchant constamment le moindre indice susceptible de lui donner raison.

« Oublie ces sornettes de superstition, » déclara-t-il. « C'est de la propagande catholique, typique. »

« Quelle importance ? » demanda Jean-Paul, connaissant la toquade de son ami. « Qui se préoccupe de savoir ce qui se passe après la Mort Ultime ? Notre principal souci est d'éviter ce sort à n'importe quel prix. »

« Je suis d'accord, » dit Le Clair. « Je n'ai aucune confiance en cette Mort Rouge. Mais je ne vois pas d'autre solution que de suivre ses instructions. Au moins jusqu'à ce qu'une occasion se présente de nous retourner contre elle. »

« Je parie que son sang doit être particulièrement vigoureux, » dit Baptiste. « Elle est au moins de la cinquième ou même de la quatrième génération. »

« Très certainement, » dit Jean-Paul. « Les Mathusalems se définissent par leur arrogance. Je pense que son comportement place clairement la Mort Rouge dans leurs rangs. La vider de son vitæ sera un plaisir. »

« Alors, c'est entendu ? » demanda Le Clair. « D'abord, Paris, où nous trouvons et éliminons ce vieux Nosferatu. Le Mathusalem appelé Phantomas. Puis, une fois son cas réglé, nous nous occupons de notre employeur, la Mort Rouge ? »

« Ça me paraît la seule attitude logique, » dit Jean-Paul. Tendant le bras, il saisit un brandon enflammé dans la cheminée. « Je pense qu'un incendie devrait permettre de camoufler nos activités de cette nuit. L'endroit devrait brûler rapidement, détruisant les corps au-delà de toute possibilité d'identification. »

« La très sainte Mascarade, » dit Le Clair en riant. « Considérant nos nombreux crimes contre la Famille, je vois mal pourquoi tu insistes encore pour cacher notre présence à l'humanité. »

« Les Traditions de Caïn ne signifient rien pour moi non plus, » admit Jean-Paul. Ses traits séduisants se tordirent en un rictus diabolique. « Malgré tout, nous ne pouvons pas courir de risques. Comme tu l'as dit toi-même, révéler notre présence à ces paysans des montagnes pourrait entraîner toutes sortes de désagréments. Ces Bulgares ont leurs propres traditions, remontant à plusieurs siècles en arrière, pour ce qui concerne les morts-vivants. »

« Bah, de la racaille humaine, » dit Le Clair. « Nous donneraient-ils davantage de fil à retordre que la douzaine que nous avons assassinée ce soir ? Je ne le pense pas. »

« Alors, pense aux Justicars de la Camarilla, » dit Jean-Paul. « Nous sommes parvenus à ne pas attirer leur attention jusqu'ici, et je m'en félicite. Rien n'arrête plus ces chiens de chasse lorsqu'ils se lancent sur la piste de ceux qui violent la Mascarade. Nous n'avons pas besoin d'eux sur nos talons. »

Les Justicars formaient le bras armé de la Camarilla. Redoutables vengeurs vampiriques, ils faisaient respecter les Traditions de Caïn, et tout particulièrement la Mascarade, avec une dévotion fanatique. Investis de grands pouvoirs, ils agissaient de manière entièrement indépendante par rapport à la hiérarchie de la Camarilla. Ils remplissaient à la fois les fonctions de juges et de bourreaux. Leur parole faisait loi. Et, une fois lâchés, il était impossible de les rappeler.

« Enflamme tout ce que tu veux, » dit Le Clair. « Je te demande pardon. J'avais oublié ces démons. Et leurs infernales Chasses au Sang. »

« Ne les oublie jamais, » dit Jean-Paul. « Pas même un instant. Ceux d'entre nous qui se nourrissent de leur congénères ne doivent jamais sous-estimer les Justicars. Ils sont extrêmement efficaces. Et extrêmement patients. »

Même Baptiste, habituellement enclin à proclamer son courage face à n'importe quelle adversité, demeura silencieux.

L'auberge s'enflamma sans difficulté. Ils observèrent les flammes courir à travers le bâtiment jusqu'à ce que le toit s'écroule avec un rugissement. « Voilà qui devrait effacer toutes traces de notre visite, » déclara Jean-Paul. Il hocha la tête à l'adresse de Le Clair. « Disperser les bouteilles de vin au milieu des cadavres était une excellente idée. À l'évidence, les imbéciles se seront saoulés à mort et n'auront pris conscience du danger que lorsqu'il était trop tard. »

« Une histoire incroyable, » dit Le Clair. « Mais les humains sont si bêtes. Leurs pensées sont si faciles à manipuler. Ils avalent sans broncher les inventions les plus invraisemblables. »

« N'est-ce pas ce que nous faisons tous ? » demanda Jean-Paul, toujours philosophe.

New York – 18 mars 1994

« N'espérez pas dormir cette nuit, » déclara Alicia trois heures plus tard, tandis que Jackson les reconduisait au gratte-ciel. « Je doute que nous ayons beaucoup le temps de nous reposer avant l'aube. »

« Madame Bern était de mauvaise humeur, je le devine, » fit sèchement son assistant.

« C'est le moins qu'on puisse dire, » répliqua Alicia. Intérieurement, elle bouillait. Bien qu'elle maintînt un léger contrôle sur l'esprit de Justine, elle prenait garde, lorsqu'ils se trouvaient à Manhattan, de ne pas peser trop directement sur les pensées de l'Archevêque. Justine était en cheville avec trop de vampires new-yorkais de haut rang pour que l'un d'entre eux ne remarque pas les signes révélateurs d'une manipulation mentale. Alicia pouvait influencer Justine par la force de ses arguments, ou orienter son attention vers un point plutôt qu'un autre. Cependant, elle n'implantait jamais des idées extérieures dans l'esprit de l'Archevêque durant leurs séjours en ville. C'était beaucoup trop risqué. Malheureusement, cette décision conduisait parfois à de petits désastres.

« Nous allons à Washington, DC, » annonça Alicia. « La capitale de notre pays, une ville convoitée depuis longtemps par toutes les factions de la Famille. Elle est tenue par la Camarilla depuis le début du XIX^e siècle. Cependant, le Sabbat travaille d'arrache-pied depuis des années pour saper cette emprise. Et on prétend que l'Inconnu y concentrerait également ses efforts. Justine a décidé qu'il était temps d'arracher la ville aux griffes de nos ennemis. »

« Si je comprends bien, ce voyage va se faire très prochainement, » dit Jackson, conduisant leur auto dans le parking souterrain sous le Varney Building.

« Nous partons demain matin, » dit Alicia, « au titre d'avant-garde pour mes amis vampires. Nous devons nous assurer que tout sera prêt pour recevoir Justine et ses acolytes lorsqu'ils arriveront en ville demain en fin de soirée. »

Ils empruntèrent l'ascenseur jusqu'au penthouse en silence. Alicia s'en voulait de n'avoir pas deviné comment Justine réagirait à l'attaque de la Mort Rouge. Jackson était déjà en train de dresser la liste de ce dont ils auraient besoin pour le voyage.

« Je suppose que vous voudrez installer madame Bern et ses deux conseillers en sécurité dans un lieu qui nous appartienne ? » demanda

Jackson tandis qu'Alicia se dirigeait vers le bar pour se servir un verre bien tassé.

« Évidemment, » répondit-elle. « Comme d'habitude. Avec des caméras vidéo pour enregistrer leurs moindres faits et gestes. Et des équipes de surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour suivre tous leurs déplacements. »

« Le grand jeu, » dit Jackson. « Comme DC n'est qu'à quelques heures de trajet, je pourrais retirer une poignée de nos hommes en place ici et les envoyer au nouvel endroit. La plupart d'entre eux ont participé à des missions de surveillance pour le gouvernement, ce qui fait qu'ils connaissent assez bien la capitale. »

« Prenons un vieil entrepôt, » dit Alicia, qui siffla d'un trait son scotch et son soda et se prépara immédiatement un autre verre. « Hugh aime bien ce genre d'endroits. Il a une mentalité de paysan. »

« Peut-être dans un des mauvais quartiers de la ville, » fit Jackson, réfléchissant à voix haute. « Je crois que nous en possédons plusieurs qui feraient l'affaire. L'installation du matériel électronique ne devrait prendre que quelques heures. Rien d'autre ? »

« Hugh devient insupportable, » dit Alicia, se souvenant d'une idée qu'elle avait eue la nuit précédente. « Je l'ai laissé vivre jusqu'ici parce que je me disais que l'ennemi qu'on connaît est préférable à celui qu'on ignore. Mais il commence à poser un sérieux problème. Le jeu n'en vaut plus la chandelle. Je pense qu'il est temps pour lui de connaître une fin malheureuse. Vous savez quoi faire. »

« Quelques mots au quartier général de la Société de Léopold devraient suffire, » dit Jackson. « Leur nouveau chef de bureau, Victor Lindsey, se montre très ambitieux. La perspective d'exécuter un vampire de l'envergure de Portiglio devrait nous garantir un assaut en règle contre le repaire de votre ennemi. Je crois que vous serez satisfaite du résultat. »

« Excellent, » dit Alicia, sirotant son deuxième verre. En dépit de l'extraordinaire contrôle qu'elle exerçait sur son corps, elle était incapable d'en affecter directement les processus chimiques. Quelques verres de plus l'étendraient pour le compte. Et elle n'avait pas de temps à perdre à s'enivrer. Ou à récupérer d'une gueule de bois.

« Autre chose, » dit-elle, passant d'un sujet à un autre. « Il y a un vampire au Perdition sur lequel j'aimerais en savoir davantage. Son nom, et je ne crois pas qu'il mentait, est Walter Holmes. Il joue aux cartes. Voyez ce que vous pouvez découvrir à son sujet. »

« Je mettrai en route les recherches habituelles, » dit Jackson. « Combien de temps comptez-vous rester à DC ? Dois-je établir un quartier général de campagne pour nos opérations ? Ou simplement faire suivre les informations à notre responsable sur place en cas de nécessité ? »

« Je n'en sais trop rien, » admit Alicia. « Justine a déclaré une guerre de sang secrète contre la Camarilla dans la ville. Selon la réussite de l'attaque, la bataille pourrait durer des jours. Ou des semaines. Ou des mois. »

« *Une guerre de sang ?* » dit Jackson. « Pourquoi ai-je l'impression que cette expression ne présage rien de bon ? »

Alicia eut un rire sans joie et termina son verre. « Justine a envoyé des messages secrets à toutes les meutes du Sabbat de la Côte Est les informant que la Mort Rouge travaille pour la Camarilla. Elle refuse de reconnaître les faits qui vont dans le sens contraire. Depuis que les premiers rapports traitant du spectre sont arrivés de DC, Justine s'est emparée de l'information pour annoncer que la ville faisait office de camp de base pour le monstre. En s'appuyant sur ce thème, elle a appelé tous les membres de la secte à balayer toute trace de la Camarilla dans la métropole avant que la Mort Rouge ne puisse frapper à nouveau. Détruisez la Camarilla à Washington et vous détruirez la Mort Rouge. À ce qu'elle affirme, tout au moins. »

Alicia secoua la tête avec écœurement. Elle s'était fait posséder par sa marionnette. Justine avait tranché, et il n'y avait rien qu'Alicia puisse faire d'autre hormis lui emboîter le pas.

« Étant l'un des chefs du Sabbat, » poursuivit Alicia, « Justine a toute autorité pour réclamer une guerre de sang. L'Archevêque, comme nous le savons déjà, est extrêmement ambitieuse. Elle se rend parfaitement compte que contrôler à la fois New York et Washington, DC, ferait d'elle le principal dirigeant de la secte en Amérique. Ce qui est exactement ce qu'elle cherche. Cette situation avec la Mort Rouge lui fournit le prétexte qu'elle attendait depuis son accession au pouvoir à Manhattan. »

« Elle a fait passer le mot dans toutes les cellules du Sabbat dans un rayon de cent miles autour de la capitale. Certaines bandes refuseront de participer, mais beaucoup d'autres n'attendent que ça. Demain soir, des centaines de vampires du Sabbat de génération tardive envahiront Washington. Leur mission sera de traquer et d'éliminer tous les vampires extérieurs à la secte. D'ici vingt-quatre heures, les rues de la capitale seront noires de sang de Caïnite. »

« La situation semble plutôt sérieuse, » dit Jackson. « Comment va réagir la Camarilla ? »

« Je l'ignore, » admit Alicia. « Les circonstances ne sont pas celles qu'implique habituellement une bataille entre les deux sectes. Normalement, les chefs du Sabbat élaborent ce genre de campagnes avec grand soin, se préparant pendant des mois pour assurer le bon déroulement des opérations. Au départ, ils commencent par envoyer dans la ville des bandes d'espions et de saboteurs se faisant passer pour des membres de la Camarilla. Procédant lentement et

prudemment, cette cinquième colonne infiltre la communauté vampirique, en se débrouillant pour noyauter les postes de pouvoir dans les rangs de l'ennemi. Elle apprend ainsi tous les secrets nécessaires à garantir le succès d'une attaque éclair. Rien n'est laissé au hasard. Quand l'assaut est finalement déclenché, ces espions se retournent contre leurs anciens camarades, qu'ils éliminent impitoyablement.

« L'offensive est nourrie par des centaines de vampires de génération tardive, qui font office de troupes de choc et submergent les plus puissants vampires de la ville. Elle joue toujours à fond la carte de la surprise, de manière à maximiser les chances de réussite. Utilisant les informations fournies par leurs espions, les troupes du Sabbat s'efforcent de briser l'emprise de la Camarilla sur la police et l'administration locale. Si elles y parviennent, le siège est un succès. L'éradication des dernières poches de résistance devient facile.

« Parfois la stratégie fonctionne, et parfois non. Ça dépend beaucoup de la puissance des anciens vampires de la métropole, et de leur faculté à réagir vite face à l'attaque inattendue.

« Dans ce cas, cependant, Justine a renoncé aux avantages du travail préparatoire d'une cinquième colonne en appelant à une attaque surprise immédiate. Elle espère prendre l'adversaire totalement au dépourvu. C'est un coup audacieux, et rusé. Et ça pourrait bien réussir. Toutefois, au vu de l'importance et de l'envergure de l'assaut, les risques sont nombreux.

« La Camarilla a des espions un peu partout au sein du Sabbat. Ils feront tout pour avertir les anciens de la Camarilla à Washington. Ce ne sera pas facile de les stopper. Voilà pourquoi Justine a réclamé une attaque immédiate. Ainsi, le risque est moindre que les traîtres aient le temps de faire capoter l'opération.

« Bien que je sache peu de choses à son sujet, Marcus Vitel, le Prince de Washington, passe pour être un membre très puissant de la Famille. Desserrer son emprise sur la ville ne sera pas commode. Les clans Ventruie et Tremere sont tous les deux influents à Washington. Ils n'abandonneront pas la métropole sans combattre. Justine espère que l'ampleur et la relative soudaineté de son offensive suffiront à déborder Vitel et ses sujets. »

Alicia fronça les sourcils. « D'après Hugh, la capitale serait devenue dernièrement un foyer d'intrigues et de dissensions. La Camarilla n'est plus le roc inamovible qu'elle était autrefois. Justine compte de toute évidence sur les chamailleries internes des anciens de la ville pour entraver leurs efforts de mobilisation contre l'invasion du Sabbat. Liée par les commandements de la Mascarade et les Traditions de Caïn, la Camarilla connaît souvent des difficultés à réagir aux menaces immédiates. »

« C'est un pari risqué, » dit Jackson.

« Comme vous dites, » reconnut Alicia. « Voilà pourquoi ce genre d'offensive s'appelle une *guerre* de sang. Si le Prince Vitel survit au premier assaut et réclame le soutien d'autres princes de la Côte Est, la situation risque de dégénérer en un conflit à grande échelle entre les sectes, impliquant des dizaines de milliers de vampires. Nous pourrions nous retrouver au milieu d'un monstrueux carnage. »

Jackson haussa les épaules. « Je commence à penser que je suis sous-payé. Lorsque cet épisode sera terminé, j'aimerais rediscuter de mon contrat. »

Alicia sourit. « Je n'y vois aucune objection, monsieur Jackson. Vous êtes une perle rare. Vous valez votre pesant d'or. »

« Vous allez me donner des idées, » dit Jackson, en souriant. « Dans l'intervalle, je pense que je vais ordonner à nos agents de se procurer plusieurs de ces lance-flammes spéciaux développés par le Service Secret. Ils pourraient nous être très utiles. Et nous avons aussi du matériel de la NASA à Washington qui pourrait vous intéresser, je pense. »

« Je veux que la sécurité de cet immeuble soit doublée en notre absence, » dit Alicia. « Je vais sceller le caveau souterrain, mais il y a des vampires très déterminés là-dehors. »

« Tout ce que vous voulez, » déclara Jackson. Il hésita, puis poursuivit. « Cette bataille qui s'amorce entre le Sabbat et la Camarilla ? Je comprends ce que vous disiez au sujet des ambitions de Justine Bern et tout ça. Malgré tout, il lui fallait une excuse pour agir. Maintenant, elle en a une. Je suis peut-être paranoïaque, mais la Mort Rouge ne serait-elle pas directement responsable du conflit ? »

« Pas la peine de vous croire paranoïaque, » dit Alicia. « J'ai la même conviction. Aucun agent de l'ennemi n'irait se présenter comme tel devant un Archevêque du Sabbat. Surtout d'une manière aussi théâtrale. La Mort Rouge compte sur l'ambition de Justine. Elle exploite sa soif de pouvoir à ses propres fins. Je ne serais pas étonnée de découvrir qu'elle se cache également derrière bon nombre de problèmes rencontrés récemment par la Camarilla à Washington. »

« Les vampires laissent souvent leur appétit de puissance prendre le pas sur leur bon sens. Ils agissent par impulsion, non pas rationnellement. Malgré tous leurs pouvoirs surnaturels, les morts-vivants se laissent facilement abuser. Cette guerre est orchestrée par la Mort Rouge. Ma seule question est : pourquoi ? Qu'a-t-elle à y gagner ? »

« Le pouvoir ? » dit Jackson.

« Sans doute, » dit Alicia. « Mais sur quoi ? Et comment ? Voilà ce que je n'arrive pas à comprendre. » Ses traits se durcirent en une expression d'une effrayante intensité. « Mais j'ai bien l'intention de le

découvrir. »

TROISIÈME PARTIE

Même chez les dépravés, chez ceux pour qui la vie et la mort sont également un jeu, il y a des choses avec lesquelles on ne peut pas jouer.

« Le masque de la Mort Rouge »
Edgar Allan Poe

Washington, DC – 20 mars 1994

Un son léger se fit entendre dans la chambre. McCann, assis sur le lit en train de regarder la TV, réagit instantanément. Il plongeait au sol et arracha le pistolet-mitrailleur Ingram de son étui d'épaule. Les yeux plissés, il surveilla la chambre obscure. Rien ne bougeait dans l'éclairage cru de l'écran de télévision.

« Tout va bien, McCann ? » demanda une voix dans laquelle perceait une pointe de sarcasme. « Vous paraissez nerveux. »

« Nom de Dieu, oui, » dit le détective en se relevant et en remettant son arme dans son étui. Faisant la grimace, il alluma la lampe de chevet. La nuit était tombée sur DC et il n'avait pas pris la peine d'allumer la moindre lumière. « J'ai les nerfs en pelote. Ne recommencez jamais ça. »

Flavia se mit à rire. Elle était nonchalamment appuyée contre la porte de la chambre d'hôtel. L'assassin Assamite était habillée très classiquement d'une robe toute simple de couleur sombre, de talons plats et de gants foncés. Une touche de blush colorait ses joues et ses lèvres blafardes portaient du rouge à lèvres rose. Elle se donnait beaucoup de mal pour se fondre dans la populace locale.

À la surprise de McCann, Flavia s'était révélée tout à fait apte à disparaître dans la foule. Quoiqu'il aurait dû s'en douter. Les Assamites tuaient avec classe. Mais ils savaient aussi passer inaperçus quand c'était nécessaire. Ils pouvaient tuer avec autant de discrétion que de panache.

« Avez-vous lu les journaux ? » demanda-t-elle. L'assassin brandissait la dernière édition du Post. Les très gros titres en caractères gras hurlaient leur indignation. *La guerre des bandes envahit les rues. Plusieurs douzaines de victimes dans les dernières vingt-quatre heures ! La police est impuissante ! Le maire décrète l'état d'urgence. Il demande le soutien des gouverneurs de Virginie et du Maryland.*

« J'ai raté les informations, » dit McCann. Il indiqua de la tête la télévision silencieuse. « Mais j'étais justement en train de combler mes lacunes sur la chaîne d'information locale. Il y a des incendies et des pillages à travers tout le District de Columbia. Il faudra davantage que la Garde Nationale pour stopper cette folie. La Maison Blanche parle de faire intervenir l'armée. »

Le détective secoua la tête avec dégoût. « Il semble que nous débarquions dans la capitale au moment précis où tout explose. » Sa

voix devint lourde de sarcasme. « Quelle drôle de coïncidence que ces émeutes aient débuté le jour même de notre arrivée en ville. »

« Exactement ce que je me disais, » dit Flavia.

« Qu'avez-vous appris ? » interrogea McCann. « Du nouveau sur les faits et gestes de Benedict pendant qu'il était ici ? »

Flavia secoua la tête. « Pas un indice. Même chose que de votre côté. Choux blanc sur toute la ligne. Toutes les pistes finissent en cul-de-sac. »

« Avez-vous pu trouver Thompson ? » demanda McCann. Vargoss leur avait donné ce nom comme celui de leur contact en ville.

« Il a tiré sa révérence, » dit Flavia. « Définitivement. Les détails n'étaient pas clairs mais on m'a dit qu'il avait brûlé de façon très spectaculaire. Son club a disparu aussi. Ce n'est plus qu'une ruine fumante, détruite au cours de l'émeute de la nuit dernière. »

« Brûlé vif ? » dit McCann. « Pensez-vous que la Mort Rouge soit impliquée là-dedans ? »

« Je n'en sais rien, » dit Flavia. « Comme je vous le disais, je n'arrive pas à apprendre grand-chose. Il ne reste plus beaucoup de membres de la Camarilla disposés à se montrer en public dans l'immédiat. Peter Dorfman, le Pontifex Tremere, est en fuite. La Maison de l'Octogone, qui lui sert normalement de chanterie, est déserte. »

« Le Prince Vitel a disparu de la circulation, » continua l'assassin. « Des rumeurs circulent selon lesquelles il aurait été éliminé, bien que ça me paraisse difficile à croire. Je le soupçonne d'être en train de regrouper sa fratrie, en guettant le moment propice pour s'abattre sur ceux qui osent envahir son territoire. »

« Quel gâchis, » dit McCann, secouant la tête avec dégoût. « Quel foutu gâchis. Mes pouvoirs télépathiques sont inutiles avec autant de vampires en ville. Leurs esprits créent une jungle psychique inextricable. Il m'a été impossible de retrouver la trace de la Mort Rouge dans un pareil désordre. »

« Un Nosferatu noueux et tordu prénommé Amos que j'ai rencontré dans les tunnels du métro, » dit Flavia, « a mentionné plusieurs histoires d'attentats à la Thermit. »

McCann fronça les sourcils. « À la Thermit ? Depuis quand les Enfants de Caïn jouent-ils avec les explosifs ? »

« La plupart des professionnels préfèrent les anciennes méthodes, » dit Flavia. « Couteaux et sabres sont des armes de prédilection. »

D'un geste fluide, elle sortit ses deux épées courtes de leurs fourreaux dissimulés dans les plis de sa robe. Les lames jumelles étincelèrent sous la lumière de la lune filtrant de la fenêtre de la chambre. « L'acier froid procure une telle satisfaction, » dit-elle,

ronronnant presque de plaisir. « Le coup de grâce, celui qui sépare la tête de votre adversaire de son corps, il n'y a rien de tel. »

« Ça a l'air merveilleux, » grommela McCann sur un ton sarcastique. « Nous étions en train de parler de Thermit ? »

« Il y a un renégat Assamite qui se complaît à violer les règles de comportement de notre clan, » dit Flavia. « Au cours des dernières années, on raconte qu'il aurait employé de la Thermit dans toutes sortes de pièges bizarres. »

« Mais vous n'êtes pas certaine que ces rumeurs soient fondées ? » demanda McCann.

« Il ne reste jamais aucun survivant pour les confirmer, » dit Flavia. « Makish est très méticuleux. »

« Makish, » répéta McCann. « Est-il bon ? »

« C'est le meilleur, » dit Flavia. « Et il se vend au plus offrant. S'il est dans le... »

L'Assamite n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Dans une explosion de bois et de métal, la porte de la chambre d'hôtel vola en éclats vers l'intérieur. Sifflant comme des serpents, près d'une douzaine de silhouettes en cuir noir se bousculèrent dans l'entrée de la pièce. McCann aperçut fugitivement un fatras de chaînes, de crans d'arrêt et de serpes. « Tuez ces espions ! » hurla une voix dans la meute. « Le Sabbat vaincra ! »

Bon sang, songea McCann, sortant son pistolet-mitrailleur de son étui pour la deuxième fois en moins de cinq minutes, *ils ont même leurs propres slogans. C'est de la démence !*

Le chef de la bande, un gigantesque vampire au crâne rasé avec des yeux fous et des poignards tatoués sur les joues, bondit en avant. Il tenait une machette dans chaque main mais n'eut pas la moindre chance de s'en servir. Calmement, McCann appuya et maintint la pression sur la détente de l'Ingram. Un rugissement sourd emplit la pièce comme trente balles à fort pouvoir de pénétration s'enfonçaient dans le Caïnite presque à bout portant. On aurait dit qu'une main géante avait soulevé le vampire par le cou et l'avait projeté au milieu de ses camarades. Battant des bras et des jambes, ils s'écroulèrent en tas dans les débris de la porte.

Les sabres de Flavia décapitèrent trois d'entre eux avant que les autres ne puissent détalier dans le couloir. Avec un rire sauvage, l'Assamite fit un pas en avant, prête à les poursuivre. Elle s'arrêta brusquement lorsque McCann la saisit à l'épaule.

« Ne faites pas l'idiote, » déclara-t-il, en l'écartant du seuil. « Il y en a peut-être une centaine d'autres en train de monter les escaliers en ce moment même. Un de vos contacts nous a balancés. Vous avez été suivie. Nous devons sortir d'ici avant d'être submergés par le nombre. »

« Vermine du Sabbat, » dit Flavia à voix haute, brandissant ses lames d'un air menaçant vers ceux qui les espionnaient depuis la porte. Les têtes disparurent.

« Vite, » murmura-t-elle. « Par la fenêtre. Malgré toute mon envie de rester et de me battre, vous avez absolument raison. Je ne peux pas éliminer tous les anarchs de cette ville. La fuite est notre seule option. »

McCann suivit l'Assamite à l'autre extrémité de la pièce. Une grande baie vitrée occupait la majeure partie du mur. D'épais nuages occultaient la lune et les étoiles. À l'exception de la lueur diffuse des lampadaires, la nuit était d'un noir de poix. Ils se trouvaient à cinq étages au-dessus du sol. Sans piscine en contrebas comme dans tant de romans d'espionnage. Sans même la moindre échelle d'incendie. « Pouvez-vous voler ? » demanda Flavia.

McCann ne savait pas trop, d'après le ton de sa voix, si elle était sérieuse ou non. Dans un cas comme dans l'autre, la réponse était la même. « Non. Ni me transformer en chauve-souris. »

« Moi non plus, » dit Flavia. « Ce qui nous laisse une seule solution. L'escalade. »

Il y avait du bruit dans le couloir. « Ils rassemblent leur courage pour un deuxième assaut, » dit l'Assamite. « Nous ferions mieux d'y aller. »

Rageusement, Flavia décocha un coup de pied dans la baie vitrée. Supposé incassable, le verre se brisa en mille morceaux. Elle se tourna et fit signe à McCann de la suivre. « Grimpez sur mon dos. Vite. »

Le détective la fixa d'un air éberlué. « Vous comptez descendre le mur de cet immeuble – dans le noir complet – avec moi suspendu à votre dos ? »

« Vous avez une meilleure idée ? » demanda Flavia. « C'est ça ou affronter la meute du Sabbat. Et vous savez ce qu'ils font aux humains ou aux mages qui travaillent pour la Camarilla. Ils mettent de longues semaines à les tuer. »

« Vous m'avez convaincu, » dit McCann. Il sauta sur son dos, une main glissée sous son bras droit et en travers de sa poitrine. Il enroula ses jambes autour de sa taille. Le détective se faisait l'impression d'être un sac à dos humain.

De la main gauche, il serra fermement son pistolet-mitrailleur rechargé. Dans des circonstances normales, il savait que l'arme n'aurait pas servi à grand-chose contre leurs ennemis. Mais, au besoin, il pouvait changer cela. La guerre appelait parfois à des mesures désespérées. La survie personnelle aussi.

Même encombrée des quatre-vingt-dix kilos de McCann en plus, Flavia évoluait avec la grâce d'un guépard en maraude. Ses doigts d'une force incommensurable tâtonnèrent au-delà de la fenêtre et

s'enfoncèrent dans la façade de pierre de l'hôtel.

« C'est parti, » dit Flavia. « Surtout ne lâchez pas. Les humains rebondissent mal sur le béton. Même un Mascaradeur, à mon avis, ne se relèverait pas indemne d'une telle chute. »

Elle bondit hors de la pièce et se reçut sur une corniche décorative large de quelques centimètres qui faisait le tour du bâtiment. Ses doigts, au lieu de chercher des prises dans la pierre, en créaient de nouvelles, s'enfonçant dans le mur comme dans de l'argile tendre. Lentement, prudemment, l'Assamite progressait le long du rebord, se retenant d'une main tout en creusant la prise suivante de l'autre. C'était une incroyable démonstration d'équilibre, compte tenu qu'il lui fallait encore porter McCann.

Des hurlements de rage et de frustration jaillirent de la chambre qu'ils venaient d'évacuer. « Pouvez-vous vous stabiliser de manière à ne pas tomber quel que soit le choc ? » demanda McCann.

« Je pense que oui, » dit Flavia. « Il y a une autre fenêtre un peu plus loin. Avec un pied sur le rebord et mes deux mains dans la pierre, nous devrions être solidement ancrés. Pourquoi ? »

« J'avais emporté quelques munitions spéciales pour mon P.-M., » mentit le détective. Il leva l'arme et la pointa dans la direction générale de la fenêtre dont ils étaient sortis. « Quand ces excités passeront la tête dehors pour nous chercher, je leur chanterai un petit air à ma façon. »

« Allez-y, » dit Flavia. « Je suis parée. »

« Où sont passés ces enc... » hurla une femme noire, en se penchant par la fenêtre. À l'instar de ses collègues anarchs, elle était habillée de cuir noir, avec un gilet chargé de clous et de chaînes. McCann ne lui laissa pas l'occasion de terminer sa question.

Il pressa la détente de son pistolet-mitrailleur à trois reprises. À cette distance, la cible était immanquable. Au moment précis où les balles s'enfonçaient dans le corps exposé de la vampire, McCann projeta toute la puissance de sa volonté en formant avec les lèvres un mot qui n'était jamais prononcé à voix haute. L'explosion qui en résulta illumina le ciel nocturne et fit trembler le bâtiment tout entier.

« Qu'y avait-il dans ces fameuses balles ? » interrogea Flavia en observant le corps décapité de l'anarch tourner vers le pavé en contrebas. Déjà, elle avait repris sa progression, glissant le long du mur, se dirigeant vers le milieu de l'immeuble où une série de moulures faciliterait la descente.

« Des charges spéciales anti-émeutes, » dit McCann sur un ton égal. Ce genre de munitions existait, mais avec des effets très inférieurs à ce qui venait de se passer. « On les utilise pour stopper les véhicules blindés. J'ai pensé qu'elles pourraient apporter un peu de gaieté. »

« Espérons que ces cafards n'ont pas laissé une arrière-garde pour nous attendre en bas, » dit Flavia en entamant prudemment la descente. « Ces anarchs sont attachés à leurs sires par les liens du sang, ils n'ont aucun contrôle sur leurs actions. Le Sabbat les traite comme de la chair à canon. Les anciens de la secte sont disposés à sacrifier des douzaines, voire des centaines de nouveaux-nés, pour tuer un ancien de la Camarilla. »

« Maintenant qu'ils sont au courant de votre existence... » commença McCann.

« Ils ne nous lâcheront plus jusqu'à ce que je sois morte, » compléta Flavia. « Ou que je les aie tous éliminés. »

« Le combat m'a l'air assez équilibré, » dit McCann. « Juste au cas où nous serions séparés, malgré tout, je propose de nous retrouver demain soir à minuit au Lincoln Mémorial. Si la ville est encore sous les armes et que l'un d'entre nous ne peut pas y être, nous n'aurons qu'à réessayer la nuit d'après. »

« Bonne idée, » dit Flavia. Ils se trouvaient à environ sept mètres du sol. « J'entends les rejets approcher en dessous. Accrochez-vous bien. Je vais sauter. Soyez prêt à courir dès que nous aurons touché le sol. »

Le détective ne discuta pas. Flavia avait été envoyée par le Prince Vargoss pour lui fournir une protection. Il n'avait aucune raison de jouer les seigneurs. D'étranges événements se déroulaient à Washington, qui étaient directement liés à la Mort Rouge. McCann comptait bien découvrir ce que préparait le monstre. Et il n'avait pas l'intention de laisser une bande d'anarchs du Sabbat l'empêcher de mener son enquête.

Ils se reçurent au sol avec un choc qui fit trembler les dents de McCann et lui donna un bourdonnement d'oreilles. Relâchant sa prise sur l'Assamite, le détective chancela jusqu'au mur, reprenant son équilibre. Flavia ne semblait pas sujette à ce problème. Elle avait ses sabres en main et paraissait prête à l'action. Cette dernière ne se fit pas attendre.

Hurlant des obscénités, cinq anarchs survinrent en chargeant hors des buissons qui entouraient l'hôtel. Deux avaient des couteaux, deux autres des barres métalliques, et un, étonnamment, brandissait une fourche.

« Laissez-les moi, » dit Flavia, avec un bref regard en direction de McCann. « Filez avant qu'il n'en arrive d'autres. »

« Je suis déjà parti, » dit le détective. « À plus tard. N'allez pas commettre l'erreur de vous faire tuer. »

Flavia éclata de rire, faisant tourner ses lames dans ses mains. « Contre une pareille racaille ? Il y a peu de chances, McCann. » Ses yeux brillèrent par anticipation. « Faites attention à Makish, détective.

Il est extrêmement dangereux. Et Amos m'a dit qu'il travaillait pour la Mort Rouge. » Puis Flavia se jeta dans la bataille, mettant un terme à la discussion. McCann, les six sens en alerte, sprinta dans la direction opposée, vers le parking de l'hôtel.

Ayant pris le vol de nuit pour DC plusieurs nuits auparavant, le détective conduisait une Executive Land Cruiser de location de modèle récent. Il avait dû la payer au prix fort, mais l'argent provenait des fonds presque illimités de Vargoss. Propulsée par un moteur V-8 turbo et recouverte d'un maillage extérieur pare-balles en fibres de verre, la Land Cruiser offrait une relative sécurité dans les rues meurtrières de Washington.

Un comité d'accueil l'attendait à sa voiture. Deux jeunes femmes, à ce qu'il semblait au premier abord. Grandes et minces, l'une blonde et l'autre brune, elles étaient assises sur le toit du véhicule. Vêtues non pas de cuir noir mais de robes en dentelle d'un blanc soyeux, elles donnaient l'impression d'avoir entre vingt-cinq et trente ans. McCann n'était pas dupe. Leurs visages exsangues, leurs yeux trop brillants et leur regard avide proclamaient clairement qu'elles appartenaient à la Famille. Tout comme les couteaux de boucher dans leurs mains.

« Dégagez de là, » dit McCann, levant son arme. « Je commence à être fatigué de tout ce cirque. Ces balles peuvent vous faire exploser la tête comme une tomate. »

« Quel langage, » dit la blonde, en se laissant glisser au sol. « J'en suis toute excitée. Un vrai dur. Je parie que son sang a un goût délicieux. »

« Ouais, » dit sa compagne, rejoignant la blonde au sol. Elle pointa son couteau de boucher sur la poitrine de McCann. « Je me demande ce qu'il va dire quand il s'apercevra que son flingue ne fonctionne plus. Qu'est-ce qu'il fera quand il découvrira que nous avons tous les atouts en main ? »

McCann jura et pressa la détente. Sans résultat. La brunette rit.

« Et maintenant, mon grand ? » Elle se purlécha les lèvres, découvrant une rangée de dents d'un blanc éclatant. « Tu savais que boire du sang, c'est encore meilleur que le sexe ? Pour nous, en tout cas. »

Avec un cri de joie, les deux vampires bondirent en avant. McCann, écoeuré par sa propre stupidité, laissa tomber l'Ingram et se campa sur ses pieds. Il laissa sa conscience s'étendre, jusqu'à embrasser tout le terrain de l'hôtel. Près d'une quarantaine d'anarchs rôdaient dans les parages, mais, à l'exception de ses deux adversaires, aucun n'était averti de sa présence sur le parking.

Satisfait de l'absence de témoins, le détective laissa de très anciens réflexes reprendre le dessus. Deux couteaux de boucher scintillèrent dans la nuit, avant de s'abattre. Ils touchèrent McCann à

l'épaule et à la poitrine. Et explosèrent dans une volée de débris métalliques en se heurtant à un corps solide comme la pierre.

« Ne jamais, jamais sous-estimer l'adversaire, » sermonna le détective, refermant une poigne de fer autour du cou de chaque Caïnite, comme un étau. Les femmes étaient trop abasourdis pour se débattre. Sans effort, il les souleva dans les airs. « Ce monde où nous vivons renferme trop de surprises pour ne pas se montrer extrêmement prudent. »

McCann serra. Les vampires eurent un hoquet de souffrance quand il broya leurs os entre ses mains. Hochant la tête avec satisfaction, il les laissa retomber par terre. Les vampires étaient vulnérables à la diablerie, la lumière du soleil, le feu ou la décapitation. Comme par magie, un long fil d'acier mince apparut entre les mains du détective. Il était tranchant comme un rasoir.

McCann savait exactement quoi faire. Au fil des siècles, il avait eu quantité d'occasions de s'entraîner.

Washington, DC – 20 mars 1994

« Il est ici, » chuchota Alicia, les yeux écarquillés de surprise.

« Vous disiez quelque chose, mademoiselle ? » demanda Jackson depuis le siège avant de la limousine. « Désolé. Je ne faisais pas attention. Conduire dans ce quartier par une nuit pareille réclame toute ma concentration. »

« Ne vous en faites pas, » dit Alicia. « Je ne faisais que réfléchir à voix haute. Restez vigilant. Plus nous approcherons du quartier général de Justine, plus nous risquons de tomber sur une meute d'anarchs. Pour le moment, je préférerais les éviter si possible. L'Archevêque a perdu le contrôle de la situation. Aucun vampire n'est en sécurité. Encore moins un humain. »

« Nous y arriverons, » dit Jackson, sans le moindre doute dans la voix. « Cette voiture est construite comme un tank. Rien ne peut l'arrêter. Et l'entrepôt n'est plus qu'à six pâtés de maisons. »

« J'espère que vous ne vous trompez pas, » dit Alicia, se renfonçant dans la banquette arrière. « Selon les derniers rapports, les émeutes se sont propagées à travers toute la ville. Ce n'est plus uniquement une affaire de Famille. Il y a des incendies et des pillages partout. La métropole entière est devenue berserk. »

« Vous aviez raison, » dit Jackson, d'une voix sinistre. « C'est une guerre. Une guerre de sang. »

Alicia ne répondit rien. Elle était encore légèrement sous le choc. Certains mots ne pouvaient pas se prononcer à voix haute. Leur simple formulation mentale suffisait à troubler l'umbra. Une telle phrase avait été prononcée quelques instants plus tôt. Au sein de la Famille, seules deux personnes extrêmement anciennes, extrêmement puissantes connaissaient sa prononciation exacte et son usage. Anis, la Reine de la Nuit, en était une. Et Lameth, que beaucoup appelaient le Messie Ténébreux, l'amant d'Anis, était l'autre. Ce soir, pour la première fois depuis plus d'une centaine d'années, ils étaient présents, sinon en chair et en os, du moins en esprit, dans la même ville.

Comme pour l'Inconnu, il se racontait sur le mystérieux duo davantage de légendes que de faits vérifiables. Beaucoup de vampires affirmaient avec la plus grande assurance qu'Anis et Lameth étaient encore en activité, quoi qu'aucun ne les eût jamais rencontrés. Des douzaines d'histoires circulaient concernant leur implication dans le Jyhad, la guerre éternelle pour le contrôle de la race caïnite, mais

aucune preuve véritable de leur intervention n'avait pu être apportée. Les légendes abondaient, mais personne ne pouvait séparer la part de mythe de la réalité.

Selon les bavards, le couple aurait atteint le Golconda, cet état de maîtrise absolue sur la Bête intérieure, grâce à une potion élaborée par Lameth dans la Deuxième Cité. Le breuvage leur aurait procuré l'immortalité sans la soif de sang, mais sans leur apporter la paix. Car l'élixir n'avait pas fait taire leur ambition. Et Anis comme Lameth avaient toujours ardemment désiré diriger le monde.

Ils avaient été amants. Cela aussi était dans la légende. Travaillant de concert, associant leurs pouvoirs, ils avaient probablement constitué le plus dangereux duo de vampires qui ait jamais vécu.

Anis était le cerveau, la comploteuse, la séductrice. Fille du roi d'une vaste mégalopole préhistorique, elle avait été de son vivant, puis dans la mort, la plus belle femme du monde primordial. Sa beauté rivalisait avec celle de Lilith, la première femme d'Adam, la mère de tous les démons.

Lameth était le maître de la magie. Avant son Étreinte, il était le plus grand sorcier de l'empire insulaire perdu de l'Atlantide. Nul ne connaissait son âge ou son histoire, mais on prétendait qu'il avait conclu des marchés indicibles avec les Seigneurs de l'Enfer en échange de son savoir. Aucun de ses contemporains n'avait manifesté la moindre surprise lorsqu'il avait rejoint les rangs des morts-vivants. C'était, murmurait-on, une tentative désespérée pour échapper au tourment éternel qui l'attendait dans la tombe. La réussite de ses plans pouvait se mesurer au fait que, alors que tous ses rivaux jaloux avaient accompagné l'Atlantide dans l'oubli, six mille ans plus tard, Lameth était toujours vivant.

La Reine de la Nuit et le Messie Ténébreux. Ils comptaient parmi les plus anciens membres de la quatrième génération. Mathusalems d'une époque antérieure à l'histoire connue, ils possédaient des pouvoirs incroyables et de terribles disciplines. Ambitieux dans la vie, ils l'étaient restés dans la mort. Même leurs sires, ces demi-dieux qu'on appelait Antédiluviens, n'étaient pas à l'abri de leur trahison et de leur duplicité. Des récits datant de la chute de la Deuxième Cité affirmaient que c'étaient les machinations d'Anis qui avaient entraîné la mort de Brujah. Et que la lutte secrète pour la formule de Lameth avait mené à la destruction de la Deuxième Cité.

Anis et Lameth – leurs noms étaient liés à jamais dans la mythologie de la Famille. Leur amour était une passion qui transcendait la mort. Pourtant, des êtres de cette puissance, aussi profonds soient les liens qui les unissaient, ne pouvaient pas coexister en harmonie. Chacun aspirait au contrôle absolu du bétail et de la Famille. Aucun n'était disposé à partager son empire avec l'autre. Les

amants étaient devenus rivaux et, au fil des siècles, les rivaux étaient devenus ennemis. Et puis, comme tant d'autres de la quatrième génération, avec la chute de la Deuxième Cité, ils avaient disparu dans l'océan sombre de l'histoire.

Alicia se demanda à quoi ressemblerait Lameth. Elle était certaine de le reconnaître au premier regard. Impossible de se méprendre sur sa force vitale si caractéristique, même profondément enfouie sous la chair et le sang d'un mortel. Elle connaissait toutes ses astuces, tout comme il connaissait les siennes. Alicia sourit. Elle avait voulu un nouvel amant depuis des jours. Lameth connaissait ses penchants, ses désirs, mieux que quiconque en ce monde. Une trêve, soupçonnait-elle, lui plairait vraisemblablement autant qu'à elle. Leur dernière séparation n'avait que trop duré.

« Problèmes droit devant, » avertit Jackson inopinément, interrompant les réflexions d'Alicia. « On dirait qu'ils ont installé des barricades dans la rue. »

Alicia regarda par-dessus l'épaule de son chauffeur. Un monticule de meubles défoncés, de fûts de pétrole et de fil de fer barbelé s'étendait d'un angle à l'autre. Plusieurs silhouettes indistinctes armées de torches allaient et venaient derrière l'obstacle de fortune. Mentalement, elle tâcha de balayer les environs devant la voiture, mais sans succès. Le trop grand nombre de vampires en ville brouillait ses pouvoirs télépathiques.

« Foncez au travers, » dit Alicia. « Nous n'avons pas le temps de revenir en arrière. »

« Ça pourrait bien être un piège, » dit Jackson. « Il pourrait y avoir des pieux métalliques plantés dans le macadam juste derrière la barricade. C'est un vieux truc qui remonte à des années. Nous aurons trop de vitesse pour nous arrêter. »

« Prenez le risque, » dit Alicia impatientement. Il fallait qu'elle rejoigne Justine. Ce carnage appelait une reprise en main. L'attaque-surprise avait pris la ville au dépourvu. Pourtant, les anciens de la capitale n'étaient visibles nulle part. D'une manière ou d'une autre, ils avaient été avertis par avance de l'invasion du Sabbat. Il y avait un traître dans les rangs du Sabbat, mais il était impossible de le découvrir dans l'immédiat. C'était d'ailleurs sans importance. Alicia soupçonnait que tous les vampires présents en ville n'étaient que les acteurs d'une pièce mise en scène par la Mort Rouge. Et que quelque monstrueux final les attendait dans les coulisses.

« C'est vous la patronne, » dit Jackson en enfonçant le pied au plancher. « Accrochez-vous. »

La grande voiture trembla et bondit en avant. Dans le rugissement de son moteur, la limousine fonça comme un météore le long de la rue, droit sur la barricade. Elle s'enfonça dans l'amoncellement de

meubles comme un marteau, au milieu d'un bouquet d'esquilles. Elle sembla hésiter un instant puis, avec un grondement de fureur mécanique, franchit l'obstacle. Les pneus crissèrent en s'efforçant de reprendre de l'adhérence. Les muscles saillirent sur les bras de Jackson comme il luttait pour maintenir l'alignement des roues. Puis, jetant un coup d'œil en avant, il poussa un juron de frustration. Dans la lueur des phares, à une demi-douzaine de mètres, scintillait une rangée de X en acier – des lacérateurs de pneus – qu'il ne pourrait pas éviter. Ses soupçons étaient confirmés. Ils avaient foncé tête baissée dans un piège.

Instinctivement, Alicia réagit. Puisant dans le noyau d'énergie bouillonnante qui brûlait au fond de son cerveau, elle relâcha la pleine puissance de sa volonté. La discipline, connue seulement des tout premiers infants de Brujah, s'appelait Temporis. En dehors de la voiture, le temps se figea.

« Nom de... » commença Jackson, les yeux écarquillés devant le décor immobile.

Ignorant son assistant, Alicia se concentra sur les pointes de métal sur leur route. Le Temporis réclamait une incroyable dose d'énergie mentale. Habitant un corps humain, son esprit ne pouvait maintenir cet état surnaturel que pendant quelques battements de cœur avant l'effondrement du champ temporel. Elle gagnait ainsi un bref répit avant le désastre imminent. Ses mains crispées en poings, elle projeta sa conscience et transforma les X d'acier en craie. Puis, avec un soupir de soulagement, elle relâcha le fil du temps. Comme un élastique tendu à se rompre qui se détendrait brusquement, l'univers reprit son cours normal.

« ... Dieu ! » termina Jackson, braquant furieusement le volant tandis que la limousine s'écrasait contre et sur les lacérateurs. Avant de continuer sur sa lancée à plein régime, laissant derrière elle une bande de voyous abasourdis.

« Les... les... » balbutia le garde du corps, en ralentissant progressivement jusqu'à une allure raisonnable. « Les pointes... dans la rue... le métal... ? »

« Manifestement de la camelote, » dit Alicia, physiquement éreintée par son effort. « Ne posez pas de questions. Roulez. »

Avec un soupir, elle atteignit la bouteille de brandy conservée dans le bar de la limousine. Mentalement, elle nota l'emplacement de l'embuscade. Tôt ou tard, elle reviendrait dans le quartier et retrouverait ceux qui lui avaient tendu ce piège. Malgré tous les arguments contraires, la vengeance n'était pas un vain mot pour Alicia.

« La prochaine fois, » dit-elle à Jackson avec colère, « rappelez-moi d'être un peu moins pressée de me faire tuer. »

Irritée par sa propre sottise, Alicia engloutit l'alcool. Un second verre suivit rapidement le premier. En recourant au Temporis, elle avait révélé sa présence à tous les Mathusalems présents en ville. Maintenant, Lameth savait qu'elle était ici. Et, plus grave, la Mort Rouge le savait aussi.

Ils parvinrent au quartier général de Justine, un gigantesque entrepôt abandonné non loin du centre de la ville, sans autre incident. Jackson gara la limousine à l'arrière du bâtiment, à l'un des quais de chargement. Il se tourna vers Alicia pour prendre ses instructions.

« Attendez-moi ici, » ordonna-t-elle d'un ton cassant. Le poids des événements des derniers jours commençait finalement à se faire sentir. Alicia avait horreur d'être manipulée. Jusqu'à présent, elle n'avait fait que réagir aux actions de la Mort Rouge. Il était temps pour elle de passer à l'offensive. « Au premier inconnu qui s'approche, utilisez les lance-flammes. Réduisez ces bâtards en cendres. Ils veulent la guerre, ils l'auront. »

« Je pensais que vous veniez désamorcer la situation, interrogea Jackson, qui avait repris son sang-froid. « Que vous vouliez mettre un terme au carnage ? »

« Plus de tueries inutiles, » dit Alicia, ouvrant la portière de la limousine. Elle eut un sourire sans joie. L'heure n'était plus à la subtilité. « Si quelqu'un me cherche des noises, ce n'est pas inutile. C'est personnel. »

D'ordinaire, Alicia dissimulait cette part d'elle-même qui trahissait Anis. Pas cette fois. Comme elle traversait l'entrepôt, son corps brûlait d'une énergie surnaturelle. La colère et la frustration la rendaient dangereuse.

Près d'une vingtaine de vampires, lourdement armés, étaient dispersés à travers le bâtiment. Surnommés la Garde de Sang, ils formaient les troupes de choc de Justine. Tous étaient les vétérans de plusieurs douzaines de campagnes contre la Camarilla. Combattants endurcis, féroces, totalement consumés par leur soif de domination, ils suivaient la Voie du Pouvoir et de la Voix Intérieure. Chacun d'eux était ambitieux, avide de faire son chemin dans le monde des morts-vivants. Ils obéissaient à l'Archevêque, non pas en raison d'une quelconque loyauté envers la secte, mais parce qu'elle représentait leur meilleure chance d'avoir de l'avancement. Ils servaient avant tout leurs propres intérêts.

Habituellement, ce cercle intérieur de guerriers vampiriques traitaient Alicia avec autant de respect qu'un chien errant ou un chat domestique. Souvent, ils se moquaient d'elle, raillant son rôle de goule de Justine. À leurs yeux, les humains n'étaient que du bétail et ne méritaient pas davantage de considération. Pas ce soir. Il y avait quelque chose d'indéfinissable dans le regard d'Alicia qui faisait

s'écarter la Garde de Sang sur son passage.

« Regardez qui voilà, » fit Hugh Portiglio d'une voix dégoulinant de sarcasme, comme Alicia entraît dans le petit bureau sur l'avant du bâtiment, où Justine tenait sa cour. « La princesse du bétail est enfin arrivée. »

« Ferme ta grande gueule, » dit Alicia, laissant un écho de sa fureur atteindre l'Antitribu Tremere. La mâchoire de Hugh en tomba raide. Le visage empli de crainte, il recula précipitamment contre le mur.

Molly Wade regarda Alicia avec curiosité, mais l'Antitribu Malkavian ne dit rien. Elle sourit et hocha la tête comme si elle répondait mentalement à une question informulée.

« Les émeutes de rue doivent être reprises en main, » dit Alicia directement à Justine. « Le bétail devient soupçonneux devant ce mystérieux déchaînement de violence. Si la situation continue à dégénérer, la Mascarade risque d'être compromise. »

« Et alors ? » dit Hugh Portiglio, reprenant un peu courage. Quoiqu'il évitât soigneusement de croiser le regard d'Alicia tout en parlant. « C'a toujours été notre tactique. Déséquilibrer la Camarilla en l'obligeant à maintenir la Mascarade pendant que nous faisons main basse sur les centres de pouvoir locaux. »

« Nous n'avons fait main basse sur *rien du tout*, pauvre imbécile, » aboya Alicia. « *C'est bien le problème*. Nos nouveaux-nés sont en train de mettre la ville sens dessus-dessous. Mais ils n'ont effacé aucune des têtes pensantes de la Camarilla. »

« Jusqu'ici, nous avons réussi à éliminer quelques noms mineurs de la fratrie de Vitel, mais aucun qui soit véritablement important. Nous avons misé sur la surprise de notre adversaire et notre supériorité numérique. C'est un échec. Le Prince et ses conseillers ont échappé à notre attaque. D'une manière ou d'une autre, ils étaient au courant de notre plan. Les anciens ont pris la fuite, laissant leurs marionnettes humaines se battre à leur place. Cette guerre de sang s'est transformée en une bataille entre le bétail et la Famille. Et c'est un conflit que nous ne pouvons pas gagner. »

« Absurde, » dit Hugh, affichant une expression de dédain. « Les humains sont des idiots. »

« Pas plus que certains vampires, » dit Alicia, en faisant clairement comprendre qu'elle visait.

« Alicia a raison, » dit Justine, rompant le silence. L'Archevêque fit la grimace. « Nous sommes venus arracher le contrôle de la ville au Prince Marcus Vitel et à la Camarilla. La Mort Rouge nous avait fourni pour ça l'alibi idéal. Mais, en dépit du carnage, nous n'avons pratiquement éliminé aucun adversaire. »

Justine fit une pause. « Si le Prince contre-attaque et repousse nos

forces hors de la ville, la baisse de prestige du Sabbat sera portée à mon crédit. » Elle lança un regard furibond à Portiglio. « Et à celui de mes conseillers. »

« Les autres Archevêques ont soutenu votre action, » fit remarquer Molly Wade, paraissant tout à fait sensée. « Ils ont approuvé cette aventure. Tous avaient peur de la Mort Rouge. »

« Ils ont *peur* de la Mort Rouge, » dit Justine, d'un ton grinçant. « Mais ils me *détestent*. Plus d'un membre du Conseil Intérieur se réjouirait en secret de mon échec. Mes rivaux prendraient un intense plaisir à m'accuser d'avoir mis en péril la survie du Sabbat pour mon seul bénéfice personnel. Le châtiment d'une pareille imprudence, naturellement, serait la Mort Ultime. »

« Les anarchs doivent concentrer leurs efforts sur la chasse, et non sur des actes de violence isolés, » dit Alicia, focalisant sa volonté sur l'Archevêque. « Une fois qu'ils seront sous contrôle, les émeutes s'apaiseront. Tous nos efforts doivent être orientés vers la découverte du Prince et de ses alliés. »

« Vitel doit être éliminé, » dit Justine. « C'est au moins un point d'acquis. S'il n'est pas découvert, nous avons perdu. »

L'Archevêque fit signe à Molly. « Dis à la Garde de Sang de se disperser à travers la ville. Je veux qu'on mette fin au chaos. Immédiatement. Ceux qui refusent d'obéir doivent être éliminés. Sans exception. »

« Je proteste, » dit Hugh Portiglio avec véhémence. « Stopper les dégradations est une erreur stupide. Si les émeutes se poursuivent, Vitel sera forcé de refaire surface – ou de regarder sa ville brûler sous ses yeux. L'interruption de notre attaque lui donnera l'occasion de regrouper et de réorganiser ses forces. Le contrôle de la ville est presque entre nos mains. Nous ne pouvons pas gaspiller une telle opportunité. »

« Ton objection est dûment enregistrée, Hugh, » dit Justine. « Maintenant, ferme-la, et ne prononce plus un mot. Si tu oses encore me désapprouver une seule fois, je te confierai aux bons soins de la Garde de Sang. Je crois qu'ils prendront beaucoup de plaisir à t'enseigner certains de leurs plus intéressants rituels. »

Alicia réprima un sourire. Elle se sentait plutôt satisfaite d'elle-même. Parfois, pousser Justine dans la bonne direction ne nécessitait que quelques mots. L'Archevêque se montrait toujours sensible à la logique. Surtout quand elle intéressait sa survie.

Pendant plus de six mille ans, une poignée de membres de la quatrième génération se livraient une guerre pour la domination du monde. Ils l'appelaient le Jyhah. Mais bien qu'ils contrôlassent des forces au-delà de l'imaginable, peu de Mathusalems se montraient disposés à risquer directement leur existence au combat.

Au lieu de cela, ils menaient leur guerre secrète par l'intermédiaire de pions. Usant de leur incommensurable force de volonté, les Mathusalems manipulaient les vampires inconscients des générations plus tardives pour les amener à se battre à leur place. Le Jyhad était une vaste partie d'échecs à plusieurs joueurs dont le monde était l'enjeu.

Anis, sous diverses apparences, avait pris part à la lutte pendant des millénaires. Elle avait plus de cinquante siècles d'expérience dans la manipulation des pièces sur l'échiquier. Étrangement, qu'elle pût elle-même être le pion de quelque joueur plus puissant ne lui avait jamais traversé l'esprit.

Washington, DC – 20 mars 1994

« Excusez-moi, » dit poliment Makish, « mais savez-vous quelle heure est-il ? »

« Hein ? » grogna le gros homme, se retournant en sursaut. Il était en train de farfouiller dans une pile de cartons entassés au bord d'un terrain vague et, de toute évidence, il n'avait pas entendu l'Assamite approcher. Le regard braqué sur Makish, il sourit, dévoilant une pleine rangée de dents jaunâtres. « Qu'est-ce que ça peut foutre ? T'es de la viande froide, petit bâtard de Jap. »

« Toutes mes excuses, » fit Makish avec la contrition qui convenait. Sans effort apparent, il plongeait le pieu en chêne qu'il avait tenu dissimulé derrière son dos dans la poitrine de l'anarch. Avec un hoquet de stupeur, le vampire ahuri s'écroula au sol. Makish haussa les épaules. « Mais je ne suis pas Japonais. Et je ne suis pas de la viande froide non plus. »

De la poche de son manteau sortirent une de ses fameuses bombes à la Thermit et un tube de super glu. Hochant gaiement la tête à l'intention de sa victime paralysée, l'Assamite se pencha et déposa soigneusement plusieurs gouttes de colle sur l'arête de son nez. Avec précaution, Makish plaça l'explosif entre les yeux de l'anarch. Il maintint la pression quelques secondes, puis testa l'adhésion avec ses doigts. La bombe était fermement collée en place.

« Je crois que votre mort sera assez artistique, » dit le petit assassin. « J'ai réglé le minuteur sur une minute. Quand la bombe explosera, elle réduira votre crâne en cendres et vous serez décapité. Je vous invite à réfléchir aux mystères de l'au-delà en attendant. »

Makish se remit debout. « Je ne serai pas loin, pour m'assurer que personne ne vienne troubler vos méditations. Ne vous inquiétez pas. Ce quartier m'a tout l'air d'être inhabité. »

L'Assamite marqua une pause, puis sourit. « La réponse à ma question au sujet de l'heure, au cas où cela vous intéresserait, est qu'il est plus tard que vous ne pensiez. Adieu. Merci pour votre contribution à mon art. »

L'explosion soixante secondes plus tard se révéla des plus satisfaisantes. Makish aimait éliminer les anarchs. Leur approche brutale, nihiliste de l'existence offensait son sens délicat de la véritable beauté. Il les considérait comme les barbares de la Famille. À sa façon unique, Makish se voyait comme une voix solitaire défendant des

valeurs positives dans un désert culturel. Ces vampires incapables d'apprécier l'art méritaient de mourir. Et il sentait qu'il était de son devoir de le soulager du fardeau de l'immortalité.

« Ce gentleman porte le nombre de mes victimes à seize pour les trois dernières nuits, » déclara-t-il à l'adresse des bâtiments silencieux qui l'entouraient. Après avoir travaillé deux nuits de suite dans le quartier d'Anacostia, il était revenu ce soir sur la rive est de Washington. L'agitation qui secouait la ville lui offrait une magnifique couverture et Makish se flattait de savoir profiter de l'instant.

Il ne savait pas trop si la violence faisait partie ou non des plans de la Mort Rouge, et cela ne l'intéressait pas. Les objectifs élevés ne voulaient rien dire pour l'assassin. L'argent et l'art étaient les seuls guides de son existence.

« Voilà qui fut rondement mené, » dit une voix familière dans le dos de Makish. « C'est toujours un plaisir d'observer un homme de l'art au travail. »

L'Assamite fit la grimace mais chassa toute irritation de son expression avant de se retourner. Il détestait au plus haut point la facilité avec laquelle la Mort Rouge parvenait à le surprendre. Cette faculté, jointe au contact meurtrier du spectre, n'encourageait guère le développement d'une confiance profonde entre employeur et employé.

Makish ne se faisait aucune illusion lorsqu'il traitait avec des fanatiques. Trop souvent, ces derniers décidaient de modifier les termes d'un contrat une fois rendu le service requis. Habituellement, convaincre les comploteurs qu'ils avaient commis une terrible erreur n'était pas bien difficile. Makish pouvait se montrer extrêmement persuasif. Marchander avec la Mort Rouge, toutefois, risquait de poser un problème. C'était un dilemme sur la complexité duquel Makish s'était penché depuis plusieurs heures déjà. Mais il n'était pas encore parvenu à une solution satisfaisante.

« Le nombre de victimes potentielles en ville a énormément augmenté ces derniers jours, » dit l'assassin, d'une voix calme et polie comme toujours. « C'est une merveilleuse opportunité. Je peux sélectionner mes cibles. »

« Je me doutais que ça vous plairait, » dit la Mort Rouge. Ses lèvres de cire s'incurvèrent, en quoi Makish crut reconnaître comme une tentative de sourire amical. « Surprenant, n'est-ce pas, ce que peuvent accomplir quelques menaces et quelques effets pyrotechniques ? »

« Votre plan fonctionne comme prévu ? » demanda Makish.

« Il se déroule de manière tout à fait satisfaisante, » répondit la Mort Rouge. Elle fit signe à Makish de la suivre. « Venez. Marchons un peu. Mon corps brûle d'une énergie surnaturelle. Il m'est très inconfortable de rester trop longtemps à la même place. Le bitume

finit par fondre sous mes pieds. »

« Comme vous voulez, » murmura Makish, engrangeant mentalement l'information dans un coin de sa mémoire. « Passez devant. Je vous suivrai de près, comme il convient à un loyal serviteur. »

« Quelle courtoisie, » dit la Mort Rouge sur un ton sarcastique. Mais Makish remarqua que le spectre n'avait pas discuté. Comme la plupart des vampires de haute génération, il avait un ego aussi vaste que l'océan. Pour Makish, prudent à l'extrême, c'était un autre défaut de caractère à exploiter au besoin.

« Vous avez bien éliminé à la fois des membres de la Camarilla et du Sabbat ? » interrogea la Mort Rouge tandis qu'ils parcouraient les rues désertes. Dans le lointain, un incendie illuminait le ciel nocturne. Le hurlement assourdi des sirènes se répercutait à travers les ténèbres.

« Exactement comme l'aviez demandé, » dit Makish. « Huit de chaque, pour être précis. J'ai procédé par alternance entre les deux sectes. C'était le moyen le plus commode d'obéir aux ordres tout en tenant le compte de mes meurtres. »

« J'espère que toutes ces exécutions n'impliquaient pas des bombes à la Thermit, » dit la Mort Rouge. « La présence d'explosifs pourrait indiquer à un esprit inquisiteur qu'un tueur isolé se cache derrière ces attaques. »

Makish secoua la tête. « J'ai utilisé mes joujoux à quelques reprises seulement, et de manière très sélective. Pas assez souvent pour éveiller les soupçons. Ils ne laissent pratiquement aucune trace. Par ailleurs, j'ai changé de méthode d'assassinat d'une victime à l'autre. Ça me procure l'occasion d'affiner mes différentes techniques d'extermination. Un bon artisan doit s'entraîner régulièrement. »

« Dire McCann est arrivé en ville, » dit la Mort Rouge, changeant de sujet. « Le détective me recherche à la demande du Prince de Saint-Louis. Il est accompagné de l'Ange Noir restant. Elle est ici pour assurer sa protection. »

« Ah, » dit Makish. « Très, très intéressant. J'ai beaucoup entendu parler de ces remarquables jumelles. Elles ont été Étreintes et sont devenues membres du clan longtemps après mon départ. Leur style paraissait fascinant. Je regrette que l'une d'elles soit morte avant que j'ai pu les observer en action. »

« La garce restante, Flavia, a fait le serment de me tuer, » dit la Mort Rouge. De petites étincelles de rage crépitaient au bout de ses doigts. « Elle me tient pour responsable de la fin de sa sœur ? »

« Vous ne l'êtes pas ? » demanda Makish.

« Elle a commis l'erreur de s'en prendre à moi, » dit le spectre. « Je n'ai pas eu d'autre choix que de me défendre. »

« Bien sûr, » dit Makish. « Seulement, connaissant les traditions et

la façon de penser des Assamites, je doute fort que votre nemesi considère votre raisonnement comme une excuse acceptable. L'Ange Noir peut-elle réellement vous blesser ? »

« Je suis invulnérable dans mon Corps de Feu, » dit la Mort Rouge. « Mais le maintien de cette discipline est extrêmement difficile. Elle pompe rapidement mon énergie. Je ne peux pas rester plus de quinze minutes dans cet état surnaturel. »

« Intéressant, » dit Makish, sur un ton neutre. Intérieurement, il se frottait les mains.

« Ce savoir ne serait d'aucune utilité à un tas de cendres, » dit la Mort Rouge d'une voix menaçante. « Souvenez-vous-en. »

Makish fit la grimace et secoua la tête. « Croyez-vous vraiment que je trahirais mon patron ? » demanda-t-il avec une expression solennelle. « Jamais. Je suis un vampire d'honneur. Lorsque j'ai conclu un marché, je m'y tiens. Vous m'avez payé pour mes services. Avec moi, un accord est sacré. »

L'assassin ne jugea pas opportun d'ajouter que la moindre rupture de contrat annulait aussitôt ce genre de loyauté. Il se montrait aussi honnête que nécessaire avec la Mort Rouge. Mais sans plus.

« Alicia Varney est également dans la capitale, » dit la Mort Rouge. « Elle est venue avec Justine Bern et sa fratrie. »

« Le très honorable Archevêque de New York, » dit Makish. « Une femme de beaucoup de talent et de peu de patience. Je suppose qu'elle est le chef du Sabbat responsable de la guerre de sang qui se déroule en ville. »

« Je savais que l'ambition dévorante de Justine serait un argument de poids, » dit la Mort Rouge avec un ricanement affreux. « Elle n'attendait qu'un prétexte pour attaquer la capitale. Je lui ai offert l'excuse nécessaire. Elle a sauté sur l'occasion. »

Le spectre se tourna face à Makish. « Je vais m'en aller dans un instant. Justine n'a pas grande importance. Ne vous préoccupez pas des Archevêques du Sabbat. Concentrez-vous sur Alicia Varney. C'est elle notre véritable cible. Mon plan comporte plusieurs objectifs. Mais sa mort est extrêmement importante. »

« Encore une humaine ? » dit Makish. « Dois-je comprendre que, comme ce Dire McCann, elle est beaucoup plus dangereuse qu'il n'y paraît ? »

« Elle est aussi meurtrière qu'un serpent à sonnette, » dit la Mort Rouge. « Ne les sous-estimez pas, ni elle ni le détective. Heureusement, aucun des deux ne saisit toute l'envergure de mes plans. Et grâce au nombre de vampires concentrés dans cette ville, ils sont incapables d'employer leurs pouvoirs psychiques pour découvrir mes petits secrets. »

Le macabre personnage trembla, miroitant comme une ombre

exposée à la lumière. « Je dois partir. Mon sort de lien commence à se distendre. Un dernier conseil avant que je me retire. Mes plans ont été contrariés à plusieurs reprises par deux autres mortels. Je ne sais rien, absolument rien d'eux, hormis leurs noms – Ruben et Rachel. Méfiez-vous de leurs interventions. Leurs pouvoirs dépassent ma compréhension. »

« Je suis d'un naturel prudent, » dit Makish. La Mort Rouge n'était plus guère qu'une brume, en train de se dissiper sous les yeux de l'assassin. « Toutefois, j'apprécie votre avertissement. Je resterai sur mes gardes. »

« Dans deux nuits, » chuchota la Mort Rouge en disparaissant dans les ténèbres. « Le piège est tendu. Vous savez quoi faire. Préparez-vous. McCann et Varney vont découvrir la vérité au sujet de la Mort Rouge. »

Makish resta silencieux longtemps après la disparition du spectre. Il ne faisait pas confiance à la Mort Rouge. Ce qui n'avait rien d'inhabituel, dans la mesure où il ne faisait confiance à personne. Voilà comment il survivait depuis des siècles en tant qu'assassin. Et comment il entendait bien survivre encore pendant de nombreux autres siècles. Avec ou sans la bénédiction de la Mort Rouge.

Lexington, KY – 20 mars 1994

« Tu parles d'un putain de camion, » chuchota Junior.

« MG Enterprises ? » dit Sam. « MG, c'est pour quoi ? »

« Mucho Grande, » dit Pablo en riant. Pablo se considérait comme le comique de la bande. Âgé de seize ans, il avait deux ans de plus que Junior et Sam. Il se figurait tout savoir. « Sur qu'il est plein à craquer de trucs de valeur. Visez comme il écrase le macadam. Avec un poids pareil, il y a forcément des tas de machins à l'intérieur. Qui attendent juste qu'on les emporte à la maison. »

« Ouais, ben c'est certainement pas en restant plantés là à prendre le vent qu'on va le savoir, » dit Junior. « Vous avez emmené la pince ? »

« Je l'ai là, » dit Sam, sortant une énorme pince, du genre dont l'usage nécessite les deux mains, de sous son pardessus. « De quoi faire sauter n'importe quel putain de cadenas. »

« Bon, alors qu'est-ce qu'on attend ? » dit Junior. Dépassant tout juste le mètre cinquante, avec un visage de bébé, des yeux bleus limpides et une voix aiguë de petit garçon, il était le chef de leur groupe. Junior avait le cerveau et l'ambition de quelqu'un du double de son âge. « On n'a pas toute la putain de nuit. Le vieux Adams va inspecter cette partie du parking dans à peu près deux heures. Bougez-vous. »

Prudemment, l'adolescent souleva la section arrachée du grillage qui entourait le parking et dépôt routier Adams. Des enseignes rouge vif et noires accrochées sur tout le pourtour du grillage prévenaient qu'il était sous haute tension. Junior et ses copains n'étaient pas dupes. Le vieil Adams était trop radin pour s'offrir une telle dépense d'électricité. Suspendre des panonceaux avertisseurs tape-à-l'œil était bien meilleur marché.

Le parking se trouvait dans le pire quartier de Lexington, non loin de la voie d'accès menant à la US Highway 64. Il faisait office d'escale pour les camionneurs qui avaient besoin d'une pause après de longues heures passées à convoier des marchandises à travers le pays. Une douzaine de bars, trois motels miteux et un bordel notoire, tous situés à quelques pas, assuraient le succès du dépôt auprès des routiers.

Dans des circonstances normales, le parking aurait aussi été une cible favorite pour les pirates de la route et autres braqueurs de camions. Cependant, le vieil Adams avait des relations. On racontait

dans le milieu qu'il valait mieux éviter de jouer les trouble-fête dans son parking. Les bandes, petites ou grandes, évitaient la propriété Adams comme la peste. Junior et ses deux copains étaient les seuls voleurs assez courageux pour se risquer à y cambrioler les camions. Avec l'impétuosité de la jeunesse, ils se croyaient au-dessus de concepts aussi vulgaires que le crime et le châtement.

Le camion, massif, racé, impudemment peint en argent, noir et rouge, était isolé tout au fond du parking. Les trois garçons se déployèrent sur le macadam, trio de scarabées humains entourant sa proie. Courant précipitamment, ils atteignirent leur destination en quelques secondes. Suivant les instructions de Junior, ils se regroupèrent entre les énormes pneus noirs du semi-remorque.

C'était la nuit idéale pour un cambriolage. Des nuages épais voilaient la lune et les étoiles. Un réverbère solitaire jetait une lueur diffuse sur la cabine vide. Le reste du gigantesque véhicule était plongé dans l'obscurité. Les trois gamins accroupis sous les portes de la remorque étaient invisibles à plus de quelques pas de distance.

« Pablo, sers-toi de la pince, » dit Junior. « Sam, mets ton manteau au-dessus du cadenas pour étouffer le bruit. Dès que la putain de chaîne est coupée, tu la retires vite fait. Je me faufile en premier, et je jette un coup d'œil avec ma torche. Dès que je trouve un truc qui en vaut la peine, je le signale en frappant un coup. Deux-trois minutes après, je commence à vous passer la marchandise par la porte. Empilez-la comme on a dit, entre les roues. Quand on a suffisamment de trucs, on se tire. »

« Putain, c'est le pied, » chuchota Pablo. « C'est la partie que je préfère. Je me sens comme un gosse le jour de son anniversaire. On sait jamais les cadeaux qui vous attendent à l'intérieur. »

« Ouais, ouais, » dit Sam, le plus pragmatique des trois. « On a déjà entendu tout ça, champion. Tu veux bien prendre cette putain de pince et couper le cadenas ? Je me gèle, à t'écouter déblatérer. »

Leur première surprise fut de constater qu'il n'y avait ni chaîne ni cadenas pour maintenir closes les grandes portes du semi. La seconde fut que les lourds battants d'acier s'ouvraient vers l'intérieur, et non vers l'extérieur. Presque comme s'ils étaient conçus pour laisser sortir, et non rentrer dans la remorque. Le troisième choc, le plus intense, survint lorsque, silencieusement, sans un bruit, les deux grandes portes commencèrent à s'écarter sans que personne les ait touchées. Une lumière provenait de l'intérieur.

« Qu'est-ce qui se passe, putain ? » chuchota Sam.

« Je vais pas rester pour le savoir, » dit Pablo. « Je me casse. »

C'est alors que les membres du trio découvrirent qu'ils ne contrôlaient plus les mouvements de leur corps. Malgré leurs jurons et leurs menaces, qui se transformèrent rapidement en gémissements et

en pleurs, ils ne pouvaient pas bouger d'un centimètre. Ils ne pouvaient qu'attendre et voir venir.

Dans l'espace entre les battants, une silhouette solitaire apparut. S'attendant à un monstre, les garçons se retrouvèrent en train de fixer une magnifique jeune femme. Vêtue d'une robe fourreau noire moulante, elle semblait s'amuser de leur sort.

« Encore des enfants, » déclara-t-elle doucement, parlant avec un curieux accent. « Les adultes de ce pays ne savent pas comment élever leur progéniture. Leur éducation est un désastre. Comme c'est dommage. »

Souriant à leur adresse, la femme claqua des doigts. « Venez à l'intérieur, » ordonna-t-elle. Et, comme des automates dépourvus de volonté propre, traînant les pieds, ils passèrent humblement dans le camion. Les portes d'acier claquèrent derrière eux.

Junior cligna des yeux d'émerveillement. L'intérieur de la remorque était aménagé comme un bureau. Il y avait un bureau, plusieurs fauteuils et une rangée de meubles à classeurs. Écran allumé, un ordinateur était posé sur le bureau. Contre un mur était accroché un énorme système téléphonique d'aspect complexe. Il y avait même un fax. Tous les meubles étaient boulonnés au sol, de manière à ne pas bouger lorsque le camion roulait.

Au-delà du bureau se dressait une armoire pleine de vêtements de femme. À quelques rares exceptions près, tous les habits étaient noirs. Dans un tiroir ouvert scintillaient des bijoux en argent.

Derrière la garde-robe, tout à l'avant de la remorque, à l'endroit le plus proche de la cabine, se trouvait un grand cercueil noir. Les poignées et la décoration étaient argentées, de même que la doublure en satin. Le couvercle était ouvert, mais il n'y avait personne à l'intérieur. Junior avait vu suffisamment de films d'horreur pour savoir que l'occupante de cette boîte se tenait devant eux.

« Trois jeunes criminels, » dit la jeune femme. Mince et pas particulièrement grande, elle avait des cheveux bruns et des yeux noirs perçants. Sa peau avait la blancheur de la neige et ses lèvres la rougeur du sang. « Trois enfants qui se prennent pour des adultes. »

Son regard se fixa sur Sam. Elle fit la grimace. « Comment t'appelles-tu ? Et pourquoi n'es-tu pas à la maison, en train de faire tes devoirs ? »

La langue de Sam fut libérée. « Je-je-je m'appelle Sam Carroll. Ma mère m'a fichue à la porte il y a six mois. Son petit copain me détestait. C'est lui qui l'a convaincue de le faire. Un sacré fils de pute – j'ai eu de la veine qu'il ne dise pas à maman de m'étrangler. Elle aurait été assez bête pour le faire.

« J'avais nulle part où aller. Il était pas question que je vende mon corps à des pervers rien que pour pouvoir bouffer. Alors je suis allé

vivre avec Junior et Pablo.

« On habite ensemble dans un motel incendié au coin de la rue. C'est eux, ma famille. J'ai pas vu l'intérieur d'une école depuis un an. Ils acceptent pas les gamins comme moi. »

Junior voulait dire à Sam de la fermer, de ne dévoiler aucun de leurs secrets, aucune de leurs planques. Mais il n'y parvenait pas. Il était incapable de parler.

« Et toi ? » demanda la dame en noir, se tournant vers Pablo.
« Dis-moi ton nom et pourquoi tu voles. »

« Je m'appelle Pablo Luis Alvarez Cortina, » dit Pablo. « Ma mère et mon père sont morts dans les grandes émeutes d'il y a deux ans quand le Klan a mis le feu au barrio. L'incendie a tué toute ma famille sauf moi. Un terrible accident, qu'ils ont dit, ces putains de flics. Vous parlez d'un putain de mensonge. Deux des gars en uniformes appartenaient au KKK. Même sans leur cagoule je les ai reconnus. Et ils s'en sont aperçus.

« Ils sont venus me chercher dans la casse, les abrutis. Ç'a été leur grosse erreur. Je les attendais. Junior m'avait aidé à préparer les pièges. Le premier, une grosse limace du nom de McGraw, il est tombé dans un trou qu'on avait creusé. Il s'est empalé sur une chouette petite barre de fer pointue. Il a gueulé comme un porc pendant une heure avant de finir par saigner à mort.

« Son partenaire, un taré de protestant hystérique, le sergent Grayson, il a paniqué et il a essayé de se cacher dans une grande benne à ordures en acier. J'aurais pas pu rêver mieux. On a bouclé le couvercle pour qu'il ne puisse pas s'échapper. Ensuite, on a versé de l'essence à l'intérieur jusqu'à ce qu'elle soit à moitié pleine. C'est Junior qui m'a passé les allumettes. » Pablo se mit à rire. « Whoosh ! »

Pablo prit une profonde inspiration. « Il n'y a aucun endroit pour les gars comme moi. Si les flics me mettent la main dessus, c'est au-revoir-tout-le-monde. J'aurai un accident, exactement comme ma famille. Alors, je vis dans la rue. Et je vole parce que c'est la seule manière de pouvoir bouffer. »

Secouant la tête, la femme en noir se tourna vers Junior. « Tu es le chef de cette petite bande, je crois. Eh bien, Junior, puisque tes compagnons m'ont tous les deux raconté leur triste histoire, pourquoi ne pas me révéler à ton tour quelque chose sur toi. »

Junior ne voulait pas parler. Il s'était juré qu'il ne parlerait pas. Mais lorsque leur ravisseuse se tourna vers lui, il se mit à raconter.

« Tout le monde m'appelle Junior, » commença-t-il. « C'est parce que personne ne sait mon vrai nom. On m'a trouvé en haut des marches de l'hôpital. Ma mère, qui que ça ait pu être, m'a abandonné. Sans message, sans rien. Sans même une putain de couche. Au moins, elle m'a laissé devant le bâtiment. Dieu sait ce qui aurait pu arriver si

elle m'avait balancé derrière.

« J'ai grandi dans un orphelinat avec des tas d'autres gamins. On m'a envoyé dans un tas de familles d'accueil, mais ça n'a jamais duré. Ces gens ne voulaient pas un enfant. Ils voulaient un petit esclave. Ou bien c'étaient des pervers. Je me suis enfui de chaque maison où on m'a placé. Mais ils me retrouvaient toujours et ils me renvoyaient à l'orphelinat.

« Je me suis échappé de leur foutu endroit quand j'ai eu onze ans, il y a trois ans. Je suis sorti par un trou dans le toit et ils ne m'ont jamais revu. Je suis en cavale depuis. Je n'ai pas de vrai nom, pas de famille, pas d'argent. Pablo et Sam sont mes seuls amis.

« Le monde m'avait baisé depuis ma naissance. Alors, j'ai décidé que j'allais le baiser un peu, pour changer. Et c'est ce que j'ai fait. Jusqu'à ce soir. Vous nous avez chopés, j'en ai rien à foutre. Tout le monde doit bien crever un jour. »

« C'est très vrai, » dit la dame sombre. Elle claqua des doigts. « Vous pouvez bouger à nouveau. Ce n'est pas une invitation à tenter quelque chose de stupide, comme de me sauter dessus. Asseyez-vous. Détendez-vous. Malheureusement, je ne peux pas vous offrir de rafraîchissement. Il n'y a rien à manger ici. »

Pablo et Sam se laissèrent tomber par terre. Ils paraissaient terrifiés par la dame sombre. Pas Junior. Il n'avait pas eu peur de quoi que ce soit depuis très, très longtemps.

« Vous êtes un vampire, » dit-il. « Vous buvez du sang. »

« Bien, » dit la femme. « Tu es plus instruit que je ne le pensais. »

Elle sourit, dévoilant des dents blanches parfaites. Mais pas de crocs. Junior était certain qu'elle aurait des crocs. « Désolée, » dit la dame sombre. « Pas de crocs. »

« Vous lisez dans mon cerveau ! » s'exclama Junior.

« Je peux détecter les pensées superficielles, » dit la vampire. « Nombre de mes congénères possèdent cette faculté. Ne te plains pas. Cela m'a permis de savoir que c'étaient trois gamins, et non une bande de criminels, qui tournaient autour de mon véhicule. Si vous aviez été un peu plus vieux, vous ne seriez pas ici en ce moment. »

« On serait où ? » demanda Sam avec nervosité.

« Dans mon estomac, » fit la dame sombre en riant. Même Junior frissonna à ces paroles. La dame sombre ne plaisantait pas.

« Mon nom est Madeleine Giovanni, » poursuivit-elle. « Je suis une vampire, un mort-vivant. Il existe des milliers d'entre nous qui vivent au sein de l'humanité. Nous appelons notre race la Famille. Et les hommes constituent notre bétail. »

« Qu'est-ce que vous comptez faire de nous ? » demanda Pablo. « Un casse-croûte de fin de soirée ? »

Madeleine Giovanni se mit à rire. « En fait, j'ai besoin de vous

pour me rendre un service beaucoup plus trivial. Ces dernières nuits, j'ai été prise à partie par une bande de vampires renégats. Ils compliquaient singulièrement mon voyage. En fin de compte, un peu plus tôt dans la soirée, je les ai traqués jusque dans leur repaire et je les ai éliminés.

« Cependant, ces événements m'ont conduite à penser que ma couverture est compromise. J'ai une importante mission à accomplir dans ce pays pour les anciens de mon clan. Quelqu'un, peut-être un membre de ma propre lignée, m'a trahie. Je ne peux plus me fier à mes contacts habituels. Mais j'ai besoin d'alliés qui puissent me servir durant la journée. Des alliés *humains*. »

« Vous voulez, » dit Junior, les yeux écarquillés de surprise, « qu'on travaille pour vous. C'est cinglé. On est des gosses. »

« Les enfants font les meilleurs espions, » répliqua Madeleine Giovanni. « Les adultes leur prêtent rarement attention. On les voit mais on les ignore. Par ailleurs, comme je le disais, vous pouvez agir durant la journée, privilège qui m'est refusé. Je pense que vous pourriez m'être assez utiles. »

« Ça a l'air vachement dangereux, » dit Sam. « Si vous avez des ennemis, ça serait suicidaire de travailler pour vous. »

« Les risques sont grands, » reconnut la dame sombre. « Mais la récompense également. Je vous rémunérerai extrêmement bien pour votre assistance. »

« Combien ? » interrogea Junior.

« Un million de dollars pour chacun d'entre vous, » dit Madeleine Giovanni avec un sourire. « En liquide. »

« M'dame, » dit Junior. « Vous avez vos trois espions. »

Sicile – 21 mars 1994

Nicko Lazzari, assistant de Don Caravelli, capo dei tutti capi de la Mafia, relut le fax pour la seconde fois. Puis il éclata de rire. Un rire profond, sonore, qui emplit tout le bureau et fit sursauter le géant qui se tenait sur le seuil.

« Une nouvelle amusante, Don Lazzari ? » demanda Luigi, qui venait d'apporter le message. « Ça a l'air de vous mettre en joie. »

« En effet, » dit Nicko, souriant. « C'est une bonne nouvelle qui arrive d'Amérique. Une excellente nouvelle de l'autre côté de l'océan. Je suis sûr que Don Caravelli saura l'apprécier. Qu'elle sera pour lui une très agréable surprise. »

Les yeux de Nicko se plissèrent sous la réflexion. Opportuniste, il tâchait de tirer avantage de la moindre occasion de se rendre populaire auprès de la brigade de sécurité de la Mafia. « En fait, je soupçonne que le patron sera tellement ravi qu'il ordonnera un festin de sang pour célébrer l'événement. Ces militaires que nous a envoyés le gouvernement italien pour nous irriter sont toujours dans les oubliettes, n'est-ce pas ? »

« Oui, Don Lazzari, » dit Luigi. Colossal, mesurant plus de deux mètres dix et pesant près de cent quatre-vingt kilos, il était lent à réfléchir mais mortel dans un combat. Brujah de la dixième génération, il servait la Mafia avec dévouement, exécutant ce qu'on attendait de lui sans poser de question. « Je suis allé les voir l'autre jour. »

« Je pense qu'ils recevront ce soir leur juste récompense, » dit Nicko. « Préparez la grande salle de réunion pour un carnaval. Avec l'accord de Don Caravelli, nous pendrons ces fauteurs de troubles par les talons et les saignerons à blanc. »

Luigi acquiesça, affichant un large sourire en travers de ses traits de Néanderthal. « Le sang frais est toujours le meilleur. »

« Maintenant, laissez-moi, » ordonna Nicko. « Préparez tout, mais ne faites rien aux prisonniers avant que j'aie obtenu l'approbation de Don Caravelli. »

« Je comprend, » dit Luigi, franchissant le seuil des appartements de Nicko. « Le Don est capo dei tutti capi. Sa parole est loi. » Le géant hésita. « J'espère qu'il trouvera le message aussi drôle que vous. »

« Je suis certain que oui, » dit Nicko.

Resté seul, Don Lazzari étudia le fax. Il était rédigé selon un code

complexe utilisé par les espions de la Mafia pour transmettre des informations importantes au quartier général de l'organisation en Sicile. Sachant qu'il était impossible de garantir la sûreté d'une ligne téléphonique, les cryptographes travaillant pour le cartel criminel avaient élaboré un langage secret quasiment indéchiffrable pour les communications. Le code était basé sur une séquence numérique aléatoire recalculée quotidiennement à partir des températures de vingt-sept villes à travers le monde. En tant que membre du cercle intérieur de la mafia et Brujah de la huitième génération. Don Lazzari était capable de décoder le message mentalement. Parcourant le document, il hocha la tête avec satisfaction. L'information était nette et précise. Les nouvelles n'auraient pas pu être meilleures.

Il trouva Don Caravelli dans son étude au centre de la forteresse. Le capo dei tutti capi, penché sur un ancien rouleau de parchemin étalé sur son bureau, releva la tête lorsque Nicko entra dans la pièce. Le Don sourit, mais il n'y avait aucune chaleur dans son expression. De tous les vampires qu'il avait rencontrés au fil des siècles, Nicko considérait le chef de la Mafia comme le plus dépourvu d'humanité. Il ne restait aucune pitié, aucune joie, aucune flamme chez le patron des patrons. Don Caravelli, bien qu'il ressemblât encore à un homme, n'avait plus rien de mortel. C'était un mort-vivant dans sa conscience et son esprit.

« Vous semblez excité, Nicko, » dit le Don, d'une voix de basse calme et douce comme toujours. Il roula le document et le rangea dans un tiroir de son bureau. « Qu'est-ce qui vous fait sourire ? »

« Un autre fax est arrivé d'Amérique, » dit Nicko. « Il provient directement de Saint-Louis, où notre homme dans le Midwest est infiltré dans l'entourage du Prince de la ville. »

« Je me souviens, » dit Don Caravelli, ses dents blanches étincelant en contraste avec son teint basané. « Il nous avait adressé un rapport en début de semaine au sujet de l'apparition de cette mystérieuse Mort Rouge. Le monstre qui sème le chaos partout. »

« Notre agent s'appelle Darrow, » ajouta Nicko. « Il est intelligent, poli et très ambitieux. Il rêve d'étendre et de contrôler notre branche nord-américaine. »

« Bien, » dit Don Caravelli. « J'aime l'ambition. Notre organisation est basée sur l'avidité, le zèle et l'égoïsme. Si ce Darrow veut le poste avec suffisamment de conviction, il s'en emparera, en étranglant tous ceux qui s'opposent à ses vues. »

Le capo marqua un temps. « Qu'envoie-t-il aujourd'hui ? D'autres nouvelles concernant cette macabre apparition ? » « Non, » dit Nicko, savourant le moment. Il possédait encore assez d'humanité pour aimer prendre au dépourvu son patron habituellement imperturbable. « Le Prince de Saint-Louis a reçu une visiteuse d'une autre trempe l'autre

soir. Darrow a vérifié son identité avant de relayer l'information jusqu'à nous. Madeleine Giovanni est venue présenter ses respects. »

« Quoi ! » tonna Don Caravelli. Comme une fusée, il jaillit de son fauteuil et fit le tour du bureau. En trois longues enjambées, il parvint au côté de Nicko et lui arracha le fax des doigts. Vivement, le regard du capo parcourut le papier.

« La garce est aux États-Unis, » dit-il dans un sourire. « Quelle bonne nouvelle. Pour une fois, je crois que les anciens Giovanni se sont montrés un peu trop présomptueux. Cette chère, tendre Madeleine se retrouve livrée à elle-même dans un environnement hostile, sans le moindre appui. Malgré toute sa richesse, le clan n'a aucune force réelle aux Amériques. »

« Nous non plus, » rappela Don Lazzari. « Les anarchs du Sabbat contrôlent la majeure partie des Côtes Est et Ouest. La Camarilla tient le reste du pays. Nos agents sont peu nombreux et travaillent pour la plupart en sous-marin. Darrow a envoyé plusieurs Caitiffs après Madeleine, mais il doute qu'ils fassent davantage que la ralentir. »

« Sages paroles, Nicko, » dit Don Caravelli. « Cependant, les Giovanni constituent un cercle très soudé, très fermé, de nécromanciens. Ils sont universellement méprisés par les vampires ordinaires. Ce qui n'est pas le cas avec la Mafia. Si nous sommes largement craints, nous sommes tout aussi largement respectés. Nous exploiterons cette différence d'image à notre avantage. »

« Comment ? » demanda Nicko. Il se considérait comme un habile tacticien. Mais il n'était qu'un amateur en comparaison de Don Caravelli. Le capo dei tutti capi était un maître en stratagèmes.

« C'est vous qui m'en avez donné l'idée en mentionnant l'ambition de Darrow. Nous allons lui offrir la chance de concrétiser ses rêves. À lui ou à quiconque ayant la même ambition. Je veux que vous preniez l'avion pour Washington, DC, immédiatement pour superviser cette opération. Prenez tous ceux et ce qu'il vous faut. Toutes les ressources de la Mafia sont derrière vous.

« À votre arrivée dans la capitale américaine, je veux que vous mettiez immédiatement à prix le sang de Madeleine Giovanni. D'ici là, elle devrait se trouver quelque part dans cette ville. Faites passer le mot discrètement, pour éviter toute interférence possible de ces fous qui s'opposent à nous dans la Camarilla et le Sabbat. Le Caïnite qui tuera la catin sera fait capo d'Amérique. Et je lui promets une opportunité d'abaisser sa génération d'un niveau. »

« Le Justicar d'Amérique du Nord ne va pas apprécier qu'on ouvre une Chasse de Sang pour une vengeance personnelle, » dit Nicko. « Selon l'interprétation que la Camarilla donne des Six Traditions de Caïn, seul le Prince d'une ville possède une telle autorité. »

« Je place cette question entre vos mains compétentes, » dit Don

Caravelli avec un sourire. « Si le problème est soulevé, résolvez-le. Les Justicars ont le bras long. Mais la Mafia aussi. »

« À vos ordres, » dit Nicko, inclinant légèrement la tête. Loin de lui la pensée de se disputer avec Don Caravelli. « J'avais pensé que, peut-être, la nouvelle serait un motif de réjouissances dans la forteresse. Puis-je suggérer un festin de sang... ? »

« Excellente idée, » dit le capo dei tutti capi. « Ces militaires capturés sur notre propriété ? »

« Tout juste, » dit Nicko. « J'ai donné les ordres nécessaires. Il ne manquait plus que votre accord. »

« Allez, et réglez tous les détails, » dit Don Caravelli avec un geste de la main. « Amusez-vous, Nicko. Mais ne tardez pas trop. Je veux que vous soyez dans un avion pour l'Amérique avant la fin de la nuit. »

« Je n'existe que pour servir mon Prince, » dit Nicko.

« Je sais, » fit Don Caravelli, ses yeux sombres flamboyant. « Autrement, votre ambition vous aurait valu depuis longtemps la Mort Ultime. Avant de partir, Nicko, encore quelques petites choses à prendre en considération. »

Les muscles de Don Lazzari se tendirent. Le patron des patrons avait l'habitude de réserver les pires nouvelles pour le tout dernier moment. « Mon seigneur ? »

« Cet humain, Dire McCann, que recherche Madeleine Giovanni. J'ignore ce qu'elle lui veut. Peut-être a-t-il fait du tort à son clan. À moins qu'il ne lui doive de l'argent. Je m'en moque. Tuez-le de toute façon. Ne laissez rien traîner. »

« Ce sera fait, dit Nicko. « Autre chose ? »

« Cette mission est importante, Nicko, » dit Don Caravelli. « Madeleine Giovanni est une épine dans mon flanc depuis de trop nombreuses années. De tous mes lieutenants, c'est vous le plus ambitieux. Voilà l'occasion de faire la preuve de votre valeur. Votre récompense pour avoir mis un terme à son existence sera substantielle. »

Intérieurement, Nicko exultait. Puis sa joie tomba en poussière tandis que la voix du capo dei tutti capi prenait la froideur de la glace. « Inutile de revenir si vous échouez. Soit Madeleine Giovanni rencontre la Mort Ultime. Soit c'est vous. »

Paris France – 21 mars 1994

Avec prudence, Phantomas se faufilait le long des travées silencieuses de Notre-Dame. Au cours des dernières nuits, à vrai dire depuis sa terrifiante rencontre avec la Mort Rouge, il avait évité le musée. En fait, il avait eu tellement peur du tueur spectral qu'il était demeuré caché dans les catacombes sinueuses profondément enterrées où il se sentait chez lui. Cette excursion de ce soir était sa première escapade hors des tunnels. Et elle le rendait vraiment nerveux.

À cette heure de la nuit, la cathédrale était déserte, à l'exception de quelques prêtres vaquant à leurs affaires et des policiers habituels nécessaires à la protection des monuments publics contre les cambrioleurs. La gigantesque église contenait des œuvres d'art qui valaient des millions. Plus d'une bande de voleurs avait essayé de piller les trésors de la nef centrale. Aucune n'avait réussi.

Prêtres et policiers, tous ignoraient Phantomas. Utilisant sa discipline du Masque aux Mille Visages, il apparaissait à chacun comme une figure familière et inoffensive. Tous voyaient une personne qui avait parfaitement le droit de se trouver là, aussi tardive que fut l'heure. Le seul risque possible avec cette mascarade se présentait lorsqu'il rencontrait plusieurs personnes simultanément. Comme il affectait directement chaque observateur, trois gardiens qui le verraient en même temps percevraient trois personnes très différentes. Ce genre de situation débouchait invariablement sur des complications.

Phantomas se donnait beaucoup de mal pour éviter de telles confrontations, mais même lui ne pouvait infléchir la destinée. Une fois, inopinément, alors qu'il contemplait la pieta de Nicolas Coustou, il était tombé sur trois prêtres et trois nonnes en route vers des réjouissances secrètes qui n'avaient certainement pas la caution de l'église. Leur stupéfaction, due en partie au pouvoir de Phantomas et en partie à l'incroyable quantité de vin qu'ils avaient déjà absorbée, entraîna un tel tumulte que les gardiens accoururent de toute la cathédrale. Le Nosferatu avait eu de la chance de pouvoir s'enfuir avant d'être découvert. Les six fauteurs de troubles avaient été sévèrement punis, et leurs divagations mises sur le compte de l'ivresse et de la débauche. Un siècle plus tard, le souvenir d'une nonne particulièrement plantureuse se jetant sur lui en hurlant « seigneur Satan, seigneur Satan, » arrachait encore un sourire à Phantomas.

Ce soir, il restait dans l'ombre. Sans un bruit, il passa la rosace sud, derrière l'entrée de la sacristie, et parvint finalement à la salle du trésor. C'était là qu'étaient conservés les trésors religieux de la cathédrale, y compris de nombreux manuscrits et reliquaires anciens. Phantomas avait passé des dizaines d'années à se pencher sur les documents fragiles, cherchant d'obscures références à la Famille pour son encyclopédie. Le vampire était peut-être la plus grande autorité au monde en ce qui concernait les secrets de Notre-Dame.

Habituellement, il y avait toujours plusieurs gardiens et prêtres dans le bâtiment extérieur. Pas pour le moment. Utilisant toute la puissance de sa volonté avant de pénétrer dans l'église, Phantomas les avait envoyés pour une vague raison à la crypte devant l'entrée ouest de la cathédrale. Il ne disposait pas de beaucoup de temps avant leur retour. Mais si ce qu'il soupçonnait s'avérait véridique, le temps était le cadet de ses soucis.

Il retrouva le manuscrit en quelques secondes. Il se trouvait exactement au même endroit que lorsqu'il l'avait parcouru pour la dernière fois, soixante ans auparavant. Personne n'y avait touché au cours des dernières décennies. Il n'en fut pas surpris.

Peu d'érudits s'intéressaient au concept cabalistique selon lequel Dieu aurait créé d'autres mondes avant celui-ci. C'était un sujet qui dérangeait les fanatiques religieux et troublait les non-croyants. Peu de mages se penchaient sur la question, bien qu'elle aidât à comprendre certains des mystères les plus vexants concernant leur vision du cosmos. Phantomas s'en moquait. Il ne se sentait nullement responsable d'expliquer les merveilles de l'univers à l'humanité. Ou à la Famille. Aucune des deux ne connaissait la vérité sur la nature changeante de la réalité. Mais la Mort Rouge savait. Et exploitait cette connaissance à des fins maléfiques.

Phantomas parcourut rapidement les quelques brefs paragraphes qui l'intéressaient. Il mémorisa les passages significatifs. Maintenant, au moins, il connaissait la source de la discipline de Corps de Feu de la Mort Rouge. Même s'il n'avait pas pour autant la moindre idée concernant la manière de la combattre.

Le Nosferatu haussa ses épaules difformes. La meilleure façon d'échapper au courroux de la Mort Rouge était de rester caché. Ce qui était exactement ce que Phantomas avait l'intention de faire. Après cette sortie, il comptait rester dans ses gentils petits tunnels pendant des années et des années. Bien qu'il ne vît toujours pas pourquoi le spectre voulait sa mort. Il avait été incapable de découvrir dans son encyclopédie le moindre indice indiquant le lignage du monstre. Et il ne l'avait jamais vu avant l'autre nuit au Louvre.

À moins que... ? L'évocation de sa visite au fabuleux musée le soir de la réception de Villon fit travailler les méninges de Phantomas. Les

habits et le comportement de la Mort Rouge détournaient l'attention de son visage. Les traits du monstre, sinistres et menaçants, étaient cependant caractéristiques. Et, plus Phantomas y repensait, vaguement familiers.

Avec un grognement, le Nosferatu sut qu'il lui fallait retourner au Louvre. La réponse à la question de l'identité de la Mort Rouge l'attendait quelque part dans les salles majestueuses du palais reconverti. Ce serait une expédition pleine de risques. Si le mystérieux tueur se manifestait une seconde fois, Phantomas n'était pas certain de pouvoir lui échapper si facilement. La Mort Rouge avait tué un nombre non négligeable de vampires au cours de ses attaques de la semaine écoulée. On pouvait la tromper une fois, soupçonnait Phantomas. Mais pas deux.

Pestant rageusement en lui-même, le vieux Caïnite se faufila hors de la salle du trésor. Il était résigné à son destin. La plupart des vampires avaient le culte du sang, de ce vitæ qui était à la fois leur nourriture et leur boisson. Quelques-uns glorifiaient la mort, proclamant que leur plus grand plaisir provenait de l'acte de tuer. Certains se vantaient de rester immortels grâce au sexe. Mais seul Phantomas se nourrissait de connaissance. C'était la drogue qui le maintenait immortel. Sans informations, il n'était rien.

Il entra au Louvre sans autre indication que celles de son subconscient. Quelque part dans la plus vaste collection d'œuvres d'art du monde il avait aperçu un visage, et les traits de ce visage sinistre correspondaient à ceux de la Mort Rouge. Heureusement, il pouvait retrouver son parcours de quelques nuits auparavant sans effort. Il avait suivi ces étapes un millier de fois.

Prêtant attention à la moindre perturbation de ses sens, Phantomas passa de galerie en galerie. Il se sentait dans la peau du criminel qui revient sur le lieu du crime. Dans un renversement des rôles, toutefois, il était la victime qui remonte la piste de son évasion, à la recherche d'un indice concernant l'identité de son agresseur. Ce n'était pas un rôle que Phantomas appréciait beaucoup, mais il l'acceptait. Il se rendait compte maintenant que la Mort Rouge voulait l'éliminer. Et que la seule manière de sauver sa vie consistait à entraîner la fin du monstre.

La connaissance, Phantomas le comprenait, était la clef. Son projet d'encyclopédie effrayait la Mort Rouge parce qu'il contenait des renseignements importants à propos des plus anciens membres de la race caïnite. Enfoui profondément dans cet amoncellement d'informations se trouvait un indice, ou des indices, sur l'identité de la Mort Rouge. Et, très vraisemblablement, sur ses faiblesses.

Voilà pourquoi le spectre écarlate voulait la mort de Phantomas. La Mort Rouge n'était ni invulnérable ni imparable. Le passé détenait

la clef de son avenir. Si le Nosferatu parvenait à retrouver l'information avant qu'il ne soit trop tard.

Malgré toute sa concentration, il faillit manquer l'objet de sa recherche. Fidèle à ses habitudes, il s'était arrêté un moment dans la salle égyptienne pour contempler la statue voilée de Nefertiti. Sa perfection le touchait par-delà les siècles. Elle était aussi belle qu'il était hideux. Phantomas haussa les épaules. La reine aussi était un vampire, une des Enfants de Set. Elle serait éternellement belle et éternellement maléfique. Il n'y avait pas de justice en ce monde.

En se tournant, son regard balaya la crypte d'Osiris, avec ses statues de divinités du Premier Royaume. Elles étaient inchangées depuis le jour de leur sculpture, des milliers d'années auparavant. Elles étaient déjà anciennes bien avant sa naissance ;

Soudain, son regard se figea. Son attention se concentra intensément sur l'un des anciens dieux de l'Égypte. Phantomas cligna des yeux d'émerveillement. Parfois, l'étendue de sa mémoire le stupéfiait lui-même. Là, entouré d'une coterie de sept serviteurs identiques à tête de faucon, apparaissait une silhouette accroupie massive, possédant les traits abominables de la Mort Rouge.

Phantomas avait espéré découvrir quelque part l'identité de son mystérieux adversaire. Il ne s'attendait pas à la trouver sur un bas-relief vieux de plusieurs milliers d'années. Tremblant de peur et d'excitation mêlées, il étudia la plaque sur le fronton de la tombe qui dressait la liste des dieux. La sinistre entité était Seker, L'une des plus anciennes divinités infernales égyptiennes. Elle était associée aux ténèbres et à la mort, et elle reposait dans la nuit.

Elle était sans aucun doute, conclut Phantomas, un membre de la Famille. D'après le bref paragraphe qui décrivait le dieu, les habitants de l'antique Memphis auraient adoré Seker plus de cinq mille ans auparavant. Seker devait être un Mathusalem, un vampire de la quatrième génération.

Phantomas fit une grimace de frustration. Selon ses dossiers, les deux seuls Caïnites assez puissants pour être la Mort Rouge étaient Lameth et Anis. Maintenant, il avait découvert un troisième candidat. Il était certain qu'aucun Seker ne figurait dans son encyclopédie des Damnés. Ce qui voulait dire que le spectre appartenait à une lignée inconnue et insoupçonnée. C'était tout à fait troublant.

Après quelques secondes, Phantomas haussa les épaules. Cela signifiait simplement davantage de travail. Seker existait, il avait donc un sire. Une recherche déterminée révélerait ses antécédents et son histoire. Personne, pas même le plus grand des vampires, n'évolue dans un néant d'informations. Quelque part, il existait des données au sujet de la Mort Rouge. Et lui, Phantomas, allait les découvrir.

Cette idée bien arrêtée, Phantomas tourna les talons et se dirigea

vers la sortie. C'est alors que sa chance le servit à nouveau. Le regard focalisé droit devant lui, il se retrouva en train de contempler un bas-relief du visage de Khoufou, le roi légendaire du Premier Royaume et bâtisseur de la plus haute pyramide connue de l'homme. Pour la deuxième fois de la soirée, Phantomas se rendit compte qu'il reconnaissait ces traits. Hormis quelques infimes variations, le visage de Khoufou était identique à celui du charmant jeune homme qui l'avait mis en garde contre la Mort Rouge quelques nuits plus tôt.

Vienne, Autriche – 21 mars 1994

Etrius feuilletait les six feuilles de papier qu'il tenait à la main, relisant le contenu de chaque lettre minutieusement. Les mots n'avaient pas changé au cours des cinq dernières minutes. Les réponses aux questions qu'il avait soulevées la veille étaient les mêmes que dans les heures précédentes. Aucune d'elles ne lui plaisait.

Grinçant des dents, il serra brusquement le poing, froissant les feuilles blanches en une épaisse boulette de papier. D'ordinaire, il conservait sa correspondance, en particulier les lettres qui concernaient d'importantes questions de politique. Elles servaient de base de référence dans les violentes disputes qui éclataient fréquemment lors des réunions du Conseil Intérieur. Etrius connaissait la valeur de la chose écrite. Une fois une opinion couchée sur le papier, il était difficile de l'abandonner. À plus d'une reprise, il avait utilisé de tels documents pour faire basculer le Conseil en sa faveur.

Les traits contorsionnés de rage, il jeta la boulette de papier dans la cheminée. Il n'avait aucune raison de conserver ces réponses. Les six autres conseillers étaient tous du même avis. Aucun d'eux ne se rappelait de la présence de Saint-Germain lors des événements de Castel Malagris, des siècles auparavant. Pas plus qu'ils ne se souvenaient que le mystérieux personnage eût aidé à préparer le breuvage qui les avait tous transformés en vampires. Bien qu'aucun d'eux n'osât le dire carrément, plusieurs laissaient entendre qu'Etrius avait des hallucinations. Ou pire.

Etrius n'était pas un lâche. Ce soir, pourtant, il avait peur, non seulement pour sa propre existence, mais pour le destin de la lignée Tremere tout entière. Il savait déjà que sa propre vie était en danger mortel. D'une manière ou d'une autre, il avait appris le plus noir secret de son ordre. Un secret qu'il n'était pas supposé connaître.

Pendant près de mille ans, un vampire incroyablement puissant qui se faisait appeler comte de Saint-Germain avait manipulé les sorciers de l'Ordre de la Maison de Tremere. Il avait intrigué auprès de Tremere pour convertir les mages en vampires. Et, en prêtant main-forte lors de l'abominable rituel, il s'était assuré une certaine emprise sur le Conseil par un mélange de magie noire et de lien de sang.

Plus effrayant aux yeux d'Etrius était le fait que ce comte diabolique avait réussi sans effort à dissimuler ses manigances à ses victimes. Les autres membres du Conseil étaient dans l'ignorance

totale de Saint-Germain et de son rôle. Pour le reste d'entre eux, le nom du comte n'évoquait que le vague souvenir d'un vampire du clan, de sixième ou septième génération, disparu depuis longtemps et présumé mort. Seul Etrius se souvenait des nombreuses visites de Saint-Germain à Vienne, de ses nombreux entretiens avec Tremere, de sa présence à des douzaines de réunions du Conseil Intérieur. Et Etrius avait la certitude que le souvenir de ces événements avait été enfermé au plus profond de sa mémoire et oublié jusqu'à moins d'une semaine plus tôt.

La nuit dernière, il avait passé des heures à relire soigneusement les registres du clan Tremere. Etrius lui-même les avait rédigés au fil des siècles et, jusqu'à ce jour, il aurait juré qu'ils renfermaient la vérité complète et absolue. Avec horreur, il avait constaté à quel point il se trompait. Il n'était fait nulle part mention de Saint-Germain, dans aucun des registres. Pas un mot n'avait été écrit au sujet du mystérieux comte. C'était comme s'il n'avait jamais existé.

Saint-Germain était une ombre. C'était une apparition invisible, un spectre, un comploteur fantomatique, toujours dans l'ombre, qui hantait les Tremere. Il possédait d'incroyables pouvoirs, mais quant à savoir en quoi ils consistaient ! Etrius en était réduit aux conjectures.

Un fait était terriblement clair. À plusieurs reprises au fil des siècles, Etrius avait ressenti l'impression diffuse, troublante, que son esprit ne lui appartenait pas entièrement. Comme si une personne étrangère regardait le monde à travers ses yeux. Il avait toujours supposé qu'il s'agissait de Tremere, surveillant son clan depuis sa torpeur. Maintenant, Etrius n'en était plus aussi sûr. Il craignait que cet observateur invisible n'eût pu être Saint-Germain.

Saisi d'angoisse, Etrius se leva de son fauteuil et se tint devant la cheminée. Il n'avait aucune aide à attendre de ses collègues conseillers. Même dans les meilleures conditions, ils n'avaient jamais formé un groupe coopératif. La plupart d'entre eux le haïssaient, tout comme il les haïssait. Le Conseil des Tremeres réunissait certains des vampires les plus impitoyables et les plus puissants du monde. Il ne pourrait jamais y avoir de paix entre eux. Tous aspiraient à la même chose – la maîtrise du clan et la domination absolue du bétail et de la Famille. Aucun d'eux ne faisait confiance aux autres. Ils observaient une sorte de trêve instable parce que Tremere, leur maître à tous, avait édicté qu'il en serait ainsi. Autrement, le carnage aurait commencé depuis des siècles.

La main d'Etrius se porta à sa gorge. Autour de son cou était nouée une cordelette noire au bout de laquelle pendait une clef en acier. En dépit de toutes ses craintes, Etrius était certain que Saint-Germain n'avait jamais pu la lui subtiliser. La cordelette était protégée par les plus puissants sortilèges de lien du monde. Seul Etrius pouvait

se servir de cette clef, et jamais lorsqu'il était sous le contrôle mental d'un autre. Elle ouvrait la porte qui menait à la chambre souterraine contenant le cercueil de Tremere.

Au cours du siècle dernier, Tremere avait passé de plus en plus de temps en état de torpeur. Leur fondateur s'était rarement réveillé pour reprendre en main les affaires du clan. La dernière fois qu'il avait quitté son cercueil, ce n'avait été que pour quelques heures, le temps de diriger la discussion concernant les événements de Russie. Aucune mesure précise n'avait été arrêtée alors, mais Tremere ne s'était pas relevé de son sommeil pour offrir de nouvelles suggestions.

Etrius avait d'abord espéré que, d'une manière ou d'une autre, la révélation de la duplicité de Saint-Germain aurait tiré Tremere de sa torpeur. Mais au fil des minutes, puis des heures, puis des jours, Etrius avait fini par accepter le fait que le fondateur du clan ne lui serait d'aucun secours. Dans ce combat contre Saint-Germain, Etrius était entièrement livré à lui-même.

Avec un grognement d'irritation, Etrius gagna la porte de son étude. Il en allait dans la mort comme dans la vie. Si vous vouliez du travail correct, il fallait vous retrousser les manches. Aussi occupé fussiez-vous à d'autres projets. Une passe de la main et l'entrée ne fit plus qu'une avec le mur. À moins qu'il ne le voulût, personne ne pourrait plus entrer – ou sortir – de la pièce.

Un sort grommelé à voix basse ferma la chambre à tout espionnage ou commandement magique. Personne, mage humain ou sorcier vampire, ne pourrait pénétrer la toile protectrice qui enserrait l'étude. Même les pouvoirs inconnus de Saint-Germain ne pouvaient circonvenir les lois élémentaires de la magie.

Satisfait par ses précautions, Etrius marcha jusqu'à la cheminée. Massif assemblage de briques rouges, elle remontait à la construction originale du château. Seuls quelques sorciers autres que ceux du Cercle Intérieur connaissaient son secret.

Etrius tordit trois doigts selon un motif mystique et le feu mourut. Posant une main sur l'épais mur de briques, il prononça un mot à voix haute. C'était un mot de grand pouvoir. Etrius recula d'un pas tandis que la cheminée glissait sur le côté, démasquant une lourde porte en chêne. Une seule clef au monde ouvrait la serrure de cette porte. La clef qui pendait au cou d'Etrius.

Nerveusement, Etrius souleva la cordelette au-dessus de sa tête. Tenant la clef de la main gauche, il l'inséra dans la serrure. Un tour et le pêne joua. La porte s'ouvrit sans résistance, révélant un tunnel obscur conduisant vers le bas. Etrius fit la grimace. Il y avait deux cent trente sept marches jusqu'au caveau. Il le savait. Il les avait gravies et descendues des milliers de fois.

Il s'enfonça dans le noir. Le quartier général de Tremere se

trouvait au centre d'un gigantesque réseau de grottes souterraines sous Vienne. Nul ne savait qui avait creusé ces catacombes, mais elles n'étaient certainement pas naturelles. Et elles se trouvaient là avant l'arrivée de la Famille.

Tremere était devenu un membre de la troisième génération en se livrant à la diablerie sur Saulot alors que l'Antédiluvien était en état de torpeur. Soucieux de ne pas subir un jour le même sort, il avait consacré des années à concevoir un lieu de repos spécial pour son corps. La seule entrée connue à son tombeau était la porte derrière la cheminée. Etrius, toutefois, soupçonnait qu'il en existait d'autres, connues uniquement de Tremere. Et, au-delà du sarcophage commençait un tunnel d'un noir de poix dans lequel personne n'avait jamais osé se risquer, qui s'enfonçait encore plus bas.

Une centaine de sorts différents protégeaient le passage par lequel Etrius descendait. Des torches qui brûlaient éternellement jalonnaient les murs, car aucun appareil électrique n'aurait fonctionné à l'intérieur du tunnel. Pas plus qu'un vampire n'aurait pu s'y matérialiser dans le vide. Ou utiliser quelque sort de magie de la terre pour en traverser les murs. Tremere avait envisagé toutes les formes possibles d'attaque. Ou, du moins, le pensait-il.

Le gigantesque cercueil de pierre gisait au centre d'une petite grotte d'environ six mètres de long sur quatre mètres cinquante de large. La voûte de pierre s'élevait à neuf mètres au-dessus du sol. À une extrémité de la grotte débouchait l'escalier vers le haut. À l'autre, juste derrière l'avant du cercueil, s'ouvrait l'entrée du passage vers le bas. Rien n'était jamais sorti de ce passage obscur, mais parfois, Etrius aurait juré qu'il entendait des voix chuchoter dans les profondeurs loin dessous.

Prudemment, Etrius s'approcha du sarcophage. Il venait rarement ici, en dehors des fois où il était mentalement convoqué par Tremere. Quelquefois, réalité et phantasmes se mélangeaient et Etrius avait du mal à distinguer dans ses souvenirs ce qui était vrai et ce qui relevait du cauchemar. Il se rappelait vaguement avoir vu un jour s'ouvrir un troisième œil dans le front de Tremere. Un autre souvenir plus effrayant – à moins que ce ne fut un rêve, il n'en était pas sûr – était d'avoir un jour soulevé le couvercle du cercueil pour trouver à l'intérieur un gigantesque ver blanc couvert de mucus.

Avec un frisson, Etrius poussa le couvercle de la tombe et regarda à l'intérieur. Un bref sourire de soulagement traversa les lèvres du mage. Tremere reposait paisiblement dans la boîte doublée de velours. Ses traits étaient ceux d'un homme dynamique et puissant – fidèles à eux-mêmes depuis plus de mille ans. Son visage apparaissait calme et détendu.

Hochant la tête, Etrius referma prestement le cercueil. Avoir vu

Tremere sain et sauf lui avait rendu confiance. Son rêve, Etrius le savait, ne contenait pas uniquement une révélation mais aussi un avertissement. Saint-Germain existait toujours et continuait ses manigances. Sa présence continue était une menace pour le clan Tremere. Il devait être éliminé. Et Etrius était le seul à pouvoir s'en occuper.

Il passa tout le trajet de retour au haut des marches à réfléchir à sa prochaine action. La question était moins de savoir quoi faire que de décider à qui faire appel. Le choix, plus il y réfléchissait, n'était pas bien difficile. Etrius avait confiance en très peu de vampires, principalement ceux de sa propre fratrie. Parmi eux, le plus acharné, le plus impitoyable, le plus déterminé, était Peter Spizzo.

Bien qu'il fût lié par le sang à Etrius, et par là-même incapable de lui faire du mal, Spizzo ne cachait pas son désir de devenir un jour membre du Conseil Intérieur des Sept. Etrius savait que Spizzo ferait n'importe quoi pour une chance de devenir conseiller. Une fois la cheminée remise en place et le feu ranimé, Etrius convoqua le mage dans son étude.

« Je veux que vous trouviez un vampire renégat, » dit Etrius, optant pour l'approche directe. Il n'avait aucune raison de mentir à Spizzo. Il veillerait simplement à ne pas dire à son infant davantage de choses qu'il n'avait besoin d'en savoir. « Réussissez et vous serez grandement récompensé. »

« Comment exactement ? » demanda Spizzo. Petit, trapu, avec des cheveux d'un noir de jais, des épaules larges et des traits basanés, il bouillonnait d'énergie.

« Trouvez et éliminez la personne que je nommerai, » dit Etrius, « et vous aurez un siège au Conseil Intérieur. »

« Il n'y a pas de position vacante au Conseil des Sept, » fit doucement Spizzo.

« Pas encore, » reconnut Etrius. « Mais cette situation pourrait changer en une nuit. »

Sa voix baissa d'un cran. « Voilà plusieurs centaines d'années, l'un des premiers disciples de Tremere, Abetorius, a été envoyé au Moyen-Orient pour étendre l'influence de notre clan en Asie. Il a échoué, gravement. Empli de honte, il est resté à Constantinople, où il règne depuis comme le moins important des membres du Conseil. Personne ne se plaindrait s'il était soudainement remplacé par un Caïnite plus énergique. Quelqu'un, par exemple, *tel que vous*. »

« Dites-moi le nom du vampire que vous voulez voir mort, » dit Spizzo.

« Le comte de Saint-Germain, » dit Etrius.

« Saint-Germain, » répéta Spizzo lentement, prenant le temps de goûter chaque syllabe. Une étrange lueur brillait dans ses yeux. « Un

nom intéressant. » Il regarda Etrius et hocha la tête. « Ce sera fait. *Quelle que soit le prix à payer*, ce sera fait. »

Washington, DC – 21 mars 1994

Il était minuit au Lincoln Mémorial. McCann attendait dans l'ombre qui s'étendait derrière la gigantesque statue. Il était le seul visiteur sur les lieux. Avec les émeutes qui se poursuivaient et la majeure partie de Washington toujours en proie aux incendies, les touristes se faisaient rares. Par ailleurs, les policiers affectés à la garde du Mémorial avaient été retirés pour aider au maintien de l'ordre. Bien qu'il se trouvât dans l'un des plus sûrs quartiers de DC, seuls les gens les plus courageux – ou les plus stupides – visitaient le monument à la nuit tombée, même quand les gardiens étaient présents. Des graffitis de bandes s'étalant insolemment sur les murs et le sol du bâtiment en proclamaient la raison. Il y avait même des symboles de bandes sur la statue de marbre de Lincoln.

McCann soupira et secoua la tête d'un air dégoûté. Les anarchs, humains ou autres, n'avaient aucun respect pour le passé. Pas plus, d'ailleurs, que pour le présent ou le futur. Ils ne songeaient qu'à l'instant et à eux-mêmes.

Le détective fit la grimace. La statue méritait mieux. Lincoln avait été l'un des grands hommes de l'histoire américaine. Il avait accompli beaucoup de choses durant les courtes années de son mandat, à tel point que la Famille qui contrôlait le pays en sous-main avait fini par ordonner sa mort. Elle n'avait pas osé le laisser vivre pendant la Reconstruction. Il aurait pu apaiser les rancœurs que les morts-vivants voulaient au contraire attiser. Et ce que la Famille voulait, elle parvenait habituellement à l'obtenir.

Lincoln avait libéré les esclaves plus de cent ans auparavant. Et pourtant, de nombreux Noirs dans les États-Unis vivaient encore dans une pauvreté abjecte, se voyant refuser leurs droits civiques les plus élémentaires par des gouvernements locaux dominés par le KKK et l'extrême-droite. Les riches s'enrichissaient et les pauvres s'appauvrirent. Le complexe militaro-industriel prospérait tandis que les citoyens ordinaires perdaient ressources et logis. Ce n'était pas le gouvernement du peuple, pour le peuple, par le peuple dont Lincoln avait rêvé, mais le gouvernement de quelques-uns pour quelques-uns.

La situation convenait aussi bien à la Camarilla qu'au Sabbat. Une intervention fédérale massive était nécessaire à la reconstruction du pays. Mais avec un Congrès contrôlé par quelques richissimes groupes d'intérêts, les pauvres n'avaient pas voix au chapitre dans les affaires

nationales.

Avec impatience, le détective consulta sa montre. L'heure était passée de cinq minutes. Il commençait à se faire du souci pour Flavia. Il semblait inconcevable que les anarchs de la nuit dernière aient pu avoir raison d'elle. Si elle n'était pas là, c'était forcément pour une autre raison. Et pour McCann, cette autre raison ne pouvait être qu'un assassin nommé Makish. Ou une Mathusalem nommée Anis.

Il était resté abasourdi la nuit précédente quand, en sortant du parking, il avait senti la trame du temps se distendre pendant un instant. McCann avait immédiatement reconnu Temporis, la discipline secrète des vrais Brujahs. Certes, ç'aurait pu être un autre ancien de la Famille. Mais le détective avait la certitude qu'il s'agissait d'Anis. Elle aussi, d'une manière ou d'une autre, était impliquée dans le complot de la Mort Rouge.

Un infime déplacement d'air apaisa les craintes de McCann au sujet de Flavia. Un éclair de cuir blanc, entraperçu un instant, lui confirma qu'il ne s'était pas trompé. Lorsqu'une main lui tapota l'épaule et qu'une voix sensuelle de femme chuchota : « Me voilà, » à son oreille, McCann était préparé.

« Vous êtes en retard, » dit-il, maintenant une voix égale. Il ne voyait aucune raison de laisser percer son inquiétude passée. Flavia et son obsession des Mascaradeurs constituaient déjà un problème. Toute indication qu'il s'était faite du souci ne servirait qu'à la rendre deux fois plus insupportable.

« Toutes mes excuses, » dit la blonde, paraissant surgir du néant en face du détective. Ce soir, elle portait sa combinaison de cuir blanc. Avec une guerre de sang qui faisait rage à travers la ville, il aurait été ridicule de se donner la peine de se déguiser. « Une bande de punks a cru que j'aurais besoin d'aide avec mes vêtements. Ils ont proposé de me les retirer. J'ai décliné leur offre mais ils ont refusé de me prendre au sérieux. Il m'a fallu quelques minutes pour les convaincre que je ne changerais pas d'avis. »

« Combien sont morts ? » interrogea McCann.

« Cinq, » dit Flavia. Elle sourit. « J'ai disposé les corps de manière à ce qu'ils paraissent s'être entre-tués au cours d'une dispute. Voilà pourquoi je suis en retard. Le meurtre est rapide. Mais le positionnement des corps prend quelques minutes. »

« À en juger par les infos à la radio et à la télé, personne ne devrait y prêter attention, » dit McCann. « Les derniers bilans que j'ai entendus faisaient état de presque cinq cents morts. Et plusieurs milliers de blessés. »

« Il va sans dire, » ajouta Flavia, « que ces chiffres n'incluent pas les pertes de la Famille, dans la mesure où nos corps se désintègrent habituellement à notre mort. Je n'ai aucun moyen d'estimer le nombre

d'anarchs qui ont connu la Mort Ultime au cours des dernières nuits. Mais il doit y en avoir des centaines. »

« Les choses semblent se calmer un peu ce soir, » dit McCann.

« Justine a sonné la retraite de ses troupes, » expliqua Flavia. « Prenez l'information pour ce qu'elle vaut. Une fois lâchés, les anarchists du Sabbat sont difficiles à ramener dans le rang. Un petit nombre refuse d'arrêter les émeutes. La Garde de Sang personnelle de l'Archevêque est en train de s'occuper d'eux. »

« Quel foutu gâchis, » dit McCann. « Et nous n'avons toujours pas la moindre idée de la manière dont la Mort Rouge s'insère dans la situation. Ou de l'endroit où elle se cache. »

Lameth, murmura une voix dans l'esprit de McCann, comme en réponse à ses questions. *C'est la Mort Rouge qui vous parle. Êtes-vous disposé à écouter ?*

Stupéfait, le détective se tourna vers Flavia. Elle se tenait à quelques pas de distance, attendant ses instructions. L'ennui qui se lisait sur son visage indiquait clairement qu'elle n'avait pas entendu un mot.

« Vérifiez les alentours, » dit McCann. « J'ai comme une drôle de sensation que nous ne sommes pas tout seuls. »

« Comme vous voulez, » déclara Flavia. « Je reviens dans quelques minutes. Ne vous éloignez pas. »

« Je ne bougerai pas d'ici, » dit McCann.

Mentalement, il concentra ses pensées en une réponse. *Je vous entends parfaitement. Que désirez-vous ?*

Je souhaite vous faire une offre fut la réponse quasi instantanée. Ne vous donnez pas la peine d'envoyer votre Assamite à ma recherche. Je ne suis pas dans les environs. Comme beaucoup de membres de notre génération, je suis capable de diffuser mes pensées le long d'un canal étroit en direction d'un individu particulier. Par ailleurs, vous n'êtes pas difficile à localiser. Vous esprit brûle d'une flamme aussi rayonnante que la mienne.

Vous vous faites des idées à mon sujet, émit McCann, mais je ne vois aucune raison de corriger vos erreurs. Je répète. Que désirez-vous ?

Une trêve, déclara la Mort Rouge. Je veux discuter d'une alliance entre nous. M'en prendre à vous était une erreur, je le vois maintenant. Nous avons tous les deux le même objectif. Ensemble, nous pourrions réussir. Séparément, nous sommes voués à l'échec.

McCann sourit. À l'instar de si nombreux vampires, la Mort Rouge était trop arrogante pour son propre bien. Elle prenait tous les autres pour des imbéciles. Un piège était un piège quel qu'en fut l'habillage. Le détective avait hâte d'affronter le spectre en face à face une seconde fois. Mais il ne voulait pas apparaître trop pressé.

Je travaille seul, déclara-t-il. Pourquoi devrais-je vous faire confiance ?

Je promets que je ne vous ferai aucun mal, répondit la Mort Rouge.
Je le jure sur l'honneur de mon sire.

C'était un vœu puissant, mais McCann n'était pas impressionné. Il avait lui-même prêté et rompu ce genre de serments à de nombreuses reprises. *Donnez-moi une seule raison pour laquelle je devrais vous rencontrer. Une seule.*

Bien qu'il se fût attendu à quelque chose de retors, le détective fut pris au dépourvu par la réponse de la Mort Rouge.

Les Nictuku se réveillent, émit le spectre télépathe. Souvenez-vous, c'est moi, me servant de Benedict comme messenger, qui ai envoyé ces photos de la Sorcière de Fer à Vargoss. Je savais que vous les verriez. Aucun de nous ne peut vaincre ces monstres sans aide. Seuls nos pouvoirs combinés peuvent détruire ces horreurs.

Du coin de l'œil, McCann vit revenir Flavia. Il préférait la tenir dans l'ignorance de cette conversation mentale. Hâtivement, il envoya sa réponse.

Vous soulevez un point intéressant. Où peut-on se rencontrer ? Et quand ?

Au Washington Navy Yard, répondit la Mort Rouge. *Demain à minuit. Venez seul. Ou ne venez pas du tout.*

Entendu, formula McCann avant de rompre le contact.

C'était une ruse. Le détective était certain que la Mort Rouge n'avait pas réellement envie de s'associer avec qui que ce soit. Il y avait une raison derrière cette confrontation et ce n'était pas la coopération. McCann s'en moquait. Les pièges avaient une fâcheuse tendance à se retourner contre ceux qui les avaient tendus. En particulier lorsque Lameth, le Messie Ténébreux, venait y fourrer son nez.

« Aperçu quelque chose ? » demanda-t-il à Flavia.

« Pas un chat, » dit l'Assamite. « Vous avez l'air réjoui. Pourquoi ce grand sourire ? »

« Je crois avoir une idée sur la manière de trouver la Mort Rouge, » dit McCann. « Un coup hasardeux, mais qui pourrait marcher. Malheureusement, ça va nécessiter pas mal de recherches dans la journée. Retrouvez-moi ici, même heure, même endroit, demain soir. D'ici là, je devrais avoir la réponse. »

Flavia plissa les yeux en devisageant McCann. L'Assamite, devina-t-il, essayait de lire ses pensées. C'était impossible. Il voilait même ses pensées superficielles. « Je n'aime pas cette idée, McCann, » déclara-t-elle en fin de compte d'une voix glaciale. « Je n'aime pas être prise pour une imbécile. »

« La Mort Rouge, » répéta le détective. « Je peux la localiser. Demain soir. Donnez-moi vingt-quatre heures. »

Inopinément, Flavia sourit. C'était l'une des rares occasions où le

détective avait vu l'assassin sourire, et cette vision le prit par surprise. « Vous êtes un comploteur, McCann, » dit-elle avec un petit rire. « C'est l'une des nombreuses raisons pour lesquelles je crois que vous êtes plus que ce que vous prétendez. Bien plus.

« Vous jouez avec les mots. Je ne vais pas me chamailler avec vous sur le choix des termes et des définitions. Agissez comme vous l'entendez. Je vous attendrai ici demain comme vous le demandez. Soyez au rendez-vous. Je n'aime pas qu'on se moque de moi. Quelle que soit la personne. »

Puis Flavia disparut, avec le même léger murmure qui avait signalé son arrivée. McCann secoua la tête. Il aurait presque souhaité que Flavia l'accompagnât à son entrevue avec la Mort Rouge. Elle aurait fourni un soutien solide en cas de trahison. Cependant, le spectre avait spécifié qu'il vienne tout seul. McCann n'en était pas contrarié le moins du monde. Il préférait conserver certains aspects de son identité cachés même à ses plus proches alliés. Car bien que le détective sût qu'il allait droit dans un piège, il gardait de son côté quelques petites surprises dans sa manche.

Washington, DC – 21 mars 1994

« Je voudrais, » dit Alicia à Sanford Jackson comme l'horloge de sa suite marquait minuit, « avoir emmené Sumohn avec moi. »

« Transporter une panthère noire sur plusieurs centaines de kilomètres en limousine n'aurait pas été de tout repos, » répliqua son aide. « Je doute qu'elle soit sagement restée cachée dans le coffre. »

Alicia haussa les épaules. « Je sais. Mais mes pouvoirs psychiques sont inutiles avec tous ces vampires dans les parages. La panthère noire, avec ces facultés spéciales de prédateur, trouverait la Mort Rouge beaucoup plus rapidement que Justine et son armée d'anarchs. »

« Ce n'est pas une armée, » corrigea Jackson, se hérissant légèrement. « Les soldats ont de la discipline et obéissent aux ordres. Ces vampires sont de vulgaires canailles. De la chair à canon sans valeur. »

« Pas entièrement sans valeur, » dit Alicia. « Les anarchists du Sabbat ont plongé la ville dans un état de chaos total. Les services de police et les pompiers sont débordés. La Garde Nationale est impuissante à enrayer les pillages. Le règne de la loi s'est effondré. Les quelques membres de la Camarilla encore actifs s'efforcent désespérément de maintenir la Mascarade. Justine n'a pas ce genre de préoccupations. Si elle parvient à mettre la main sur Marcus Vitel au cours des prochains jours et à l'éliminer, la ville sera à elle. Washington, DC, siège du pouvoir du gouvernement US, sera contrôlée par le Sabbat. »

Alicia sourit. Le succès de Justine à Washington établirait l'Archevêque comme le principal challenger pour la régence du Sabbat. Si les choses ne s'étaient pas déroulées exactement comme prévu, elles n'avaient pas aussi mal tourné qu'Alicia ne l'avait craint. Il ne restait plus qu'à résoudre le mystère de la Mort Rouge.

« La Camarilla ne va-t-elle pas contre-attaquer ? » interrogea Jackson. Bien qu'il en sût davantage au sujet de la Famille que la plupart des humains, son savoir dérivait directement d'Alicia. Et elle faisait très attention de ne pas lui en dire trop long.

« Pas si Vitel est éliminé, » dit Alicia. « C'est le vieux problème de s'abaisser au niveau de l'ennemi pour le vaincre. Détruire l'emprise du Sabbat sur la ville réclamerait une offensive de grande envergure semblable à celle à laquelle nous assistons depuis quelques jours. Or,

une deuxième opération de cette envergure, si tôt après les émeutes, menacerait la Mascarade. La Camarilla ne prendra pas ce risque. Empêtrée dans ses traditions, la secte est incapable de recourir à la seule stratégie susceptible de lui apporter la victoire. »

« Je n'en suis pas convaincu, » dit Jackson. « Justine a essayé de se servir d'une armée de morts-vivants fanatiques pour balayer les gros bonnets. Ça n'a pas fonctionné parce que les cibles avaient été averties à l'avance. C'est le problème avec l'approche directe. Une équipe d'assassins entraînés aurait pu atteindre le même objectif beaucoup plus facilement. Et elle aurait été beaucoup plus rapide et beaucoup moins bruyante. »

Alicia fronça les sourcils. Son assistant marquait un point. En fait, elle en vint à se demander si une telle opération n'était pas en cours actuellement. Un certain nombre de vampires de la Camarilla avaient trouvé la Mort Ultime au cours de ces deux derniers jours. Ainsi qu'un certain nombre de membres du Sabbat. Des rumeurs étranges circulaient au sujet de la mort de John Thompson. Et la Garde de Sang parlait à voix basse d'un assassin du nom de Makish. Par ailleurs, on n'avait toujours pas découvert qui avait prévenu le Prince Vitel de la guerre de sang.

« Pour quelle raison, » réfléchit-elle à haute voix, « quelqu'un voudrait-il tuer des chefs de la Camarilla et du Sabbat et renoncer à toute publicité ? Quelle motivation pourrait conduire un assassin à exterminer des membres de chaque secte et à rejeter la faute sur l'autre ? »

Jackson se permit un reniflement amusé. « Vous ne vous êtes jamais penchée sérieusement sur l'implication américaine au Vietnam, n'est-ce pas, mademoiselle Alicia ? Chaque fois que les huiles du Pentagone voulaient une augmentation de budget, ils montaient une fausse crise sur place. Ils poussaient sur le bon bouton et le Congrès et le Président sautaient au plafond. Ils tuaient quelques gros bonnets à Saigon et Hanoï et l'argent coulait à flot. Ils touillaient un peu dans la soupe, faisaient bouillonner les deux côtés, et la guerre reprenait de plus belle. L'escalade avait besoin de provocation. Remporter le conflit n'était pas le but des militaires. Ils tiraient leur pouvoir de la guerre, pas de la paix. »

Alicia dévisagea son aide avec stupéfaction. « Vous voulez dire que vos généraux auraient délibérément organisé des désastres pour promouvoir leur propre carrière ? Ils auraient assassiné nos alliés et fait porter le chapeau au camp adverse ? »

« Sûr, » dit Jackson. « Plus l'ennemi paraissait dangereux, plus vite les gradés prenaient du galon. »

« Et vous suggérez que la Mort Rouge pourrait être en train d'accomplir quelque chose de similaire ici ? » fit Alicia. « Qu'en aidant

secrètement les deux camps, elle chercherait en fait à intensifier le conflit entre la Camarilla et le Sabbat ? »

« Ça me paraît sensé, » dit Jackson.

« Mais pourquoi ? » demanda Alicia. « Qu'a-t-elle à y gagner si le conflit entre les deux sectes continue à s'étendre ? »

Anis, chuchota une voix glaciale tout au fond de son esprit. *C'est la Mort Rouge qui vous parle. Êtes-vous disposée à entendre ce que j'ai à dire ?*

Alicia ne croyait pas aux coïncidences. D'une manière ou d'une autre, le spectre avait espionné mentalement leur conversation. À l'évidence, il ne désirait pas les laisser creuser la question. Elle se promit d'y retourner plus tard. Dans l'immédiat, elle avait besoin de se concentrer sur la Mort Rouge.

Son expression devait avoir alerté Jackson que quelque chose d'étrange était en train de se dérouler. Il se tenait prêt à bondir, attendant ses ordres. Avec un mince sourire, Alicia projeta ses pensées le long du chemin mental ouvert par la Mort Rouge.

Je suis toujours disposée à prêter l'oreille à la raison, déclara-t-elle. Vous m'avez attaquée sans provocation. Je ne vous ai rien fait.

C'était une grossière erreur de ma part, fût la réponse quasi instantanée. J'ai grandement sous-estimé vos pouvoirs. Et ceux de votre mystérieux ami. Heureusement, je sais tirer les enseignements de mes faux pas. Votre force et votre détermination sont légendaires. Je comprends maintenant que je n'aurais jamais dû m'en prendre à vous. Je souhaiterais plutôt vous faire une offre que vous trouverez tout à fait séduisante, je pense.

Alicia ne vit aucune raison de reprendre la Mort Rouge à propos de Ruben. Elle était partisane de profiter de la moindre conception erronée que ses ennemis pouvaient émettre à son sujet. Et, malgré les paroles d'apaisement du spectre, il ne faisait aucun doute pour Alicia que la Mort Rouge était son ennemie.

Je vous écoute, émit-elle. Que proposez-vous ?

Une trêve, déclara la Mort Rouge. Je veux discuter d'une alliance entre nous. Nous avons tous les deux le même objectif. Ensemble, nous pourrions réussir. Séparément, nous sommes voués à l'échec.

Alicia soupira. Six mille ans d'intrigue lui avaient enseigné à ne faire confiance à personne, en particulier pas à un membre de la quatrième génération. Aucun Mathusalem n'avait jamais douté être capable d'affronter n'importe quel problème. Leur ego était incommensurable. La Mort Rouge, en dépit de ses protestations, n'était pas différente du reste. Alicia savait qu'elle mentait. C'était un fou arrogant, incapable de se rendre compte à quel point il était transparent. Au fil des siècles, Alicia en avait rencontré beaucoup du même genre. Ils n'apprenaient jamais qu'il était impossible de séduire

une séductrice. Ils persistaient à essayer.

J'ai à faire, déclara-t-elle avec hauteur. *Pourquoi devrais-je perdre mon temps avec vous ?*

Bien qu'elle s'attendît à un argument de logique verbeuse, Alicia fut prise totalement par surprise par la réponse de la Mort Rouge.

Les Nictuku se réveillent, transmet le monstre. La situation en Russie ne cesse de se dégrader. La Sorcière de Fer s'est emparée du pays. Et des événements monstrueux se préparent en Australie. La Famille toute entière est menacée.

Alicia frissonna. Le spectre était loin d'être stupide. Elle aurait presque pu croire qu'il désirait vraiment sa coopération. Pour autant, elle n'était pas suffisamment impressionné par sa réponse pour tomber dans le panneau sans élever d'abord quelques protestations. Il aurait des soupçons si elle ne le faisait pas.

Comment puis-je savoir que vous ne profitez pas simplement des circonstances pour me tendre un piège ? interrogea-t-elle.

Je promets que je ne vous ferai aucun mal, répondit la Mort Rouge. *Je le jure sur l'honneur de mon sire.*

C'était un vœu puissant. Le spectre avait l'air mortellement sérieux. Mais Alicia n'était pas si crédule. Les serments étaient des mots, rien de plus. Ils étaient faits pour être rompus.

Où voulez-vous que nous nous rencontrions ? demanda-t-elle. *Et quand ?*

Au Washington Navy Yard, répondit la Mort Rouge. *Demain à minuit. Venez seul. Ou ne venez pas du tout.*

Demain à minuit, formula Alicia. Entendu. *J'y serai.*

Le contact cessa. Alicia rit âprement. « Cette fois, espèce de bâtard arrogant, je serai prête. »

« Que se passe-t-il ? » demanda Jackson, l'air un peu perdu. « Un moment, nous sommes en pleine discussion. La seconde d'après, vous restez immobile, avec une drôle d'expression sur le visage. »

« Une liaison télépathique directe entre moi et la Mort Rouge, » dit Alicia. « Elle veut me voir demain soir. Pour faire la paix. »

Elle ne voyait aucune raison de mentionner les Nictuku. Jackson en savait plus que la plupart des humains. Mais il y avait certains secrets de la Famille qui n'étaient pas pour des oreilles mortelles.

« Vous ne comptez pas rencontrer ce monstre ? » demanda Jackson. « C'est un piège. »

« J'espère bien, » dit Alicia. « Je serais désappointée si ce n'était pas le cas. La Mort Rouge veut une deuxième occasion de me tuer. Elle m'a donc poliment demandé de bien vouloir passer ma tête dans le nœud coulant. J'ai rendez-vous au Navy Yard à minuit. Seule. J'ai naturellement accepté ses conditions. »

Jackson fronça les sourcils. « Seule ? Ça risque de poser un

problème. Le Navy Yard est terriblement vaste. En particulier, si vous voulez le personnel de soutien habituel. Ça va demander beaucoup de main-d'œuvre. »

« Je m'en remets à votre compétence pour ces détails, » dit Alicia. Elle se fendit de son sourire le plus vicieux. « N'oubliez pas le matériel que j'ai dit que nous pouvons emprunter au gouvernement. Assurez-vous qu'il est en état. Je me moque de savoir combien vous devrez dépenser. Je veux que les arrangements soient pris et que tout soit prêt à l'heure dite. La Mort Rouge se croit très maligne. Il est temps qu'elle apprenne que je peux être maligne aussi. »

Washington, DC – 21 mars 1994

Le charmant jeune couple était assis dans une encoignure au fond du restaurant Geppi's, grignotant une pizza à pâte épaisse et buvant du Coca-Cola. Aucun des membres du personnel ne se rappelait exactement quand ils étaient entrés. Ni qui avait pris leur commande. Mais comme ils semblaient passer un bon moment, personne ne s'en souciait. Leur présence dans le restaurant paraissait en quelque sorte parfaitement naturelle.

L'homme semblait avoir dans les vingt-cinq ans. Il était mince, avec des cheveux blonds ondulés et des yeux bleu clair. Son teint, légèrement bronzé, rayonnait de santé. Il portait une chemise blanche à col ouvert et des pantalons blancs. Même ses chaussures et ses chaussettes étaient blanches.

Sa compagne était vêtue de pantalons bleu foncé et d'une tunique scintillante à sequins bleus. Ses yeux s'accordaient avec la couleur de ses habits, tandis que ses cheveux étaient d'une éclatante nuance de roux. Elle portait un soupçon de maquillage. Le flou de ses vêtements ne pouvait pas dissimuler les courbes voluptueuses de sa silhouette. Alors que l'homme était simplement séduisant, elle était éblouissante.

Un observateur attentif aurait pu noter une légère ressemblance faciale entre les deux. Quiconque l'aurait demandé aurait appris qu'ils étaient frère et sœur. Mais personne dans le restaurant ne leur accorda un second regard. Ils souhaitaient qu'il en fut ainsi. Et leurs souhaits devenaient toujours réalité.

« Ils ont tous les deux accepté cette prétendue trêve, » déclara le jeune homme. Sa voix était chaude, incroyablement douce et relaxante. Bien que ce ne fut pas son vrai nom, il se faisait appeler Ruben. « Demain soir, nos Mascaradeurs doivent rencontrer la Mort Rouge au Washington Navy Yard. »

« Je sais, » dit sa sœur, qui se faisait appeler Rachel. Sa voix était rauque et sensuelle, sexy sans être menaçante. « J'ai suivi les deux conversations télépathiques, moi aussi. Il y aura un beau feu d'artifice. Je suis surprise que ni Anis ni Lameth n'aient deviné la vérité. Ils ne saisissent pas l'envergure de l'étrange identité de la Mort Rouge. »

« Pas encore, » dit Ruben. « McCann a failli le découvrir par hasard à la boîte de nuit, mais ensuite l'idée lui est sortie de la tête. Alicia n'a jamais eu la moindre raison d'avoir des soupçons. À Washington, le brouillage télépathique dû à l'invasion protège

efficacement le secret de la Mort Rouge contre leurs sondes mentales. Je crains que ton analyse de la situation ne soit la bonne. Ils vont tous les deux se risquer dans un piège mortel, persuadés d'être entièrement en sécurité. »

Rachel secoua la tête. « Tu ne comprends pas ce que je veux dire. Nous ne sommes pas en train de discuter de jeunes anarchs naïfs. Tous les deux, ensemble ou chacun de son côté, ont pris part à plus de dix mille ans de duplicité, de trahison et de tricherie. Ils savent très bien que la Mort Rouge trame leur élimination. Ils se doutent qu'elle ne compte pas respecter son serment. Ils s'en moquent. Tout ce qu'ils veulent, c'est une occasion de rendre au monstre la monnaie de sa pièce. Aucun d'eux n'est affligé de stupidité, seulement d'une incroyable vanité. »

Ruben hocha la tête. « C'est bien pourquoi il a été si difficile de les orienter vers la bonne direction. Tous les deux sont pratiquement incapables de concevoir qu'ils puissent jamais se tromper. »

« Un peu comme toi, en somme, » dit Rachel, sirotant délicatement son Coka. En fond sonore, le juke-box dans le coin se mit à jouer « You're So Vain » par Carly Simon. Personne dans le restaurant ne parut s'apercevoir que la machine s'était mise en route sans que quiconque n'y glisse une pièce.

La rousse sourit devant le mélange d'irritation et de consternation affiché sur le visage de son frère. « En fait, quoique nous n'ayons pas encore été présentés, je trouve ce Dire McCann assez fascinant. J'espère qu'il survivra à cette rencontre. »

« Je ressens la même chose à propos d'Alicia, » dit Ruben, son expression s'éclairant. « Elle est sans conteste la femme la plus dangereuse du monde. Mademoiselle Varney est à la fois magnifique et brillante. » Il retourna son sourire à sa sœur. « Et je crois qu'elle m'aime bien. »

Le frère et la sœur se dévisagèrent un moment, puis éclatèrent de rire. Personne dans le restaurant ne prêta attention au comportement du couple. Personne ne le faisait jamais.

« Nous pensons trop de la même façon, » déclara-t-il, riant toujours. Le juke-box passa à « Shut Up And Kiss Me » par Mary Chapin Carpenter.

« L'inconvénient d'être jumeaux, » répondit-elle. « Crois-tu que McCann ou Varney aient la moindre idée de qui nous sommes en réalité ? Ou de pourquoi nous les avons aidés ? »

« Pas encore, » dit Ruben. « Lameth, cependant, communique par rêves avec McCann. Tôt ou tard, le Mathusalem va comprendre pourquoi ton visage lui est si familier. C'est là que les choses vont devenir intéressantes. »

« Phantomas a déjà des soupçons, » dit Rachel, changeant de

sujet. « Il a vu le bas-relief de Khoufou au Louvre. »

« J'avais oublié cette sculpture, » dit Ruben, secouant la tête d'un air irrité. « J'aurais préféré m'en souvenir. Ce Nosferatu est terriblement malin. Et cette encyclopédie sur laquelle il travaille lui donne un avantage déloyal. »

« La Mort Rouge veut sa mort, » dit Rachel. « Le spectre a conclu un marché avec ces trois rustres pour éliminer Phantomas. Le Nosferatu court un terrible danger. »

« Ne sous-estime pas notre horrible ami, » dit Ruben. « Il n'a pas vécu deux millénaires en fuyant devant le danger. Phantomas évite le conflit, mais ce n'est pas un lâche. Souviens-toi qu'il a accompagné les légions de César. Il a éliminé Urgahalt. Je pense que le Trio Impie, comme ils aiment bien s'appeler, risque d'être surpris par son gibier. Le Nosferatu ne se laissera pas tuer facilement. »

« J'ai bien aimé ton astuce avec l'ordinateur, » dit Rachel. Elle attaqua une autre part de pizza tout en parlant. « Tu as toujours eu le sens théâtral. »

« Ça a retenu son attention », dit Ruben. « Et puis, ça m'a donné l'occasion de m'amuser un peu avec la mécanique. Phantomas avait besoin d'un petit coup de pouce. Le message le lui a donné. Depuis, il a rempli les blancs lui-même. »

Rachel prit une autre gorgée de Coka. « Il a l'information. Lameth et Anis ont le pouvoir. S'ils entrent en contact, crois-tu qu'à eux trois ils puissent faire échouer la Mascarade de la Mort Rouge ? »

Ruben haussa les épaules. « Je l'ignore. Seker prépare ce coup depuis des siècles. Sa lignée a toujours été extrêmement puissante. La coopération des Sheddim les rend presque omnipotents, lui et ses adeptes. Je ne sais même pas si la Mort Rouge *peut* être stoppée. »

« Nous pourrions contrarier ses plans, » dit Rachel.

« *Peut-être*, » fit Ruben. « Je n'en suis pas aussi convaincu que toi. La réalité ne peut être distordue que dans certaines limites. Et Père nous a clairement fait comprendre que notre implication dans le Jyhad devait rester minimale. À présent, nous pouvons tout juste observer et voir venir. »

Rachel fit la moue. « Je déteste attendre. »

« Ne m'en parle pas, » dit Ruben. « Le prix à payer pour l'immortalité revient à s'accommoder d'une infinie lassitude. Je suis convaincu que malgré tout ce que peuvent raconter les Mathusalems, comme quoi leur destinée serait de régner sur la Famille, ceux qui participent encore au Jyhad le font principalement pour ne pas sombrer dans la folie. »

Le juke-box quitta le country pour revenir au rock. Les clients ne firent pas une remarque en entendant le « Who Wants to Live Forever ? » de Queen jaillir des haut-parleurs.

« Peut-être, » répondit Rachel. « Malgré tout, et nous en avons déjà discuté dans le passé, je ne suis pas entièrement persuadée que tu aies raison. J'espère que tu te trompes, dans notre intérêt à tous. » Elle soupira. « Le seul qui le sait vraiment, c'est Père. »

« Correction, » dit Ruben, sur un ton solennel. « Il y en a un autre. »

« Nous ferions mieux de partir, » dit Rachel. « Cette conversation devient trop sérieuse. J'ai mon compte de pizza. Et il se fait tard. »

« Plus tard qu'ils ne se l'imaginent, » dit Ruben.

Il fit signe à une serveuse proche et lui tendit un billet de cinquante dollars. « Nous devons partir, » fit-il sur un ton enjoué. « Pouvez-vous prendre notre addition ? Nous avons une pizza à pâte épaisse et un pichet de Coka. »

La jeune femme cilla, paraissant légèrement décontenancée. « Je ne sais pas exactement qui s'occupe de votre table, » déclara-t-elle. « Mais, pas de problème, si vous êtes pressés. Attendez une seconde et je vous rapporte votre monnaie. »

Quand la serveuse revint, le couple était parti. Le gérant, inquiet de l'importance du pourboire, interrogea le reste du personnel. Mais personne ne se souvenait des deux clients. Ni, d'ailleurs, de les avoir vu entrer ou de les avoir servis. En fait, personne ne se rappelait grand-chose à leur sujet.

Washington, DC – 22 mars 1994

Il était presque minuit au Lincoln Mémorial. Des nuages occultaient la lune et les étoiles. Il faisait froid, un froid glacial pour un moi de mars à Washington. Une silhouette solitaire se tenait à côté de la gigantesque statue d'Abraham Lincoln. C'était une femme blonde entièrement vêtue de cuir blanc. Son regard filait de ci, de là, balayant les ombres. Elle attendait quelqu'un avec impatience. Mais personne ne venait.

La forme noire, plus sombre que la nuit, passa comme un éclair à travers le terrain devant le bâtiment. Atteignant les escaliers de marbre, elle vola en haut des marches blanches jusque dans le renforcement entre les colonnes. Elle se déplaçait silencieusement, sans quasiment générer aucun son. Ce peu de bruit suffit pourtant pour que la femme en cuir blanc fasse volte-face, cherchant le responsable. Les yeux étincelants, elle tomba en position de combat, les bras tendus devant elle, pliés au coude.

« Qui êtes-vous ? » demanda-t-elle. « Que voulez-vous ? »

À quatre mètres de la femme en blanc, l'ombre se solidifia, se transformant en une jeune femme à la longue chevelure brune, vêtue en tout et pour tout d'un justaucorps noir. Elle hocha la tête, comme si ses soupçons se confirmaient.

« Je suis Madeleine Giovanni du clan Giovanni. Je suppose que vous êtes l'Assamite connue autrefois sous le nom de Sarah James, et qu'on appelle aujourd'hui Flavia, l'Ange Noir ? »

Flavia acquiesça mais n'abaisse pas les mains. Madeleine aurait été surprise qu'elle le fît. Les Assamites n'étaient pas réputés pour leur naturel confiant.

« Vous connaissez mon identité, Giovanni, » dit la femme en blanc. « Et votre réputation est parvenue jusqu'à mon clan. Bien que nous servions des maîtres différents et des causes différentes, je crois que nous observons le même code de conduite. »

« L'honneur par-dessus tout, » dit Madeleine, d'un ton solennel. « Les dettes de sang doivent être payées de même. »

Flavia sourit. Cependant, elle resta sur ses gardes. « Que me vaut l'attention d'un célèbre saboteur Giovanni ? En particulier dans une ville où les anarchs du Sabbat affrontent les anciens de la Camarilla. »

« J'ai rendu visite à votre Prince, Alexander Vargoss, plus tôt dans la semaine, » dit Madeleine. « Il m'a dit que vous étiez à Washington,

en compagnie d'un humain du nom de Dire McCann. Que vous étiez tous les deux sur les traces d'une sorte de spectre qui se faisait appeler la Mort Rouge. »

« Correct, » dit Flavia. Elle ne souriait plus. « En quoi cela vous concerne-t-il ? »

« J'ai besoin de trouver McCann, » dit Madeleine. Mentir à Flavia ne servirait à rien. Lorsque c'était nécessaire, l'approche directe était parfois payante. « Mon sire m'a envoyé à sa recherche. Comme c'est un humain, je ne peux pas utiliser mes facultés spéciales pour le localiser dans une ville de cette taille. Toutefois, je maîtrise une discipline qui me permet de sentir la présence des grands vampires dans les environs immédiats. Même la compagnie de centaines d'autres vampires dans le secteur n'affaiblit pas cette capacité. C'est un talent qui m'a beaucoup servi dans les Chasses de Sang. En arrivant dans la capitale, j'ai lancé mon filet psychique et détecté deux puissants Assamites dans les parages. Je suis venue ici d'abord. Grâce à la description de Vargoss, je vous ai reconnue immédiatement. »

« Vous avez perçu deux Assamites ? » interrogea Flavia. « L'autre doit être Makish. Les rumeurs étaient fondées. »

« L'assassin renégat ? » dit Madeleine. « J'ignorais qu'il se trouvait en ville. Travaille-t-il pour la Camarilla ou le Sabbat ? »

« Je n'en sais trop rien, » dit Flavia. « Un certain nombre de membres des deux sectes ont disparu dernièrement. La plupart des morts ont été portées au crédit de la guerre de sang livrée par le Sabbat. Mais trop de morts ou de disparitions n'ont été revendiquées par personne. Ça me paraît louche. »

Madeleine hocha la tête. Elle savait, tout comme Flavia, que la plupart des vampires nouveau-nés ne pouvaient pas s'empêcher de se vanter de leurs exploits. Tuer un ancien Cainite était quelque chose d'important. Qu'un vampire disparaisse sans que personne ne vienne raconter comment il avait accompli ce tour de force était éminemment bizarre. La dame sombre ne voyait qu'une seule explication possible.

« Makish ne se vante jamais de ses meurtres, » dit Madeleine. « Il se considère comme un artiste. En tant que tel, il laisse son œuvre parler d'elle-même. Malgré tout, pourquoi irait-il tuer des vampires dans les deux camps ? Il faut bien qu'il soit engagé par l'un ou l'autre. Le renégat n'est pas bon marché. Et il ne travaille certainement pas pour rien. »

« C'est un mystère, » dit Flavia. « Qui ne me plaît pas du tout. »

L'Assamite hésita, puis continua. « McCann n'est pas ici. Mais il devrait arriver d'une minute à l'autre. »

« Je vais attendre, » dit Madeleine.

Les deux vampires, ombre et lumière, restèrent un moment sans rien dire, sans bouger. Patientes. Discrètement, chacune étudiait

l'autre, s'interrogeant sur sa compétence, sur ses faiblesses. Cela faisait partie de leur nature et de leur entraînement. Bien qu'elles fussent totalement dissemblables de par leur histoire et leur apparence, elles étaient plus proches que des sœurs sur le plan de l'esprit.

Ce fut Flavia qui rompit le silence. « Que savez-vous de la Mort Rouge ? » demanda-t-elle avec prudence.

« Rien de plus que ce que votre Prince m'en a dit, » répondit Madeleine. « On m'a fait le récit de son attaque et de la mort de votre sœur. Vargoss semblait persuadé que le spectre était un ancien du Sabbat. »

« Vous n'en êtes pas convaincue ? » dit Flavia, inclinant légèrement la tête et souriant.

« Je crois aux faits, pas aux suppositions, » dit Madeleine. « À en juger par votre ton, je soupçonne que c'est également votre cas. »

« McCann pense que la Mort Rouge opère pour son propre compte. Depuis le peu de temps que je connais le détective, je l'ai rarement vu se tromper. »

« Vargoss disait que McCann était un mage ? »

« Tradition d'Euthanatos, » confirma Flavia. Madeleine, formée depuis des siècles à détecter la plus infime trace de doute ou d'hésitation dans la voix, que ce soit celle d'un vampire ou d'un mortel, nota que l'Assamite avait marqué un temps. Il y avait quelque chose que Flavia ne révélait pas au sujet de l'identité de McCann. C'était sans importance. Du moins dans l'immédiat. « C'est le mortel le plus intéressant que j'aie jamais rencontré. Et de loin le plus dangereux. »

Là encore, Madeleine releva une note bizarre dans la remarque de Flavia. Comme si elle la mettait au défi de la contredire. Il y avait quelque chose d'étrange, de très étrange, à propos de ce Dire McCann. Elle se demanda si c'était la véritable raison de sa mission. Maintenant, elle était impatiente de rencontrer cet humain hors du commun. Pour plusieurs raisons.

« Vous devez vraiment retrouver le détective ici ce soir ? »

« À minuit, » dit Flavia, avec une légère trace d'inquiétude. « D'habitude, il est très ponctuel. »

La femme en blanc fronça les sourcils. « Vous disiez que vous aviez perçu Makish ? Où ? Et quand ? Certaines rumeurs prétendent qu'il serait de mèche avec la Mort Rouge. Et la nuit dernière, McCann parlait d'une piste susceptible de le conduire au repaire du spectre. »

« Oserait-il mener l'enquête sans vous ? » interrogea Madeleine.

« McCann oserait n'importe quoi, » dit Flavia.

Les yeux de Madeleine s'étrécirent, et ses doigts se refermèrent en poing. Elle se tint immobile, balayant mentalement la ville avec sa formidable volonté.

« Je l'ai à nouveau, » murmura-t-elle. « Au sud d'ici. Vers l'est. » Madeleine grimaça, comme sous l'effet de la douleur. « Il n'est pas seul. L'assassin est en compagnie de plusieurs autres. Ils attendent quelqu'un. Je peux le sentir. Ils sont tous en train d'attendre. »

« Plusieurs ? » Dans la bouche de Flavia, le mot sonnait comme un juron. « Pas seulement un ? »

Les lèvres de Madeleine se pressèrent en minces lignes. « Je dois malheureusement admettre que je suis incapable de me figurer leur nombre, ou le clan auquel ils appartiennent. Leur esprit a quelque chose d'étrange. Ils semblent reliés les uns aux autres, peut-être par télépathie. Et ils ne montrent aucune des caractéristiques des treize clans. Et pourtant, je sens qu'il s'agit de vampires extrêmement puissants. Ils dégagent une énergie brute, élémentaire. »

« *La Mort Rouge*, » dit Flavia, avec une note de désespoir dans la voix. « Nous avons discuté de cette possibilité avant de quitter Saint-Louis, mais sans jamais trop y réfléchir. Il y en a *plusieurs*, et non une seule. »

« Croyez-vous que McCann soit en train de tomber dans leur piège ? »

« J'en suis certaine, » dit Flavia. « Mais elles découvriront bientôt qu'il n'est pas une proie facile. »

« Au sud et à l'est, » répéta Madeleine. « Au sud et à l'est. »

Son corps se troubla, devint indistinct. Ce qui était forme se fit ombre. Une tache de ténèbres fonça au bas des marches de marbre et disparut dans la nuit.

Avec un grondement de rage, Flavia suivit.

Washington, DC – 22 mars 1994

« Minuit moins le quart, » dit Jackson, vérifiant une dernière fois l'équipement électronique du van. « Il est encore temps de changer d'avis. Vous êtes sûre de vouloir aller jusqu'au bout de cette folie ? »

Alicia sourit. Elle était vêtue d'un pantalon ample, d'un blouson d'hiver et d'un feutre noir. Les habits faisaient merveille, dissimulant ses protections corporelles et son appareillage de communication. « Ce sont des soirs comme celui-ci qui font le sel de l'existence, mon cher Jackson. Je ne manquerais cette confrontation pour rien au monde. »

Son aide secoua la tête avec étonnement. « Comment savez-vous que le monstre se montrera ? Toute cette histoire n'est peut-être qu'un vaste piège. »

« La Mort Rouge viendra, » dit Alicia avec assurance. Elle comprenait les motivations du monstre. C'étaient les mêmes que les siennes. « Elle veut m'éliminer. Et elle est convaincue que la seule manière de s'assurer de ma mort est de superviser personnellement l'exécution. »

« Ça me semble une excellente raison de ne pas y aller, » dit Jackson. « Souvenez-vous des pouvoirs que contrôle ce type. Il pourrait vous faire rôtir en quelques secondes. C'est la vie qui fait le sel de l'existence. Pas la mort. »

« Simple question de perspective, » dit Alicia. Ses yeux s'ouvrirent grand, avec une intensité presque hypnotique. « Avez-vous jamais possédé un costume favori, monsieur Jackson ? Un costume si confortable que lorsque vous le portiez, vous le sentiez à peine sur vous ? La forme parfaite, le style parfait, tout ce qui vous convenait. Quand vous possédez un tel costume, vous détestez l'idée de le perdre. Vous souhaitez le garder à jamais. Mais tôt ou tard, vous comprenez que ce n'est qu'un costume. Rien de plus. Et il y a toujours d'autres costumes. »

« Si vous le dites, mademoiselle Varney, » répondit Jackson, l'air perplexe. « Mais nous ne sommes pas en train de parler chiffons ici. Si vous vous faites tuer là dehors, peu importe ce que vous porterez comme vêtements. »

Avec un sourire, Alicia se pencha en avant et embrassa son assistant sur la joue. « C'est entièrement une question de point de vue, monsieur Jackson. »

Puis, sans un regard en arrière, elle sortit par la porte arrière du

van et s'avança dans la rue menant à l'entrée du Navy Yard.

« Vous m'entendez bien, mademoiselle ? » fit la voix de Jackson, vingt secondes plus tard, dans l'intercom qu'elle portait dans ses cheveux.

« Parfaitement, » subvocalisa-t-elle. Le microphone attaché à son col capta et amplifia sa réponse et la retransmit au van de contrôle. « Je suis à l'antenne ? »

« Oui, m'dame, » répondit Jackson. « Je vous ai sur deux écrans différents. Tout le Navy Yard est couvert par nos caméras. Sauf si vous entrez dans un des bâtiments, vous resterez visible partout. »

« Bien, » dit Alicia. Parfaitement sûre d'elle-même, elle s'avança à travers le terrain du vieux Navy Yard. Autrefois siège d'une importante manufacture d'armes de la marine durant le XIX^e siècle, le Yard servait principalement d'attraction touristique depuis les quarante dernières années. À cette heure de la nuit, il était désert.

« Il y a une réplique de la manufacture d'armes originale au bord de la rivière, » dit Jackson dans son oreille. « Ainsi qu'un musée de la Navy et un musée de la Marine. Mais je ne pense pas que cette Mort Rouge aura envie de faire du tourisme. Restez à droite. C'est le terrain de parade. Joli et bien dégagé. L'endroit idéal pour une entrevue. »

Alicia hocha la tête. Ils avaient déjà passé tout cela en revue lors de l'élaboration de leur plan. Et de l'installation de leur équipement.

« Les capsules sont en place ? »

« Oui, mademoiselle, » dit Jackson. « Je reçois leur signal à toutes les trois. Cherchez un entrepôt au bord de la zone de manœuvre. L'une des unités se trouve à l'intérieur. »

Les fonds illimités avaient leurs avantages. Trois capsules de sauvetage, construites pour le programme spatial de la NASA et qui n'avaient jamais servi, avaient été transportées au Navy Yard plus tôt dans la journée. Les équipes d'ouvriers, obéissant aux ordres, les avaient disséminées en trois points stratégiques du Yard. Il en avait coûté plusieurs millions en pots de vin pour obtenir les unités et les installer sur place, mais Alicia avait de l'argent à ne plus savoir qu'en faire. Conçue chacune pour protéger leur occupant contre la puissance de destruction d'une explosion atomique, les capsules étaient la dernière ligne de défense d'Alicia contre la Mort Rouge.

« Des signes de mouvement ? » demanda-t-elle en coupant à travers la terre brune, en direction du terrain de parade. « Quelle heure est-il ? »

« Sept minutes avant l'heure H, mademoiselle, » dit Jackson. « Aucun signe de vie nulle part. Tout le monde est à son poste. »

« Bon, la Mort Rouge a dit minuit, » répondit Alicia, « alors je suppose que le maître mot est, patience. »

« Oh, oh, » dit Jackson, « Une voiture vient de s'arrêter devant

l'entrée. Un homme en sort. Grand, l'air costaud. Il se dirige vers le Yard. Aucune ressemblance avec votre copine, la Mort Rouge. Vous avez une idée ? Faut-il l'abattre ? »

« Retenez le tir, » dit Alicia. Elle secoua la tête, puis sourit, comprenant de qui il devait s'agir. Elle aurait dû s'y attendre. « Il va me localiser dans une minute. Tout va bien. Je le connais. »

« Vraiment ? » dit Jackson. « Qui est-ce ? »

« Une vieille connaissance, » dit Alicia. « Je vous ai parlé de lui à New York. Vous vous souvenez ? C'est mon plus vieil et mon plus proche ami. »

Il était impressionnant. Dans les cent dix kilos pour un mètre quatre-vingt dix-huit, estima Alicia. Massif, avec de larges épaules et une vaste poitrine, il portait un léger pardessus malgré la température en dessous de zéro. Le temps qu'il faisait lui avait toujours été indifférent, dans la vie comme dans la mort.

Elle sourit lorsqu'il fut assez près pour qu'elle distingue son visage. Bien que ses traits fussent différents, ils étaient toujours les mêmes. Certaines caractéristiques ne variaient jamais, quel que fut le corps qu'ils habitassent. Alicia se demanda si elle était aussi évidente dans ses choix. L'étranger était rasé de près, avec d'épais cheveux bruns, des sourcils broussailleux et des yeux sombres et pénétrants. Il avait une manière de tenir la tête qui n'avait pas changé depuis un nombre incalculable de siècles.

« Lameth, » déclara-t-elle. « Tu n'es pas la Mort Rouge, j'espère ? »

Le colosse soupira. Cette habitude aussi n'avait pas disparu au cours des millénaires. Il paraissait toujours aussi fatigué. Le poids du monde reposait sur les larges épaules de Lameth. « Une personnalité est plus que suffisante pour moi, » déclara-t-il gravement. En dépit de toutes ses poses théâtrales, il possédait un humour cynique.

« Tu as bonne mine, » dit Alicia. « Très en forme. Dynamique et inspiré. »

« Anis, tu es plus rayonnante que jamais, » répliqua-t-il. « Alicia Varney, la milliardaire, c'est ça ? Je t'ai vue plusieurs fois au journal télévisé. Et puis, il y a eu cette apparition à l'émission de David Letterman. Je ne savais pas que c'était toi à ce moment-là, évidemment. Je suis Dire McCann, aujourd'hui. »

« Le détective, » dit Alicia, hochant la tête. « Je me souviens maintenant. C'est toi qui a démasqué Mosfair. » Elle secoua la tête. « Tu m'as coûté un bon espion. Ma faute, je suppose. J'aurais dû deviner qu'une histoire concernant l'élixir de Lameth ne pouvait être qu'un piège. »

McCann rit doucement. « Ta mémoire te joue des tours. Si tu t'en rappelles bien, il y avait juste assez de potion pour deux. Toi et moi. Il n'y en a jamais eu davantage. Plusieurs des ingrédients les plus

précieux provenaient d'animaux qui ont disparu depuis longtemps. Les fables au sujet d'une redécouverte de l'élixir ne sont pas, je le crains, autre chose que ça. Des fables. »

« Toujours en train de manipuler les Giovanni ? » demanda Alicia.

« C'est l'argent qui fait tourner le monde, » dit McCann. « Inutile que je te demande si tu tremperas toujours dans les affaires du Sabbat, il suffit de voir la ville pour s'en convaincre. »

Alicia ne put réprimer un sourire. « La situation nous a légèrement échappé. »

« Légèrement, » dit sèchement McCann.

« Pourquoi es-tu ici ? » interrogea Alicia.

« Pour la même raison que toi, j'imagine, » dit McCann. « La Mort Rouge m'a invité à des pourparlers. Elle a juré sur l'honneur de son sire qu'elle n'attaquerait pas. Elle n'a demandé aucune garantie de ce genre en contrepartie. Alors j'ai décidé de venir. Et de voir ce qu'elle avait à dire. »

« Sans blague, » dit Alicia en souriant. Le détective lui fit un clin d'œil, confirmant ses soupçons. Il passait sous silence la véritable raison de sa venue au rendez-vous. C'était la même que la sienne. Aucun d'eux ne comptait laisser la Mort Rouge survivre à la rencontre. « Elle m'a fait la même promesse. Une idée de qui ça peut être ? »

« Pas la moindre, » répondit McCann. Il jeta un coup d'œil à sa montre. « Minuit moins une. À mon avis, elle sera pile à l'heure. Elle m'a fait l'impression de quelqu'un qui n'est jamais en retard. »

« Une personnalité obsessionnelle-compulsive, » dit Alicia dans un petit rire. « Je vois ce que tu veux dire. »

Tendant le bras, elle donna une petite tape sur le biceps de McCann. « C'est bon de te revoir, mon cœur. Tu m'as manqué. »

« Même chose pour moi, » répliqua-t-il. « Nous nous sommes bien amusés à Paris. Mais ça remonte à cent neuf ans. »

« Si la situation tourne au vinaigre ici ce soir, » dit-elle doucement, « retrouvons-nous là-bas. C'est un rendez-vous que nous sommes seuls à connaître. »

McCann acquiesça de la tête. « Trop de gens étranges paraissent en savoir un peu trop long à mon sujet. » Une drôle d'expression se peignit sur son visage. « Dans la Famille comme dans le bétail. »

Alicia se lécha les lèvres. « Un jeune homme aux cheveux blonds ? Qui prétend s'appeler Ruben ? »

« Non, » répondit McCann. « Une rousse du nom de Rachel. Ses pouvoirs de remodelage de la réalité sont effrayants. »

« Tout à fait le genre de mon ami Ruben, » dit Alicia. « Il faut que nous parlions. »

« Pas maintenant, » dit McCann. Il désigna un endroit à quelques mètres derrière Alicia. « Je crois que notre hôte est en train d'arriver. »

Il est minuit. »

La brume rouge monta comme un fantôme de la terre sombre du terrain de parade. Indistincte au début, elle se solidifia graduellement pour former l'effroyable silhouette de la Mort Rouge.

Le pouls d'Alicia s'accéléra. Jusqu'à cet instant, en dépit de ce qu'elle avait raconté à Jackson, elle n'était pas certaine que la Mort Rouge se montrerait. Sa proposition tout entière pouvait n'être qu'une ruse, visant à l'attirer ainsi que McCann dans quelque piège bizarre. Mais son instinct ne l'avait pas trompée. La Mort Rouge était là.

« Elle ne s'en ira pas comme ça, » murmura McCann à Alicia à côté d'elle. « Si je concentre ma volonté, je peux l'empêcher de se dématérialiser. Seulement, ça risque de me demander beaucoup d'effort. Je ne savais pas trop comment finir le boulot. Pourquoi ne pas t'occuper de cette partie-là ? Nous avons toujours formé une bonne équipe. »

« Ça me semble une merveilleuse proposition, » répondit Alicia. « Elle mérite de mourir, cette imbécile présomptueuse. Tu imagines, penser pouvoir nous vaincre tous les deux en même temps. Quel toupet ! »

McCann hocha la tête. « La Mort Rouge va payer le prix de sa stupidité. »

« Elle est arrivée, » subvocalisa Alicia, voulant s'assurer que tout allait bien du côté de ses troupes.

« Je la vois, » répondit Jackson depuis le centre de contrôle. « J'ai alerté nos agents. Ils sont prêts. »

« Je me demande quelle trahison elle nous a préparée, » fit doucement McCann. Le détective semblait d'excellente humeur.

« Rien de bien agréable, j'en suis sûre, » répondit Alicia. Elle s'aperçut qu'elle aussi souriait. « Mais après tout, nous non plus. »

Washington, DC – 22 mars 1994

« Salutations, Lameth et Anis, » dit la Mort Rouge. Sa voix était le vent qui souffle à travers un cimetière. Elle apportait le froid du tombeau. « J'apprécie que vous ayez répondu à mon appel. Ce soir, l'avenir de la Famille repose entre nos mains. Nous devons nous allier ou périr. »

McCann prit une profonde inspiration. C'était le moins auquel il devait s'attendre, mais entendre cela le fit tout de même soupirer. Bien qu'ils fussent des morts-vivants, vieux de plusieurs milliers d'années, la plupart des Mathusalems n'étaient pas des monstres maléfiques au-delà de toute rédemption. Ceux qui avaient perdu toute trace d'humanité avaient, soit accepté la Bête et sombré dans la folie qui menait à la Mort Ultime, soit dérivé dans l'éternelle torpeur où leur esprit ne faisait plus qu'effleurer la réalité. La majorité des vampires de la quatrième génération engagés dans le Jyhad étaient poussés par des motivations complexes, puissantes, qui allaient bien au-delà de la domination du monde. Lui et Anis avaient chacun leur vision distincte de ce que serait l'avenir de la race caïnite et de l'humanité. De toute évidence, la Mort Rouge en avait une autre.

« J'écoute, » dit Alicia, à côté de lui. « Mais laissez-moi vous prévenir. J'ai déjà entendu cette tirade. À de très, très nombreuses reprises. D'autres que vous ont prédit une fin terrible à la Famille. Ça ne s'est jamais produit. À vous de me convaincre différemment. »

« Voilà plus de six mille ans que la Deuxième Cité a été détruite, » dit McCann. « Le Jyhad fait rage depuis tout ce temps. En quoi cette année serait-elle différente de celles qui l'ont précédée ? »

« Vous connaissez la réponse, Lameth, » dit la Mort Rouge. Il y avait dans la voix du monstre une note de sincérité qui ne laissait pas d'amuser le détective. La Mort Rouge croyait à ce qu'elle racontait. Elle pensait vraiment œuvrer pour le bien de la Famille, pas seulement pour elle-même. Mais McCann avait constaté depuis longtemps que l'altruisme et l'intérêt personnel avaient tendance à se confondre après un millénaire. « *Les Nictuku se réveillent.* »

« Les mauvaises nouvelles vont vite ces temps-ci, » dit Alicia. « Je suppose que nous savons tous que la Baba Yaga s'est réveillée en Russie. Et que Nuckalavee hante à nouveau les déserts d'Australie. »

McCann haussa les épaules. « Et alors ? Tout ça est bien triste, mais nous avons déjà entendu des mauvaises nouvelles par le passé.

Selon mes sources, Gorgo serait sortie de sa torpeur en Amérique du Sud il y a un an ou plus. Personne n'a plus entendu parler d'elle depuis. »

Le détective se tourna à demi vers Alicia. « Tu te souviens d'elle ? Celle Qui Hurle dans les Ténèbres, comme l'appelaient les habitants de la Deuxième Cité. Même Absimiliard, son sire, la trouvait répugnante. Voilà comment elle s'est retrouvée dans ces grottes au Pérou. »

Il revint à la Mort Rouge. « Qui se soucie des Nictuku ? Je ne vois aucune raison d'abandonner des plans élaborés sur plusieurs siècles simplement parce que quelques monstres ont refait surface. »

« La population vampirique de Buenos Aires tout entière a disparu, » dit la Mort Rouge.

« Intéressant, si c'est vrai, » dit McCann. « Mais les monstres sont plongés dans la torpeur depuis des millénaires. Maintenant quelques uns d'entre eux se réveillent. Je suis préoccupé. Mais je ne suis pas si inquiet que ça. »

« J'ai, moi aussi, comploté pendant des milliers d'années, » dit la Mort Rouge. « Toutefois, au contraire de la plupart des Mathusalems, j'ai maintenu un profil bas. Personne dans la Famille ne connaît ma lignée ou mes plans. J'ai observé et attendu et planifié dans l'attente du jour où tout serait prêt pour mon accession à la tête de la race caïnite. Soigneusement, j'ai espionné chacun de mes rivaux potentiels. En particulier vous deux, qui êtes les seuls autres vampires ayant la moindre chance de réussir. » Le monstre marqua un temps. « L'émergence des Nictuku, la fratrie d'Absimiliard, m'oblige à réviser radicalement mes prévisions. »

Le regard du monstre brûlait d'une intensité fanatique. « La Géhenne approche, » dit la Mort Rouge. « Je le sais. *Je le sens.* »

La voix du monstre faiblit un instant, presque comme s'il était troublé par ce qu'il disait. Puis, reprenant de l'assurance, la Mort Rouge poursuivit. « Nous entendrons bientôt les trompes de l'Armageddon. Les faits parlent d'eux-mêmes. Le réveil des Nictuku signifie que la troisième génération s'agite dans son sommeil. Les Antédiluviens sortiront de leur torpeur. Et ils auront soif de sang. De notre sang. Nous devons nous défendre. La Famille doit se dresser unie ou périr. »

« Insuffisant, » dit Alicia. « J'ai déjà eu affaire à la troisième génération dans la Deuxième Cité et j'ai survécu. » Elle se mit à rire. « En fait, je m'en suis plutôt bien sortie. Les Treize contrôlent des pouvoirs étonnants. Mais ils ne sont pas invincibles. »

« Ensemble... » commença la Mort Rouge.

« Alliés ? » dit McCann, avec un sourire. « Après avoir essayé de m'éliminer ainsi que, je suppose, Anis, vous proposez maintenant une coopération ? Nous trois contre la troisième génération au complet ?

Avec vous comme chef, je présume. »

« Vous n'êtes pas d'accord ? » demanda la Mort Rouge. « Je suis de loin la plus puissante. Mon Corps de Feu me rend omnipotente. »

« Peut-être, » dit Alicia avec un rire mauvais. « Peut-être. »

« Par ailleurs, » reprit McCann, « nous ne savons rien de vous. Pourquoi devrions-nous obéir aux ordres d'un mystérieux vampire aux origines inconnues ? »

« C'est un bon point, » dit Alicia. « D'après ce que vous avez dit, vous en savez manifestement beaucoup à notre sujet. Et cependant, nous ne connaissons ni votre sire ni votre fratrie. Vous avez mentionné une lignée, mais sans préciser votre clan. Qui est la Mort Rouge ? Quels sont ces plans dont vous avez parlé ? Et pourquoi dressez-vous la Camarilla contre le Sabbat ? »

La Mort Rouge secoua la tête. McCann fit la grimace. Le monstre commençait à briller. L'air autour de lui tremblait sous l'effet de la chaleur qu'il dégageait. Mentalement, le détective prépara ses défenses. Il avait le pressentiment que la discussion arrivait à son terme.

« Trêve de bavardages, » dit la Mort Rouge. « J'ai offert une alliance, mais je savais qu'aucun de vous ne l'accepterait. Vous êtes tous les deux trop égocentriques pour comprendre la valeur de la collaboration. Il ne m'en coûtait rien. Et cela m'a permis de distraire votre attention jusqu'à ce que je sois prête à agir. L'heure est venue de mettre fin à cette farce. Considérez ma proposition comme retirée. »

Le spectre se mit à rire, tandis que des gouttes de sang se formaient sur ses joues et son front. « Vous êtes les deux seuls Mathusalems que je redoute. Vous seuls aviez une chance de remporter la guerre éternelle. Mais plus maintenant. Le Jyhad s'achève ce soir. »

La Mort Rouge parut s'étendre, grandir en taille. Elle devenait plus brûlante à chaque seconde. « Vous êtes venus ici pour me détruire. Cependant, la situation est très différente de ce que vous soupçonnez. Mes attaques à Saint-Louis et à New York, ainsi que cette guerre de sang, étaient conçues pour servir un double dessein. Comme vous le disiez, elles ont accéléré le conflit entre la Camarilla et le Sabbat. En même temps, elles vous ont attirés dans mes filets. Ici, au cœur du maelstrom. La guerre qui agite cette ville a constitué un merveilleux paravent. Environnés de centaines de vampires en pleine bataille, vous n'avez pas pu percevoir mon secret. Et maintenant, il est trop tard. »

McCann se renfroгна. Il n'aimait pas ce qu'il entendait. Jetant un coup d'œil en direction d'Alicia, il nota que son expression reflétait la sienne. Elle ne savait pas davantage de quoi le monstre voulait parler.

La Mort Rouge leva les mains. Elles brûlaient d'un feu surnaturel.

« Mes flammes vont consumer totalement ces corps humains que vous utilisez comme marionnettes. Il vous faudra des mois, peut-être des années, pour parvenir à vous créer une nouvelle identité – et retrouver un peu de votre influence au sein de la Famille. Je régnerai depuis longtemps sur la race caïnite ! »

« Autant pour le serment sur l'honneur de votre sire, » ricana Alicia.

« J'avais promis à vous, » dit la Mort Rouge en riant. « *Mais pas à elle.* »

« Et moi à *elle*, et non à vous, » déclara une voix identique quelques pas *derrière* eux.

« Enfer, » dit McCann, tournoyant sur lui-même pour découvrir une seconde créature, réplique exacte du vampire, en face de lui. « Elles sont deux. »

« J'avais promis aux *deux*, » fit la voix d'une troisième, sur la droite de McCann.

« Je n'ai fait aucune promesse, » dit une voix sur la gauche du détective.

« Quatre de ces bâtards, » dit McCann. Il comprenait maintenant la raison de la proposition d'alliance du spectre. La discussion avait servi à distraire son attention pendant que les autres monstres les encerclaient, lui et Alicia. Le détective se souvint de sa conversation avec Vargoss et Darrow à Saint-Louis moins d'une semaine auparavant. « Voilà le secret de la Mort Rouge. Pas étonnant qu'elle paraissait être partout à la fois. Elles *étaient* partout ! »

« Nous sommes la Mort Rouge, » dirent les monstres.

Des ondes d'une chaleur incroyable se déversaient de leurs figures émaciées. Ils firent un pas. Puis un autre. S'immobilisant, ils levèrent leurs bras comme des canons. L'air crépita d'éclairs de feu écarlate qui claquèrent comme des fouets rouge en direction des deux humains. « Nous sommes la Mort Rouge, » entonnèrent les monstres. « Vous êtes perdus. »

« Je ne crois pas, » dit McCann. Les mains crispées en poings massifs, il déchaîna la pleine puissance de sa volonté. Sortie de nulle part, une bulle bleue de trois mètres de diamètre apparut autour de lui et d'Alicia. Des langues de feu touchèrent la sphère lumineuse et furent repoussées. « Cette fois, au moins, je m'étais préparé à votre cirque. »

Le détective ne fit aucune tentative pour lire les pensées de ses agresseurs. Il savait tout ce qu'il désirait à leur sujet. Après le discours de la première Mort Rouge, la signification du nom qu'ils s'étaient choisi, les Enfants de l'Effroyable Nuit, devenait assez claire. Leur lignée tout entière luttait contre ce qu'ils percevaient comme un Armageddon imminent – en recherchant la domination absolue sur la

Famille.

Avec des centaines de vampires en ville, la présence du quartet de Caïmites était passée complètement inaperçue de McCann. Ils n'étaient que quatre parmi beaucoup d'autres. La Mort Rouge n'avait pas menti. La guerre de sang entière avait servi d'écran de fumée au plan des vampires. McCann était venu écraser la Mort Rouge. Au lieu de ça, il trouvait les rôles renversés et sa propre survie menacée.

L'attaque se poursuivait avec une férocité accrue. Les flammes qui jaillissaient contre le cercle bleu devenaient de plus en plus intenses. McCann soupçonnait que, comme avec la plupart des disciplines, les quatre monstres ne pourraient pas maintenir leur Corps de Feu indéfiniment. S'ils ne parvenaient pas à briser ses défenses avant, leur pouvoir incendiaire finirait par disparaître. Et les laisserait impuissants.

Les chances, cependant, étaient en faveur de la Mort Rouge. Le chef du groupe était de la quatrième génération. Ses trois doppelgängers étaient légèrement moins puissants. McCann estima qu'ils devaient appartenir à la cinquième génération. Ensemble, ils contrôlaient une énergie incroyable. Il fallait toute la force de McCann pour maintenir son bouclier psychique. Il ne lui restait plus rien pour riposter. Et progressivement, ils laminaient ses défenses.

Le détective se tourna anxieusement vers Alicia. « Tu te souviens de notre conversation de tout à l'heure ? » demanda-t-il. « Oublie ce que nous disions à propos d'attendre plus tard. C'est le moment ou jamais de nous sortir un lapin de ton chapeau. À moins que tu n'aies une autre solution en tête. »

« Tu me connais trop bien, Lameth, » répondit Alicia, les yeux brillant d'excitation. McCann ne put s'empêcher de sourire. Anis raffolait du danger. Plus grande était la menace, plus vif était le frisson. « J'ai préparé une petite surprise pour notre amie. Qu'elle ait amené de la compagnie n'y changera rien.

Alicia remua les lèvres sans prononcer un son. Elle hocha légèrement la tête, comme en réponse à une question inaudible. Puis, distinctement, McCann l'entendit ordonner : « Attaquez. »

Des moteurs rugirent. Depuis une douzaine d'endroits tout autour du terrain de parade, de petits véhicules à la forme étrange sortirent pesamment des ténèbres. Longs d'un mètre cinquante, larges d'un mètre, roulant sur quatre énormes pneus ballons, ils ressemblaient à des citernes ambulantes avec une sorte de pistolet à essence sur le devant. McCann nota avec intérêt les lettres N-A-S-A peintes en rouge vif sur la carrosserie blanche des engins.

« Surplus de l'armée ? » cria-t-il, tâchant de se faire entendre par-dessus le rugissement des moteurs.

« Matériel de location, » répondit Alicia. « J'ai des amis haut

placés. Ces bébés ont été fabriqués pour fonctionner sur d'autres planètes. Ils sont conçus pour résister à la chaleur et au froid les plus extrêmes. Contrôlés par ordinateur à distance par mes agents, ils sont virtuellement indestructibles. Et attends de voir ce qu'ils contiennent dans leurs réservoirs. »

Les véhicules de la NASA encerclèrent les quatre Morts Rouges. Son attention entièrement dévolue au maintien de son Corps de Feu, le quatuor était incapable d'en distraire la moindre parcelle pour les machines. Soigneusement, les robots relevèrent leur lance à hauteur du torse des vampires. Une seconde plus tard, un mince filet de liquide blanc en jaillit, frappant les monstres en pleine poitrine.

Le produit chimique disparut dans un nuage de vapeur. Les Morts Rouges hurlèrent de douleur. Le feu s'éteignit sur leurs doigts tandis que les quatre vampires se tordaient en proie à une souffrance incontrôlable. « Azote liquide, » expliqua Alicia, très satisfaite d'elle-même. « Pressurisée dans les citernes à une température voisine du zéro absolu. Corps de feu ou pas, je me disais bien qu'un froid extrême risquait de doucher l'enthousiasme de notre bouillante amie. Ç'aura été une surprise coûteuse, mais qui en valait largement la peine. »

« Fous ! » hurla la Mort Rouge originale, celle qui avait fait les frais de la discussion. « Vous pensez pouvoir me contrer aussi aisément ? »

La forme du monstre se brouilla, devint insubstantielle. Elle se dissolvait en brume. De même que ses trois copies. McCann, épuisé d'avoir repoussé toutes ces attaques, n'était pas en mesure de les en empêcher.

« J'espérais vous anéantir moi-même, » déclara la Mort Rouge. « Mais je savais que cela ne serait peut-être pas si facile. Alors j'ai pris *d'autres arrangements*. »

« Mon triomphe est complet, » chuchota encore le monstre au moment de partir. « Maintenant, place à la véritable Mort rouge. »

Les spectres avaient disparu. McCann jura. En un éclair de compréhension, il inspecta mentalement le terrain de parade – au-dessus et en dessous de la surface.

« Ce maudit Makish, » s'exclama-t-il en se tournant vers Alicia. « Il y a assez de Thermit enterrée sous nos pieds pour envoyer tout le complexe en orbite ! »

Une ombre noire heurta McCann de plein fouet, le décollant de terre, l'envoyant voler dans les airs comme un ballon. Il sentit le temps se tordre pendant un instant. Et puis, le monde explosa en un déferlement de feu chimique.

ÉPILOGUE

Aspirant l'air à grands traits, une tête d'homme émergea des eaux glaciales de l'Anacostia. Derrière elle, le Washington Navy Yard brûlait dans de gigantesques flammes écarlates qui embrasaient le ciel nocturne. C'était une scène tout droit sortie de *l'Enfer* de Dante. L'enfer sur Terre, la mort rouge, incontestablement.

Soulevant à peine une ride, la tête d'une femme creva la surface à trente centimètres de l'homme. Sa longue chevelure brune était plaquée contre ses traits d'un blanc neigeux, et ses yeux sombres reflétaient la fureur de l'incendie.

« Vous êtes Dire McCann, » demanda-t-elle à son compagnon.

« C'est bien moi, » répondit le détective.

« Je suis Madeleine Giovanni, du clan Giovanni, » dit la femme.

« Mon sire m'a envoyée en Amérique pour vous trouver. »

« C'est fait, » dit McCann, nageant sur place. « Et maintenant ? »

« Mes instructions étaient simples, » dit Madeleine. « Pietro Giovanni m'a ordonné de *vous protéger*. »

« Bon début, » commenta Dire McCann.

À la longue, je devais être vengé...

« La barrique d'Amontillado »
Edgar Allan Poe

Table of Contents

AVIS DE L'AUTEUR

PROLOGUE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE I

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI
CHAPITRE XII
CHAPITRE XIII
ÉPILOGUE